

## DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

18. — *La vie de Manet*  
par Albert Flament
19. — *La vie harmonieuse de Mistral*  
par Marius André
20. — *La vie glorieuse de Victor Hugo*  
par Raymond Escholier
21. — *La double vie de Gérard de Nerval*  
par René Bizet
22. — *La vie héroïque et glorieuse*  
de Carpeaux  
par Georges Lecomte, de l'Académie française
23. — *La vie de Mahomet*  
par Émile Dermenghem
24. — *La vie de S. A. R.*  
*Madame la Duchesse de Berri*  
par Armand Praviel
25. — *Ce bon Monsieur Danton*  
par Jacques Roujon

man  
es  
ides  
lences

1

LA  
PRODIGIEUSE  
VIE  
D'HONORÉ  
DE  
BALZAC

par  
BENJAMIN

# *Le roman des grandes existences. 1*

LA PRODIGIEUSE VIE  
**D'HONORÉ  
DE BALZAC**  
par  
**RENÉ BENJAMIN**



DRPS  
FA  
252

UNIVERSITAT D'ALACANT  
Biblioteca Universitaria



0500756845



## DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

18. — *La vie de Manet*  
par Albert Flament
19. — *La vie harmonieuse de Mistral*  
par Marius André
20. — *La vie glorieuse de Victor Hugo*  
par Raymond Escholier
21. — *La double vie de Gérard de Nerval*  
par René Bizet
22. — *La vie héroïque et glorieuse*  
de Carpeaux  
par Georges Lecomte, de l'Académie française
23. — *La vie de Mahomet*  
par Émile Dermenghem
24. — *La vie de S. A. R.*  
*Madame la Duchesse de Berri*  
par Armand Praviel
25. — *Ce bon Monsieur Danton*  
par Jacques Roujon
26. — *Monsieur Thiers*  
par Maurice Reclus
27. — *La vie illustre et libertine*  
de Jean-Baptiste Lully  
par Henry Prunières
28. — *La vie de Pierre le Grand*  
par Georges Oudard
29. — *La vie martiale du Bailli de Suffren*  
par Roger Boutet de Montvel

Le roman  
des  
grandes  
existences

— 1 —

LA  
PRODIGIEUSE  
VIE  
D'HONORÉ  
DE  
BALZAC

par  
RENÉ BENJAMIN

— 18 fr —

2-1930

Librairie  
Plon

65<sup>e</sup> mille

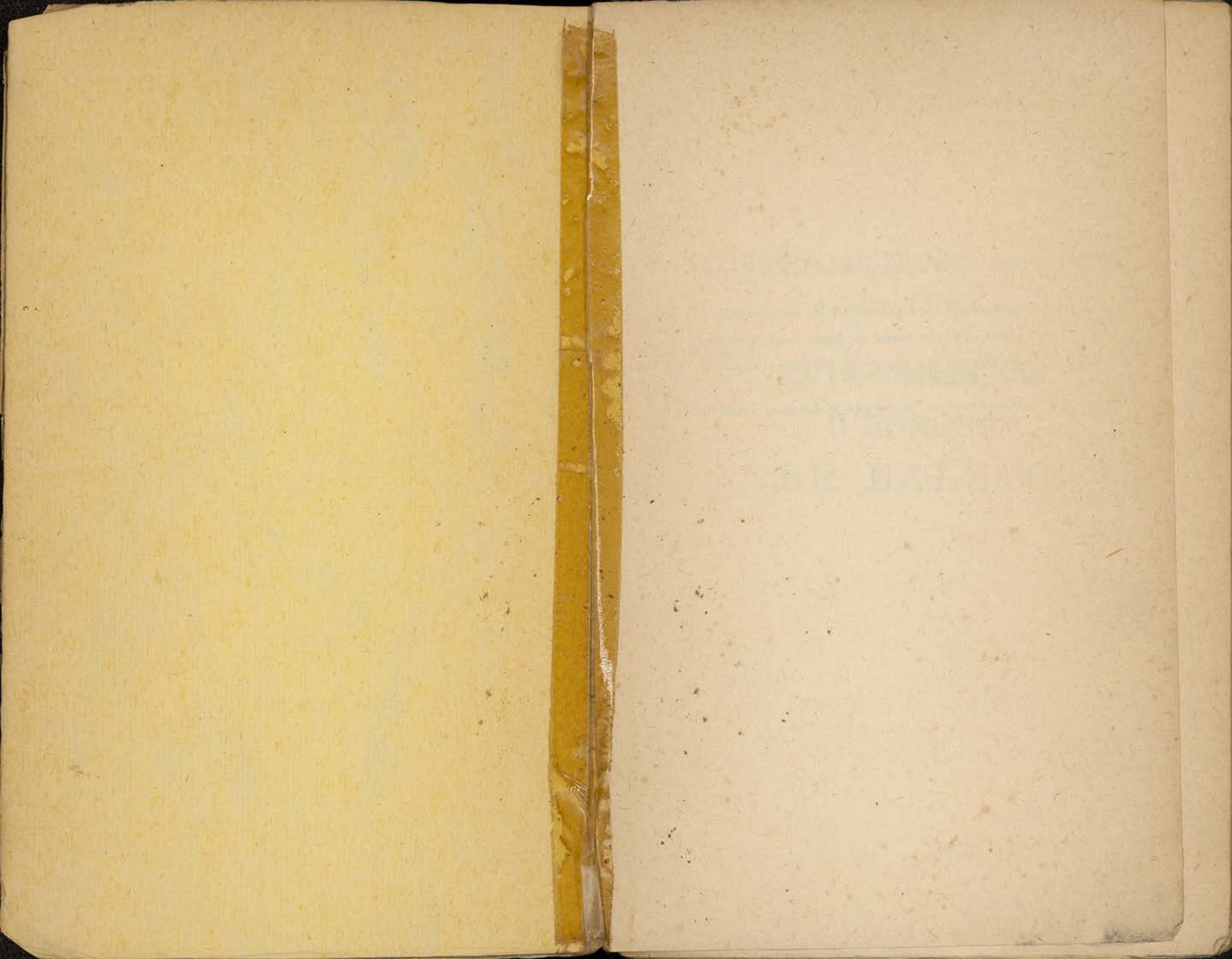
Le roman  
des grandes  
existences. 1

LA PRODIGIEUSE VIE  
D'HONORÉ  
DE BALZAC

par  
RENÉ BENJAMIN

Librairie Plon Paris







FL DRES FA/0252

0500756845

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20 ;*

*50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 21 à 70 ;*

*200 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 71  
à 270 ;*

*500 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 271  
à 770.*

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 1 —

LA PRODIGIEUSE VIE  
D'HONORÉ  
DE BALZAC



DU MÊME AUTEUR :

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

- Les Justices de paix ou les vingt façons  
de juger dans Paris..... Un vol.  
Le Palais et ses gens de justice..... Un vol.  
La Farce de la Sorbonne..... Un vol.  
Valentine ou la folie démocratique..... Un vol.

PARIS, SA FAUNE ET SES MŒURS

- L'Hôtel des Ventes..... Un vol.

LA GUERRE

- Gaspard..... Un vol.  
Sous le ciel de France..... Un vol.  
Le Major Pipe et son père..... Un vol.  
Grandgoujon..... Un vol.

LA PAIX

- Amadou, bolcheviste..... Un vol.

GRANDES FIGURES

- Antoine déchaîné..... Un vol.  
Le soliloque de Maurice Barrès..... Un vol.

THÉÂTRE

- Le Pacha. 2 actes..... Un vol.  
La Pie borgne. 1 acte..... Un vol.  
Les Plaisirs du hasard. 4 actes..... Un vol.  
Il faut que chacun soit à sa place. 3 actes. Un vol.

Cet ouvrage a été déposé à la Bibliothèque nationale en 1925.

RENÉ BENJAMIN

LA PRODIGIEUSE VIE  
D'HONORÉ  
DE BALZAC



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6<sup>e</sup>

Tous droits réservés



A MARCEL BOUTERON

*Mon cher ami, je ne conçois pas une vie de Balzac sans votre parrainage. Votre nom en tête de ce livre est une sécurité de l'esprit et une joie du cœur.*

*Sur ce grand homme vous savez tout, vous avez tout, vous donnez tout. Aurais-je pu parler de lui sans désirer votre approbation et sans vous dire ma gratitude ?*



PREMIÈRE PARTIE

---

LA  
LUTTE AVEC LA VIE

C'est une chose mélancolique et qui fait rêver sur l'indigence des familles et de la société que presque toujours les heures matinales d'un grand destin restent inaperçues. Personne n'est prêt à recevoir le génie, qui, comme l'amour, pour s'imposer, doit faire violence. Les parents et les contemporains vivent sans émoi auprès d'une gloire qui naît, et les esprits chagrins seuls l'éprouveront plus tard, en méditant sur la beauté perdue.

Il est vrai que pressentir le grand homme chez l'enfant il y faut un don poétique ; puis les humains manquent d'habitude... Pourquoi parmi tant de choses ordinaires leurs yeux rassasiés distingueraient-ils les marques du divin ? En voient-ils davantage dans le ciel radieux d'un jour d'été ? Les cœurs sensibles à la grandeur sont aussi rares que ceux qui, dans la bienfaisance répétée du soleil, songent encore à être émus des roses qui vont s'ouvrir.

Et c'est pourquoi, quand Honoré Balzac ayant ses quatorze ans, en juin 1813, à Tours, le long de la Loire, où sa mère le promenait avec sa



sœur, s'écria tout à coup, dans une gambade :

— Laure, sais-tu que ton frère sera un grand homme !

Innocente, la petite éclata de rire, tandis que trop avertie, la mère répliquait en haussant les épaules :

— N'emploie donc pas des mots dont tu ignores le sens !

La journée était calme et charmante, et il n'y avait rien que d'accoutumé dans la clarté des cieux et la douceur de la terre tourangelles, rien pour avertir une âme sans pressentiment, que cet heureux cri de la jeunesse était l'annonce d'un grand honneur français. L'enfant était à l'âge où la voix mue drôlement. Comment le prendre au sérieux ? Cependant, c'est l'heure grave où se forme la personne, heure de la puberté, première heure solennelle : les ancêtres se réveillent ; ils parlent ensemble ; et parmi toutes leurs voix, sous ce chapeau naïf, orné d'un minuscule oiseau de paradis, c'est un petit homme qui aborde le monde et cherche son équilibre.

En rêvant, lui si petit à de grandes choses, il a marché dans la poussière, et la voix maternelle se fait aigre pour dire :

— Voilà tes bas et tes souliers gâchés ! Tu ne prends garde à rien ! Quel mal tu donnes !... Et tu ris ! Sans cœur !

Alors lui, l'œil clair, la joue rose, la bouche gaie :

— Te fâche pas, ma mère !

Il court, boit du vent, et compte sur la Loire les voiles blanches qui s'offrent aux souffles de l'air,

comme lui-même aux promesses de la vie. De ses yeux bruns, avides, où il y a déjà le rayonnement d'une âme de feu, il regarde avec amour ce plaisant paysage, doux coteaux aux jardins heureux, dont les maisons ont la grâce et la modestie vraie de l'enfance. L'une d'elles se nomme *la Grenadière*.

— Laquelle, Laure, sais-tu ?

— Sais pas. Et pourquoi *Grenadière* ? Y a-t-il des soldats dedans ? Honoré, sais-tu ?

— Sais pas. On ne peut pas demander à maman : elle se fâcherait encore. Laure, quand tu seras mère, te fâcheras-tu ?

— Chut !... Ton cerf-volant traîne.

Lorsqu'on a marché plus d'une heure, Mme Balzac fait demi-tour :

— Eh bien ! Vous ne voyez pas que je m'en retourne !

Elle est impérative et sèche, cette jeune femme élégante, comme si sous l'apparence d'une vie aisée quelque inquiétude couvait... Honoré ne comprend pas. Tant pis ! Voici que se dresse au-dessus des toits cette bonne église de Saint-Gatien, clochers Renaissance sur tours gothiques, la force bienveillante et la charité qui sourit. « Salut, illustre dame ! » dit Honoré. Le pont. « Qu'il est bien réparé ! Les glaces ne l'emporteront plus. Il nous enterrera tous, n'est-ce pas, maman ? » L'hôtel de ville, avec son fronton, où se voient la Loire et le Cher : « Madame... monsieur ! fait Honoré, que je suis heureux de vous voir sortis de l'eau ! Vos poissons vont bien ?... Moi... merci. Pas mal ! »

Son pied bute sur cette phrase. Ah ! ces pavés,



dans la rue de l'Armée d'Italie!... Laure s'amuse; la mère soupire. On passe devant un marchand d'images, qui expose Napoléon debout sur la carte de la Corse.

— Maman, dit Honoré farceur, je voudrais être né en Corse!

— Outrecuidant personnage! répond Mme Balzac. Il éclate de rire.

Un attroupement. C'est un crieur de bulletins militaires. Les enfants ont couru.

— Maman! maman! Une victoire!

— Une fois de plus, crie l'homme, — et sa figure en sueur reluit sous un chapeau déteint, qui s'orne d'une cocarde et de trois feuilles de laurier, — une fois de plus, la gloire couronne l'Empereur et la France! (La foule fait: « Ah! » on se regarde et on rit.) La Grande Armée, citoyens, a triomphé à Bautzin!... ou Bautzin!... ou Bautzen! — je ne sais comment se prononcent ces affreux noms qui n'ont pas l'air faits pour des hommes! (Bravo! Bravo! crie la foule.)... Et les Alliés, en déroute, se sont enfuis jusqu'à l'Oder! (Ah!... Vive la France! Vive l'Empereur!)

Honoré, le cœur frémissant, suit les mines du soldat, — car c'en est un, un mutilé d'une jambe, — et il s'initie à la noblesse des hommes par ce spectacle de l'infortune qui s'exalte dans le bruit d'une victoire.

Comme il rentre heureux, plein de désirs! Comme il y a de grandes et belles choses dans la vie! Mme Balzac a jeté un ordre. « Mademoiselle » accourt, qui est chargée de l'éducation des enfants.

Allons, il faut se changer, ôter les beaux habits de promenade. Ma foi, Honoré enlève sa veste et sa culotte en drap fin sans même y penser; il se croit en Prusse; il porte un drapeau victorieux; il entre dans une ville conquise; il entend le tambour et des acclamations...

Quand il se trouve en bonne petite tenue d'intérieur, il appelle Laure, et puisqu'on ne se met pas à table avant une heure:

— Viens-tu dans le fourre-tout? dit-il.

C'est une chambre merveilleuse sous le toit. D'abord de la fenêtre on voit Tours et toutes ses cheminées, qui dans l'auréole du crépuscule, expriment bonhomie et sagesse.

— Tu sais, sœur, dit Honoré, qu'on a de la chance d'être né dans une bonne ville!... On pourrait être des sauvages; il y en a encore! Il n'y a qu'un malheur, c'est que Tours ne soit pas près de la Prusse. L'Empereur ne viendra pas à Tours. J'aurais tant voulu le voir! Mademoiselle t'a-t-elle raconté que pendant la retraite de Russie les soldats mouraient dans la neige; il faisait trente degrés au-dessous de zéro. Et lui allait, commandait, ne souffrait de rien; il n'avait même pas froid! Papa le dit: ce n'est pas un homme comme les autres.

Laure s'était perchée sur une vieille malle, et les genoux à hauteur du menton, elle l'écoutait religieusement de sa bonne frimousse ronde et de ses grands yeux dorés.

— Ce qui me fait plaisir, continua Honoré avec candeur et simplicité, c'est que moi non plus je ne me sens pas comme les autres... Tu demandes quel-



quefois comment c'était au collège de Vendôme. Mon Dieu... c'était peut-être bien, ma ti Laure, pour des garçons... pareils aux autres garçons. Mais moi je mourais d'ennui, vois-tu, qu'on fasse tous le même devoir à la même heure, dans une même salle, sur des cahiers de même taille. Avec les mêmes idées être tous aussi sales, voilà ce que rêvaient pour nous les bons pères... qui n'étaient pas toujours bons !

Laure eut un recul, comme si Honoré disait une chose pas permise ; puis à voix basse :

— Tu parles des pères qui te donnaient de la fêrule sur les doigts ?

— Oh ! fit Honoré nonchalamment, la fêrule !... Pendant qu'on tapait, je pensais à autre chose ; alors !... Et puis, j'avais des engelures : à la dernière minute ils renonçaient... Mais j'en veux toujours au père Haugoult, qui m'a pris mon traité.

— Quel traité ?

— Je t'en ai parlé.

— Je ne m'en rappelle pas.

— D'abord, ma Laure chérie, on dit : je ne me le rappelle pas...

— C'est trop long.

— Tout ce qui est bien est long. Savoir le français, c'est plus long que de ne pas le savoir. Vouloir, c'est long. Être entêté, c'est long. Et c'est de cela que je parlais dans mon traité : *Traité de la volonté*.

— Tu l'avais fait à la place de tes devoirs ?

— Bien sûr ! Et il était dans mon pupitre, que j'ouvrais pour le voir. Ah ! je l'aimais ! Il était bien,

tu sais. Le cœur me sautait en l'écrivant ; j'avais l'âge de Blaise Pascal, ma petite, quand il découvrit tout seul toutes les mathématiques. Le jour où le père Haugoult me l'a pris, j'ai pensé à toi, à maman, à papa ; j'ai dit : « Je ne les reverrai jamais ! » Je voulais mourir... Puis, à ma maladie, maman est venue me chercher, j'ai dit adieu à tous les pères ; à lui je n'ai pas voulu. Quand on sera dans le ciel, s'il est en enfer, je dirai à Dieu de lui pardonner ; pas avant. Laure, il m'a brûlé ce que j'aimais le mieux !

— Après moi.

— Après toi, oui. Car toi, je t'aime plus que tout. Je veux même vivre avec toi toujours, parce que je n'aime que toi comme genre de femme. Et puis qu'on ne peut pas épouser sa sœur, tu seras mon amante, celle pour qui je ferai tout !

— Qu'est-ce que tu feras ?

— Je ne peux pas te dire encore. Mais quand le peuple me fêtera, tu seras au premier rang, ma tite, près de mon estrade.

En racontant il devenait rouge de plaisir.

— Comprends-tu, reprit-il, que papa qui est si intelligent, n'ait pas son nom dans les gazettes et dans les livres ?

Laure prit un air fin :

— Il n'aime pas qu'on le remarque.

— C'est vrai, dit Honoré. (Il montra derrière la malle des piles de brochures, grises de poussière.) Il écrit des choses admirables et voilà ce qu'il en fait !

— En as-tu lu ? dit Laure.



- Le docteur défend que je lise.
- Alors, dit Laure, tu ne seras pas savant?
- Si, Laure!

Il appuya sa tête sur une vieille latte, et fit la culbute.

— Si, ma titite! Et je ne ressemblerai pas à M. de la Hervelette, qui est une andouille, ne le dis pas, mais papa le dit... ni à M. Castrillon, qui a des mouches dans le nez... « Tchoum! Tchoum!... Bonjour, mâtine! Alors ces petits enfants vont bien, mâtine? Tchoum! Voilà Honoré, tchoum, sorti du collège, tchoum!

Laure éclata de rire.

— Bonsoir, madame, tchoum! tchoum! » Et je refuse de ressembler aussi à M. Barillot, directeur du service des postes impériales. Laure, tu te tiens mal!... Chevalier de la Légion d'honneur! Laure, tu me fais peur! Tu déshonoreras ta famille et tueras ta grand'mère de chagrin!... Et je ne serai même pas comme le cher M. de Margonne — oh! qu'il est mignon pourtant celui-là, et qu'il fait des gentils sourires à maman, dès qu'il descend de sa voiture, de sa voiture, au coin du pont, où qu'il regarde toujours couler la Loire quand on se promène, alors qu'il a, paraît-il, des terres à Saché, où qu'il ne pousse plus que du chiendent!... Voilà, ma chère petite bonne adorée, ce que je t'annonce! Voilà, ma croquignole! Sur ce, laisse-moi t'embrasser. Donne ton bout de nez. Tu as le nez froid, donc tu vas bien. Continue, et méfie-toi du serin, dirait bonne maman!

— Les enfants, on dîne!

La voix de Mademoiselle. Honoré répond :

— En rang par quatre, et en avant! Atzin! Atzin! Badoum, tatzin!...

Au pied de l'escalier, Mme Balzac attend, immobile. Elle ne profère rien. Elle regarde Honoré de son œil bleu glacé. Et il se tait, subitement étranglé. On pénètre sagement dans la salle à manger.

C'est une plaisante pièce Louis XV, meublée de hauts buffets en chêne, dont les moulures marquent une main d'artisan qui aime l'art, les femmes, la finesse, la clarté. Ils luisent comme le parquet. Les pieds de la table sont légers, les chaises bien avenantes. Ici chère et causerie devraient être délicieuses.

— Pourquoi cette enfant est-elle toujours coiffée en Iroquoise?

La question est posée d'un ton calme par le père sur la fille. Laure rougit. Honoré risque à mi-voix : « Je la trouve gentille, moi, c'te petite, avec son plumet sur le crâne. »

— Silence! fait Mme Balzac.

— On ne te demande pas ton avis, ajoute la grand'mère, Mme Sallambier, qui amène les deux jeunes enfants, Laurence et Henry.

Elle accompagne son reproche d'un regard mécontent pour complaire à sa fille. Puis elle noue la serviette d'Honoré, et brusquement, elle embrasse le petit sur le cou. Il se retourne épanoui. Elle fait : « Chut! » On s'assied. Mme Balzac est coiffée avec un soin méticuleux. Elle s'est nouée autour du cou un mince ruban de soie jaune, assorti à sa ceinture. Elle a de belles mains, et elle avale le potage



nerveusement, son nez mince dans son assiette. M. Balzac est un peu renversé sur sa chaise. Il sourit, comme s'il rêvait : il mange avec lenteur. Et soudain il dévore avec une précipitation gaie. Dans ses cheveux flous, sur ses lèvres minces, dans l'éclair de son regard il y a comme la rapide fantaisie d'une race, où l'esprit sans cesse étincelle. Souvent il regarde la fenêtre, jamais sa belle-mère. Il porte une belle douillette de soie puce et une haute cravate blanche, que ses favoris caressent, quand il enfonce la tête dans ses épaules avec un air heureux de concentrer ses forces. Étonnant vieillard de soixante-sept ans, à qui l'on en donnerait cinquante, près de sa jeune femme, dans la fleur de ses trente ans. Robustesse héritée d'un père méridional, paysan d'Albi, aussi solide qu'un chêne. M. Balzac a ses muscles, la chanson de son accent, le soleil de son imagination. Et quand on le croit à dîner au milieu des siens, il est en vérité parti dans des concepts, où il rebâtit le monde sur des bases nouvelles.

— Honoré, veux-tu ne pas rouler sur la table, comme un âne dans un pré!... Si j'ai encore à te reprendre une seule fois, je t'expédie au lit avec du pain sec!

Ainsi sermonne la mère, qui ne sait pas créer du bonheur autour d'elle, et ne voit pas que ce clair visage d'enfant indique une saine et abondante nature. Et le père ne le distingue pas non plus, puisqu'il imagine au lieu d'observer. Scène de famille, fréquente, hélas! Ils sont deux êtres aux antipodes, l'un du Midi, l'autre du Nord, l'un dans les nuages, l'autre à ras du sol, et ils ne remarquent

point qu'ils ont fait ensemble un garçon charmant, qui a les pieds bien en terre et la tête vers le ciel. C'est leur enfant, leur esprit et leur chair, et ils semblent trois isolés, trois étrangers. La mère sort de sa chambre où elle lisait Swedenborg. Le père, de son cabinet où il étudie la longévité humaine dans la Bible. La grand'mère, qui est brave mais qui est peuple, a passé une heure à la cuisine à gourmander une pauvre innocente qui n'en peut mais. Il n'y aura à table aucune conversation. Si les enfants disent au père que dans la rue on annonçait une victoire, Mme Balzac soupire que cette nouvelle représente des milliers de soldats tués! A quoi M. Balzac, qui dirige l'hôpital de Tours, réplique exprès que parmi les morts... il y a tout de même (il en sait quelque chose), quelques blessés, et qui guérissent!... D'ailleurs les tués, cela fait des souliers pour ceux qui n'en ont pas, et des épaulettes pour ceux qui en ont envie! A quoi la grand'mère s'indigne et déclare à son gendre qu'il parle comme ces « cafards de prêtres ». Autant de morts, n'est-ce pas, autant d'heureux dans le ciel! Il ne la regarde toujours pas. Il sourit, pianote sur la table, et explique à Honoré, l'air détaché, que Napoléon est un grand homme, digne d'un Plutarque, et qu'il a déjà proposé pour lui en 1809 le titre « de bienfaiteur de l'humanité ». Mme Balzac s'est alors tournée vers Henry, à qui elle confie, entre deux soupirs, qu'en avril l'Empereur a de nouveau exigé du pays cent quatre-vingt mille soldats! — Là-dessus, on parle de la mort de Duroc. Napoléon lui a serré la main, disant : « Il y a une autre vie! Nous nous rever-



rons ! » Puisque c'est Mme Balzac qui rapporte le trait, M. Balzac, qui pourtant admire l'Empereur, remarque aussitôt que c'est une perspective à laquelle Duroc ne tenait peut-être pas. « Et puis, fait la grand'mère irritée, y a-t-il une autre vie ? » — De Duroc on passe à Delille, qui vient de mourir aussi. Honoré sait qu'on a exposé son corps au Collège de France, et qu'il avait la tête couronnée de lauriers. Il demande d'autres détails. Personne ne répond plus. M. Balzac refuse de manger du rôti. Il expose doctoralement que la consommation de la viande, le soir, nuit au sommeil, en empoisonnant les tissus.

— Première nouvelle ! grince Mme Balzac. Vous aviez la théorie exactement contraire voici deux mois. Dieu, que vous êtes capricieux !

— C'est que je fus élevé au lait de chèvre ! répond M. Balzac.

Légumes. Dessert. On entend aboyer un chien. Laurence dit :

— C'est le gros qui saute toujours sur moi !

— Je vous ai cent fois avertis, proclame M. Balzac. Ne vous laissez jamais approcher par un chien ! Les chiens sont des bêtes dangereuses, qu'on devrait imposer. Seul moyen d'en diminuer le nombre !

— Combien, finalement, a-t-on vendu d'exemplaires de cette *Histoire de la rage*, écrite par ton mari il y a trois ans ? demande la grand'mère à Mme Balzac sur un ton pointu.

— Un million et demi ! lance M. Balzac. Et il se lève en riant.

Ce qui fait croire à Honoré qu'il peut rire aussi.

— Insolent ! crie la grand'mère. Je te prie de gagner ton lit !

Honoré cherche le regard du père ; il ne trouve plus que son dos. La douillette puce est en train de passer la porte.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Où y a-t-il quelqu'un qui m'aime ? Et qui dois-je aimer ? pense Honoré dont le cœur se gonfle : il voudrait tant se confier ! Un père, une mère ! Il a lu bien des fois, dans ces livres qu'il dévorait chez les Oratoriens de Vendôme, que nous n'avons rien de plus sacré en ce monde. Alors, pourquoi redoute-t-il celle qu'il appelle maman, et pourquoi à son père, qui sait tout, qui peut parler de tout, qui est le plus imposant des hommes qu'il connaisse, n'a-t-il encore jamais osé conter l'histoire dramatique du *Traité de la volonté* ? Dans un pays où il y a un fleuve si majestueux, une cathédrale si noble, des images si belles, des rillettes si bonnes, sous un Empereur si vaillant et si indomptable, pourquoi, mon Dieu, pourquoi tout le monde n'est-il pas heureux ?

— Les enfants ! dit Mademoiselle, venez vous laver la figure et les mains !

Honoré arrive comme un chien qu'on fouette. Mais l'eau fraîche est bonne et débarbouille les idées. Il chatouille Laure en sortant du cabinet de toilette... On entend chanter. « Écoute ! » dit-il. Ils prêtent l'oreille. C'est M. Balzac qui, dans son cabinet, fredonne la dernière de Béranger :

*Il était un roi d'Yvetot,  
Peu connu dans l'histoire...*



— Écoute donc !...

*Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire...*

— Allons ! Ce n'est pas un grand roi ! dit Honoré dans une pirouette.

Et il se jette dans sa chambre. Sa sœur l'y suit en courant. Mme Balzac apparaît sur le seuil.

— Honoré, si ce bruit continue, tu vas recevoir ma main sur la figure !

Les enfants se déshabillent en silence. Lorsqu'ils sont au lit, la prière faite, Mademoiselle souffle la bougie. Elle est partie... On n'entend plus chanter. Honoré n'a pas envie de dormir ; il bâille, il s'ennuie. Il voudrait courir, agir, lire, écrire, se battre, être victorieux, aimer, pleurer, enfin faire une foule de choses grandes et belles, comme les héros ou les saints. Et il se tourne et se retourne sur son oreiller.

— Ho...no...ré !...

Un souffle : c'est Laure.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Brusque éclat de rire, et la petite tout haut :

— As-tu toujours envie d'être un grand... ?

La porte s'ouvre en coup de vent. Mme Balzac brandissant une bougie, fond sur le lit d'Honoré.

— Qui a parlé ?

Il se dresse, les cheveux noirs en broussaille, fixe la flamme de ses yeux admirables et répond :

— Moi !

Pan ! Pan ! Deux gifles ; Mme Balzac est sortie.

— Oh !... oh !... gémit Laure, qui mord son drap

pour ne pas pleurer... Pourquoi as-tu dit cela... puisque... As-tu très mal ?

Honoré répond fièrement :

— Rien senti !

Alors, la petite, le cœur gros, gros de peine et d'admiration, dit d'une voix inimitable, chevrotante et si bonne, où il y a toute la pureté de ses onze ans :

— Je suis sûre, aussi... que tu seras un grand homme !



## II

M. Balzac ayant été nommé, un an après cette scène, à la direction des vivres militaires à Paris les enfants connurent la joie du déménagement, d'un voyage et d'une maison nouvelle dans une ville inconnue. Grande ville au nom prestigieux ! Honoré conçut de l'orgueil d'aller l'habiter. La veille du départ, avec son don d'imitation déjà inimitable, parmi les paquets, il avait joué à ses sœurs une comédie, où défilaient toutes les bonnes têtes de Tours, à qui il faisait de railleurs adieux :

— Au revoir, croûtes et croûtons ! Et toi, cité tant encroûtée ! Continuez, en croûtant, votre vie croûtonnante. Et nous qui commençons à déjà croustiquer, nous courons décroûter nos esprits qui croustillent. *Tu* croûtes, *il* croûte et *vous* croûtez. Mais *je* croûte ? Non, messieurs ! Et *nous* croûtons ? Jamais !

Malgré cette vantardise, il ne devait pas tout de suite être un vrai Parisien. Le lendemain de l'arrivée, sa mère le mit en pension chez M. Lepître, rue Saint-Louis. Il y fut huit jours incapable d'écouter autre chose que son imagination. La tête en feu,

il veut voir Notre-Dame, le Louvre, les Tuileries. Où habite l'Empereur ? Où a-t-on guillotiné le roi ? Il commence des années d'exaltation.

Les Alliés dans la capitale, le retour de Louis XVIII, les Cent-Jours, Waterloo, la Restauration, que d'heures poignantes va vivre cette jeune âme qui cherche ardemment le sens de la vie, et le destin de la France ! Époque d'inquiétude ; chacun veut retrouver son équilibre. On a eu un grand conquérant, pense Honoré ; il faut maintenant de grands penseurs, des esprits qui donnent au peuple des idées et des lois, et généreusement, il conçoit qu'il pourrait en être un. Honoré est royaliste sur le modèle de M. Lepître, mais il remarque avec son père que depuis la Révolution tout homme peut aspirer à la gloire en se consacrant au pays ; il suffit qu'il se donne la peine de naître..., dans n'importe quelle condition !

Un an chez M. Lepître, autant dans un second pensionnat, puis deux années miraculeuses, rapides comme un printemps, où il est inscrit à l'école de Droit, où il fait semblant d'être clerc chez M. Guillonnet de Merville, où il court tout Paris, où il apprend à danser, où il suit avec ardeur des cours de la Sorbonne, — c'est son histoire jusqu'à vingt ans. Un souci tenace le domine déjà : jamais, jamais ne perdre de temps. Quand on croit qu'il se promène, qu'il flâne, qu'il muse, qu'il rêve, il fait l'essentiel : il regarde et comprend, il organise sa vie. S'il est distrait aux cours de droit, c'est qu'il discerne l'inutile pour son dessein, qui est de ne faire que ce qui est grand. Lorsqu'il fouille Paris en tous sens,



c'est que, poussé par l'admiration, il cherche et salue le passé, qui l'inspirera pour le lendemain. Bâille-t-il à l'étude? S'enfuit-il sans prétexte? C'est que ce petit métier de clerc, où l'on copie, enregistre et classe, tuerait en lui cette envie magnifique qu'il a de créer! Il ne veut pas se gâter surtout. Paris, c'est le lieu de l'exaltation, l'histoire dans ce qu'elle a de plus fameux, et le présent le plus brillant, avec les femmes les plus jolies et les hommes le plus connus. Lorsqu'il regarde, d'un œil avide, passer les calèches aux Champs-Élysées, candide et sérieux à la fois, il pèse déjà les conditions de la vie sociale. Devant le luxe, il en cherche les causes. Ces femmes si belles et désirables, à qui sont-elles? Qui les mérite? Il n'a pas de basses pensées, et s'il se voit déjà dans une voiture, à côté de l'une d'entre elles, c'est après un noble effort qui lui aura valu la renommée, puis la récompense de l'amour. Femmes de Paris, que vous êtes grisantes pour les yeux amoureux de ce petit provincial vif et vibrant! Il a de belles prunelles d'un or profond et chaud, mais vous y allumez des étoiles. Pieusement il vous admire; vous éveillez une flamme de poésie; et il n'est triste que quand il rentre, parce que soudain ses sœurs charmantes, qui, quelques mois avant, représentaient pour lui la jeunesse et la beauté du monde, lui semblent gauches et démodées. Le pied, la main, leurs gestes, leurs mines n'ont point pour Honoré cette poétique animation qui rend exaltante la femme de Paris, si fine et dégagée. Et il est dur, lorsque les petites, sans vanité pour elles-mêmes, s'émerveillent des bas de soie et des escarpins vernis,

qu'il met pour s'en aller danser au bal de l'Odéon :

— Ma parole, vous n'avez jamais rien vu!

Heureusement qu'une heure plus tard, elles ne le voient pas tomber... avec sa danseuse! Jamais il ne le leur pardonnerait; et pourtant auraient-elles le mauvais rire de ces Parisiennes qui l'enivrent? Il se sent rouge de honte; puis la fierté l'emporte.

— Je dominerai le monde autrement que par la danse! jure-t-il dans la rue, en montrant le poing aux colonnes du théâtre.

Le lendemain, il passe trois heures sur un quai, la tête dans les boîtes des bouquinistes. Il est repris d'une fringale de lecture. Le monde lui paraît méchant, tandis que les livres sont bons. Qu'il ouvre un vieux bouquin, il est attendri; qu'il le referme, il se sent plus riche, surtout sur les bords de la Seine, devant le Louvre et Notre-Dame! Le cœur lui bat d'être en cette compagnie!... Lorsque le livre est trop gros et pas cher, il l'achète. Encore un! On ne peut cependant plus mettre le pied dans sa chambre: « Je renonce, dit sa mère, à y faire nettoyer! » Mais il ne résiste pas au désir d'apprendre et tout l'émeut: l'histoire, les lettres, la science. C'est de lui-même qu'il se rend aux cours de la Sorbonne: heures passionnées! Il admire et envie de tout son cœur ces hommes, qui, devant des salles chaleureuses de femmes et d'étudiants, font d'une voix enflammée de belles leçons sur les grands hommes et leurs grandes œuvres. Villemain! Cousin! Cousin, scientifique et littéraire, déduit l'homme du pays, du milieu, du climat. Honoré est fasciné et convaincu. Villemain



a vingt-huit ans. On lui a donné la chaire d'éloquence française à l'âge des ardeurs éloquentes. Il est fier et heureux. Il brosse une large fresque du dix-huitième siècle. Honoré voit et croit. Si bien qu'à la fin d'un cours, quand les applaudissements retentissent, il s'en grise comme s'ils étaient à son adresse. Il se figure qu'il est en chaire, ayant fait le discours éclatant; et tandis que comme les autres il bat des mains pour ce maître enchanteur, le voici qui, poursuivant son rêve, se trouve essoufflé, respire en souriant, et incline la tête pour remercier l'auditoire.

Sensations d'autant plus poignantes qu'il les garde secrètes : à qui les confierait-il ? Il est naïf, pas jusque-là. Son père se moquerait ; c'est un enthousiaste, mais un railleur aussi. Sa mère le traiterait de fou. Ses sœurs ne peuvent comprendre. Son frère... est dans les jupes de sa mère. Il n'y a que Mlle de Rougemont, une vieille amie, avec qui il puisse parler de la gloire des écrivains. Mlle de Rougemont est une demoiselle de l'ancien temps, très ancien à présent, car depuis la Révolution, tout est changé, institutions et mœurs, et elle est un anachronisme vivant et drôle, cette chère personne, en robe feuille morte aux incroyables plis, qui tient une canne-ombrelle comme Marie-Antoinette à Trianon, et tire pour son nez mince du tabac fin d'une tabatière en or. Elle vient voir Mme Balzac et souvent Honoré la trouve là quand il rentre.

— Ah ! Ah ! fait-elle en minaudant, je vois aux yeux de ce jeune homme qu'il va me demander si

je me souviens de M. Caron... M. Caron de Beaumarchais !... Un peu... Un petit peu... Je l'ai entendu répéter devant moi ce qu'il a dit à un grand seigneur : « Vous prétendez, monsieur, que je ne suis pas noble ? Tenez, voici ma quittance ! »

— Alors, demande Honoré, il était aussi impertinent que son *Figaro* ?

— Il était *Figaro* ! Il s'était peint lui-même. Un grand écrivain se peint toujours.

— Comme c'est fin, mademoiselle, dit Honoré, ce que vous dites là !

— Je ne sais si c'est fin, reprend Mlle de Rougemont, rose de plaisir, mais je sais que pour écrire il faut être plus riche que les autres ; il faut contenir tous les autres.

Et de ses mains à mitaines elle étale sa belle robe.

Honoré approuve de la tête : « C'est vrai... C'est vrai... » Et tout bas : « je serai plus riche ! »

Il y a ainsi en lui un monologue intérieur que personne ne distingue, mais qui est plus fort et plus volontaire que les paroles qu'il dit. Il adore Beaumarchais. Quel homme, celui-là ! Le diable au corps. Il fit tout... même des chefs-d'œuvre, et en riant, en jetant des mots comme le ciel ses éclairs. Horloger, musicien, marchand de fusils, avocat, auteur dramatique ! Et Honoré regarde avec amour cette vieille demoiselle qui a une multitude de petites rides et des poches sous les yeux, mais les yeux ont vu l'homme étonnant ! Il les contemple comme s'il retrouvait en eux l'image fameuse. C'est que pour un jeune homme qui veut dominer par l'esprit,



l'art de la scène est le plus fascinateur. De quelle puissance est sur la foule, en ce pays, une comédie qui fait rire et qui cingle ! Des comédiennes ensorcelantes transmettent vos pensées à un public que l'éclat des chandelles et la chaleur de la salle préparent à toutes les passions, même de l'intelligence. Honoré se convainc qu'il y a place, en cette heure de restauration, pour un grand homme de théâtre !

Le plus qu'il peut il va au Théâtre-Français ; les grandes œuvres ne sont représentées que là ; il n'a pas de temps à perdre avec les autres. Il fait la queue, prêtant l'oreille aux propos des amateurs du poulailler. Il apprend ce qu'aime le peuple dans sa simplicité niaise et probe ; et il se reproche déjà d'être trop compliqué ; mais il entre ; il s'assied, et le voici comme tout le public, sensible avec la même candeur. Il revient chez lui des larmes aux yeux. Les acclamations de la salle vibrent dans ses oreilles. Rien, tout compte fait, ne l'émeut comme cette gloire dramatique. La richesse qu'il vit aux Champs-Élysées, la noblesse des livres qui lui mettent la tête en feu, les nuits où il rallume clandestinement sa bougie, les leçons de Sorbonne les plus chantantes et les plus entraînantes, rien ne donne des ailes à son âme, rien dans Paris ne l'exalte plus que cette pensée du mérite d'avoir fait une belle pièce. Sophocle, Shakespeare, Molière, les grandes gloires ! Corneille, le général des généraux ! Mentalement, à ces noms sublimes, il ajoute Honoré Balzac. Il le voit à leur suite, sur la frise du plafond du premier théâtre de Paris, Paris la capitale, c'est-à-dire la tête et la pensée, Paris

qui précise ses désirs, et fait de lui un homme résolu à devenir l'honneur de sa famille.

Cette dernière idée le transporte. Et il attend avec une triomphante angoisse la minute de détente, de confiance, l'heureuse occasion de dire à son père avec hardiesse, douceur et dignité : « Mon cher papa... j'ai résolu de vous rendre illustre ! » Ah ! le cœur lui en fait mal, tant il a de plaisir à savoir qu'il en fera ! — Mais M. Balzac, dans le même temps, lui prépare en son âme paternelle la situation qu'il eût rêvée pour soi. Une position libre où Honoré sûrement et largement gagnera sa vie, sans que sa pensée soit esclave. Ce grand original, indépendant d'abord, a aimé de l'administration où il passa trente ans, l'insouciance qu'elle laisse à l'esprit. Le fonctionnaire, hors du bureau, peut méditer et créer. Le malheur est que le lendemain il redevient fonctionnaire, c'est-à-dire soumis à des hommes médiocres... « Et c'est en somme intolérable ! » se dit M. Balzac qui l'a si longtemps toléré. Voilà pourquoi il combine généreusement de procurer à son fils une étude de notaire. Il eût fort aimé cela : on est au moins son maître. Il aurait passé les dossiers à ses clercs. Lui aurait lu, aurait écrit ; il aurait peut-être donné des *Essais* comme Montaigne : c'est un livre qui peut toujours se refaire... Enfin il veut pour son garçon les joies qu'il n'a pas eues, et il croit déjà voir la bonne figure reconnaissante d'Honoré, quand un jour il dira avec bonté et fermeté : « Mon petit... je vais t'installer pour la vie ! » Ainsi chacun pense préparer du bonheur à l'autre, et il souffre seulement de ne



pouvoir le lui donner plus vite, à cause de cette gêne qu'il y a toujours entre un père et un fils trop sensibles et trop fiers.

Brusquement l'occasion est là ; on ne l'attendait pas ; elle s'impose et à ce vieillard et à ce jeune homme, qui se regardent avec une émotion soudaine, un peu étranglés. M. Balzac a trouvé son fils lisant Rabelais :

— Quel grand esprit, n'est-ce pas ? Quelle liberté magnifique ! Ah ! Honoré, la liberté !

Ces mots suffisent pour mettre leurs cœurs à l'unisson.

— Rien n'est plus désirable, vois-tu !...

— N'est-ce pas, papa ?

— Et même à ce sujet, Honoré, je veux te parler sérieusement...

— Mais oui, papa !

— De... de ta vie, ma foi ! Te voici un homme.

Honoré dresse la tête ; et pense : « Cher père, comme il va être ému, si je lui dis... » Et le père a baissé les yeux, se disant : « Courage !... Mais il va me sauter au cou ! »

Là-dessus, ils parlent ensemble, et ils ne s'entendent pas. Stupeur. Il faut recommencer. Effroi ! Au lieu d'un traité de paix avec des lauriers et une colombe, c'est la guerre avec des regards décidés et implacables ; car rien ne bute les cœurs susceptibles comme l'incompréhension de leur générosité.

— Comment ? Comment ? Vous ne voulez pas que je sois illustre !

— Mon enfant, tu rejettes mon expérience et mon affection !

Rencontre déplorable de deux méditations solitaires, grosses d'orage. Qui l'emportera ? Le jeune. Dès le premier instant, le vieillard l'a senti ; mais voulant une retraite honorable, il se retranche dans une attitude farouche. Honoré l'a blessé par ce mot sublime :

— Notaire ? Comprends pas ! Je sais qu'on peut être grand capitaine, grand poète, grand homme d'État. Je veux bien de ces métiers. Mais je ne vois pas de grands hommes notaires. Alors, jamais ! Je méprise une profession où on ne peut pas être grand.

Le père est meurtri.

— Ah ! ah ! reprend-il, monsieur veut être Voltaire ou Rousseau ?

Honoré se sent ridicule et, pourtant sans raison. En ce cas, que répliquer ? Il a l'âme claire, sans fiel. Quoi ? Faire encore du mal ? Tranquillement, il dit avec sérénité :

— Eurent-ils seulement des pères intelligents comme vous ?

M. Balzac, sur ce trait, ne poursuit pas une discussion où l'essentiel est dit ; et il se retire dans sa chambre, tandis qu'Honoré, dont les tempes battent, descend dans les petites rues du Marais, se promener avec agitation.

Si Henry n'avait pas entendu derrière une porte, le père et le fils auraient peut-être vécu des mois côte à côte sans reparler. Mais Henry prévient sa mère. Et le pathétique de l'histoire est aussitôt gâté par l'irritation sans mesure que Mme Balzac déverse sur son mari et son enfant. Elle ajoute du



mélodrame à cette scène où deux caractères forts se sont heurtés et opprimés. C'est le triste destin de nombreuses femmes, même distinguées, que leurs nerfs rendent incapables d'équilibre. Mme Balzac parla donc de folie, alors qu'elle seule en fournissait l'image, et personne ne discerna, dans l'éruption verbale de sa colère, le sens exact de ses prédictions. Se tuerait-elle de honte? Est-ce qu'Honoré la tuerait de chagrin? Par fierté, elle-même, ne tuerait-elle pas Honoré? Elle ne produisit en tous cas de l'effroi que sur ses filles et ses servantes. Les fils et M. Balzac ressentirent de la lassitude. Enfin, après une crise plus forte, où elle se prit les pieds dans une chaise, tomba, se meurtrit le genou, et de rage s'enferma pour se panser, tout rentra dans le calme provisoire. Et Honoré, le cœur crispé, pelotonné sur soi-même, attendit en silence, avec désolation.

Les mères sont souvent déraisonnables; mais par leur déraison elles deviennent utiles et touchantes. Leur cœur ne connaît ni la paix ni l'indifférence; à force de s'agiter, elles raniment les conflits; mais en somme, ce n'est que par eux qu'on sort des silences rongeurs et stériles.

Il se trouve que la vie des Balzac va changer tout à fait. Si le père a hâte d'établir son aîné, c'est qu'il est prêt de prendre sa retraite. Simple mot qui représente au budget des milliers de francs de moins. D'autre part, il faudra, sans tarder, marier et doter les filles. C'est donc le bouleversement des dépenses et des habitudes. Par des amis M. Balzac vient de trouver une maison à Villeparisis, à six

lieues de Paris. C'est là que la famille transportera ses meubles, en supprimant une servante, et en restreignant cette vie aisée, où l'on ne comptait ni pour l'habillement ni pour la table. Madame et mesdemoiselles étaient, quoi que pensât Honoré, fort soignées et même élégantes, et M. Balzac, ayant depuis quelques mois enfourché le dada de la nécessité d'une nourriture variée, où les aliments crus, riches en principes vitaux, sont aussi indispensables que les cuits, on passe par jour une bonne demi-heure de plus dans la salle à manger à consommer un ensemble de plats qui assureront à tous une jeunesse prolongée. Ce régime touche à sa fin. Le changement ne sera d'ailleurs pénible, ni aux filles à l'âge de l'insouciance, ni à la mère née pour les volte-face, ni au père que mène sa fantaisie. Mais il y a Honoré, — buté, têtue, insane! — qui ne voudra pas venir, on le sent bien, à Villeparisis, qu'on ne contraindra jamais, qui ruinera la famille! Car, que fera-t-il à Paris, sinon coûter de l'argent? Ce sont là les paroles de la mère. Le père obstinément se tait. Il aime trop la liberté et même les lettres, pour s'opposer avec violence au désir de son fils, mais vexé toujours, il lui refuse sa tendresse. En silence, il fait des comptes et s'épuise à chercher un arrangement. Il le trouve. Il le soumet à la mère qui, rageusement, le transmet à Honoré, en lui donnant un air de châtimement. Mais Honoré vit comme son père, par l'imagination. Une mansarde à Paris! Quinze cents francs pour vivre. Il exulte! C'est le salut! le bonheur! Et si même c'était, comme sa mère l'en menace, le mar-



tyre, il ne s'en effraierait pas. Il aimerait presque la misère, rançon de la gloire ! Son visage a pris de la dureté ; il a maigri ; et sèchement il répond à Mme Balzac, toujours si sèche, qu'il accepte... avec reconnaissance ! Bon. Le mot lui a échappé. Tant pis ! Il ne s'en repent pas. Il est en plein rêve. Il a hâte d'être seul. Vingt ans, l'âge de la force ! Il va commencer sa vie d'écrivain. Courage, audace, génie ! Voilà ce qu'il faut. A Paris, il aura tout cela.

C'est donc une heure solennelle, quand en août 1819, par une chaleur implacable, il prend possession de sa soupente, rue Lesdiguières, à deux pas du faubourg Saint-Antoine. On a chargé pour lui, dans une voiture à bras, quelques mauvais meubles, une malle d'habits et de linge, des paquets de papiers et de livres. Mme Balzac, qui déménage dans la poussière, l'a embrassé sur une dernière parole de défi :

— Va, mon ami ! Fais des chefs-d'œuvre ! Et n'oublie pas que dans ce métier-là, il n'y a pas de milieu ; il faut être roi... ou bien on est goujat !

Honoré se tourne vers sa sœur et avec bonhomie :

— Ne t'émeus pas, ti Laure, je serai roi !

Puis se forçant il demande : « Où est papa?... » Disparu. Personne ne l'a vu. Honoré s'en va.

Il a le cœur gros dans la rue. Mais le mouvement des passants le distrait, et tout à coup, il se sent l'énergie d'un lion quand il pénètre dans sa chambre.

Lui-même il a monté sa table, sa table pour écrire, pour devenir célèbre. Il l'installe devant la lucarne, par où le soleil tombe en rayons d'or, en rayons de feu, il ôte sa veste, la jette à terre, ouvre

sa chemise, se bouchonne, rit et tapant la table :

— A nous deux ! Et ils verront bien !

Cette phrase, il se rappelle brusquement qu'il l'a déjà dite, quand tout petit, au collège de Vendôme, il subissait les railleries des camarades. Ainsi il n'a pas changé. C'est une vieille idée qu'il réalise. Il en pousse un rugissement de joie. L'homme de la voiture le surprend rugissant :

— Voilà un jeune monsieur qu'est heureux !

— Follement ! Mettez vos paquets là ! Molière et Corneille ? Bien ! Ma cafetière ? Très bien ! On va tout placer, et je serai le centre de tout ! Comprenez-vous que les gens aient des appartements, des maisons, des palais ? Ici, tout sous la main ! Table, lit, fauteuil, commode, rayon de livres ! Une vie humaine ramassée, condensée, tendue, comme elle doit être ! Cousin, M. Cousin, le professeur à la Sorbonne, entrerait et verrait, il dirait : « Je devine l'œuvre qui sortira de cette chambre ! »

L'homme est abasourdi.

— Descendez, mon ami, chercher la suite ! fait Honoré.

Il s'installe en dansant et en chantant. C'est une indigente maison d'ouvriers : dans le soleil qui l'inonde, il la trouve pittoresque, familière, sympathique. Sa chambre est nue, étroite, torride : il y est, avec ses papiers et sa volonté ; la vie lui paraît belle. Il apporte tout ce qu'il a griffonné depuis l'enfance : des vers sur le *livre de Job* — un conte satirique ; strophes sur *Robert le Diable* ; fragment sur la *Religion naturelle*. Il relit, sourit, range tout. Il pend des gravures au mur, remplit son encrier,



prépare deux plumes de corbeau, et il a conscience de commencer une chose unique. Y a-t-il un autre jeune homme, capable comme lui de s'isoler ainsi pour entreprendre une grande œuvre? Non! Donc, il sera seul à la faire. Ah! il en connaît des jeunes gens! Tous amoureux de plaisir, sans enthousiasme. On dirait que toute cette jeunesse n'est plus que cendres, après l'époque de feu qu'on vient de vivre. Dieu! Lui qui se sent tant d'orgueil et d'espoir!...

Le premier jour, quand le soleil tomba, respirant un peu, s'épongeant encore, il se mit à faire une lettre pour sa sœur, où il disait toute sa joie. Il était candide et courageux, et ne se rendait pas compte, grâce au ciel, qu'avec une audace d'ange, il commençait une lutte qui est le drame ordinaire de la jeunesse, quand elle est hautaine, ambitieuse et pressée. Et lui était pressé seulement de fournir à sa famille des preuves de ses moyens; ce n'est pas la vanité qui l'aiguillonnait; n'importe; quelle qu'en soit la cause, la péripétie est la même. Le jeune homme veut et ne peut pas. Il se sent des ailes; elles ne sont pas fortes. Il pense voler, il tombe. Honoré déclare : « Je veux écrire ! » Il prend donc possession de sa chambre; et il se croit heureux. Il s'empare d'un porte-plume... Il ne sait qu'en faire. C'est que la volonté seule est riche à vingt ans, le cœur seul visité par un sang généreux; mais l'esprit est pauvre, puisqu'il ne peut s'enrichir que par la vie.

— Voyons, voyons, dit Honoré, il s'agit d'abord de décider mon travail!

Il contempla ses livres, les noms d'auteurs.

— Il convient, pensa-t-il, que je me baigne dans les chefs-d'œuvre!

Et il se plongea dans Beaumarchais, Molière, Voltaire, Rousseau. Que d'idées alors étincelèrent dans sa tête! Mais toute étincelle est courte. Il crut que ce feu lui appartenait; il le prenait à des hommes de génie; il ne put le garder; il en fut cependant électrisé. En trois jours, il conçut un roman dont il tenait déjà le titre, *Cogsigrué*, un opéra-comique, une pièce en vers. Autant de conceptions courtes, d'élans sans suite, de départs, après lesquels il se retrouvait lui-même, Honoré, avec la conscience... de ce qui lui manquait pour des sujets si vastes. Alors, tête baissée, il redonnait dans ses livres. Des idées lui revenaient aussitôt, toujours brèves, mais toujours brillantes, et il vécut ainsi quelques journées d'illusions bienheureuses.

Enfin, après avoir cru indispensable de se nourrir au dernier moment de grandes œuvres, il sentit la nécessité de choisir et de commencer. Il venait de lire deux volumes de Villemain sur *Cromwell*. Ce grand homme le surexcitait. Il eut la sensation de pouvoir écrire sur lui un drame noble, c'est-à-dire en vers. Il le voyait même représenté à la Comédie-Française. Et ce sont des souvenirs de succès à ce théâtre qui le décidèrent. Une pièce sur *Cromwell* lui parut une belle idée; il s'y arrêta.

A sa table, il fit un plan; puis un autre; puis il s'allongea sur son lit pour un troisième. De temps en temps, il prêtait l'oreille à la rumeur de la maison, et au bruit sourd que faisait au loin la grande ville; il avait l'impression d'être alors un point fixe au



milieu de l'agitation générale ; tout le monde papillonnait ; il creusait en profondeur. Il était Cromwell ou Charles I<sup>er</sup>. Qu'est-ce que ces hommes pensaient ? Comment agissaient-ils ? Honoré fermait les yeux et tentait de suppléer à son manque d'expériences par des inventions, qui ne lui plaisaient qu'un instant. Puis, quand il se sentait la tête trop enfumée, sans beaucoup de feu, il écrivait à sa sœur une lettre charmante, aisée, railleuse, où étincelait la vie l'esprit, la bonté, le naturel, tous ces dons avec quoi l'on peut faire un chef-d'œuvre, mais qui lui échappaient tous comme l'eau entre les doigts, dès qu'il se remettait à son drame en vers.

Un ami de ses parents, M. Dablin, vint le visiter un dimanche, dans sa mansarde, peu de jours après qu'il s'y fut installé. C'était un quincaillier, de qui M. Balzac père disait : « Brave homme de quincaillier ! » et Honoré l'appelait : « Cher petit père Dablin ! » ce qui eût laissé croire qu'il avait du ventre et plus de trente ans d'affaires derrière lui. Or, il n'avait que trente-sept ans en tout, mais si sérieux et prudents, que l'ironie de ses amis le définissait bien. Il vendait des grils, des chenets, des chaudrons, et avec acharnement, au travail plus de douze heures chaque jour, n'y regardant point à clouer des caisses, lorsqu'une expédition pressait. Il n'y avait pas plus digne. L'honneur même. Son teint était morne, son esprit froid, son front petit ; mais dès que l'occasion se présentait de rendre service, ou de parler d'art et d'artistes, et de théâtres et d'actrices, dont il ne parlait d'ailleurs qu'en commerçant bien ingénu et ignorant, il

s'échauffait tout à coup avec naïveté, avec pureté, pourrait-on dire.

Quand il avait appris d'Honoré ce que le jeune homme voulait tenter, il l'avait embrassé, disant : « Ah ! Ah ! mon petit, que c'est bien !... Que tu me plais !... Et que mon cœur fait de vœux pour ta réussite ! » Puis un dimanche, le voici qui arrive essoufflé, un paquet énorme sous son bras. Le travail ne va guère ; Honoré est maussade ; mais Dablin ne le voit pas, et s'épongeant, il commence à conter sur Mlle Mars « des histoires... oh ! impayables » apprises de la veille au café. Honoré demeure impassible. Il ne les trouve pas drôles du tout. Alors Dablin ajoute :

— Mon petit... Si vous pouviez donner une pièce comique dans le genre des choses que je vous dis là, je vous garantis un vrai succès !

Honoré voudrait ne rien dire d'irritant, et pourtant il éclate :

— Pauvre petit père Dablin ! Croyez-vous que l'esprit m'intéresse ?

— Comment, l'esprit ne vous...

— L'esprit ! Mais je le méprise ! Mais je le hais ! Il est le principe de toutes les œuvres manquées. L'esprit, qui n'en a dans ce pays ? L'esprit ! Me serais-je enterré sous ce toit, résigné à tout supporter, pour faire de l'esprit ! Ce que je veux faire, c'est ce que personne ne fera, personne !

Et il a les bras croisés et l'œil ardent.

M. Dablin était toujours encombré de son paquet énorme. Honoré reprit :

— Que diable apportiez-vous là ?



— Rien, fit l'autre en rougissant, et en regardant autour de lui.

— Vous êtes fâché?

— Oh! Honoré!

— Alors, montrez!

Il se résigna. C'était une plaque de cheminée, choisie dans son magasin; mais de cheminée, il n'y avait point trace dans la mansarde.

— Brave petit père Dablin, s'écria Honoré, laissez que je vous embrasse! Vous êtes meilleur que moi: vous m'aimez. Je suis un daim. Je me fais honte! Je ne vous ai dit que des sottises. Si je pouvais faire une belle comédie, allez, une belle comédie spirituelle...

— Ah! n'est-ce pas!... parbleu!... C'est ce qui me semblait! dit vivement le quincaillier, des larmes plein les yeux. Je remporte ma plaque, et je vous apporterai une surprise... pour faire votre café.

M. Dablin parti, Honoré se retrouva sans courage face à son plan de *Cromwell*. Il lui parut odieux de rester devant sa table, et il rusa avec soi-même. Il avait besoin d'une analyse de la douleur. Où l'étudier? « Je trouverai, se dit-il, ce qu'il me faut au Père-Lachaise! » Il saisit son chapeau, et s'échappa de sa chambre.

Il était parti confiant; il revint amer. Que de comique affreux dans ce cimetière parisien! Que de fois les humains gâchent, par désir d'afficher leur chagrin, cette grande dignité de la vie qu'est la mort! « A croire les pierres tombales, marmonnait Honoré, descendant d'un pied rageur vers Paris, toutes les épouses sont fidèles, toutes les

mères adorées, tous les enfants sont de leurs pères! Et il n'y a que d'honnêtes charcutiers, de bons procureurs, d'héroïques soldats! » La réalité était trop stupide. Il fallait décidément se hausser au lyrisme. Or, pour être lyrique, il n'est nul besoin d'avoir vécu; il suffit de sentir avec plus d'effusion que les autres.

Il reprit courage.

*Cromwell*...

Où, mais dès qu'il était dans sa chambre, Paris de nouveau l'attirait. Avait-il eu raison après tout, de choisir un drame dont l'action se passe en Angleterre, au dix-septième siècle? N'aurait-il pas plus de sécurité à conter quelque histoire parisienne? Non! D'abord il fallait étonner la famille. Ensuite, à marcher sur les traces de Corneille et de Racine, risquait-il tellement de s'égarer? Il n'avait qu'à les suivre de près... Il les rouvrit pour chercher des modèles et des inspirations. Et il se lança dans un premier monologue, dont le rythme et les idées lui parurent assez heureux.

Il se chantait à lui-même ses vers en parcourant le boulevard du Temple. Il vit des couples élégants qui entraient au restaurant du Cadran-Bleu. Ceux-là allaient dîner à cinquante francs par tête! Mesurant son effort du moment, il se hasarda à calculer les travaux gigantesques qu'il lui faudrait faire pour acquérir avec sa plume une situation sociale où lui seraient permis de tels excès, utiles tout de même à une âme qui veut observer, et savoir.

En rentrant il trouva sa maison ignoble, sa



chambre glacée, son lit misérable, et ils s'endormit, un goût de cendre dans la bouche. En s'éveillant, il relut son monologue. Il avait le corps calme et l'âme froide. Et il s'aperçut qu'au lieu de faire du Racine, il avait fait du sous-Pradon.

Dès lors, il sentit, avec l'hiver, s'installer en lui une sorte de désespoir fixe, contre lequel il n'avait plus qu'une arme, sa volonté. Puisqu'il voulait faire *Cromwell* en dépit de tout, il ferait *Cromwell*, mais il ne se croyait plus inspiré. C'était fini. Il avait visé trop haut...

Il lui arrivait bien de se consoler en songeant que le génie est peut-être une longue patience, et Boileau peut être un grand poète, comme certains font mine de le penser. L'idée aussi le rassurait, qu'il n'y a en ce monde aucun accord sur quoi que ce soit. En sorte que ce qu'il jugeait médiocre ne l'était peut-être pas... Puis soudain, comme la foudre tombe, sa conscience lui assénait des coups terribles. Il se traitait de lâche. Allons ! n'y avait-il pas que son jugement qui comptait ? S'il était mal à l'aise, c'est qu'il ne faisait rien de bon ! Mais alors ? Devait-il avouer des semaines perdues ? Qu'il avait en pure perte mangé l'argent de son père ? Fallait-il brûler tout ? La première tragédie de Racine non plus n'est pas fameuse, et elle n'est pas encore brûlée ! Non, non de même il fallait que lui écrivît d'abord ce qu'il pouvait, pour arriver un jour à ce qu'il voulait. Et ce n'était pas pour cela une défaite. Napoléon était seul aussi sur son rocher de Sainte-Hélène. Napoléon souffrait, se rongait, et il n'avait pas comme Honoré l'avenir en perspective.

« — La tragédie ne me tuera pas, se dit-il, reconforté par cette image. C'est moi qui lui tordrai le cou ! »

Après quoi, il vécut deux mois sans presque bouger. Le froid l'avait forcé à s'entortiller de couvertures et d'un vieux carrick, expédié par sa sœur. Il était immobile et engourdi devant son *Cromwell*. Il passait à peine de son fauteuil à son lit, où d'ailleurs il lui arrivait de vivre des journées entières, continuant d'écrire, alignant ses vers, mettant de l'encre à ses draps. Une scène de plus achevée !... Ouf ! Il se frottait les mains et se battait les épaules, à la fois pour se réchauffer et dire son contentement.

Il sortit une fois afin de tirer au sort. Bon numéro. Il ne fut pas soldat. En rentrant il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu qu'il le fût. Enfin puisqu'il ne l'était pas, *Cromwell*, toujours *Cromwell* ! On l'avait toisé. Un mètre soixante-cinq. « Que mesurait Shakespeare ? » se dit-il, en reprenant son travail.

Il souffrit d'engelures, comme au temps du collège ; puis d'affreux maux de dents. Mais il avala, pour ainsi dire, et digéra ses souffrances, continuant à rimer.

Endurci, le cœur gelé et l'esprit calleux, ayant perdu l'habitude de parler, ruminant sans trêve ses idées vraies ou fausses, perdu au milieu de ce Paris si peuplé comme dans un désert, il était devenu voltairien de la façon la plus desséchante, et la proie de théories égoïstes, qui le brûlaient sans le réchauffer, et le faisaient ricaner de la société et



de la religion. Dire qu'à douze ans il s'était figuré que Dieu se cachait derrière les nuages pour suivre avec bienveillance les humains et les assister dans leurs actes ! Puérilités, que seuls messieurs les prêtres étaient capables de croire ! Ils ne luttent donc jamais, ces gens-là ! Et ils n'ont pas regardé Paris, monstre de ville, où la misère et le luxe s'entre-choquent et se défient ! Honoré, mal nourri, vivant dans son linge sale, riche de lectures seulement, mais pauvre d'expériences, doutait de ses convictions les plus chères.

Dans sa chambre, en quelques mois, le soleil, la poussière, les infiltrations avaient tout gâté. Le mur était noirci, les livres jaunis ; le plancher boueux ; la table tachée. La commode contenait des chemises de flanelle en bouchon, attendant toujours une blanchisseuse introuvable, dix paires de chaussettes mêlées, constellées de trous, des mouchoirs qui semblaient avoir essuyé le toit. Enfin, il n'y avait plus que la nuit qui convint à ce gale-tas de misère. Mais Honoré était aussi malheureux que lui. Il faisait noir dans son âme comme dans l'escalier.

Peut-être eût-il suffi pour l'éclairer qu'il apprît la visite que son père avait faite aux concierges. Mais il ne la sut même pas.

M. Balzac, depuis la séparation, n'avait jamais donné signe de vie à son fils. A Villeparisis on n'osait pas, devant lui, parler d'Honoré. Sa femme, qui ne le comprenait pas, ses filles qui l'ignoraient, le croyaient en boule sur sa rancune. Il avait le cœur gonflé de tendresse, mais pour un empire il ne l'eût

montré, redoutant plus que tout de paraître faible, et ce fut à l'insu des siens qu'un jour, de passage à Paris, il vint rue Lesdiguières, comme un étranger, interroger sur son enfant le couple bizarre d'animaux humains qui gardaient la maison. L'homme était inepte et muet. La femme parlait pour parler. M. Balzac écouta la femme, qui dit :

— Oh ! pour honnête, c'est bien honnête ! C'est même une fille, ce garçon-là. Timide, rougissant, et ça pense qu'à se cacher et qu'à écrire ! Quoi ? On se demande ! Apprenez-le si vous pouvez ! Nous autres, on connaît rien dessus la famille... Mais mon idée à moi, et qu'on ne m'ôtera pas, c'est que ça doit avoir un père quasi fou.

— Pourquoi un père ? dit M. Balzac, rêveur.

— Enfin, dit l'autre, il est comme en prison volontaire ! Il y en a qu'ont assassiné, qui sont pas plus renfermés que lui !

Dans la diligence qui le ramenait à Villeparisis, M. Balzac, ramassé dans une encoignure, réfléchit à l'insondable nature humaine, celle d'Honoré, la sienne aussi. Pourquoi ce garçon se condamnait-il à une telle vie ? Il fallait donc que sa vocation fût bien forte. Et pourquoi, lui, n'avait-il pas pu vaincre son respect humain, et grimper six étages pour embrasser son petit ?

— Papa... papa... lui dit Laure après le dîner de ce même jour... (elle tremblait un peu.) J'ai reçu une lettre d'Honoré... Il a fini une tragédie en vers.

— Ah ! Ah !... Pas possible ? dit M. Balzac, doucement, avec un visage subitement épanoui. Mais voilà une ravissante nouvelle, petite fille !... (Il pris,



donna une pichenette à sa cravate blanche, et lui serrant affectueusement les épaules :) Il faut lui écrire vite, qu'il vienne nous lire cela !

Le lendemain matin partait une lettre pour Honoré, comme une sœur tendre est seule capable d'en faire. Elle contenait tous les élans, tous les appels, toutes les folies. Honoré en eut les larmes aux yeux, et répondit : « Je viens ! »

Quinze jours après, un dimanche, il débarquait à Villeparisis. Il était ému ; il n'était pas heureux.

Fin d'avril 1820. Une aigre bise secoue les arbres fruitiers en fleurs, et malgré cette fine parure blanche et rose, la campagne est triste. Tristes ces grandes routes pavées, plantées d'ormes mélancoliques. Tristes les plaines couleur de boue. Triste le village, avec ses grandes bâtisses, plates et alignées. Triste la maison des Balzac, entre une cour de rien et un jardin sans caractère. Triste sans doute l'accueil qu'il va recevoir?... Eh bien, non ! Quelle surprise ! L'accueil est charmant, étourdissant, grisant. Laure et Laurence l'embrassent, le caressent, le serrent. Il sent sur sa figure leurs petits cheveux doux. Et Laure, les yeux humides, bredouille : « Il y a une surprise... Je n'ai pas voulu te l'écrire... Je suis fiancée, mon grand frère ! » — « C'est pourtant vrai, » dit Mme Balzac, qui s'avance, et qui, avant de lui mettre deux baisers bien nets sur les joues, s'écrie : « Oh ! oh !... Tu as maigri, mon grand ! Il va falloir te refaire, dis donc ! » — « Bonjour, Honoré ! » Voilà M. Balzac qui a son ton le plus naturel : « Eh bien ? Quelles nouvelles politiques ? Qu'est-ce qu'on dit à Paris ? Est-on content

du duc de Richelieu?... Quoi ? Tu regrettes Decazes ? Ah ! je m'en doutais ! Sacré bonhomme ! » Honoré détendu ouvre ses bras et pense : « Mon Dieu, que je voudrais que mon *Cromwell* fût magnifique ! » La porte s'ouvre. C'est le fiancé, M. Surville, ingénieur des ponts et chaussées. Présentations. Gaïeté générale. Et on s'assied à table.

Déjeuner succulent. On a tué un canard. Il y a un petit vin blanc de Vouvray. Quand il en a bu trois verres, Honoré, le cœur chaud, distingue avec précision, dans sa tragédie, une quinzaine de passages, qui sont sublimes.

La conversation va son train. Les petites sont ravissantes. Il semble à Honoré que M. Balzac a offert à Mme Sallambier, la grand'mère, du vin avant qu'elle en demandât. Et le temps même s'éclaircit. « On pourra faire un tour ! » dit M. Balzac.

— Oh ! reprend Laure, après la lecture d'Honoré.

— C'est vrai ! dit M. Balzac.

— Quelle lecture ? demande M. Surville.

— Une tragédie, dit M. Balzac.

— Sur *Cromwell*, dit la mère.

— Oh ! ce sera intéressant ! fait Laure qui bat des mains.

Et Honoré sourit. Il pense qu'il va bien lire. Il fera un peu chanter les passages les plus faibles. Il se sent roublard, fort, sûr de soi. Il ne serait pas étonné maintenant que Dieu existât.

— Voilà le soleil ! dit Mme Sallambier.

— Bravo ! Vite le café et on tape les trois coups ! déclare M. Balzac.



— Nous mettons-nous dehors ? demande Mme Balzac.

— Non, non, la voix ne porte pas dehors, dit M. Surville qui déborde d'affection, qui n'aime pas seulement la petite, mais la maison, les parents, les meubles, le nouveau beau-frère, et d'avance le drame sur Cromwell.

Honoré le regarde et le chérit aussi ; et un quart d'heure après, dans le salon sympathique, qui sent la pomme, quand il commencera :

— Acte un ! Première scène !... son ton a beau être assuré, c'est ce fiancé attendri que d'abord il regardera...

Hélas ! Trois fois hélas !... Les promesses que représentent cet amoureux, le meilleur accueil, un bon déjeuner, le vin de Vouvray s'écroulent au bout de trente vers, en même temps que la voix d'Honoré. Pourquoi ? C'est lui-même qui, d'un coup, perd la foi, sur une rime niaise ; c'est lui qui s'affole, lui qui rougit ; lui qui dit en grattant de la gorge : « Ce n'est pas commode à lire... C'est fait pour être joué... » Puis deux pages plus loin : « Je ferais peut-être mieux de vous le donner... » Encore une page et : « Écoutez... Je ne veux pas empêcher une promenade... »

Tout le monde est bien confus. M. et Mme Balzac, honnêtement, se disent qu'ils ne peuvent pas juger...

— Continue, continue ! fait Laure.

— Je vous en prie ! dit M. Surville.

— Sortons ! dit Honoré.

On ne peut plus insister. Puisqu'il le veut...

— C'est... c'est tout le temps en vers de douze

pieds ? demande simplement M. Balzac, un peu triste.

— Oui, papa, naturellement... répond Honoré, sans aigreur, triste aussi.

On sort dans le jardin... Une voix intérieure ne cesse de dire à Honoré : « Mauvais... mon pauvre ami... Mauvais... Sûrement mauvais. »

Les petites se sont mises à parler du mariage prochain : robes et gâteaux. Et les guirlandes à l'église ? Est-ce qu'on a convenu de quelque chose avec M. le curé ?

Honoré écoute sans entendre. Il n'est déjà plus question de Cromwell. Mon Dieu ! Personne dans la famille n'en parlera sans doute plus jamais ! Il vit le jour qu'il rêve depuis douze mois. Et c'est un affreux effondrement. D'autres s'enflammeraient, haïraient, chercheraient des responsables. Mais lui, dans son échec, a bien trop fortement le sens de la vérité pour ne pas l'apercevoir et l'accepter ; et il est bien trop honnête, pour ne pas s'accuser, d'abord sans fausse honte... Aussi tandis qu'on parcourt le petit jardin de curé, qui, sous le premier soleil de printemps, montre ici et là quelques promesses bien humbles, il reste en arrière, il se sent modeste infiniment, et il s'avoue avec courage qu'il a voulu faire une grande œuvre... et qu'il l'a bien manquée.



## III

Laure mariée et partie, le silence ayant succédé à l'agitation, Honoré, dans sa chambre, fit son petit inventaire moral.

Du côté des profits, imprévus du reste, il mit d'abord la bienveillance familiale, qui ne se démentait pas. M. Surville affectueusement l'avait contraint à lui donner sa tragédie, et il l'avait portée à un de ses anciens maîtres de l'École polytechnique, M. Andrieux, qui, il est vrai, l'avait rendue avec un jugement sévère. Mais M. et Mme Balzac avaient alors objecté qu'il n'y avait point d'avis infaillible : « Sitôt ta sœur mariée, avait dit Mme Balzac, je copierai ta pièce. Notre ami M. Pépin-Lehalleur, a des relations au Théâtre-Français. On essaiera de l'y faire parvenir. Il faut tout essayer. » — « D'autant plus, avait repris le père, que... ce n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose ! Moi, *Cinna* m'assomme ! » Et Mme Balzac, la vaisselle et l'argenterie du mariage rangées, la maison remise en ordre, copiait maintenant trois heures par jour. Honoré se laissait faire.

Profit encore, la vie matérielle, douce à Villepa-

risis. Bon lit de plume, cuisine délectable, linge propre : il n'avait pas volé ces petites voluptés-là.

Profit, le spectacle du printemps, des jeunes pousses, des oiseaux qui tombent du nid, de toutes les éclosions. Il se disait : « Regardons bien comme la nature est forte et sage ! Et tâchons de l'imiter ! »

Mais du côté des pertes, il était obligé de mettre Paris, dont il avait la nostalgie après trois semaines d'absence. Ce n'était pas sa mansarde, ce sépulcre aérien, qu'il regrettait, mais les rues, le soir surtout, quand l'ombre leur donne du mystère, et que les passants, riches ou pauvres, paraissent tous poétiques. Il lui semblait alors qu'il ferait sur eux une foule d'observations fécondes. Et le Père-Lachaise ! Les inscriptions y sont plus tristes que la mort, mais qu'il est beau, ce cimetière, d'où l'on domine la ville, et où il vous prend l'envie, quand on a le pied sur les défunts et que d'un regard on embrasse les demeures de huit cent mille vivants, de ne pas se laisser mourir, avant d'avoir vécu plus glorieusement que les autres. A Villeparisis, aucun stimulant. Tout disposait à la vie lente et morne. La terre donne ses biens sans se presser ; et toutes les bêtes, même quand elles sont belles, sont tristes.

Que faire d'ailleurs ? Il se trouvait devant ce dilemme : ou écrire encore pour écrire ; ou attendre d'avoir vécu, mais vivre... comment ? Il ne pouvait plus vivre sans écrire : il avait dit au docteur Nacquart, médecin de la famille, officieusement chargé de voir dans ses relations s'il ne trouverait pas « quelque chose pour Honoré » :

— Docteur, je n'accepterai rien ! Je le jure sur



votre tête, sur la mienne, sur la science et sur les lettres ! Je ne veux à aucun prix de ce qu'on appelle de ce mot hideux une *place*. Je ne suis pas et ne serai jamais un cheval de manège !

Ainsi, il se condamnait lui-même à reprendre la plume. Tout le monde, dans le pays, travaillait. Puisqu'il ne voulait pas élever de poules, ni bêcher la terre, il fallait se mettre à un nouveau manuscrit.

Dans sa chambre, dont le papier écossais lui occupait l'esprit sans lui donner d'idées, il commença donc de bâiller sur un projet de roman. Les romans étaient à la mode. On en publiait de tous côtés ; on lisait surtout les traductions de Walter Scott, et c'était le plus clair du travail d'Honoré, à qui le romancier d'Édimbourg donnait de la confiance en soi.

Une fois ou deux, il essaya de le faire lire à son père. Vaine tentative. M. Balzac déclara que le roman était l'opium des peuples d'Occident. Et il ajouta, seul avec son fils : « C'est bon pour les femmes... qui, après tout, en ont peut-être besoin. »

Sur les femmes, il était toujours gaillard et sceptique. Il disait à Honoré : « C'est cela que je ferais, moi, à ta place : un livre sur le mariage... Mais pas un roman... un livre d'expérience !

— C'est que je n'en ai pas, objectait Honoré.

— Vraiment ? Et tes grands-pères n'en ont pas eu pour toi ? Et l'hérédité, qu'est-ce que tu en fais ? Écoute-les, tes grands-pères ! La nuit, si tu te réveilles, il y a là des minutes salutaires, où tu es tout neuf, tout naïf. Prête l'oreille : ils parlent en toi. Et tu verras ce qu'ils te diront tous : que la femme,

mon petit, procède comme la puce, par sauts et par bonds, sans suite ! Elle échappe par la hauteur ou la profondeur de ses premières idées, et comme on ne peut plus rien y comprendre, il n'y a que deux solutions : ou l'écraser, ou se laisser dévorer par elle !

Il tenait ces propos féroces avec des rires d'une vraie gaieté. Et Honoré rêvait au ménage si bizarre de ses parents, à sa mère agitée, à sa grand-mère quinteuse, à la vigueur de ce père qu'il avait surpris lutinant une fille de ferme, enfin au grand problème de la femme, devant lequel les hommes sont faibles, en se croyant forts. Une maîtresse, mot rayonnant et dévorant ! En aurait-il une un jour ? En mériterait-il une ? Une femme belle et digne d'être adorée par un cœur qu'il sentait abondant. Serrant les poings, il soupirait : « Eh quoi ! N'y aura-t-il pas une femme pour moi dans le monde ? » Il se souvenait de ravissants visages, qu'il avait aimés aux cours de la Sorbonne, de silhouettes aperçues au théâtre. Paris, toujours Paris ! C'est à Paris, parle, qu'il aimerait, puisque Paris contient tout ce qui est aimable !

Mais les jours passaient, et en un an, il ne retourna dans la ville de ses rêves que pour renouer connaissance avec quelques jeunes gens qui avaient leurs entrées dans les journaux. Et il en rapporta le désir d'aimer, sans amour.

Or, au début de juin 1821, Mme Balzac, qui entretenait des relations avec une dame du voisinage, Mme de Berny, annonça qu'elle avait invité cette personne, son mari et ses deux grandes filles, des



« jeunes filles charmantes », à venir goûter le dimanche suivant.

Cette épithète de « charmantes », accolée à « jeunes filles », exaspéra Honoré qui, sans raison, crut que sa mère l'avait mise là pour lui, et il bougonna « que le jour en question il irait se promener, qu'il n'aimait pas les jeunes filles, toutes des serines (merci ! fit Laurence), que d'ailleurs le cas de celles-ci s'aggravait de ce qu'elles étaient filles de magistrat : il ne pouvait pas sentir les fonctionnaires (merci ! fit M. Balzac).

— Mais il y a la mère, dit Mme Balzac, qui est bien délicieuse.

— Quel âge? demanda Honoré.

— Trois ans de plus que moi.

— Alors, quelle conversation veux-tu que j'aie avec elle? dit Honoré.

— Merci ! fit Mme Balzac.

Le 11 juin, à deux heures, Honoré était dans le salon, au milieu des siens, attendant les de Berny, et ne pensant plus à protester, parce que personne, depuis sa mauvaise humeur, ne l'avait prié de se forcer ni de rester. Il affectait simplement de l'indifférence, et il avait décidé de ne dire que quelques mots entre hommes, négligeant des femmes, ou trop jeunes ou trop mûres, habituées à ne respirer que l'air sans saveur de Villeparisis. Mais il vit tout à coup entrer trois robes blanches, pures, jolies, animées ; il vit des yeux clairs, des bouches fraîches, une mère... qui avec un peu de rondeur semblait la sœur de ses filles, et qui était simple, bonne, gentille et toute émue, d'annoncer une nouvelle poi-

gnante que son mari venait d'apprendre : « L'Empereur était mort, il y avait un mois, à Sainte-Hélène ! »

Mort ! Napoléon ! Le grand homme ! Mon Dieu ! Quand ? Comment ?... Honoré, tout près d'elle, avait déjà posé vingt questions. Et voici qu'il se sentait à la fois le cœur épouvanté et ravi, parce qu'il découvrait une femme qui lui semblait exquise, et que de sa bouche pleine de bonté et de pitié il apprenait la fin cruelle de l'homme à qui son âme, de tout temps, avait voué la plus vibrante admiration.

— Ah ! madame ! vous l'aimiez aussi, n'est-ce pas ?

— Quel est le vrai Français, monsieur, qui ne l'aimait pas ?

Comme elle a bien dit cela ! Comme elle a le regard vrai ! Et que sa taille est bien prise dans cette ceinture de soie, assortie à l'azur de ses yeux !

— Madame... dites-nous tous les détails que vous savez. Il veut être inhumé sur les bords de la Seine ? Bertrand et Montholon étaient là ? Qu'est-ce qu'il a dit en mourant ?

Il oublie le mari, les jeunes filles, les siens. Il l'accapare, la fait parler, la regarde, l'écoute ; il parle lui-même, il est plein de feu, débordant d'âme, il est étonnant ; elle l'écoute à son tour, et elle rêve soudain devant ce jeune garçon de vingt ans, qui aime avec tant de chaleur les grands hommes... et les femmes sans doute.

Surprise, troublée, plus prudente, se tournant vers Mme Balzac, elle raconte maintenant ses sou-



venirs sur la mort de Louis XVI, son auguste parain, mais toute remuée qu'elle est, elle ne saurait dire sans émoi que le bourreau l'a exécuté son chapeau sur la tête, puis qu'il a jeté au peuple la belle redingote en molleton blanc, qui fut aussitôt déchi-quetée par mille mains !

Pour Honoré, c'est assez de ce récit. Il a deviné la femme. Elle est noble. Son histoire est superbe, puisque les plus grands noms sont mêlés à sa vie. Elle représente le temps de la royauté souffrante, pitoyable. D'ailleurs elle habite, au bout du village, une gentilhommière où se résume le meilleur de l'ancien régime. Elle-même n'a-t-elle pas une grâce à rendre poète le plus prosaïque des cœurs ? On sent qu'elle fut meurtrie. Elle ne doit pas être heureuse. Son mari n'a pas l'air d'avoir de grandes clartés... Peut-être qu'elle n'a jamais aimé... Si elle attendait l'amour ?

Dès qu'il se pose cette question, il devient plus timide, s'écarte, parle aux jeunes filles ; mais à distance il tend sa volonté, il lui envoie de son âme, il contrôle sérieusement pour la première fois de sa vie les forces de magnétisme dans lesquelles il croit d'une façon confuse depuis l'âge où il réfléchit. Ah !... Elle l'a regardé ! Encore !... Encore !... Il n'y tient plus. Il va la retrouver. A-t-elle lu le pamphlet de Paul-Louis Courier sur le château de Chambord ? Lui, il s'est diverti, mais oui !... Eh bien, elle, a horreur de cela ! Elle se croit libérale pourtant, mais elle est triste devant la mesquinerie.

— Femme admirable ! se dit Honoré, convaincu

sur-le-champ. Aucune vulgarité ; et tout ce qu'elle possède lui appartient en propre !

Et voici qu'il se sent mené par la fatalité... ou la Providence. C'est cela : Dieu organise nos vies. Il a des desseins sur tous. Et si Honoré croupit depuis un an à Villeparisis, ce n'est pas pour s'y engourdir, s'endormir, y finir, c'est pour y aimer, car voilà la femme de ses rêves, très jeune encore malgré ses... quel âge a-t-elle ? Il s'en moque ! Elle est douée de toutes manières, par la nature et par la société ; elle est celle qu'il cherche, à qui il dévouera sa vie, une vie de chevalier, pleine de courage et d'effusions !

Il n'avait absolument aucun prétexte le lendemain pour aller chez elle ; il y alla. Il dit qu'il se promenait. Il se présenta gauchement.

— Oh ! fit-elle, mon mari regrettera. Il est à Paris.

Il s'épanouit. Trois enfants entrèrent ; il se renfrogna. Puis s'asseyant, il dit :

— Ah ! madame, comme votre mari... et vos filles doivent vous aimer !

C'est la période des soupirs qui commençait.

Mme de Berny fut d'abord très digne, bonne mais distante, sachant ne pas comprendre les déclarations directes, et honnêtement au lieu de se rajeunir, elle parla tout de suite de ses grands enfants, de sa fille mariée, de son gendre, et prit pour Honoré un ton maternel.

C'était le danger ! Il n'avait jamais eu le moindre épanchement avec sa mère. Il étouffait du besoin de se confier, et de faire à cœur perdu du sentiment. Il lui parla d'une voix émue de la jeunesse pleine de



désirs, de la vie qui a besoin de chaleur, de la société qui méconnaît ses forces vives. Il parla pour parler, pour être ému. Et il l'était surtout qu'elle l'écoutât. Il avait en venant préparé quelques phrases : « Tout ce que vous dites, madame, a pour moi de l'importance ! Le moindre mot qui vient de vous me paraît solennel, et retentit dans mon cœur ! » Il ne les dit pas : il était trop troublé. Il remarqua sur ses joues, près du cou, un léger duvet qui faisait sa peau douce et soyeuse. Et elle portait une robe en cachemire blanc à dessins perses, qu'il avait envie de toucher, de caresser. Elle y était plaisante, elle y avait une forme heureuse. Il partit bien malheureux de rentrer chez lui.

Vingt-quatre heures après, il lui portait des livres. Il vint ensuite les rechercher. Il proposa des leçons au plus jeune fils. Souvent, il venait le matin, ayant marché dans la rosée des prés. Il la surprenait chez elle, coiffée d'un bonnet de mousseline à ruches, qui lui donnait un air coquet. Les domestiques commençaient de parler bas... Et le soir, on le voyait reparaître, toujours rapide, maladroit, venant à l'heure où les malades ont la fièvre et où le cœur des amoureux recommence à battre et à déranger la raison. Il sortait de lire Rousseau. Il était plein d'élan, d'ardeurs, d'apostrophes. Elle finit par lui dire d'une voix tremblante :

— Mon ami, je vous en prie, vous rendez-vous compte ?

— De quoi, mon Dieu ?

— Que je ne vais plus pouvoir vous laisser venir ainsi.

— Moi ? Qu'est-ce que j'ai fait !

— Enfant !... Je suis une femme... Vous êtes un homme...

Comme ces mots l'enflammèrent ! On eût dit qu'elle les avait choisis... Il n'y a décidément que Dieu pour voir clair dans le cœur des humains, dès que l'amour y brouille tout. Peut-être sincèrement pensait-elle se défendre, mais menée déjà par sa tendresse pour ce caractère tout de franchise et d'abondance et d'abandon, elle eut une façon de le mettre en garde, où elle avouait son propre trouble. Montrer le danger, c'était en donner le goût. Et puis quels yeux avait cette femme ! Si pâles, et tout à coup dorés par l'émotion. Et cette voix ! Le souffle de son âme y passait. Et pourquoi, surtout pourquoi, quand il partit ce jour-là, lui prit-elle la main pour la mettre sur son cœur ! Juste ciel ! Il avait éprouvé la tendresse de son sein. Il sortit enflammé, le pied trébuchant ; et les ormeaux de l'allée et les bancs de pierre moussus purent l'entendre qui bégayait des mots passionnés : « Vous !... Vous !... Toi !... Ma chérie ! »

Dès lors, il voulut occuper toute sa vie. Il demanda des rendez-vous dans les champs, dans les fermes. Et avec insistance et chaleur, il parla d'amitié, d'amitié pure, pure et chaste, et de l'union des âmes. C'était la preuve pour elle qu'il fallait se rendre. A la vérité, ni elle ni lui ne savaient où ils allaient. Quand elle l'avait désespéré par un refus raisonnable, il s'écriait : « C'est bien ! Je n'ai plus qu'à partir pour les Indes ou l'Amérique ! » Mais en restant, il ignorait ce qui allait advenir. Ce fut



même la cause de leur plus grand émoi. Il n'avait des femmes aucune connaissance. Il n'était pas sûr du tout qu'elle serait sa maîtresse. Il en avait fort grande envie. Mais il ne croyait pas que cela dépendit de lui seul : elle avait ses droits ; elle aurait le dernier mot. Et il s'en irait désespéré, si elle le voulait ainsi ! Dans l'honnêteté de son extrême jeunesse, il ne cherchait même pas à la convaincre. Il gémissait seulement devant elle, et souffrait :

— Je vous demande un peu de compassion, d'expansion ! Je vous dis tout, moi. Dites-moi quelque chose, vous !

Puis soudain :

— Je sais bien que vous n'êtes pas heureuse. Tenez, je déteste votre mari !

Elle ne répondait jamais directement. Elle le calmait :

— Voyons... puisque vous me montrez tant d'amitié, travaillez pour moi. Écrivez un beau livre !

Et le lendemain, il lui envoyait une lettre dix fois refaite sur brouillon, et des vers enfantins, dont elle s'attendrissait :

*La rose en détournant sa gracieuse tête,  
Insulte au papillon !*

Parfois, il entrait chez elle ragaillard, faisant feu des quatre pieds :

— Salut, madame ! C'est le poète français et écrivain public, Balzac Honoré !

Elle était bien obligée de jeter un froid par des précautions :

— Mes filles me font peur, vous savez ! Je crois qu'elles se doutent de quelque chose...

— De quoi donc ? Ah ! bien, voilà une fameuse nouvelle ! ricanait Honoré. Alors, il y a quelque chose entre nous ? Mais dites ce qu'il y a, je vous en supplie !

Et il faisait un front mélodramatique.

Pour la forme, elle essayait d'une autre conversation, mais elle savait au fond d'elle-même qu'il était déjà trop tard pour causer, de quoi que ce fût.

Laurence allait se marier : « J'ai vu la mère du jeune homme, disait-elle. Vive comme la poudre. Elle mettra le feu partout ! » Au lieu de rire, Honoré gémissait :

— Le mariage est toujours à rebours de ce que... Ce ne sont jamais ceux qui devraient et qui... Tenez, nous... est-ce que nous ne devrions pas...

Elle lui prenait la main : « Grand fou ! »

Alors il s'irritait, devenait puéril, incohérent, touchant :

— Dieu ! Si j'étais une femme, grondait-il, et si je m'appelais Laure...

— Je vous prie de me nommer par mon nom !

— C'est bien ce que je fais !... Laure... Laure de Berny... oh ! comme je me conduirais autrement que vous !

— Vraiment ?

— Adieu ! Je m'en vais ! C'est la dernière fois que je vous vois, parce que je meurs de vous voir... Je ne peux plus vous voir. J'ai trop envie de vous dire des choses folles ! de vous tutoyer... Oh ! toi... toi !



- Honoré !  
 — Merci ! Vous avez bien dit mon vrai nom !  
 — Écartez-vous !  
 — Non ! Et je reste ! Et je reviendrai ! Vous êtes ma vie ! Et je sens que je ferai de grandes choses pour vous, Laure !  
 — Asseyez-vous, je vous prie !  
 — Dieu que vous êtes belle ! Trente ans, pas plus ! Comment, Seigneur, pouvez-vous refuser encore de cueillir la pomme qui perdit vos premiers parents !  
 — Êtes-vous fou !... Qu'est-ce que vous dites ! Allez-vous-en ! Vous me faites rougir ! Quelle audace ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi ! Je ne veux plus que vous veniez, entendez-vous... Pas demain en tout cas, je ne vous recevrai pas demain !  
 — Demain, je vais à Paris : vous y viendrez.  
 — Non !  
 — Je vous attends au Théâtre-Français.  
 — Jamais !  
 — Laure !  
 — Vous me ferez mourir de peur : mon mari va rentrer.  
 — Tant mieux ! Je le hais ! Je le lui dirai. Donnez-moi votre main.  
 — Laissez-moi, pour l'amour du ciel ! Mes filles vont entendre !  
 — Vos filles, je les aime !... Mais elles ont besoin d'un soutien dans la vie. Et vous savez que je le serai, quand vous vous serez donnée à moi !  
 — Qu'est-ce qu'il dit ! Qu'est-ce qu'il a ?  
 — A demain, au Théâtre-Français !

- Lâchez-moi...  
 — Laure, ma Laure, tu es sublime ! Comme dit Rousseau de sa chère amante : tu as une bouche à la mesure de la mienne !  
 La tendre Mme de Berny résista plus que Mme de Warens. Si la postérité, toujours digne et pudique, a le goût des amours retardées qu'elle lui sache gré de ce long effort ! Mais en amour, il faut se donner, quand on ne meurt pas, ou qu'on n'a pas fui le premier soir. Cette femme avait manqué sa vie. Il se dégageait d'elle la séduction d'un bel automne. Elle se sentait flattée d'un si jeune amoureux. Que le ciel la juge : ce n'est pas l'affaire des hommes. Car elle se donna par un soir de printemps, après deux rendez-vous délirants dans son jardin, après des promesses passionnées, après des baisers fous, dans un cri magnifique :  
 — Je suis heureuse : je t'adore ! Et je peux mourir maintenant : j'ai donné enfin du bonheur !  
 « Il n'y a que le dernier amour d'une femme, écrira plus tard Honoré, qui satisfasse le premier amour d'un homme ! » Forte vérité, mais il faut du temps pour que l'homme s'en convainque. Et la première étreinte, tant désirée, n'est que froissement pour lui, quand elle se réalise. La femme, à son gré, met trop de temps à se donner. Ensuite, elle s'abandonne trop vite ; trop brusquement elle laisse voir et sa passion... et son âge ; et il y a une heure de dépit cruel, de noire amertume, de besoin subit de silence, de recueillement, de solitude.  
 Si M. Balzac, qui depuis quelques mois regardait son fils avec grande bienveillance, se laissant aller



jusqu'à dire aux amis : « Il travaille... Il est doué... Je crois qu'il se fera un nom ! » si M. Balzac observa d'un peu près Honoré, il dut tout comprendre, en voyant son humeur changer gravement et brutalement. Un soir, il parle, parle, il a les pommettes en feu, il fait rire tous les siens ; il imite Pantagruel cherchant Épistemon, puis Panurge qui le découvre et lui recolle la tête, après l'avoir nettoyée au vin blanc. Et Honoré est plein de génie, singeant Épistemon, qui revient à soi, tousse, éternue, raconte ce qu'il vient de voir aux enfers : Alexandre rapetassant de vieilles chausses pour gagner sa chienne de vie, Xerxès criant la moutarde, Démosthène vigneron, Achille teigneux, Priam vendant des vieux drapeaux. Et chacun de ceux-là, Honoré les imite encore, au point de faire rire Mme Balzac elle-même, qui pourtant se plaint d'une migraine atroce : « Marie ! Marie ! (c'est la servante), le bain de pieds à la moutarde est-il pour cette année ? » — Honoré, Honoré, vous aviez reçu ce soir-là, de Laure de Berny, le serment merveilleux qu'elle allait être à vous ! Et une semaine après, vous empiliez du linge et des livres dans un sac de voyage, et preniez, au petit jour, une diligence pour Paris, d'où vous gagniez Bayeux, qu'habitait votre sœur mariée ! Le prétexte était futile : « trop de travail, anémie, l'air normand qui serait salutaire. »

Il eût fallu que M. Balzac, si les questions d'amour l'intéressaient, rencontrât alors dans la campagne Mme de Berny qui s'en allait toute seule, pâle, hagarde, dans une méchante robe, pleurant des larmes de sang !

Mais peut-être faut-il tout cela pour qu'ensuite la passion se ranime plus follement.

Honoré revint de Bayeux transformé, le regard clair, le cœur chaud, tout à l'amour. Sans prudence, il courut chez elle. Sans rancune, elle s'écria : « Quoi ? Que t'ai-je fait ? Qu'y a-t-il eu ? »

Il embrassa son front, ses lèvres, sa chère poitrine, ses mains, ses genoux, et dit avec ferveur : « Nous sommes des amants pour la vie ! » Elle n'avait plus besoin d'explications.

Loin d'elle, il avait réfléchi qu'il possédait une maîtresse unique. « Elle m'adore. La femme n'est fautive que par passion ! » En la revoyant, il en fut persuadé. Et plein d'une infinie gratitude, il voulut acquérir de la gloire, pour la remercier et l'enivrer d'honneurs. Il fallait écrire un beau livre : il l'écrivait. Il se sentait si riche, à présent, de sensations et de sentiments !

Si elle était passionnée, il était sans calcul : il lui dit ces choses bonnement, naïf jusqu'en sa fatuité :

— Ma chérie, si tu avais continué de résister au bonheur, tu aurais pu en mourir vraiment ! Quant à moi, je n'avais pas encore vécu ! J'ai toujours refoulé ce qu'il y a de généreux dans mon cœur. Tu m'as sauvé. Maintenant, toute ma volonté est au service de ma passion ; je suis grandi ; je vais faire une belle œuvre. Tu as lu mon *Cromwell* ? L'aimes-tu ?

— Non... Ou enfin, je ne crois pas. C'est toi que j'aime ! Et tu n'es pas dans ton *Cromwell* !

— Voilà ! Tu as trouvé d'un mot ce qu'Andrieux,



ce crétin, n'a pas su me dire ! Tu es un ange ! Mais moi pour toi, je serai un archange ! La tragédie n'est pas mon fait : je ferai des romans. Je serai le Walter Scott français. Écoute d'ailleurs les progrès de ma vie littéraire... J'avais vendu huit cents francs *l'Héritière de Birague* ; j'ai vendu *Jean-Louis* treize cents. Sais-tu combien je viens de vendre *Clotilde de Lusignan* ?

— Dis vite !

— Deux mille !

— Je t'adore !

— Bientôt, je reviendrai de Paris l'œil brillant, la tête haute, et le gousset plein ! Bientôt ce petit brisquet d'Honoré sera l'auteur le plus fécond et le plus célèbre !

Après quoi, il se félicitait de n'avoir jamais accepté de « place » ! L'horrible petit emploi, qui en six mois tue son homme, corps et âme ! Que de morts de cette sorte compte la société, qui ne se lamente, l'imbécile, que sur les champs de bataille militaires !

Mme de Berny l'approuvait et l'admirait. Et il le lui rendait, — d'abord parce que c'était elle maintenant qui le rassurait sur ses filles, son mari, ses domestiques : les rôles étaient renversés :

— Non, non, disait-elle, personne ne se doute... C'est ton imagination qui travaille !... Et puis..., si quelqu'un se doutait, il faudrait le désarmer, entends-tu, par notre tranquillité. Viens quand tu voudras ; ne pense qu'à moi en venant : tu auras de l'assurance.

Et elle était sublime de naturel pour écarter les

importuns, prévenir les soupçons, répondre par une affection plus vive à la retenue pincée de Mme Balzac, qui laissait voir qu'elle avait tout compris. Pardon, elle-même avait-elle eu une vie si rigoureuse ? Henry ne ressemblait pourtant guère à son père... Sans compter qu'à cette époque le mariage, uniquement basé sur des intérêts, était une institution trop cruelle pour qu'on eût le droit d'être sévère. « Jugez-moi, avait l'air de dire Mme de Berny, mais alors jugez-vous ! » Et Mme Balzac remplaça les griefs par une simple mauvaise humeur, qui lui était naturelle. Elle venait de lire *Clotilde de Lusignan*. Elle écrivit à sa fille que c'était bien mauvais, et qu'Honoré lisant ce roman tout haut, les avait trompés, par sa façon de colorer, de faire vivre, de jouer les personnages. Parbleu ! C'est bien ce qu'avait éprouvé jusqu'à en être transpercée Mme de Berny ! Il avait un don de vie comme personne. Il en donnait, de la vie ! Et elle en avait tant besoin ! La sienne était languissante : il l'avait ranimée. Comment lui refuser de l'amour ?... Et maintenant elle lui faisait aimer jusqu'aux défauts de son corps.

De cela aussi il l'admirait secrètement, après lui en avoir voulu, après l'avoir fuie, car à présent il croyait voir son âme jeune et vivace sous une chair un petit peu marquée. Âme pure, sans une ride, toute bonne, admirable ! Elle ignorait elle-même que sa taille était un peu épaisse et que la fatigue du temps se marquait sur certains traits. Sainte fatigue, plus touchante que l'éclatante jeunesse ! Il était à ses genoux, dévoué et ému.



Aussi, pouvait-elle tout lui dire, et comme elle était vraie, sans artifice, sans intérêt, n'écoulant que sa sensibilité qui était raisonnable, et sa bonne raison qui était susceptible, elle le guida, et lui fit accepter, parce que sa bouche était belle, des vérités, qui, dites sèchement par d'autres, l'avaient rebuté. Avec ce naturel qui est le plus beau don des êtres exquis, elle savait mêler l'éloge ardent à la critique tendre :

— Tu es un œuf d'aigle couvé par des oies !... Oh ! je connais ta famille ! J'excepte ton père... Mais ta mère ne t'a pas compris. D'ailleurs, elle ne voit jamais le détail important. Elle est empêtrée dans des ragots minuscules. Un peu de plus elle te tuait. Et tes sœurs...

— Ne dis pas de mal de Laure ! faisait Honoré.

— Fille de sa mère ! Tu verras dans vingt ans !... Enfin ta famille t'a diminué. Et on ignore le bon ton chez vous, il faut bien que je te le dise, les vraies bonnes manières, ce qui fait la poésie d'une vie d'intérieur. Ne me crois pas vieux jeu ; on a perdu l'habitude des formes polies. Si tu me permettais même de te reprendre, mon chéri, toi que j'aime et veux parfait, je te montrerais par de petites choses...

— Ah ! Je t'en prie ! je t'en supplie ! faisait Honoré. C'est toi ma mère, toi ma maman !

Aucune de ses critiques ne l'eût blessé : elle n'avait ni amour-propre, ni pédantisme, et il sentait bien son seul but : le mieux former à toutes les nuances du cœur, dont il était avide d'embellir sa vie. Il était donc heureux. Il reprenait ses idées, les imageant :

— Sacrée famille, c'est vrai, que la mienne ! Ma mère ne descend plus de la diligence que pour y remonter. Elle se fera postillon ! Elle va à Paris pour acheter une pelote de fil ! Bonne-maman qui m'aime, je le sais, et que j'aime, j'en suis sûr, et que mon grand-père adorait (ah ! chérie, il s'est évanoui, quand ma grand-mère a dit qu'elle consentait à l'épouser !) eh bien, bonne-maman boude, grogne, grogne, boude, que c'est, ma parole, une vocation ! Et papa, immobile, immuable, sourd, aveugle et muet, pyramide au milieu des éboulements du globe, est enfermé dans sa chambre, et dévore l'histoire de la Chine en treize volumes !

Mme de Berny éclatait de rire : « Tu as du génie !... Tu en as même trop... Oui, tu en as trop pour le monde... Chez n'importe qui tu parles comme devant moi... Tu t'abandonnes à ta verve. Tu t'amuses. Prends garde !

— Comment, disait Honoré, on ne peut pas être vrai dans le monde ?

— Si, on peut ! Même on doit. Mais écoute (elle lui mettait ses bras autour du cou). L'homme éduqué est aussi vrai que celui qui ne l'est pas... avec des nuances en plus. Regarde une femme du monde au bal : elle a l'habitude ; elle n'y apporte pas cet air de joie naïve qu'y montre une boutiquière qui se distrait rarement... Ce sont des riens... tu me comprends... Ils n'empêchent pas le bonheur : ils lui donnent de la tenue et du charme.

Et ainsi elle le polissait, l'adoucissait, semait en lui des idées délicates, qui plus tard devaient éclore en fleurs merveilleuses. Il sentait un enrichisse-



ment dont il la remerciait avec lyrisme, et quand, ayant soif d'idéal, cette femme qui pendant quarante ans n'en avait pas connu, s'écriait, devenant mystique :

— Mon grand chéri, je suis sûre que notre lien a été tressé dans le ciel !

Il le croyait aussi, et répétait pieusement devant ce divin visage : « Dilecta ! Tu es ma dilecta ! »

Mais le temps, ce grand tueur, use les sentiments, surtout les plus candides, et après un an d'amour, l'admiration d'Honoré évolua. Il faut dire que de jeunes amitiés masculines venaient d'apporter à son esprit une gamme d'idées nouvelles. Pendant une année, les Balzac étaient revenus à Paris. Il avait alors renoué des relations avec quelques jeunes gens à qui il croyait de l'avenir, car il négligeait les médiocres. Il s'était attaché notamment avec enthousiasme à un certain Thomassy, qui était un spiritualiste délicat et timide. Secrétaire du préfet du Cher, qui venait souvent à Paris. C'était une âme bouleversée par le problème de l'au-delà, par le désir d'une humaine perfection, et il ne cessait de détourner Balzac d'écrire des romans inutiles, lui montrant de sa voix fiévreuse la gravité de la vie, et comme un cœur n'est fécondé que par les idées morales et religieuses.

— Croyez, cher ami, croyez ! Revenez à vos croyances ! Et aimez-les ! Et fortifiez-les ! Car seules, elles vous garantiront un avenir élevé !

Honoré sentit alors qu'irrésistiblement il revenait aux ferventes pensées de sa quinzième année, du temps qu'il fréquentait, forcé contraint, le pen-

sionnat de M. Lepître. Il s'en ouvrit à Mme de Berny, qui le railla, car elle était libérale. Filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette, fidèle à leurs grands souvenirs, elle n'en était pas moins vibrante de mépris pour ces partis de réaction, qui par leur jésuitisme, leurs petitesse, savaient se rendre odieux. Un certain clergé voulait dominer l'Université. On fermait en Sorbonne les cours de Guizot et de Cousin. Lamennais réclamait la domination de l'Eglise comme au moyen âge.

— Quelles horreurs, disait-elle ! Que de dégoût j'ai pour ces gens. Je vais voir *Tartufe* ce soir. J'applaudirai à en user mes gants !

— Je t'entends bien, reprenait Honoré, mais les libertés nous perdront. Une société a besoin d'un cadre. Il faut de l'ordre, des chefs, une discipline, une hiérarchie. Il ne s'agit pas de goûts personnels. Il faut même les sacrifier, voir plus large et plus haut.

Et secrètement, sans la signer, il publiait une brochure *Sur le droit d'ainesse*. Ainsi sa chère maîtresse ne régnait plus toute-puissante sur son esprit. Un seul désaccord, et le bonheur est atteint. C'est l'orage du cœur qui, comme dans le ciel pur, s'annonce par une nuée.

Quand la famille Balzac retourna à Villeparisis, Honoré loua une chambre à deux pas du Luxembourg, au coin de la rue de Tournon et du Petit-Lion Saint-Sulpice. Et le plus qu'elle put, la tendre Mme de Berny vint de son village en calèche pour l'y voir, et lui « donner de l'amour », comme elle disait avec ses yeux caressants.



Certes, il était encore follement heureux de la recevoir et de l'écouter lui dire sur son talent et son avenir tant de choses engageantes et douces, mais il souffrait d'avoir une humble chambre, de ne pouvoir l'emmener en voiture, au théâtre, de ne pas dépenser pour elle deux cents francs dans une nuit. Oui, en dépit de toutes les méditations où le voulait entraîner Thomassy, il aurait voulu, pour affirmer sa puissance, donner à celle qu'il chérissait ces marques puériles de tendresse. Hélas ! les livres qu'il publiait ne réussissaient guère ! Que ce fût *Annette* ou le *Criminel*, ou le *Vicaire des Ardennes*, aucun n'apportait le succès, le succès et l'argent, sans lesquels, s'affirmait-il, il n'y a pas de bonheur, d'amour durable. Ainsi la voir si belle, si charmante, dans des toilettes qui dénotaient un goût exquis, et avoir un gilet trop court et un pantalon de nankin, il avait beau se dire : « Niaiseries ! » il s'apercevait dans un miroir et demeurait malheureux. Malheur qu'elle devinait, dont elle souriait, qu'elle tentait de consoler, lui apportant un jour du Palais-Royal un délicieux pantalon blanc à sous-pieds.

Il en rougit. Confusion ou plaisir ?... Après s'être fait prier, il le mit ; il sortit avec elle ; mais au bout de vingt pas, ils rencontrèrent deux élégants, et il dit avec rage :

— Comment font-ils pour avoir des chemises de cette blancheur-là !

— Mon pauvre chéri, répondit-elle, mon Honoré sauvage et merveilleux, pourquoi, pendant que tu

y es, ne te fais-tu pas friser comme ces jeunes gens ?... Que tu serais drôle !

Et elle le ramenait vers sa destinée : gagner la gloire par de beaux livres.

— Tu es unique ! Tu sais tant de choses qu'on se demande où tu les as prises ! Travaille ! Travaille ! Et ne crains rien : tu seras le plus grand de ta génération !

Il ne faisait pas de difficulté pour le croire, mais rien ne lui réussissait ; il n'arrivait pas à se faire connaître ; il restait pauvre. Et pourtant... c'était vrai que tous ceux de son âge lui semblaient au-dessous de lui !

Dans ces causeries pleines d'abandon et d'enfantillages, qui rue de Tournon suivaient les baisers passionnés, il imitait à sa chère Laure les camarades du café Voltaire, où il se rendait souvent, en sortant du Luxembourg, après avoir remué sous les arbres de ce jardin, comme tant et tant de jeunes gens, des projets ambitieux, démesurés, insensés. Grande poésie aux accords enivrants ! Dès le seuil du café, il retombait en pleine prose.

— Oui, disait-il, j'y suis encore allé, afin de voir Thomassy... qui doit être reparti pour Bourges. Mais j'ai vu tous les autres, à leurs mêmes places, avec leurs mêmes consommations : punchs, cafés, limonades. J'ai essayé, en entrant, de leur faire sentir ce que je valais. J'ai dit : « Debout, messieurs ! Son Excellence Monsieur Balzac ! » Ils n'ont pas compris. Ils discutaient le « grand talent » de Delille. Je leur ai dit : « Messieurs, c'était un habile, rien de plus ! » Ils m'ont répondu : « Vous ne l'êtes guère



de nous soutenir cela ! » Nains, pygmées, cerveaux minuscules, qui font à perte de vue des phrases sur ce qu'est l'art ! Est-ce que les sœurs de charité passent leur vie à se demander ce qu'est le bien ? Elles le font ! Les artistes ont à créer, et c'est aux bourgeois, ou aux factionnaires en montant la garde, à ruminer si l'on crée « comme il faut ». Les impuissants ! Ils ne s'intéressent même pas à leur siècle ! La science ne leur fait pas plus battre le cœur que la mort de César ! Cuvier ! Geoffroy Saint-Hilaire ! « Ah ! disent-ils l'air absent, vous croyez qu'il faut suivre ces gens-là ? » Aucun d'eux ne voit la grande œuvre à faire. Moi, — c'est vrai (et il se campait fièrement), c'est vrai que si Dieu me prête vie, et si toi, femme admirable, tu continues de m'assister de ton amour, c'est vrai que cette œuvre, je la ferai, et ce sera d'expliquer l'homme par la peinture de ses mœurs et de son âme, comme le savant l'explique, en posant les lois naturelles et en classant les espèces animales !

Il était beau parlant ainsi d'une voix un peu caverneuse, sa figure encore maigre mais colorée par un sang vif sous ses cheveux noirs rejetés en arrière, comme si le vent du génie y avait soufflé déjà. Et elle, exaltée, disait :

— C'est grand, très grand ce que tu dis là ! Et malgré ton pantalon de drap poilu, malgré ta chemise de calicot, malgré tes gros souliers, je t'adore, mon Honoré !... Je devine ce que tu veux faire. Et la femme, n'est-ce pas, occupera dans ton œuvre une place immense. Et tu seras plus grand que Walter Scott, dont toutes les héroïnes pareilles

incarnent le devoir, sans passion ! Les pauvres ! Quelle hypocrisie ! Nous l'exécrons en France. (Tu sais qu'hier soir j'ai applaudi *Tartufe*.) Et tu pourrais même faire une fresque avec toute notre histoire. Ce serait magnifique. Une étude de mœurs, comme tu dis, et des femmes, règne par règne !

Alors c'était lui, cette fois, qui reprenait :

— C'est grand ! très grand, ce que tu dis là !

Sur quoi elle l'embrassait avec mille folies.

— Tu la connais, la femme, grâce à ta Laure chérie. Tu seras peut-être grand par moi, qui sait ?

— Surtout je serai grand pour toi, veux-tu ?

Duo d'amour, qui semblait pur encore, mais il était court. Trop de mécontentements gâtaient la vie d'Honoré. Pas de gloire et pas d'argent ! Il disait avec une emphase tragique : « La jeunesse en France n'a plus d'issue. La jeunesse éclatera ! » Puis quand il avait bien cherché Thomassy au Luxembourg, qu'il l'avait attendu au café, suivi à la Bibliothèque, imaginant, concevant, pensant partout, n'agissant nulle part, quand une fois de plus il avait été manger à ce qu'il appelait son « établissement nourricier » de la rue de Tournon, chez la mère Girard, où le gibier était empaillé dans la devanture, et où à tous les repas on servait les éternelles pommes de terre entremêlées de légumes hachés, il se sentait du désespoir, lui qui avait débuté dans la vie par un *Traité de la volonté* ; il regardait de loin le Palais des pairs de France, se disait : « N'aurais-je pas eu plutôt la vocation politique ? » puis errait dans les petits journaux, à qui il fournissait de courts articles déjà zébrés



d'éclairs, mais dans les rédactions il respirait un mauvais air d'égoïsmes et de convoitises, et il rencontra soit un Roqueplan, soit un Rolle, qui l'éblouissaient et le faisaient souffrir d'envie par leurs habits couleur flamme d'enfer à manches à gigot.

Enfin, c'est en cette saison de désarroi qu'il connut à Versailles une femme dangereuse entre toutes pour la paix du cœur d'un jeune homme : Mme d'Abrantès, l'ex-maréchale Junot. Elle avait tout pour le troubler : son passé magique, plus encore que son charme présent. Quelle féline tentatrice, lorsqu'elle contait avec des yeux brillants : « L'Empereur m'a baisée au front ! » Le diable au corps et dans l'esprit. Tantôt mélancolique et souffrante, tantôt fouguese et impérative, follement désordonnée, créant de la passion avec l'air d'y céder. Honoré savait bien que Napoléon l'avait désirée. L'avait-il eue ? Ah ! elle n'eut pas grand effort à faire pour l'envelopper, l'enjôler ! Il lui plaisait. Il était vif, chaleureux, ambitieux. Elle lui dit : « Je suis enivrée, quand je vous regarde ! » Elle lui parla de sa « tête céleste ». Et il l'entendit un soir, avec naturel, lui dire ces mots qui devaient plusieurs années bourdonner dans ses oreilles, chaque fois qu'en amour il se heurta à la vertu et à la noblesse :

— Je suis votre amie pour toujours, et votre maîtresse... quand vous voudrez !

Lorsque Laure de Berny sut qu'il la voyait, inquiète elle demanda : « Est-ce qu'elle paraît ses quarante ans ? » Puis elle surprit une enveloppe, et

dit avec angoisse : « Qu'est-ce qu'elle peut t'écrire ? » Honoré refusa de montrer la correspondance. Sursaut. Douleur. Mais l'imagination lui fournit une belle réponse : « C'est elle, dit-il, qui ne m'en a pas laissé le droit ! » Le temps de se reprendre, et Mme de Berny fut une fois de plus la grâce de l'esprit et la dignité du cœur : « C'est bien, fit-elle, je respecterai ta délicatesse de jeune homme, mais elle est vite épuisée... puisqu'il ne t'en reste plus pour moi. »

Comment à de telles paroles ne répondit-il point par des remords passionnés ? C'est que cette brève aventure, avec une seconde femme qui n'était pas jeune non plus, n'avait fait qu'augmenter son trouble. Certes il avait la conscience trop claire pour s'attarder à cette histoire, mais lorsque dans la chambre de la rue de Tournon, il eut retrouvé Mme de Berny oublieuse, généreuse, ardente, sublime, il ne pleura pas seulement parce qu'il l'avait trahie. L'insuccès, la pauvreté, l'intrigue malsaine de Mme d'Abrantès l'oppressèrent. Il était disposé à faire un sort à toutes les idées noires. Que de désirs insatisfaits ! Que de rêves écroulés ! A son âge, il était au milieu de ruines ! Surtout il ne pouvait plus s'empêcher de songer sans un chagrin violent à ce qui manquait à son amour, où pourtant sa maîtresse apportait, et d'un cœur prodigue, les grâces enivrantes de son âme poétique. Mais il croisait au café, dans les théâtres, dans ses journaux, au bras de jeunes camarades, des femmes que leurs vingt ans frais éclos, pareils au ciel d'avril, dispensaient de tous les autres dons. Et



il s'avouait, avec un déchirement de l'esprit, que l'âme la plus claire et la plus abondante ne suffit pas à nos désirs nombreux et misérables. Celle qu'il aimait avait perdu la rayonnante, l'irremplaçable jeunesse du corps. Regret sanglant et pour toujours ! Passion qui ne donnerait plus que des plaisirs douloureux ! Venait-elle à s'écrier : « Tu es la source de ma vie ! Elle dépend de toi ! » il appelait de toutes ses forces et vainement l'illusion qui lui permettrait d'avoir un cri pareil. Et quand partant de chez lui, réclamant dix fois un adieu plus câlin, elle soupirait : « Je t'encombre ! Je le sens ! Je le sais ! Mais je t'aime trop ! Trouves-en une autre ; alors je me retirerai, je deviendrai ta mère, avec le dévouement d'une mère, la résignation d'une mère, l'amour d'une mère ! » de telles paroles le traversaient. Il l'avait pourtant appelée « maman » dans les premiers balbutiements de sa passion. Créature adorable, adorée... dont il aurait pu être l'enfant ! Quelle misère !

L'amour est une nécessité douloureuse, où sont mêlés les appels de l'âme et les besoins du corps ; tout le reste est sophisme ; et malgré cette rencontre providentielle d'une femme qui avait fleuri ses plus arides pensées, il n'en restait pas moins qu'il avait désiré le grand amour, l'amour prodigieux et complet, où l'on croit toucher Dieu, et il ne l'avait pas eu.

## IV

Un matin, il prit une grande décision : il résolut, pour oublier, de devenir riche. Il se sentait l'esprit lucide, et il se dit : « La fortune, quand on a tant soit peu de génie, peut se gagner en un tour de main. Il suffit de vouloir. Jusqu'ici je l'ai désirée, pas voulue. A présent je la veux, donc je l'aurai, et vite, car après, d'autres soucis m'attendent. Je vais faire des affaires largement. Je ne partirai pas sur de petites conceptions. Je suis actif et pressé. Les affaires ont autant besoin de poésie que les lettres et les arts. Il s'agit de créer : je créerai. Irrésistiblement ma hardiesse attirera la curiosité du public. Avant deux ans, je serai riche ! »

— Mais de quelle nature seront ces affaires ? lui demanda Mme de Berny, à l'énoncé de ce projet péremptoire comme un roulement de tambour.

— Je n'en sais rien encore. Il y a à créer partout !

— Et tes livres ?

— Ils se feront en moi, dès que je n'y penserai plus. Je gagnerai du temps, en ayant l'air d'en perdre. Il faut d'abord vivre, avant d'écrire la vie. Molière n'a commencé ses chefs-d'œuvre qu'à qua-



rante ans. Il s'est occupé d'abord d'être un homme. A devenir riche en peu de mois comme je le veux, tu te figures quelle masse d'observations je vais récolter. J'engrangerai sans cesse. J'aurai des greniers pleins. Et comme je ne crois pas mourir jeune, — mon père est vieux, mon grand-père est mort très âgé, et tous deux m'ont légué des os assez solides, — j'aurai devant moi de belles années pour triompher dans les lettres aussi bien que dans le commerce !

Il avait une manière irrésistible de tout embellir. Elle aimait la beauté : elle le crut sur parole. Le merveilleux est qu'en peu de temps il mit la main sur une affaire, et qu'en moins de temps encore il eut l'assentiment de sa famille, enchantée qu'il abandonnât la carrière infructueuse d'écrivain. Seule, Laurence conçut des doutes : « Je ne te vois pas vendant, achetant... »

— Et pourquoi ? demanda-t-il furieux.

— Tu es trop bon... trop droit...

Il haussa les épaules. Il n'avait pas l'instinct précieux des femmes bien nées, qui savent qu'il faut se défendre toujours. Et il se lança dans une affaire d'impression, qui lui parut saine et généreuse.

Éditer Molière et La Fontaine, chacun en un volume illustré, et les mettre ainsi à la portée de tous, n'était-ce pas une dette envers ces grands hommes ? Un ami, M. d'Assonvillez, prêta de l'argent. Mme de Berny l'imita. Six mois de travail, de courses dans Paris, de voyages à Alençon où habitait le graveur. Les livres sortent enfin. Pour un louis, chacun peut posséder l'œuvre entière d'un

grand écrivain français ! Mais personne n'est sensible à ce cadeau. On vend dix exemplaires, et voilà la somme effrayante de quinze mille francs de perdus !

Au lieu de s'aigrir et de regretter ses billets de banque, Mme de Berny croit trouver un remède. Une imprimerie est à vendre rue des Marais-Saint-Germain.

— Achète-la ! dit-elle. Tu ne dépendras plus des autres. Ce sont les autres qui te tuent. Ils t'entraînent, et tout va mal. Il faut que tu sois ton maître. Alors tu auras l'œil à tout, tu réussiras, et cette perte cruelle, que tu viens de faire...

— Oh ! crois-tu qu'elle m'inquiète ! reprit-il, avant même qu'elle achevât. Si tu sentais l'énergie de mon cœur ! Mets ta main là... J'ai confiance... Ton conseil est admirable. Une fois de plus, tu m'auras sauvé !

Et puis, l'imprimerie à vendre est à deux pas de la Seine, derrière l'Institut, dans une rue qui est une ruelle sombre, glacée, où l'on est opprimé par de hauts murs sans fenêtres, mais d'où montent comme d'un tombeau des souvenirs exaltants. Racine y est mort ; Adrienne Lecouvreur y a vécu. Travailler là, aux yeux de Balzac, c'est marcher dans les pas de l'histoire. Quant au métier, il le transporte. Imprimer soi-même, pour un homme qui rêve sur les livres depuis vingt ans ! Destin grandiose ! Il va faire fortune au service de la pensée.

Mais avant de mettre en caisse, il faut encore déboursier, pour acquérir le fonds. M. Balzac servait toujours à Honoré sa rente de quinze cents



francs : il consentit à donner le capital. La somme ne suffisait pas. Mme de Berny versa le reste. Il en fut ému jusqu'aux larmes.

— Comme elle m'aime ! se dit-il. Ce n'est plus une femme ; c'est un ange. J'ai parfois des pensées affreuses à son égard. Comment, mon Dieu, comment les tuer ?

Elle l'aida encore à avoir son brevet d'imprimeur. C'est par M. de Berny, conseiller à la Cour royale, « magistrat, fonctionnaire, homme haïssable », avait dit Honoré, qu'on l'obtint au bout de trois mois, durant lesquels il pesta et se dévora sur place.

Enfin, il entra dans les affaires, comme on monte à l'assaut. Le 4 juin 1827, il prit possession de son imprimerie avec le regard de feu du conquérant. Et ce n'était pourtant pas la fin d'une lutte. C'était le commencement de la grande bataille de l'argent.

Il n'était pas seul dans cette course à la fortune. Il s'était associé. Mais dans le contrat il fit inscrire : *M. Balzac se réserve la comptabilité.* Après quoi, la tête en feu, il s'enfonça dans cette meule bien faite, où chaque botte de paille a sa place marquée, et il l'incendia, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

C'est dans deux pauvres pièces irrémédiablement étroites et laides que sa vie désormais s'écoula : un bureau tout en cartons verts, et une chambre à alcôve, qu'il avait tendue de percale bleue.

Dans le bureau, il travailla, étudia, se congestionna. Et il se trompa à la fois par orgueil, par naïveté, par imagination. Il eut de l'impatience dès les premières commandes. Ne débuta-t-il pas

en imprimant un prospectus sur les *Pilules anti-glaireuses de longue vie, ou Grains de vie de Cure, pharmacien, 77, rue Saint-Antoine* ?

— Allons, allons, nous perdons du temps ! maugréa-t-il...

Son associé le regardait sans comprendre.

Il eut ensuite à réimprimer le *Cinq-Mars* de Vigny. Cet ouvrage lui déplaisait. Il fut sans grâce avec l'auteur, qui partit en disant :

— Dieu que cet homme est malpropre !... Et bavard !... Et il écume en parlant... j'ai horreur de cela !

Tandis que Balzac, penché sur les compositeurs, les houspillait :

— Finissons-en avec ce mauvais livre ! Qu'on passe à autre chose ! C'est un roman absurde, où le traître est soutenu contre l'autorité. Sans autorité il n'y a pas d'État !

Sur l'État il avait des théories ; sur l'imprimerie point : il créait. Il ne connaissait positivement rien des conditions dans lesquelles il devait travailler. Les clients s'en aperçurent vite. Ils discernèrent en même temps comme il était sensible et bon. Et de se renseigner les uns les autres. Si bien qu'ils arrivaient tous en chats fourrés, pour l'exploiter avec ensemble. Ce fut facile. Il avait l'âme foncièrement noble, inapte à tout commerce. Incapable de réduire son cœur pour le simple plaisir de compter juste, au lieu de parler sec et de voir petit, il faisait tout de suite appel aux larges sentiments. Découvrait-il un voleur ? Il le raisonnait avant de le faire payer ; ou il pensait même : « Je l'ai humilié : c'est



suffisant ! » Il ne luttait pas avec ses poings, il jugeait avec son âme, il avait pitié, il élevait le débat. Quelles gorges chaudes par derrière faisait alors la bande des gens sans probité, qui pullulent parmi les « clients honnêtes » ! Il était trop intelligent, malheur certain dans les affaires : il comprenait les vices comme les vertus ; il les examinait tel le médecin la maladie ; il ne concevait point de colère ; il était un savant à la tête échauffée et perdue dans un laboratoire d'imprimerie ; il n'était pas imprimeur ; et sa situation fut ainsi sans espoir, puisqu'il goûtait des voluptés plus grandes à se rendre compte, à savoir, à entamer la discussion morale, qu'à faire un gain, qu'à s'enrichir, lui qui s'était cru né pour une fortune rapide.

Mme de Berny, qui pendant près d'un an vint le voir chaque jour dans la chambre bleue, saisit très vite qu'il ne serait jamais qu'en rêve un puissant homme d'affaires, mais comme elle-même ne comprenait rien à la vie de petits calculs et de sourdes préméditations, quel conseil pouvait-elle lui donner ? Elle trouva donc plus simple et meilleur de s'en tenir à son rôle d'amoureuse. Comme un feu qui se réduit, mais qui donne plus d'éclat, elle ne parla plus que tendresse, caresses, amour, passion. Elle était la clarté du cœur, après les ténèbres où Balzac s'enfonçait en esprit, en proie tout le jour aux chiffres : recettes, dépenses, barèmes, factures. Elle lui disait :

— Je sais, tu n'en peux plus ! Tu as mille soucis, mille rancœurs, mille indignations. Eh bien, ne parlons pas de tout cela, veux-tu, mon amour chéri !

Calmes-toi. Repose-toi. Mets là ta tête. Tu aimais bien être sur mon épaule. Je viens pour que tu oublies... Laisse-moi seulement regarder tes yeux. Je ne m'en lasse pas. Adoré, ton étrange mère t'a donc conçu sur les flancs du Vésuve, pour te faire des prunelles de cette chaleur-là ? Ils veulent, ils caressent, ils aiment, tes yeux ! Ils sont de l'âme, ton âme. Ils sont beaux comme l'été. Ils sont plus profonds que le ciel. On y voit Dieu !

— Ange, ma chère ange, reprenait-il, je suis bien, je suis heureux, tu me rends la vie ! J'oublie les ouvriers, le travail gâché, la clientèle... Ah ! tu ne peux pas savoir ce qu'on m'a fait aujourd'hui. Écoute !

Au moment d'oublier, les plus fâcheux souvenirs se pressaient, l'assaillaient. Elle lui mettait alors ses belles mains sur la bouche, toutes les horreurs humaines de la journée s'évanouissaient, et il n'était plus question que du divin amour. Qu'elle fut belle pendant l'hiver 27-28 ! Comme elle lui plut dans sa robe noire, serrée à la taille par un ruban moiré, surtout dans ce fichu de batiste à large ourlet, qu'elle mettait en guise de châle, et dont elle passait négligemment les deux bouts dans sa ceinture ! Et voici qu'il la chérissait de nouveau pour son âge, pour cette plénitude dans la tendresse que la charité seule est en mesure de donner, et celle-ci ne s'acquiesce que par la lente expérience du cœur. « Je t'adore, répétait-elle sans se lasser, je t'adore, et malgré tes colères, tes caprices, tes manques d'usage, à cause... de ta « belle âme » ! Elle arrivait folle d'amour, venant à pied de la rue d'Enfer-



Saint-Michel, où elle habitait maintenant à Paris, derrière ce charmant et noble Luxembourg. Elle descendait la rue de Tournon, envoyait en esprit mille baisers vers la chambre où tant de mois ils s'étaient aimés, et par la rue de Seine, où elle lui achetait des petits pains et des fruits, car il ne prenait même plus le temps de déjeuner, elle arrivait essoufflée, un peu moite, amoureuse et dévouée.

— Ah ! ami, disait-elle, en se laissant prendre des baisers, n'est-ce pas que nous sommes vraiment la même substance?... J'en suis fière, si fière ! J'aurai partagé toutes tes mauvaises années. Il en viendra de glorieuses... et sans doute tu partiras avec une autre. Mais jamais tu ne pourras m'oublier, parce que moi, je t'aurai donné du bonheur dans tes souffrances, tandis que les autres dans ton bonheur... te feront peut-être souffrir ! Chéri, chéri, si tous les ménages nous ressemblaient, il n'y aurait plus de célibataires !

Puis, c'était chaque soir les tendres puérités des adieux. Les ouvriers partis, il la reconduisait jusqu'à la rue, traversant l'atelier :

— Viens, ma mie, allons voir le marbre... Baisse ta chère tête. Attention à la poulie... Ne mets pas d'encre sur ta robe.

Il lui montrait une vignette nouvelle, représentant des amours qui soutenaient une lettre. Puis il fallait se quitter.

— Donnez votre bec, monsieur Minet... Au revoir, Didi... faisait-elle. Reviendrai-je ? J'en ai peur... Sans toi je ne respire pas ! Donne-moi encore, gentil, cette main si douce que j'aime à tenir... Je

vous laisse, pour vingt-quatre heures, monsieur... Autant dire un siècle !... (Elle lui prenait la tête à deux mains.) Vous êtes grand, mon ange !... mais je vous en supplie, ne le dites pas tant aux autres : montrez-le seulement !

Il le montrait trop bien, et c'est pourquoi l'imprimerie allait à la dérive. Un commerçant doit avoir un masque et ne le lever jamais. Or, cette femme ne l'aidait qu'à l'ôter, ayant comme lui jusqu'à l'ivresse le goût du vrai. Elle n'était pas plus que Balzac armée pour la défense. Elle ne l'entretenait que d'idées nobles : qu'est-ce que le commerce peut en faire ? Elle le ruinait en l'aimant, et lui l'adorait en dépit des ruines, parce qu'au milieu des soucis dont elle ne le pouvait préserver, parmi tant d'échecs, après lesquels elle ne savait que dire : « J'aurais fait comme toi ! » il sentait du moins qu'il devrait à ce bon génie féminin d'être un homme, digne de ce nom, épris du beau et passionné d'honneur, tout ce qui donne à cette vie du prix. Ainsi, dans la lutte commerciale, bien qu'il fût vaincu par les fournisseurs et les clients, grâce à elle son cœur se fortifiait, s'épanouissant tel un bel arbre ; et comme c'est le cœur qui donne à l'esprit le génie, il concevait un rayonnant espoir pour le jour admirable où il reprendrait sa plume, si vraiment les affaires refusaient de l'enrichir.

Il lui sembla cependant qu'il faisait tout pour atteindre son but. Ayant seul dans son bureau le même lyrisme qu'avec elle dans sa chambre, il crut à un coup de maître en voyant grand une fois encore, et en décidant d'étayer son imprimerie sur



une fonderie de caractères. Il se délivrait ainsi de lourdes dépenses. Restait la question d'achat, d'argent à trouver. Mais après, quel essor !... Son associé Barbier ne le crut pas sur parole. Il refusa de le suivre, et c'est elle, toujours elle, qui folle et délicateuse, obtint une procuration de son aveugle époux pour entrer en nom dans l'association nouvelle. Nouvelles charges aussi, sans contre-partie. Ce fut bien vite la panique, le sauve-qui-peut. Une grosse échéance approchait : la caisse était vide. Dans l'alcôve, il apporta les livres, et refit avec sa maîtresse des additions qui le condamnaient inexorablement. Que faire, mon Dieu ? Les fournisseurs, douxceux, présentaient leurs notes.

— Eh bien, dit Mme de Berny, tu n'as qu'à rendre la pareille aux clients. Envoie toutes tes factures !

Il donna l'ordre de les établir en soupirant :

— Quelles mœurs ! Quelle vie ! J'aimerais mieux qu'on me coupât la tête !

L'envoi des factures ne produisit rien. En revanche, les fournisseurs, impatients cette fois, réparèrent avec leurs comptes. Aux impatiences succédèrent les menaces

— Nous allons être obligés d'assigner !

— Eh ! qu'ils assignent donc ! s'écria Mme de Berny. Est-ce que cela tuera notre amour ? Cher adoré, tu ne peux savoir ce que tu es pour moi !

Le lendemain, il lui fallut visiter les banquiers. Il fut trop expansif. Et ils se montrèrent ou de glace ou pitoyables avec mépris. Laure de Berny le retrouva, le soir, les yeux baignés de larmes :

— Ma mie, pourquoi Dieu m'est-il cruel de la sorte ?... Tu sais, toi, que je n'ai pas de bas des-seins... Ma situation est terrible... C'est demain le 13 !

Il vit les usuriers, ces fauves, qui avec un air de bienfaiteurs, offraient de lui garder 50 pour 100. Il les aborda la cervelle en feu ; il revint sans une idée. Mais après tant de courses exténuantes où il avait donné son âme à des gens qui n'en avaient pas, il eut ce mot douloureux, admirable :

— Que de temps perdu ! Que d'efforts d'intelligence pour rien !

Efforts de tout instant, et qui toujours allaient contre sa nature. S'il rencontrait un ami, il fallait se taire, dissimuler. Et en famille il fallait mentir, surtout avec Mme Balzac, au caractère si malheureux, qui même dans le bonheur pressentait la détresse. Elle l'interrogeait : « Est-ce que ça va ? N'est-ce pas que ça ne va pas ? » Et comme il lui disait : « Qu'est-ce que tu crains ? » « Tout ! Un commerçant n'est à l'abri des revers que quand il s'est retiré ! »

Il pensait à présent comme elle. Mais la question n'était pas de se retirer ; il fallait sauver les meubles. Il refit des billets que personne n'accepta. Affolé, il courut jouer. Il revint avec tant de tragique sur le visage que Laure de Berny balbutia : « Tu as été au Palais-Royal, et tu as perdu ! »

— Oui... mais l'affreux, dit-il, ce n'est pas de laisser les cent francs que j'ai laissés (ce sont les derniers, il ne me reste rien !) C'est de voir ce que j'ai vu : dans un lieu immonde des visages d'enfer, une trentaine d'yeux atroces, braqués sur moi, qui



me guettaient, me fouillaient, voulaient savoir si je m'en allais de là me jeter dans la Seine !

— Oh ! mon ange, tais-toi ! cria-t-elle, et viens contre moi : je te sauverai !

A genoux elle lui offrit de l'argent :

— Prends ! Prends tout ! Je t'aime plus que ma vie !

Ils entendirent un grondement dans l'atelier. Les ouvriers voulaient leur paye. Balzac courut. Ils lui jetèrent des mots injurieux :

— Vous vous en f..., vous, qu'on crève de faim !

Tant d'injustice et de vulgarité le révoltèrent :

— Vous ne me connaissez pas, dit-il, en les défiant ! Me moquer d'un ouvrier ! Je suis prêt à l'être demain. Et d'abord, je paierai tout, vous entendez ! Ceci n'est qu'un accident, un retard aussi atroce pour moi que pour vous. Moi non plus je ne mange pas ! Et ce que je dois, je l'acquitterai ! Je le jure solennellement : toute ma vie y passera ; j'ai une conscience et de l'honneur !

Dans ce genre de torture qui brûle le sang d'un homme acculé à la faillite et au désespoir, le conflit brutal permet au sentiment de s'échapper, et par là il est un bienfait du ciel, de même que les larmes, en inondant le cœur, le soulagent. Mais c'était la seule lutte dont Balzac fût capable, la lutte où l'on se donne. Il ignorait tout de celle qui enrichit : la lutte où l'on prend...

Le 16 avril 1828, les ouvriers lui adressèrent du papier timbré, et ce fut l'assaut de la maison par les créanciers de l'imprimerie, auxquels s'étaient

jointes l'épicier, le chemisier, le bottier, celui-ci avec une note de trois cents francs.

— Trois cents francs ! C'est du vol ! cria Balzac.

— Non, monsieur, dit le bottier froidement, c'est le total... de vos dépenses chez moi.

Alors il courut comme un fou chez sa mère, afin qu'elle implorât un sien cousin, négociant, M. Sedillot.

— Qu'il vienne ! Qu'il regarde ! Qu'il compte ! Qu'il décide ! Et qu'on me mette en prison, maman, si la société l'exige ! Oui, je vous ai peut-être ruinés ! Oui, je dois vingt mille francs à Mme de Berny ! Oui, je suis sans doute un misérable ! Mais s'il y a une clémence divine, ah ! je suis sûr, un jour, d'être pardonné ! Voici un an que je suis en enfer ! Je n'ai connu que brûlures de tête, serremments de cœur, désespoirs ! Pas un jour sans que la foudre tombât sur moi ! Je n'ai vu que des visages voraces, dont le souvenir m'épouvante, des yeux d'hommes dont tout principe humain s'était enfui. Et je n'ai vécu que d'affreuses scènes, comme sur un champ de bataille. Partout des forcenés ! Et rien ne comptant que la force. Vous êtes blessé ? Tant mieux ! on vous achève ! Le boulet qui vous est arrivé en plein ventre, c'était le résultat d'un calcul juste !... Ah ! maman ! maman ! Si vous voulez vous faire une belle vieillesse, fuyez les calculateurs et détournez-vous des gens d'affaires ! Lisez les mystiques et les poètes éperdument. Ce sont des hommes sublimes, qui n'ont pas mis le pied dans la boue de la vie !

— Mon enfant ! Mon enfant ! gémit Mme Balzac, les mains jointes, ne crie pas, je t'en supplie, ton



père va entendre ! Il ne faut pas qu'il sache ! A son âge, il en mourrait !

Balzac, en sanglotant, s'était effondré sur le lit maternel. Il lui semblait qu'on l'avait pris par les deux mains, et qu'avec rage on l'avait fait tourner, tourner. Il était tombé face contre terre, à bout de souffle ; tout dansait dans sa tête et tout autour de lui.

Il avait juré d'être riche, très riche, vite riche ; il était plus pauvre que jamais, de toutes les pauvretés ensemble.

## V

La réussite d'un homme, dont la nature possède tous les éléments du succès, dépend soudain d'un rien, qui produit l'équilibre. L'homme le sent et il part. Tout comme aux premiers mois, quand ses petits pieds chancelaient. Sa mère, désespérée, de dire : « Il ne marchera pas !... » Puis un matin, il s'est lancé d'un geste heureux ; et c'était fait ; comme les autres, il avait pris sa place, solidement, sur la terre. Il en advint ainsi d'Honoré Balzac. Une fois qu'il fut revenu de son étourdissement, quand sorti de la tourmente, où grâce à M. Sedillot son honneur ne devait pas sombrer, pendant qu'on liquidait sans qu'il comprît grand'chose, il s'aperçut, comme le malade après la fièvre, qu'il avait le cœur et l'esprit dégagés. Il sortait d'une nuit de cauchemar : à la clarté du jour il était rajeuni. Et la conséquence imprévue de son malheur fut qu'il retrouva du goût à vivre.

— Soixante-quinze mille francs de dettes, avait conclu M. Sedillot.

— C'est bien. J'ai vingt-neuf ans, de la santé et



de l'ambition. Je paierai, je paierai tout jusqu'au dernier centime ! répondit Balzac.

Pour cela, il fallait faire des livres capables de se vendre mieux que les premiers. Mais les premiers étaient mauvais : la vie venait clairement de le lui dire. Comme il avait été inspiré en les signant d'un pseudonyme ! Il avait réservé son nom. Il allait s'en servir fructueusement, glorieusement. Car à présent il savait comment la société déforme l'âme humaine, et que cette misère morale, qu'engendre ou l'amour ou l'argent, est autrement pathétique à conter que tels ou tels événements, que l'auteur complique, selon le vent qui le pousse. Toutefois, il tenait au cadre autant qu'au tableau. Ces sentiments humains qu'il voulait peindre, il n'en voyait pas l'éclosion dans le paradis terrestre ni dans la lune. Même pas au moyen âge ! Il n'allait pas recommencer Walter Scott ; il le continuerait par une étude minutieuse et pittoresque des conditions morales et matérielles de la vie, mais à son époque. Et ce serait passionnant !

Il était même déjà passionné : sa famille seule resta dans le désespoir. Il venait de rencontrer un homme d'esprit, Latouche, celui-là même qui avait publié, dix ans avant, les poésies de Chénier, et grâce à lui il avait trouvé et loué sous le nom de M. Surville un petit logement au 1 de la rue Cassini, à trente mètres de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, entre des toits de couvents et les dômes de l'Observatoire. Presque la campagne — silence et repos, — le recueillement. Il pourrait travailler là comme un chartreux. Il se commanda

même une robe de moine. Bref, il eut un élan de joie et s'acheta sans les payer des meubles et des tentures. Sa mère leva les bras :

— Devient-il fou ? Il augmente ses dettes !

Il répliqua :

— J'augmente mon crédit !... Je ne peux pas m'installer avec ma table au milieu de la Bourbe ! (c'était le boulevard fangeux qui passait entre le Val-de-Grâce et la Maternité). D'ailleurs, on ne paie que ceux qui font croire qu'ils ont de l'argent !

Avec Latouche il peignit les boiseries, colla des papiers. Et au mois d'août 1828, il avait, avec cet ami d'esprit et de goût, achevé l'aménagement de trois pièces dont les murs semblaient fleuris comme le jardin sur lequel elles ouvraient. Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir pour écrire. Brusquement, il partit pour Fougères.

C'est qu'il venait d'arrêter le sujet de son premier livre, et il lui fallait des documents qu'il ne trouverait qu'en Bretagne. La mode était à la Chouannerie. Lui-même, rue des Marais-Saint-Germain, n'avait-il pas imprimé des « Mémoires » sur la guerre des Chouans ? Il n'eut qu'à prendre le vent du jour pour que ce sujet lui fit envie. Un ami de son père, le général comte de Pommereul, résidait à Fougères ; il lui demanda l'hospitalité ; il aurait là-bas des modèles, dans le paysage exact, et on lui conterait des histoires vraies, dont le romanesque, le pittoresque, le mouvement l'enchaînaient d'avance. Car en dépit de ses déclarations qu'il était prêt à peindre strictement la société dans laquelle il vivait, cette étude, pour l'instant, lui parut plus facile,



où certes il montrerait de vrais hommes qu'il creuserait, fouillerait en allant jusqu'au cœur, mais le récit de ces luttes guerrières, après et souvent horribles devait ajouter, il le sentait, de l'émotion à sa peinture. Il partit donc.

Latouche n'avait pas pris soin de l'habiller. Il arriva dans Fougères le chef surmonté d'un invraisemblable chapeau, roussi, sans formes, qui paraissait lui venir de son grand-père, le paysan d'Albi. Il portait des souliers de soldat, une chemise de gros chanvre ; on eût dit qu'il avait grandi dans sa redingote, tant les manches étaient courtes, et, dans cet accoutrement de misère, il reluisait de joie, littéralement. La diligence l'avait comprimé ; il en sortit avec un besoin de rire, de gambader, de dire des folies.

On lui demanda avec précaution des nouvelles... de ses affaires. Il répondit vivement :

— Voilà, c'est simple : j'ai voulu me lancer dans une entreprise colossale. Elle ne m'intéressait qu'à cette condition. Elle n'a pas réussi : je me tourne d'un autre côté. Et ce que je commence aujourd'hui sera bien plus gigantesque ! Je vais m'atteler à une suite de romans historiques, comme personne dans ce pays n'en a jamais écrit.

— Vous n'avez pas lu *Cinq-Mars* ? dit Mme de Pommereul.

— Oh ! chère madame, fit Balzac en se renversant dans son fauteuil, je l'ai imprimé : je le sais par cœur ! C'est très mauvais ! Il n'y a là dedans ni hommes ni paysages. Je connais la Touraine. J'y suis né.

— M. de Vigny aussi, dit le général de Pommereul.

— C'est possible... et regrettable ! En tout cas, pour moi...

Et il parla cinq heures de suite. Les de Pommereul avaient invité quelques voisins à passer la soirée. Il fascina tout le monde. A ces gens minces, serrés dans leurs habits, dont il se doutait bien que les vues étaient étroites, il conta son existence mouvementée et hardie, brossa vingt tableaux parisiens, parla politique, théâtre, art militaire, et hiérarchie de l'Église. Il était à l'aise, abondant, plein de chaleur. Les mots semblaient fleurir sur ses lèvres heureuses. On avait fait cercle. Les hommes restaient surpris et muets ; mais les femmes le trouvaient ravissant, éblouissant, et murmuraient de plaisir.

— Quel avocat ! dit un vieux magistrat, dans la rue, sous la lune.

— Ah ! monsieur ! cet esprit, cette verve ! Et ce front, avez-vous vu son front ? reprit une vieille demoiselle, dont le pied tremblait d'admiration sur les pavés carrés de Fougères.

Mais il était venu demander des histoires, et non en raconter. Les jours suivants, il tint sa langue... autant qu'il put, et prêta l'oreille. Il rôda, visita, regarda, questionna. M. de Pommereul l'emmenait dans son cabriolet d'osier. Il vit chez eux de vieux émigrés un peu secs, un peu vides, de vieux soldats radoteurs, de vieilles dames un peu mensongères. Il prit tout. Les têtes, les gestes, les plus étranges récits, il mit tout dans son « garde-manger » : c'est



ainsi qu'il appelait sa bienveillante mémoire. Le matin, il rédigeait dans sa chambre. Elle ouvrait sur la vallée, dominée par la ville et par le château. De ses yeux dévorants il faisait l'inventaire du paysage, cherchant le sens de toutes choses, le visage et l'âme du pays. Et c'est à cette fenêtre que lui vint l'idée qu'il pourrait écrire peut-être un roman sur chaque contrée française. Quel ensemble ! Quelle clarté projetée sur la France !

La cloche qui l'appelait au déjeuner le surprenait toujours au milieu d'une rêverie. Rien plus que le rêve ne met en appétit. Il descendait en songeant à son avenir brillant, à son passé rendu si doux en somme par Mme de Berny. Puis il faisait honneur à la cuisine, arrosée, chez les Pommereul, d'un petit vin de Graves, que Balzac disait « tout pétillant d'idées ».

Quand il revint à Paris, chargé de notes et de souvenirs, il fut comme une abeille pressée ; il avait hâte de faire son miel ; et il emplit ses jours d'un travail acharné. Préparer un livre, y rêver, mettre en place, c'est le bonheur, la minute facile et grissante. On étreint son sujet : volupté ! Mais quand il faut ensuite écrire, c'est le travail du forgeron dans sa forge, qui attise le feu et frappe l'enclume. Il faut se donner dans la peine et la sueur. Et que c'est long, un livre ! Et que c'est bref un jour ! On noircit peu de pages en douze heures ; Balzac calcula qu'il lui fallait deux mois au moins pour son volume : il décida de le faire en un. L'hiver était si maussade et si sombre qu'il cessa de régler son travail d'après le jour et la nuit. Il écrivait ; quand

il n'en pouvait plus, il s'arrêtait, dormait, mangeait, demandait la date, puis disait : « Les jours me fondent entre les mains comme de la glace au soleil ! » Au lieu d'un mois il en mit trois à faire ce *Dernier Chouan*, premier ouvrage qu'il devait honorer de son nom, parce qu'à chaque pas, cette fois, il avait confronté son imagination impatiente avec la froide et si belle vérité, et il en résultait un chef-d'œuvre, et un succès.

Non pas sans doute le succès qu'il rêvait, étant petit, avec de la musique et le public l'acclamant, mais cette assurance plus douce et forte qui monte des voix intérieures et qui affirme : « Voilà un livre réussi ! » C'est peu de chose dans le monde, mais tout est peu, et il en faut juger par rapport à la faiblesse humaine. Honoré Balzac, voyant pour la première fois son nom sur un livre, se sentit fier avec tranquillité. Ses amis venaient à lui la figure éclairée, comme si de l'avoir lu ils se trouvaient meilleurs. Quelle récompense ! Et de ses ennemis partout il sentait le regard fixe, parce qu'ils étaient surpris et confus. Des femmes lui écrivaient. Il reçut des invitations à déjeuner dans le monde littéraire, à dîner dans le monde politique, à aller en soirée entendre la Malibran. Sa maîtresse lui dit : « C'est une grande page d'histoire ! » Sa mère avoua : « Je l'ai lu d'un trait... Vraiment, tu devrais en vendre... de quoi pouvoir nous rembourser un peu. » Son père consentit à le lire et déclara : « Tu ne parles pas mal de l'amour, mais... il y a la contre-partie, mon garçon. Pense à ce que je t'ai dit : « Un livre sur le mariage !... »



Il y pensait. Du temps qu'il était imprimeur, il en avait même écrit la première ébauche, qu'on avait composée, puis l'ayant relue, il ne voulut pas la publier. La remarque de son père réveilla ce vieux projet. Il se dit :

— J'irai en reparler avec lui. Il est étonnant sur les femmes. Mais rien ne presse.

Et le *Dernier Chouan* était paru depuis deux mois, quand un soir de juin, — un soir tiède de rayonnement et d'insouciance, — on lui apporta brutalement la nouvelle que son père était mort. Un vieillard de plus de quatre-vingts ans, c'est un malheur normal ; mais la douleur d'un fils est normale aussi. La sienne fut aiguë et silencieuse, malgré que peu de tendresse en trente ans eût été échangée. A l'heure où son père disparaissait de ce monde, Balzac éprouva qu'au lieu de quitter la terre, il venait, avec sa sagesse railleuse, habiter en lui. C'est qu'un grand deuil, en nous faisant méditer sur notre destinée, ranime en nous les hérédités qui nous sont les plus chères. Ainsi les forces que son père lui léguait, Balzac en son chagrin les sentit s'animer, se placer, le servir, l'aider, et il eut l'illusion qu'il ne mourait pas. Cette peine profonde suivait la joie de sa réussite, joie solide, sans tricherie. Elle fondait sur lui à l'instant où il prenait conscience de sa valeur et de ses possibilités : elle ne pouvait donc pas l'abattre. Et elle lui fut une connaissance de plus. En sorte que, pour la seconde fois de sa vie, ses ancêtres proches ou lointains s'unirent en sa conscience pour l'assister, et lui faire dire, comme au bord de la Loire, quand il

était un garçonnet s'éveillant à la vie : « Je serai un grand homme ! » Il suivit le cercueil de son père, murmurant dans ses larmes : « Vous pouviez mourir. Avec moi, le nom n'est pas en péril. » Et lorsqu'il revint de l'enterrer, il se mit à sa table, pour y écrire, avant tout autre, le livre que M. Balzac avait conseillé sur le mariage.

L'été et l'automne y passèrent, durant lesquels il vécut tout près des pensées paternelles. Il prêtait l'oreille et croyait entendre le vieillard parler en riant des femmes, de la vertu, de l'adultère. Dès qu'un chapitre était écrit, il le lisait à Mme de Berny. Elle se divertissait de tant de vérités qui avaient l'air de paradoxes, puis répondait aux boutades masculines par quelque remarque piquante de femme avisée. Balzac, qui sentait à demi-mot, tempérait alors ses affirmations excessives. Et de cette collaboration il advint que le livre fait pour railler le mariage, c'est-à-dire la vie des hommes partagée avec les femmes, rendit ceux-là responsables de toutes les fautes de celles-ci.

La *Physiologie du mariage*, méditations sur le bonheur ou le malheur conjugal, parut en décembre. Second succès complet. Ou on applaudit, ou on s'effara ; mais, dans tous les salons, on parla de l'auteur, et dans plusieurs, on le voulut voir. Pourquoi se serait-il fait prier ? Ce n'était pas dans sa nature. Il n'avait pas d'habit convenable, c'est vrai, il venait de commander une seconde robe de moine et ne pouvait l'endosser pour se rendre chez Sophie Gay. Il y alla comme il était, cédant un peu au démon de l'orgueil,



qui lui soufflait : « Tu es vêtu de ta renommée ; c'est ce qui se fait de mieux ! » Malheureusement, il avait des souliers à clous, qui marquèrent les tapis. M. Philarète-Chasles en fit la remarque dans un coin ; mais la tendre Mme Desbordes-Valmore admira ses yeux, et demanda à la maîtresse de maison s'il y avait une femme dans la vie de ce jeune homme.

A peu de temps de là, il rendit visite à Mme d'Abrantès, qui se reposait quelques jours à l'Abbaye-aux-Bois, et qui venait, après son livre, de lui écrire : « Vous êtes le diable en personne ; vous savez que je l'ai toujours aimé ; avec quel plaisir je vous reverrais ! » La visite fut cordiale. Il l'interrogea sur les personnes qui, comme elle, coulaient des jours tranquilles à l'Abbaye, et le nom de Mme Récamier vint dans la conversation. Il était un de ceux qui faisaient rêver Balzac, toujours épris de grandeur. Cette femme si belle avait eu une vie si dramatique !

— Lui avez-vous envoyé la *Physiologie* ? dit Mme d'Abrantès.

— Non... Je n'aurais pas osé...

— Envoyez-la-lui vite. Revenez dans huit jours. Nous traverserons le jardin, monterons chez elle, et je vous présenterai.

Il accepta d'un cœur vibrant.

— M. de Chateaubriand vient d'arriver, je l'ai aperçu ! lui dit Mme d'Abrantès, quand il entra, la semaine d'après.

Puis elle éclata de rire :

— Cette crinière ! Il ne s'est même pas fait couper

les cheveux pour voir la belle Juliette ! Enfin... il a l'air d'un lion !

On était en mars 1830, à quinze jours de la première d'*Hernani*. Elle ajouta :

— Vous êtes mon lion superbe et généreux !

Balzac ne répondit rien.

— Du sérieux ! fit-elle. Et en route !

Mme Récamier habitait deux pièces carrelées sous les combles, mais qui avaient du charme, car tout en avait à l'Abbaye-aux-Bois.

— Son escalier est plus dur que le mien, dit Mme d'Abrantès en arrivant, mais... chez elle du moins l'on est récompensé !

Balzac ne broncha toujours pas.

Ils entrèrent. Une chambre dorée de soleil. Il y avait un piano, une harpe, un grand portrait de Mme de Staël, et elle était là, la divine, dans une robe claire, avec la poésie de son passé et de sa vie, qui lui donnait une éternelle jeunesse. Balzac s'inclina bien gauchement, mais loin de s'en offusquer, le premier mot qu'elle dit à Mme d'Abrantès, fut :

— Comme il a l'air bon !

— Et ce n'est pas l'ordinaire des gens de lettres, n'est-ce pas, madame ? reprit en sourdine M. de Chateaubriand, le buste droit, guêtré de blanc, la rose à la boutonnière.

Balzac ne l'avait jamais vu non plus. Il le regarda, tout en répondant aux questions qu'on lui posait, car on l'entourait. M. Ballanche, qui était présent, parla le premier de la *Physiologie du mariage*. Il dit avec onction :



— C'est un livre pour défendre les femmes ; J'avoue que j'avais douté du sexe de l'auteur !

— Les femmes, reprit Mme Récamier d'une voix douce, ont grand besoin d'être défendues. Vous avez fait là, monsieur, œuvre excellente, et si spirituelle !

— M'auriez-vous lu, madame ? ne put s'empêcher de dire Balzac.

— Je crois bien, et il faut que je vous donne le livre, mon cher ami, fit-elle, tournée vers M. de Chateaubriand, qui n'entendit pas.

Il avait une main dans le gilet, comme l'Empereur. Il était grave, il rêvait ; et les cheveux épars sur son front s'harmonisaient à la liberté de sa cravate.

Balzac était heureux. Il alla vers la fenêtre. Le jardin était nu, puisque c'était l'hiver, mais le vent balançait des arbres aux belles formes, et il montrait des voix de jeunes filles. Tout seul, sans raison, on l'entendit qui riait :

— Qu'est-ce qu'il a ? dit à mi-voix M. Ballanche. Il est fou, ce défenseur des femmes !

— Non, non, et il a du talent, vous savez, mon ami, dit Mme Récamier à M. de Chateaubriand qui, cette fois, eut l'air d'entendre.

Il répondit même avec lenteur, comme s'il se réveillait d'un songe qui l'aurait transporté aux forêts d'Amérique :

— Oui, mais il a d'affreux bas bleus !

— Taisez-vous donc !... Monsieur Balzac, reprit-elle, venez un peu vous asseoir près de moi. Avez-vous de grands projets littéraires ?

— Oh ! oui, madame !

— Et est-ce indiscret de...

— Oh ! non, madame... Je voudrais être non seulement un conteur, n'est-ce pas !... mais... un véritable historien, historien des mœurs... et... et aussi un philosophe, qui guiderait les esprits... Car...

Elle l'écoutait avec sérieux, l'inspirant par son beau visage, où il y avait marquées tant de souffrance et de noblesse.

— Qu'elle est bonne ! Qu'elle est belle ! Qu'elle est imposante ! répétait-il avec feu, en sortant, à Mme d'Abrantès.

Puis il se retrouva seul, remontant vers sa rue Cassini, qui est sur une des buttes de Paris. On y respire moins de miasmes ; il y a plus d'air pour les poètes et les créateurs qui se sentent des ailes.

Cette visite à une femme qui était un des grands noms de la vie française venait d'apporter une clarté de plus à son destin. Il s'éclairait de tous côtés. Pourtant, la richesse n'était pas venue, mais malgré ses dettes il ne désespérait pas qu'elle vint un jour. Pourtant les trompettes de la renommée ne chantaient pas encore son nom aux quatre coins de l'univers ; mais il se sentait de la force pour devenir célèbre. Pourtant il n'avait pas connu l'amour d'une toute jeune femme qui vous donne sa beauté et son avenir ; mais un ange l'avait protégé, aidé, ennobli. Pourtant il n'avait pas eu de vraie jeunesse, car vingt ans sans le bonheur... Mais en cette heure de floraison il ne le regrettait plus. Il lui parut même qu'elle avait été retardée, simplement. Les chiffres des années ne comptent pas, puisqu'on ne sait quand on doit mourir. Et il songea à son père, qui



s'était endormi pour jamais, sans infirmités, à un âge avancé. Il se dit que si le même sort lui était réservé, il aurait le temps de faire de belles œuvres ; et c'était probable, puisqu'il se sentait robuste.

Comme il allait entrer dans le Luxembourg, quel-qu'un le héla, qui passait en cabriolet. Son éditeur Gosselin.

— Oh ! fit Balzac, l'œil animé et des couleurs aux joues, que je suis content de vous voir ! Je sors de chez Mme Récamier !

— Ah ! Ah !

— Elle n'a jamais lu un livre qui lui plût autant que la *Physiologie* !

— Parfait !

— Or, vous savez que je prépare pour vous un roman qui s'appellera *la Peau de chagrin*.

— Serait-il fini ?

— Non !... mais Mme Récamier, — je vous dis cela pour que vous en fassiez l'usage que vous voudrez, sachant mieux que moi les conditions d'une mise en vente, et comme il faut la préparer, — Mme Récamier m'a fait promettre que j'irais lui lire le manuscrit de *la Peau de chagrin*.

— Tiens, tiens...

Gosselin le félicita, dit encore : « Bon... Soit... On verra... » Ils se séparèrent.

Balzac entra dans le Luxembourg, et sous les arbres qui en d'autres saisons l'avaient entendu faire d'ardents et juvéniles projets, il dit joyeusement, en faisant tourner sa canne :

— J'ai idée, mon brave Honoré, que nous voici le pied à l'étrier !

## DEUXIÈME PARTIE

### LE

## TRIOMPHE DU GÉNIE



Rien dans une grande ville n'est plus émouvant pour l'esprit que d'y rencontrer ce qu'il n'espérait plus : un coin de province ou un air de campagne. Dans une cité où l'achat de dix mètres de terrain mange les économies d'une famille modeste, rien n'est touchant comme un espace libre, sans emploi productif. C'est un défi à l'apreté, un répit, un espoir comblé, dont l'âme a besoin. Là où selon la logique d'une société avide on devrait voir de hautes bâtisses le long d'une rue pavée, voici des potagers, une esplanade en terre battue, des arbres, un couvent. Serait-on à cent lieues de la capitale? On est à Paris. C'est le quartier de l'Observatoire, où Balzac habite depuis deux ans au printemps de 1831. Il ne remonte jamais vers sa rue Cassini sans qu'un flot de pensées vienne lui battre l'esprit. Il quitte la foule, le vide et la vanité : il retrouve sa solitude, pleine de souvenirs et fertile en leçons. Il sort du Luxembourg, tournant le dos au palais des Médicis ; son œil est ravi par un dôme qui est une couronne, le Val-de-Grâce, et de tout son cœur, il salue la mémoire d'Anne d'Autriche, puisqu'elle



avait tant de goût. Là où de vieux bonshommes pacifiques jouent aux boules, le long d'un mur lépreux, est tombé le maréchal Ney, tué par des soldats. Balzac est passionné pour ce héros. Quel drame !... Voici des palissades, quelques jardins chétifs, de l'humilité — de quoi tempérer l'orgueil et le luxe dévorants. Une grande demeure modeste à hauts toits de tuiles : c'est l'ancien Port-Royal devenu Maternité, la maison des naissances. Et de chaque côté du Val-de-Grâce, à droite, à gauche, des couvents où l'on médite sur la mort. De sa table de travail, Balzac entend les cloches des religieuses, et cet appel lui donne de l'élan pour faire une œuvre noble, pour être l'homme qui guide, pendant que des femmes prient. Ce quartier semble un désert ; l'âme pourtant s'y abreuve. Quartier des Enfants-Trouvés, de Cochin, des petits Sourds-Muets. Que de malheurs et de vices ! Hospices où l'on souffre, chapelles où l'on supplie, jardins de légumes qui font aimer la terre, près de l'Observatoire où l'on admire le ciel ; la vie enfin dans sa vérité, puisqu'il y a là la science qui cherche, à côté de la religion qui espère, et qu'on y voit la peine des hommes et leur mérite. Balzac disait romantiquement : « Je suis entre les Carmélites et l'endroit où l'on guillotine ! » C'était vrai : place Saint-Jacques, derrière le jardin des astronomes, tombait de temps à autre une tête de criminel. Ce trait infernal n'était pas pour lui déplaire. Il avait trouvé rue Cassini une retraite féconde.

Il faut dire qu'il était au printemps de sa vie. Tout germait, fleurissait ; il se sentait emporté par

un torrent de pensées. C'était même une abondance qui l'effrayait, car à force d'avoir trop, il n'utilisait plus : il était débordé. Il lui aurait fallu deux autres cerveaux, pour mettre en œuvre ce que proposait le sien. « Je devrais avoir la tête, soupirait-il, telle que les ruminants ont l'estomac. » Et le cœur battait en proportion ! Tout sollicitait le feu de son inspiration : un entretien, une lecture, une course dans Paris. Non qu'il prêtât l'oreille aux amis, qui disent toujours à un auteur : « Ah ! j'ai un beau projet pour vous ! » Mais il regardait vivre les autres, et un mot, un trait lui faisait apercevoir un monde. C'était comme une lanterne qu'il projetait sur l'ombre des vies les plus grises. Aussitôt surgissaient de mystérieux drames et des beautés cachées. Or, en inventant, neuf fois sur dix, il découvrait. D'ailleurs, son esprit avait vu ; il était sûr. Aucun besoin d'attendre l'observation des yeux ou des oreilles, qui dépend d'une chance ou d'une indiscretion. Le vrai poète est celui qui devine, dont l'esprit est assez fort pour créer juste. Il était ce poète-là. Et les maisons, les rues lui semblaient aussi claires que les visages : certaines avaient une grâce bienfaisante ; d'autres étaient répugnantes et hideuses comme le vice. Les choses ont les maladies des gens, leurs chancres et leurs lèpres. Il traversait Paris, tel un médecin ; portait sur les quartiers des diagnostics ; et par sa seule imagination, il était renseigné mieux qu'un policier. Cette extrémité de Paris qui s'appelait le faubourg Saint-Marceau, les rues et ruelles descendant de la rue Saint-Jacques vers le Jardin des Plantes



étaient pour sa curiosité particulièrement attirants. Il y avait là, à deux pas de chez lui, un dénuement qui semblait cacher toutes sortes de secrets : là des rentiers achevaient leur vie ; des étudiants commençaient la leur ; par familles, par grappes, des ouvriers s'entassaient dans d'immondes habitations ; et tout cela sur la lisière du Muséum, où la science étiquetait les espèces animales : « Voilà pourtant des espèces humaines qu'il serait aussi utile de classer ! » pensait Balzac.

Un soir, il revint enivré. Il avait découvert, dans la partie basse de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, une maison dont l'indigence crasseuse et la morne désolation lui parurent les lieux exacts d'un drame, dont l'histoire sourdement s'organisait dans son esprit. Il tourna autour. Il était ravi. Voilà plus d'un mois qu'il cherchait cette ignominieuse pension de famille, où un personnage, dans une atroce misère morale, pourrait aussi être la proie d'une détresse matérielle, qui, étreignant le lecteur, le secouerait comme la vue du sang au théâtre. Eh bien, il l'avait trouvée ! Il l'avait devant lui. C'était elle ! Peu importait qu'il n'y eût pas, en effet, *Pension de famille* au-dessus de la porte. C'était une erreur de la destinée ; il la réparerait. Il dévorait des yeux la rue, les murs, le jardin. Il voyait la fenêtre de son bonhomme, dont il avait déjà trouvé le nom : « Goriot. »

— Il sortira par ici... et tournera à gauche... pour aller chez sa fille, Mme de Restaud...

— Eh là ! le gros père ! N'écrasez donc pas le monde !

C'était une marchande d'habits qui criait en le voyant reculer. Il avait pris du terrain pour voir à distance et il venait de mettre ses deux pieds dans le ruisseau. Il se retourna sur la bonne femme, et rit, mais d'un rire énergique qu'à elle seule elle ne méritait pas. C'est qu'avec la rapidité de l'éclair, son imagination venait de lui montrer un nouveau trésor ; il riait de contentement et murmura :

— C'est elle !...

Sa logeuse ! la tenancière de la pension, il l'avait là sous la forme de cette commère moustachue, avec qui il engagea tout de suite la conversation, afin de tenir de cette bouche populaire un accent, un certain rythme, qu'il n'aurait plus qu'à continuer pour créer le personnage complet. La bonne femme était abondante : il eut plus qu'il n'avait demandé.

Il rôda ensuite dans les rues d'alentour comme pour en établir la carte. Les pavés, la place des lanternes, telle boutique, une tête d'habitant, il mettait tout dans sa mémoire. Mais il regarda sa montre, dont la grosse chaîne pendait sur son gilet :

— Hé ! hé ! C'est ce soir que j'ai ma Muse, mon spiritualiste et mon quincailleur à souper !

Il s'en revint par la Bourbe. Le temps était beau ; la boue sèche ; il marchait allégrement ; et toutes les choses qu'il venait de voir reparaissaient sous son front dans la forme nouvelle que sa riche sensibilité leur donnait déjà. Bien changées, leurs valeurs ! C'était, au lieu du soleil, une lumière spirituelle qui les éclairait maintenant. Le rêve, en un rien de temps, était passé sur la réalité : il avait



suffi que ce diable d'homme passât lui-même. Bien mieux, dans ce paysage parisien, recréé selon sa vision, c'est-à-dire soumis à ses désirs et à sa volonté, ses personnages s'animaient, agissaient; il voyait les scènes essentielles, et les mots typiques, inscrits dessous comme des légendes. Avec quelle allégresse il se mettrait à ce travail, dès qu'il aurait achevé ce qu'il avait en train! Ce serait, dans son genre, un roman moderne, aussi pathétique qu'une tragédie de Sophocle, et, en 1900, peut-être qu'on dirait « Goriot » comme on disait « Œdipe » ou « Antigone ». Il fallait que cet humble bonhomme, cette épave sociale devînt une figure symbolique, l'image d'un sentiment humain développé jusqu'au malheur, au sacrifice. Un père tué par ses filles, par l'ingratitude de ses enfants, à qui il a donné leur vie, à qui il redonne la sienne. Du petit peuple, ce père; et les filles, des dames grâce à leur beauté, qui les a fait s'élever jusqu'aux sphères supérieures de la société. Le père, un imbécile, un cerveau d'animal; mais le cœur possédé, jusqu'à en mourir, par l'amour paternel; les filles, des corps fascinants, des cervelles d'enjôleuses, pas l'ombre d'âme. Ah! s'il pouvait, dès le lendemain, commencer cette magnifique histoire!

Mais... il fallait d'abord finir *la Peau de chagrin*. Encore cinquante feuillets. A raison de dix par jour, dans cinq jours il s'attellerait peut-être à son bonhomme Goriot!... Les amis n'ont pas de flair; ils viennent toujours quand on se passerait si bien d'eux! Rentrer pour recevoir, alors qu'il vivait des heures d'unique lucidité. Il lui semblait que s'il

avait pu prendre sa plume, il aurait jeté sur le papier, dans la soirée, le tiers de ce roman — quitte, après, à le laisser; mais le premier jet est de telle importance. C'est un meurtre d'arrêter l'inspiration, de la contredire et de répondre: « Non! » quand elle ne demande qu'à créer, à produire, à ajouter de l'humanité au monde de Dieu!

Il arrivait rue Cassini. La cloche des Carmélites tintait pour l'angélus. Il monta dans sa chambre, ouvrit sa fenêtre et dit: « Saintes femmes, priez le Seigneur pour qu'Honoré de Balzac ait du génie! »

Il avait dit de Balzac, et peu de jours avant, il avait signé déjà avec cette particule un article dans *la Mode*.

Ses yeux embrassèrent les vingt arpents de jardins qui s'étendaient devant lui, s'en allant au delà de la route de Sèvres, jusqu'au dôme brillant des Invalides. C'était la grande paix riche des soirs de juin. Les arbres hauts cachaient de leur feuillage foisonnant les maisons basses. On respirait un air d'une tiédeur fécondante. Mais il se sentait lui-même tellement plus abondant que cette printanière saison! Elle profitait seulement de l'ordre du monde; tandis qu'il possédait l'esprit, l'esprit et le verbe, qui, seuls, donnent une portée et un sens à la création.

Il se retourna. Il avait sur sa table un petit cahier cartonné vert, de la noble couleur des lauriers. Sur ce cahier, il inscrivait des pensées de l'Empereur, chaque fois qu'il en rencontrait une nouvelle pour lui. Il dit, la main sur le cahier:

— Il faut faire dans le domaine de la pensée



ce qu'il a fait dans la réalité : mettre de l'ordre !

Il était échauffé par sa course et par toutes ces idées exaltantes qu'il remuait. Il ôta sa redingote et enfila une robe de moine toute noire, qu'il serra sur la taille d'une cordelière toute rouge. L'annonce d'une sombre activité ! Puis il appela Rose, sa servante. Elle apparut. Elle avait un plat visage, la marque d'une conscience sans replis : de grands pieds et de larges mains, l'indice d'une âme rude au travail. Il dit :

— Qu'avez-vous fait, Rose, pour le souper ?

— Parbleu ! répliqua Rose, ce que monsieur m'a commandé.

— Et qu'est-ce donc ? fit Balzac.

— Du bouilli.

— Du bouilli ! Par exemple ! Et ensuite ?

— Une salade.

— Diable ! Et après ?

— Dame, des huîtres.

— Que vous servez d'abord ?

— Non pas ! Monsieur ce matin, m'a dit que « c'est pour finir » !

— Rose, vous êtes sublime ! Avez-vous fait du café fort ?

— Oui, monsieur.

— Vous le servirez au dessert, mais vous en ferez d'autre, beaucoup plus fort.

— Bien.

— Que vous ne servirez pas, que vous mettrez sur ma table, qui m'attendra, et dont j'aurai besoin cette nuit, quand mes invités seront partis.

— Monsieur, on a sonné...

— Allez ouvrir. Ne faites pas entrer. Je descends au jardin.

C'était « la Muse », comme il disait. C'était George Sand. Il ne se fit pas attendre. Elle fut intimidée par sa tenue, et elle le trouva assez admirable. Il avait le cou très blanc : sa robe le lui dégagait ; et c'était un contraste amusant que cette chair claire sous un visage haut en couleur, où le sang vif circulait, trahissait la pensée, au-dessus du domaine de l'activité digestive. Balzac voyait George Sand pour la troisième fois ; et il avait eu le temps de se fâcher et de se remettre. Il restait assez dominateur : il présentait un bas bleu, il se méfiait. Seulement le visage d'ivoire de cette jeune femme, ses yeux de bronze vivant, ses narines dilatées et cette bouche rouge, sensuelle, le captivaient au plus haut point. Il n'était donc pas fâché de la recevoir. Et puis il sentait qu'elle l'adorait ou qu'elle l'enviait. Elle disait « Maître » d'un ton bëlant. Et il songeait : « Elle ne le pense peut-être pas... et... et encore, comment pourrait-elle m'appeler ? »

Afin de ne pas perdre le fil de ses idées, — c'était l'important, — il ne lui demanda pas ce qu'elle avait sur le chantier (elle venait de publier *Indiana* qu'il n'avait pas lu et ne voulait pas lire : est-ce qu'il avait le temps !) il continua de songer tout haut à sa pension de famille de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et se mit à en imaginer les pensionnaires. Elle s'amusait. Elle dit :

— Vous avez vu tous ces gens-là ?

Il répondit :

— Que préférez-vous ? Que je vous dise oui ou



non? Si je réponds oui, vous penserez : « Il n'a guère d'esprit d'invention! » Si je réponds non, vous direz : « Il me trompe! »

Elle fit dans un sourire énigmatique :

— Je ne poserai plus de question. Continuez.

Là-dessus Thomassy entra, le timide et charmant mystique, qui des bureaux de la préfecture du Cher était passé au tribunal de la Seine, où il siégeait comme juge. Il avait toujours une tendre affection pour Balzac, et il arrivait se disant :

— Pourvu qu'il soit seul!... Il gâche sa vie à écrire des histoires romanesques. Je sens que j'ai ce soir des arguments qui bouleverseront son cœur.

— Tiens, Thomassy! cria Balzac. Asseyez-vous là, mon bon! Je racontais à Mme Sand ma dernière découverte de romancier, dans un quartier que j'aime follement!

Et il recommença, enrichissant sa seconde version de détails qui ne lui étaient pas venus la première fois, parce qu'il n'était pas assez échauffé sans doute. Il les sentit éclore en lui si soudainement, avec tant de bonheur et de naturel qu'il se dit : « Il ne faut pas perdre cette bonne chaleur!... La création de l'esprit est un mystère! » Et il ne cessa plus de parler.

M. Dablin, le bon quincailleur, qui aimait les artistes, vint bientôt se joindre au groupe. Malice de Balzac. Il se disait que George Sand devait être avide de rencontrer des écrivains, des penseurs, des intellectuels! Et il avait repêché ce brave homme, qui n'avait pas tellement vieilli depuis dix ans, le temps où il venait en toute affec-

tion apporter une plaque de cheminée dans la mansarde de la rue Lesdiguières.

Rose, d'une voix sans timbre, annonça que le bouilli était sur la table. Le moine noir se leva :

— Madame et Messieurs, au travail!

Et on rentra.

— Cher petit père Dablin, dit Balzac en entamant le bœuf dont les morceaux tombaient d'eux-mêmes, avec un couteau pour égorger un porc, que pensez-vous, je vous prie, de ce que pendent les critiques sur moi?

Dablin ne pensait pas, n'ayant rien lu.

— Et vous? balbutia-t-il.

— Moi, dit Balzac, commençant par avaler d'un trait un verre de vin blanc des coteaux de Saché (Saché, Indre-et-Loire, messieurs! Sachez-le bien!) moi je n'en ai lu qu'un qui m'admirait, mais mal!... Avez-vous remarqué, madame (il regardait George Sand et s'arrêta, parce que c'était lui qui remarquait soudain son front puissant et volontaire, couronnant ses prunelles méditatives), avez-vous remarqué un article d'un M. Hippolyte Castille? Beau nom pourtant!... Thomassy, pourquoi refusez-vous de boire? Vous pleurez Charles X? Moi aussi, malheureux, mais précisément, je m'enivre afin d'oublier Louis-Philippe!... Oh! j'ai fait de la peine à Mme Sand et à M. Dablin : je m'en excuse; je les ai réunis, sachant qu'ils se plairaient... Qu'étais-je donc en train de dire?... Oui, M. Castille Hippolyte m'admire, mais il prétend qu'à l'opposé des maîtres, lesquels ne s'attachaient qu'aux généralités, je ne



prends, moi, que des exceptions ! Qu'en dites-vous, mon petit père Dablin ?

Le quincaillier bredouilla :

— Moi, mon Dieu...

— Rose, appela Balzac, le second service ! Et les vins adéquats !

George Sand écoutait et se taisait ; elle avait un sourire triste.

— Madame, dit Balzac, je vous ennuie, je le vois, en parlant des critiques. Vous préférez ceux qui créent ? Ils ne sont pas plus intéressants ! Il y a dix hommes par siècle, et encore ! Le reste, encombrement ! Tous ces gens qui publient travaillent au hasard. Ont-ils du talent ? Je vois l'œil ému de mon petit père Dablin qui veut leur trouver du talent. Soit ! Mais qu'est-ce que cela, sans une forte volonté qui coordonne, compose, qui fabrique un ensemble. Pour dominer les autres, vous le comprenez bien, il faut d'abord savoir ce que les autres ignorent : où l'on va !

— Ainsi, selon vous, dit timidement Mme Sand, il n'y a personne à notre époque...

Il pensait : « Si, il y a moi ! », et ses yeux l'exprimèrent.

— Même Victor Hugo, dit Mme Sand...

— Ne sait pas où il va ! dit Balzac.

— Ah ! pardon !...

— Madame, est-il poète, auteur dramatique, romancier ? *Les Orientales ! Hernani ! Notre-Dame de Paris !*

— Ce ne sont peut-être, dit Mme Sand, que les expressions diverses d'une même pensée.

— Elle n'est pas claire ! proclama Balzac. Et la preuve, c'est qu'il ne peut pas faire un livre sans préface. Le livre doit être écrit pour expliquer une chose. Or, lui, d'abord, explique le livre !

— Ainsi, dit Mme Sand, vous ne ferez jamais de préface ?

— Si j'en fais une un jour, dit Balzac, je jure que je m'efforcerai le lendemain de la supprimer ! Madame, nous devons éclairer le peuple. Nous devons construire devant lui et pour lui. Tenez, vous me demandiez s'il y a quelqu'un à notre époque ?... Oui, il y a un grand poète !

— Musset ! dit M. Dablin.

— Lamartine ! fit Thomassy.

— Il y a Cuvier, mes amis ! dit fortement Balzac. C'est le seul ! C'est le géant ! Avec quelques os blanchis, il a repeuplé des mondes, il a recréé la vie de plusieurs milliers de siècles ! Si vous êtes embarrassés pour boire à la santé d'un grand homme, je vous donne toujours son nom !

Il leva son verre. Ses yeux étincelaient. Il avait le feu aux joues. Mais son front restait magnifiquement blanc, comme s'il ne concevait que des idées olympiennes, négligeant les autres.

On avait vidé trois bouteilles. Il les montra :

— Nous ne buvons pas !

Quand on eut mangé six douzaines d'huîtres, il fit voir les écailles :

— Qu'est-ce que vous avez ce soir ? Personne n'a faim ?

Il ordonna d'assaisonner une seconde salade. Après les huîtres, il réclama le bouillon.



— Comment, dit-il, il n'y a plus de vin de Saché? Rose, envoyez à M. de Margonne douze pigeons voyageurs tout de suite! A douze, ils peuvent rapporter quatre bouteilles. Soixante lieues, nous les aurons au petit jour! Et nous allons, en attendant, respirer et deviser sous la lune!

Ce qu'il appelait deviser, c'était poursuivre son monologue. On descendit s'asseoir sous les clématites et les chèvrefeuilles en fleurs, qui répandaient un parfum sucré. Thomassy était rêveur.

— Mon pauvre Thomassy, dit Balzac, je comprends que vous ne soyez pas heureux sous un gouvernement sans plan, sans force et sans idées! Mais, laissez-moi faire. Si vous saviez ce qui se prépare pour ce cher Honoré, à Cambrai et à Angoulême...

— Vous présenteriez-vous? dit Thomassy.

— Je me présente, dit Balzac, avec un programme d'ordre et de force. Ce que Napoléon fit avec de la poigne, Louis XVIII avec de la ruse, l'un à cheval, l'autre en voiture, voilà ce qu'il faut reprendre! Le peuple attend un chef!

— Alors, dit doucement Mme Sand, vous... vous lancez dans la politique. Et vous... laissez la littérature?

— La littérature! fit Balzac en soufflant, en haussant les épaules, en ouvrant le col de sa robe, mais, madame, cela n'existe pas, la littérature! Il y a la vie, dont la politique et l'art font partie. Et je suis un homme qui vit, c'est tout!... qui fait sa vie... voilà!

— Oui, mais le plan, le plan bien clair...

— Ah! ah! je vous jure qu'il l'est! fit Balzac,

riant de la bouche, des poumons et du ventre, il l'est, et aussi clair que la lune ce soir! Regardez comme elle est belle, royale, énorme, en or! Elle nous regarde avec amour! Elle couve M. Dablin! Elle l'enveloppe; elle le dore!... Moi aussi, ma parole! Est-ce signe de richesse?... je n'en serais pas surpris... J'ai en tête deux ou trois sujets de livres, qui s'adressent à un immense public...

— Ce que vous me contiez sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève? dit Mme Sand.

— Du tout! Autre chose! Je veux écrire un roman qui s'appellera *la Bataille*. Il sera prodigieux! Le résumé de toutes les guerres! Cela commencera par un grondement de canon. On sera dans la poudre dès la première ligne; et on n'en sortira qu'à la dernière, avec le cri de la victoire! Le lecteur sera pris dans le combat comme le soldat, mais le soldat se bat et ne voit rien : le lecteur verra. Il y aura tout : l'effort, le sang, les morts, les blessés, les généraux, les héros, les lâches, la comédie dans le drame, le petit détail, la vue d'ensemble, et, dominant tout, Napoléon avec son chapeau sur l'horizon, dans le soleil formidable!

— Fait par vous, ce peut être étonnant, dit Thomassy.

— Je le crois, dit Balzac. Je me sens au point. J'ai plus d'idées que je n'en peux contenir. Il me vient plus de mots que je n'en peux écrire. Je vois maintenant, et je devine... Ah! et puis je ferai aussi la suite de *la Bataille*, l'homme qu'on croit mort, dont la femme est remariée, et qui revient, et qu'on ne veut pas reconnaître! Mes enfants, nous avons



vécu, nous vivons encore une épopée inouïe ! C'est même la plus belle qu'il y eut jamais ! Thomassy, ne proteste pas ! Malgré le gouvernement qui est une lavette, tout est magnifique ! Nous sommes à un carrefour. Quel danger ! Mais quel pittoresque ! Quelle passionnante mêlée ! Quel travail j'ai devant moi ! Je n'y arrive malheureusement pas : les journées sont ridiculement courtes. Et il faut dormir ! Pourquoi dormir ? La science se doit de trouver tout de suite le moyen de reposer en un quart d'heure des hommes comme moi !

— Juste ciel ! soupira M. Dablin, il veut nous supprimer la nuit et le lit ! Mes nuits, mon lit !

— Non ! non ! je vous les laisse ! dit Balzac. Mais moi, je suis comme la lune et les astres : je ne puis m'arrêter d'éclairer... Malheureusement, cela ne m'empêche pas d'avoir soif. Parbleu ! nous n'avons pas mangé de fruits ! Au mois de juin, quelle folie ! Rose, mon enfant, des fruits ! Vous n'en avez pas ? Allez en acheter ! Les boutiques sont fermées ? Courez en cueillir ! Où ? Dans les vergers du Mont-Parnasse ! Et si vous trouvez une Muse par la même occasion, vous l'amènerez à Mme Sand, qui a du goût pour le personnel littéraire. Voilà ! Filcz !... Mon petit père Dablin, avez-vous lu dans la *Silhouette* mon article *Sur un pantalon de poil de chèvre* ? On jurerait que j'avais vu le vôtre, ce soir. Madame Sand, combien de temps avez-vous mis à apprendre le français ? Moi, sept ans ! C'est une chose qui reste très peu connue en France. Voyez M. de Lamartine : charmant troubadour ! Mais il ignore sa langue. Ah ! que c'est dur d'écrire ! J'ai

fait sept romans, rien que pour apprendre mon métier. Un pour m'exercer au dialogue ; un pour savoir faire une description ; un pour bien grouper mes personnages ; un pour que chaque chose fût à sa place, etc., etc. ! Et si je suis ce que je suis... et surtout ce que je vais être, je ne le devrai qu'à moi, à ma volonté ! Mais il faut être grand ou n'être pas. On se demande, en voyant la masse des humains ordinaires, pourquoi ils vivent, dans quel but, quel intérêt ils y prennent.

— La Touche a fait devant moi la même remarque ! se permit de dire M. Dablin.

— C'est bien étonnant, dit Balzac, il fallait qu'il fût malade, car, dans son état ordinaire, il ne dit rien de sensé !

— Vous... n'êtes donc plus amis ? dit M. Dablin, confus.

— Nous n'avons plus cet honneur ! reprit majestueusement Balzac, et je n'ai pas besoin de vous dire que je m'en moque comme de cela ! (Il fit claquer son ongle sur sa dent.) Je n'ai plus le temps de m'attarder à des détails de ce genre. (Il avait desserré sa cordelière rouge.) Lui n'a rien à faire. Il s'est occupé toute sa vie de vétilles. Moi, j'ai une œuvre ! (De ses bras allongés, il s'empara de tout le dos de son banc.) Cette Rose ne rapportera pas de fruits ! Fille honnête et bornée ! Et il n'y a plus de vin... Voulez-vous encore des huîtres ? Ou du café, du café très fort, de quoi faire sauter les crânes qui ne sont habités que par des idées tranquilles ! C'est inouï que dans une grande cité on ne puisse avoir des fruits la nuit. Je porterai la question



devant le juge de paix. Ah ! voilà encore un sujet admirable : le *Juge de paix* ! Il y a longtemps que j'y songe : le juge de quartier, modeste, tout humble, qu'un homme riche n'arriverait pas à corrompre, ni par des dîners, ni par la peur. Et je le montrerais dans une affaire de rien, déployant les plus hautes vertus !

— Ah ! oui... sous votre plume, dit Thomassy, cela pourrait être une œuvre importante.

— Et pour le peuple ! dit Balzac, car le vrai penseur, le vrai philosophe — or il n'y a que lui qui soit digne d'écrire — s'adresse au peuple...

— Mon Dieu ! Minuit moins dix ! fit George Sand, qui regardait sa montre dans un rayon de lune, je vais manquer mon coche à l'Odéon.

— Minuit moins dix ! Vous ne le manquerez pas ! (Il resserra sa ceinture.) Rose, les flambeaux d'argent !... Madame, je suis honoré de vous avoir vue chez moi, et d'avoir discuté avec vous ce qui fait la vraie grandeur d'une destinée. Nous sommes d'accord sur la conclusion, n'est-ce pas ? Une grande tâche, sentir Dieu derrière soi, s'abandonner à lui... Passez, je vous prie : je vais vous éclairer.

— Vous ne pouvez pas sortir dans cet accoutrement ! bredouilla le quincaillier.

— Si, mon petit père Dablin ! Ma robe est de la couleur de la nuit, avec le trait de feu du couchant sur la ceinture. Allons ! Je vous accompagne jusqu'à la Bourbe !

Et tenant un flambeau dans chaque main, il continua de parler en les précédant. Eux, ne l'écou-

taient plus. George Sand marchait entre les deux hommes et chuchotait d'une voix mince :

— Je connais l'histoire de La Touche. Ce n'est pas Balzac qui a raison... Comme lui a dit La Touche : « Que vous soyez l'inventeur du roman physiologique, que la terre, la mer et le ciel vous aient attendu pour être décrits, soit, je le veux bien ! mais j'aimerais encore mieux pour vous que vous soyez bon garçon ! »

— Oh ! cela, madame, dit Thomassy, c'est injuste ; si vous le connaissiez bien !...

— Il éclate d'orgueil ! dit Mme Sand.

— La noblesse a péri en 89, fit d'une voix forte Balzac qui se retournait ; mais, en tant que privilèges : il reste la noblesse du mérite personnel !...

Il refit en avant vingt pas vigoureux.

— Moi, j'ai confiance en lui, en sa force, en son avenir ! dit le quincaillier.

Balzac fit encore un demi-tour.

— Madame Sand, si vous manquez le coche, profitez de cette nuit de lune, descendez jusqu'au Pont Royal, et sous l'arche de la berge, attendez le jour : c'est féérique !

A la Bourbe, il dit :

— Adieu, vous tous, gens bien nés et qui avez la chance de connaître M. de Balzac... Ne riez pas, mon petit père Dablin. La quincaillerie ne sera rien, si, un jour, je ne peins pas un quincaillier ! Bon retour ! Que Dieu vous garde ! Je vais travailler.

Il remonta chez lui, sous les arbres, d'un pas



pressé. Les bougies avaient coulé partout sur sa robe. Il l'enleva, la jeta dans un coin, dit : « Monsieur Buisson, tailleur, vous serez prié de dégraisser ! » Puis il en mit une autre, qui était blanche, avec une cordelière noire. Il but une grande tasse de café, et appela :

— Rose ! il n'est pas assez fort ! Jamais assez fort !... Rosel... Elle est couchée, toujours couchée !... Toujours dormir ! L'humanité ne peut pas progresser ; ce sont les mêmes qui font tout ! J'ai dix articles de commandés pour cette semaine !... Et il faut aller au mariage de Delphine Gay, à Saint-Roch... Encore une journée de perdue !... Il me faudrait un cabriolet... Mais je l'aurai. Le mois prochain, je vais gagner des sommes énormes. Et dans six mois, je pourrai peut-être rembourser la grosse partie de mes dettes... surtout si je fais *la Bataille et le Juge de paix*. Pour le bonhomme *Goriot*, il vaut mieux que j'attende. C'est tellement prodigieux ! Ce sera dans mon œuvre une cariatide !

Il se versa une deuxième tasse de café :

— Aucun goût ! Il faudra que je l'achète et que je le fasse moi-même !

Il approcha un flambeau d'un petit Napoléon qu'il avait sur sa cheminée, le contempla en ayant l'air de solliciter son regard, comme s'il se mesurait avec lui, et dit :

— Quel homme ! Il a tout fait, et on le représente les bras croisés !

Puis il s'assit à sa table, où il écrivit deux lignes rapides sur un bout de carton blanc, qu'il vint glisser

entre le manteau impérial et la garde de l'épée. Et il rit de tout son cœur, d'un rire victorieux.

Il avait écrit sur le carton :

*« Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume ! »*



En cet état d'esprit triomphant, il ne ressentit aucune surprise à trouver un jour de septembre, chez son éditeur Gosselin, la lettre d'une grande dame qui lui signifiait son admiration. Lettre non signée, mais le papier, l'écriture, le ton attestaient une provenance noble. Il pensa : « Voilà qui est parfait... et naturel. Cela devait arriver. D'abord, je le mérite. Ensuite, si la Providence a des vues sur moi, il convient que j'entre dans les salons du faubourg Saint-Germain ! »

Puis, comme il avait quelque suffisance et qu'il ne concevait pas le bonheur solitaire et muet, il parla de sa lettre à son ange gardien, Mme de Berny.

— Ah? ah? fit celle-ci... Montre.

— Je ne la promène pas sur moi, dit Balzac.

— Ou tu me la caches, soupira Mme de Berny. Ne fais pas cela, mon chéri ! (Elle l'implorait avec un visage douloureux.) N'oublie pas ce que tu dois à mon pauvre cœur !... Pourquoi, mon Dieu, le ciel n'a-t-il pas voulu que nous vivions ensemble, — loin du monde? Ma tendresse t'aurait suffi, et tu

n'aurais même pas ouvert les billets doux de ces dames inoccupées...

— Pourquoi inoccupées? fit Balzac. Parce qu'elles me lisent?

— Parce qu'elles t'écrivent ! Ah ! cher ami de ma vie, je voudrais voir les têtes de ces femmes !

— Ainsi, dans ton intransigeance ou ta jalousie...

— Dans mon amour ! Contente-toi du mot juste.

— Ainsi, tu n'admetts pas qu'il y en ait une seule de bien?

— T'ai-je écrit, moi?... Crois-moi, gentil, en écoutant ton cœur et pas ta vanité. Ton cœur est bien plus grand, quand tu veux ! En te parlant de la sorte, ce n'est même pas notre amour que je défends. Je vois plus haut. Je pense à ton talent. Elles te le gâcheront, m'ami. Elles veulent toutes s'attacher un homme célèbre. Prends garde, si tu aimes vraiment la gloire, à la gloriole féminine !

Quand il fut parti, les larmes aux yeux, elle se regarda dans son miroir :

— L'avenir ne peut être à moi : je ne suis plus qu'une vieille et faible chose... Mais j'ai eu tout son cœur, et personne ne me volera mon passé !

Et lui, s'en retournant rue Cassini, pensait :

— Elle ne se souvient pas qu'hier elle a eu tout. Elle veut encore demain : c'est de l'abus !

Et aussi :

— Elle parle de mon talent !... Mais j'ai besoin de l'enrichir ! Il ne faut pas changer dramatiquement en trahison de simples nécessités artistiques.

Sophismes sur sophismes. A force d'énoncer des raisons mauvaises et d'entendre chaque fois sa



conscience qui répondait : « Es-tu bien sûr ? » il laissa la lettre de l'inconnue quelques semaines sans réponse. Après quoi, ne se souvenant plus avec précision d'avoir tort, il écrivit : « Madame, donnez-moi votre nom, je vous en supplie ! » Ce fut assez d'une prière ; elle répondit : « *Marquise de Castries, rue du Bac.* »

Il eut un éblouissement.

— J'avais deviné juste !... Voilà ce qu'elle appelle une femme de rien !... Le mieux est de ne plus lui parler de cette histoire... qui me fera faire un pas considérable dans le monde de Paris. Pauvre chère ! Elle a pourtant toutes les noblesses du cœur, et elle possède par son mari une particule, âgée déjà de cent cinquante ans, mais elle ne discerne pas l'importance sociale de cette vieille, vieille noblesse, si dignement enfermée dans le faubourg Saint-Germain. Là où elle a raison... c'est que je dois être prudent. Ma situation l'exige. Une grande dame m'admire et me donne son adresse. Ce n'est pas une raison pour courir la voir. Je dois attendre qu'elle me dise : « Eh bien ! Qu'attendez-vous ? »

Il eut la force de le faire, et ce n'est que le 28 février 1832 qu'il se rendit sur invitation à l'hôtel de la rue du Bac. Mais, cette fois, il était dévoré d'envie de la voir. Il avait interrogé vingt personnes sur elle. Il savait que c'était une grande dame, qu'elle vivait séparée de son époux, qu'elle était fort belle, et qu'elle avait connu l'amour en dehors du mariage, avec le prince Victor de Metternich, de qui même elle avait eu un enfant. Il n'en fallait pas tant pour enflammer Balzac.

Le 28, à trois heures de l'après-midi, il pestait fort : il avait loué une voiture qui ne venait pas. On lui remit une lettre. Ce n'était pas un contre-ordre : le timbre était de Pologne. Par exemple ! Est-ce qu'il avait une admiratrice si lointaine ? Justement ! La lettre venait d'une femme, d'une femme qui l'avait lu, bien lu, qui était enthousiasmée par ses premiers livres, et signait *l'Etrangère*. L'écriture était régulière, fine, sans audace, un peu institutrice, mais le style charmant, ému, poétique : il y avait de l'âme et une indéniable sincérité. Il sourit :

— Eh ! mais... toute l'Europe s'en mêle ! Je vais raconter cela rue du Bac : cela ne fera pas mal...

— Monsieur, la voiture est là.

— Enfin !

Un dernier coup d'œil à sa toilette : il portait une redingote neuve, vert Louviers, et un gilet de cachemire. Et il dit :

— Cocher, au galop, mon ami, vous êtes en retard !

A peine la Bourbe passée, il était dans la portière :

— Ils ne marchent pas, ces chevaux ! Ils sont mourants !

Puis, allongé sur la banquette :

— Ce serait un coup de maître, une alliance entre le faubourg Saint-Germain et Honoré de Balzac ! Deux forces qui ont besoin l'une de l'autre... Eux surtout, il faut qu'ils fassent attention et prennent modèle sur les lords anglais. Ceux-là savent, comme personne, s'assimiler les richesses, et recéper leur vieux tronc aristocratique !



La voiture s'arrêta.

— Ah ! fit-il content, nous y sommes tout de même ! On n'a pas mal marché !

Il donna un bon pourboire, en disant :

— Quel quartier ! Le silence !... la retraite !... On sent que cette aristocratie est la tête et la pensée !

Puis il pénétra sous la voûte de l'hôtel, murmurant :

— A nous deux !

Mais un timbre retentit comme il arrivait dans la cour, et la porte du perron s'ouvrant, deux domestiques lui prirent si hâtivement son manteau, qu'ils lui firent perdre sa hardiesse. Il crut voir un geste de l'un d'eux, poussa une porte et ouvrit un office rempli de balais. Il grommela, eut un regard furieux, et l'un des valets lui désigna l'escalier. Il y avait des tableaux le long de la muraille : il ne vit pas ce qu'ils représentaient. Il traversa une vaste bibliothèque, et on l'introduisit dans le boudoir de la marquise, qui était étendue sur un divan, dans un peignoir de cachemire brun. Il vit au premier regard qu'elle avait les cheveux d'un blond hardi et une petite figure de poupée. Il s'inclina. Elle dit :

— Que je suis contente de vous voir, monsieur de Balzac ! Hélas ! mauvais jour ! Vous me trouvez souffrante.

Il y avait là, dans une bergère, un monsieur à favoris, tout vêtu de noir. Balzac dit :

— Madame, ne voyez pas de médecin : vous guérirez !

— Docteur, dit la marquise au monsieur noir, vous entendez ?

— Oh ! madame, bredouilla Balzac, c'est... une plaisanterie innocente...

Décidément, il ne faisait que des impairs ! Le sang lui monta aux joues.

Le monsieur se leva, dit :

— Marquise, mes hommages. A demain.

Et, sans un regard pour Balzac, se retira.

Le temps que la marquise fit avec lui trois pas jusqu'à la porte, Balzac promena ses yeux sur les objets de la pièce, et fut ravi. Sur les tables, ces mille bibelots délicieux dont une femme élégante raffole, flacons, éventails, tabatières ; des meubles rares du dix-huitième ; un tapis qui était une volupté aux pieds comme aux yeux, et partout cette suprême aisance dans le bien-être, qui est la marque de nobles habitudes, grâce à une richesse longtemps possédée. La marquise revint s'asseoir :

— Nous allons être tranquilles pour causer.

Il aperçut alors la finesse de traits et le ton rosé délicat de ce qu'il avait appelé une tête de poupée. Quel petit front charmant ! Il n'y manquait qu'une couronne... Était-elle vraiment blonde ? Non, rousse, avec de très beaux feux. Elle avait un petit menton rond et une fossette, une bouche innocente, des yeux impertinents. Ces yeux rendirent à Balzac son assurance, lorsqu'elle dit :

— Je désespérais de vous voir !

Il répondit avec un accent de vérité parfaite :

— Madame, j'ai une vie de travail acharné. Le travail est tout pour moi. Je ne sors jamais !



— Oh ! oh ! fit-elle, monsieur de Balzac, n'exagérez pas ! Vous étiez, il y a quinze jours, chez le baron Gérard.

— Pour voir des David, madame !

— Et mardi, chez mon amie la marquise de la Bourdonnaye.

— Madame, je n'y suis resté qu'une heure !

— Je ne vous reproche rien, mais... j'étais jalouse !

Elle prononça ces mots d'une petite voix de tête glacée. Il se dit : « Maîtresse femme ! »

— Votre Pauline, reprit-elle, dans *la Peau de chagrin*, a-t-elle eu un modèle dans la vie ?

— Ah ! pensa-t-il, je la tiens, je vais l'éprouver. En grand comédien, il baissa les yeux.

— Madame, Pauline existe, et elle est encore plus belle !... Si j'en ai fait une illusion, c'est pour ne rendre personne maître de mon secret !

La marquise avait son passé : il tenait à lui signifier tout de suite qu'il avait le sien ; et il la crut décontenancée, mais c'est lui qui était jaloux.

Elle simula une grande considération pour tous les livres de Balzac, « même cette *Physiologie du mariage*, que certains... »

— Oh ! madame, dit Balzac, j'ai subi là le sort des postes avancés. J'ai été criblé de balles. Mais je suis un blessé heureux de ma peine, si c'est vous qui me soignez ! Que c'est bien de m'avoir fait venir ! J'ai si peu d'appuis sincères. A nous, artistes, où sont nos vrais amis ? Cachés ! Perdus ! Nous les ignorons toujours. Comment moi surtout les connaîtrais-je ?

Et il reprit le thème de son travail effrayant :

— Je me couche à six heures, quand vous commencez à briller dans les bals, à vivre pour la poésie : alors, moi, je m'attelle à ma prose !... Tous ces temps-ci, je me suis forcé pour ne pas venir vous voir. Je voulais être libéré de certains travaux. Quand je suis au fort de ma besogne, je n'habite plus en ce monde ; je me replie sur moi ; je regarde dans mon cerveau ; je ne suis pas sociable !

Elle paraissait l'écouter avec assez de ferveur. Il avait commencé de parler, il ne s'arrêta plus ; ce qui fit qu'au bout de peu de temps, il fut enthousiasmé d'elle. Comme cinq heures sonnaient à un petit cartel au-dessus de son divan, elle se leva :

— Vous m'excuserez... je dois sortir. Mais j'ai été ravie de votre visite. Retenez que vous me trouverez toujours le soir, jusqu'à dix heures.

Il partit transporté. Il se dit, dans la rue du Bac, qu'il remontait vers la route de Sèvres : « Je l'aimerai ! Je vais l'aimer ! Je l'aime ! Enfin, voilà une femme belle et qui donne l'impression enivrante de la lutte. C'est cela, la griserie de la vie et de l'amour ! Je la désire déjà ; avant demain, je la voudrai !... Sans doute j'ai connu un ange dans ma vie, une femme qui était vraie ; mais celle-ci est une vraie femme ! Celle-ci n'est ni une mère ni une amie, c'est une maîtresse ! »

Il marchait si vite qu'il était en nage. « Je deviens gros, c'est effrayant ! » Il héla un cabriolet ; et, s'enfonçant dans la voiture, au lieu de donner son adresse, il dit au cocher abasourdi :

— Il faut avoir une maîtresse très belle, qui



puisse supporter toutes les rivalités. Le reste en amour est de la folie !

Deux jours après, à dix heures du soir, il se présentait chez elle. Il avait acheté un ravissant chapeau doublé de clair, pour le tenir, comme on faisait, sur le genou, en montrant la coiffe, et il venait avec une voiture de louage, qui avait ordre de l'attendre devant le perron de l'hôtel.

La marquise était habillée pour le bal, délicieusement belle. Debout devant sa cheminée, elle chauffait ses pieds de déesse. C'est ainsi qu'il les appela tout haut. Et il prolongea le madrigal, disant :

— Comment s'en étonner, puisque vous êtes digne des dieux !... Hélas ! je ne suis qu'un homme ! Elle fit un ravissant sourire.

— En tant qu'homme, je ne vous trouve pas mal. Savez-vous que j'ai une amie fort jolie qui vous aime.

— Quelle joie ! répliqua-t-il d'une voix bondissante. Dites-moi vite son nom.

— Ah ! jamais, par exemple !

Elle avait une mutinerie adorable. Le cœur de Balzac commença de faire des sauts, et une voix intérieure de gronder : « Quelle misère qu'on ne puisse dire tout de suite à une femme pareille qu'on l'aime, qu'on l'adore, qu'on veut vivre avec elle toujours ! C'est bien ainsi que la vie serait belle et bonne ! »

Il distingua sur-le-champ qu'elle était éprise sinon de lui, du moins de sa renommée commença, et qu'à l'instar de beaucoup de femmes qui tenaient un salon dans Paris, elle le voulait à elle,

et non aux amies, cette chère marquise ! Il en fut à la fois si amusé et si flatté qu'il ne recula pas devant les ruses les plus grosses. Elle venait de lire dans une gazette un article sur lui, qui n'était qu'une réclame.

— Le connaissez-vous ? dit-elle.

— Du tout, madame !

— Alors, écoutez-le : « Les livres de Balzac jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète ; ils ravissent la campagne ; l'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétillie. Grands privilèges du conteur !... » Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

Il fit :

— Eh non ! C'est aimable...

C'était lui qui l'avait écrit.

— Ah ! reprit-elle avec feu, ces dames qui vous chérissent seraient attrapées, si je vous emmenais au printemps dans un palais à Venise, si là nous nous enfermions tous deux, et si vous ne travailliez plus que pour moi !

Venise ! Un palais ! Tous deux ! Il demeura étourdi par ces paroles. Que disait-elle là ? Était-ce vanité ? Amour ? Rêvait-elle ? Ou, au contraire...

Sans répondre, il se jeta sur son écharpe, qu'il baisa comme un fou. Elle dit vivement :

— Grand Dieu ! Minuit ! Je suis affreusement en retard ! Vous aimez ce petit cartel ? Il a appartenu à Marie-Antoinette. A Versailles il lui a compté ses dernières heures heureuses.

— Seigneur ! fit Balzac, et il ne m'indique, à moi, que les minutes douloureuses où il faut que je parte !



Quelle nuit il passa ! Et quelles journées ensuite ! Il avait à présent l'amour dans la poitrine et dans la tête. Et quand il revint, avant même de la saluer, sans préambule, il s'écria :

— Je vous adore ! Je ne peux plus vivre sans vous ! Jamais encore je n'avais aimé ! C'est vous qui m'apprenez l'amour ! Vous êtes une femme divine !

Elle le regarda avec effarement, s'écarta, s'éventa. Elle sonna un domestique pour donner n'importe quel ordre, faire une diversion — puis de sa voix grêle, inexpressive, elle dit à cet homme qui venait de lui exprimer avec toute l'imprudencence d'un fou, la tempête qui soufflait sur son cœur :

— Eh bien, en voilà une nouvelle, par exemple ! Qui aurait pu se douter de cela ?

Mais elle vit à ses yeux d'aigle qu'il serait difficile de minauder, et avec ce génie qu'elle avait de la conversation mondaine, où tant d'embûches sont tendues sous un air d'innocentes banalités, elle réussit à le distraire brusquement, comme on fait pour un enfant en colère ou un animal buté.

— Puisque vous m'êtes déjà si attaché, dit-elle avec un bon sourire vrai (l'artifice, chez cette femme, avait la figure de la vérité), accepteriez-vous, pour me faire plaisir...

Il dit vivement :

— Oui, madame, tout !

— Attendez !... d'écrire dans le *Rénovateur* — que dirige un de mes plus chers amis — un article en faveur de la duchesse de Berry.

L'aigle n'hésita pas :

— Je suis à vos ordres !

Le *Rénovateur* était une feuille légitimiste. Y écrire, c'était prendre parti vigoureusement ; et pour l'écrivain qui espère tirer une gloire universelle d'une œuvre de haute observation impartiale, il faut du renoncement pour se résoudre à un acte qui, sa vie durant, lui sera reproché par toute une partie de ses lecteurs. Mais Balzac était grisé ; il volait sur les cimes, ne voyant plus les petites gens d'en bas. L'alliance qu'il rêvait avec le faubourg Saint-Germain, c'est elle qui la lui proposait. Il lui tendit les mains :

— Merci d'avoir pensé à moi !

Et voguant sur les nuées de l'illusion, il déclara que ce hideux gouvernement louis-philippard était condamné ! Il serait le prophète annonçant sa chute. Gouvernement ridicule de gardes nationaux ! Quand le roi était venu à l'Hôtel de Ville prendre la lieutenance générale, n'avait-il pas déclaré : « Je suis un ancien garde national qui rend visite à son ancien général, M. de Lafayette ! » Pauvre bonhomme ! On n'osait même pas l'appeler « usurpateur » tant il usait de misérables moyens ! Le parti légitimiste était le seul ayant de la valeur et de l'avenir ; les bonapartistes, morts, et les républicains, pas nés ! Il avait même la chance de n'être pas populaire. *Alleluia !* Car il fallait en hâte remonter l'affreux courant des idées populacières de 1793. L'égalité, quelle chimère ! Enfin, c'était entendu : Honoré de Balzac donnerait au *Rénovateur* un article passionné, et il répondrait aux critiques, — car il fallait s'attendre à voir émerger ces punaises du



journalisme qui salissent les plus nobles choses, — il répondrait que désormais il n'était plus attentif qu'au jugement d'une certaine société!

En prononçant ces mots, il admirait le goût délicieux de ce riche hôtel, où il était reçu, sollicité, aimé, et se sentant heureux, il dit encore :

— Un écrivain comme moi, qui n'a eu que de hautes ambitions, n'écrit en somme que pour vingt-cinq personnes. Il n'y aura donc rien de changé dans ma vie!

Il la regardait. Elle était enivrante. Quelle dignité! Quelle race! Et quelle fortune pour lui de s'allier à tant de grandeur! Oui, c'était bien là la tête de la nation!

Il rentra non plus seulement délirant d'amour, mais exalté de l'importance de son rôle. Quel sens, quelle force allait prendre son œuvre! Chez lui un mot de Mme de Berny l'attendait. La Dilecta était dans sa propriété de la Bouleaunière, près de Nemours, et elle écrivait : « Viens me voir, mon adoré. Tu seras bien, près de ta chère Minette, pour tant écrire! Loin de te déranger, je t'aiderai, t'inspirerai. L'amour est un grand créateur! » Il répondit : « Pauvre amie, si je pouvais! Mais je suis en train de négocier une affaire d'édition qui peut-être transformera ma vie. Il faut être là. Et il faut écrire encore, toujours! Dix feuillets par journée! Je travaille maintenant la nuit. Au revoir, chère. Pense à moi en t'endormant. C'est l'heure où tous les humains se reposent. Moi, je me mets au travail! »

Il ne mentait qu'à demi : il avait fort à faire; car il voulut tout de suite accorder sa vie extérieure

avec son programme de pensées et d'écrits. Puisqu'il devenait le porte-parole d'un parti politique, il fallait qu'on comprît ses opinions en le voyant; il fallait que ses habits, son linge, sa maison, son train de vie, tout fût légitimiste!

— On ne peut être l'amant de la marquise de Castries, et en sortant de chez elle revenir comme Job sur son fumier!

Ainsi raisonnait-il avec impétuosité dans sa chambre de la rue Cassini.

Il commença par le tailleur, par son cher Buisson de la rue Richelieu. Avec celui-là, la vie était facile. La note s'allongeait, mais Balzac ne payait jamais. Buisson était un homme naïf et charmant, sensible à l'éloquence, aux idées, au rythme; il ne résistait pas à la conversation de son client; il y avait là, dans la commande, une impétuosité prometteuse, généreuse, qui le grisait, et qui pour lui valait cent fois de l'argent.

— Une redingote pensée? Parfait, monsieur de Balzac! Vous l'aurez dans huit jours... Quatre gilets? Cinq gilets? Trois en cachemire, deux en piqué. C'est entendu!... Un pantalon de flanelle, flanelle anglaise et de couleur rouge, pour le travail? Je le mets en train. Deux autres en drap pour les visites? Voici, monsieur, ce que j'ai de plus fin! Encore une redingote? Et en drap bleu violeté? Ah! ce sera charmant! Mais celle-là, je suis obligé de la compter cent trente au lieu de cent vingt...

M. de Balzac n'est pas regardant. Jamais une remarque sur le prix. Un grand cœur autant qu'un grand cerveau. Buisson se demande s'il ne l'aime pas plus encore qu'il ne l'admire.



En sortant de chez Buisson, il courait acheter du linge fin, des bas de soie noire à jours, des gants beurre frais, un chapeau en feutre de castor ; puis une livrée pour son cocher, car sur un coupé de louage il avait un cocher à lui, plus majestueux que celui de l'ambassade d'Angleterre ! Seulement ce coupé lui coûta cher, et lui valut l'ironie de son amie Sophie Gay... Il décida alors d'acheter un tilbury et un cabriolet à son chiffre, avec deux chevaux anglais. Il alla chez un marchand recommandé par un ami. Il fit mine d'examiner les bêtes en connaisseur, tâta la queue, leva les pieds, regarda leur bouche. Puis il dit :

— Ils sont vifs ? Oui ? Et quand ils courent, ils ont... enfin, ils font de l'écume ?

Le marchand étouffa un rire.

— Pourquoi cette gaieté ? dit Balzac furieux. Je veux des bêtes élégantes. Je n'achète pas des percherons !

— Ah !... c'est lui le percheron ! dit le marchand, quand il sortit.

Ces chevaux lui devaient être tourment. Ils mangeaient beaucoup.

— Les canailles, disait-il, en recevant les notes de Rouard, grainetier, rue Saint-Jacques. Ils ne se nourrissent pas de poésie !

Mais il ne payait pas plus Rouard que Buisson, persuadé d'ailleurs qu'il était de les payer rapidement. N'avait-il pas avec ses éditeurs de magnifiques contrats ? Et il devait se mettre au travail, un travail forcené, dans lequel il s'enfoncerait, et d'où il sortirait, des chefs-d'œuvre plein les mains ! Ses

créanciers pouvaient dormir en toute sécurité. Certes, il donnait des réceptions grandioses, il allait à l'Opéra, aux Italiens, dans les restaurants, aux Champs-Élysées, dans les salons, dans les bals.

— Mais c'est que Dieu, disait-il, a fait l'homme à son image. Et il faut de temps en temps le lui rendre, en étant comme lui, partout ! Je veux *représenter* un parti ; il convient que je me présente d'abord et qu'on me voie ! Si nous avions un roi, on le verrait, mais il n'y a pas de roi ; il faut en ce cas qu'on voie celui qui plaide pour le vrai trône !

Et royal lui-même, il accommodait tous les détails de son existence à sa haute fonction. Il était touché par tous les raffinements de la marquise de Gastries dans son hôtel, et il lui fallait à lui maintenant, rue Cassini, des fleurs dans sa chambre, « parce que, disait-il, le corps est marié à l'esprit, et je n'ai pas plus le droit de respirer comme un rustre, que je n'ai le droit de penser comme un garde national ! »

Il pensait, respirait, écrivait, agissait comme un amoureux emporté, embrasé. Il voyait la marquise tout l'après-midi. Le soir, au théâtre, il était auprès d'elle au premier rang de sa loge. Puis il la reconduisait à son hôtel. Dans sa voiture, il lui prenait les mains, les bras, il embrassait ses genoux, et elle se laissait faire, haletante, pâmée, quand, soudain, à l'angle de la rue de Varenne et de la rue du Bac, elle retrouvait tous ses esprits, remettait d'un revers de main de l'ordre dans sa coiffure, et impassible devant ses gens, disait sur le perron un « Adieu, monsieur de Balzac ! » qui donnait au pauvre amoureux une suffocation.



En trébuchant, il s'enfuyait dans la nuit.

Qu'était cette femme? Un ange? Un monstre? Pourquoi se laissait-elle prendre des baisers fous? Pourquoi murmurait-elle des mots passionnés? Pourquoi avait-elle toutes les imprudences et tous les abandons... moins un? Que voulait-elle? Qu'attendait-elle d'autre que ce qu'il demandait éperdument? Si elle ne l'aimait pas, comment lui donnait-elle ses mains, son visage, ses lèvres, et plus encore son regard, ses mots balbutiés, pourquoi se rendait-elle? Car elle se rendait! Non! Elle se reprenait toujours! Cette reprise, était-ce donc sa suprême volupté? Alors, c'était le démon de l'orgueil fait femme. Et lui se briserait, s'épuiserait, en mourrait!

Un jour qu'il arrivait, brûlant, brutal, décidé à tout, l'ayant quittée à deux heures du matin après des caresses épuisantes et des tutoiements désespérés, il la trouva en grande conversation avec son confesseur, un prélat à qui elle le présenta, disant :

— Monsieur de Balzac, nous vous attendions, Monseigneur et moi, pour vous entendre dire la nécessité de rendre à la religion son ancienne splendeur. N'est-ce pas que la France se doit de rétablir à la Chambre des Pairs le banc des évêques?

Il devint écarlate. Il sentit naître et gronder en lui un lion furieux, et il la regarda avec des yeux féroces, qui s'adoucirent tout de suite, car elle était exquise, blanche dans une robe bleue, fine dans des manches bouffantes, et sa main était à pleurer de joie, — cette main douce, effilée, aux ongles roses, qu'il avait tant tenue, tant serrée, tant

baisée! Mon Dieu, que le lion se sentit apprivoisé et misérable!

Le confesseur s'en alla au bout d'une heure qui fut un siècle. Il balbutia, des larmes dans les yeux :

— Vous avez donc un cœur de criminelle pour concevoir de pareilles tortures? Vous ne sentiez pas que je souffrais, que je mourais, que j'allais me lever, que j'allais me venger?

— Allons, fit-elle en haussant ses petites épaules, sachez donc être de votre parti! Vous savez bien que la religion est intimement liée à la propriété.

Elle redressa une bûche dans le feu, et essaya de le blesser :

— Quand on est noble, il faut subir les charges de la noblesse. Or, vous êtes noble, puisqu'en somme vous signiez Honoré de Balzac dès l'âge de vingt-sept ans, et que vous n'avez quitté votre particule qu'une fois, n'est-ce pas, en entrant dans l'imprimerie?

Il pensa se jeter sur elle. Il faillit lui crier : « Quel monstre vous faites! Je ne me suis pas trompé! » Mais il n'avait pas de mouvement que ne réglât son imagination, qui subissait d'abord les poussées généreuses de son cœur. Il s'arrêta, s'assit, prit sa tête dans ses mains, et gémit : « Mon Dieu! Mon Dieu!... »

Il venait de découvrir qu'elle était peut-être sincère en ses scrupules, et qu'au moment de tomber, dans un dernier effroi elle ne trouvait comme ressource que de se faire détester. Alors, il s'écria :

— J'ai compris! Vous êtes héroïque! Vous voulez de la haine? Vous n'aurez que de l'amour, encore plus d'amour!...



Le domestique annonça quelqu'un. Le lion tremblait sur ses jambes. Il se retira, bouleversé, jetant sur l'objet de sa passion des regards éperdus.

Il trouva chez lui, ce soir-là, une lettre d'une bonne amie, Mme Zulma Carraud. Elle était de l'âge de sa sœur Laure : c'était une camarade de pension. Il l'avait revue quand, mariée à un capitaine d'artillerie, elle habitait Versailles, puis Saint-Cyr. Il avait cru alors avoir besoin de documents pour sa fameuse *Bataille*; il s'était rapproché des militaires. Puis le capitaine nommé commandant, les Carraud étaient partis pour Angoulême, à la tête de la poudrerie qu'on venait d'y installer. Mme Carraud était fine, le cœur bien placé, une intelligence aiguë et élégante : elle goûtait le grand talent des *Chouans* et de la *Femme de trente ans*; elle eût été enchantée de recevoir leur auteur, et elle écrivait : « Venez donc, cher Balzac, le commandant vous attend. Nous ne vous dérangerons pas. Vous travaillerez ici mieux que dans votre Paris, tueur d'hommes ! »

Il n'était guère disposé à sentir la bonne amitié délicate d'une telle lettre ; il répondit qu'hélas ! il n'était pas libre. Rivé à sa table comme le forgeron à son boulet ! Impossible de perdre deux journées en voyage. Il ne fallait pas songer à sortir du cabinet de travail. Il ne pouvait même pas répondre une longue lettre. Il était à la seconde ! Quelle vie ! Et puisque les Carraud lui montraient de l'affection, il comptait sur leur indulgence et leur pitié.

Cette lettre lui demanda cinq minutes, et de nouveau il s'adonna corps et âme à sa chère folie. Il était chez lui : il se croyait chez elle ; il la voyait,

l'approchait, la touchait. Et peut-être qu'elle était artificielle et fausse ; peut-être avait-elle le cœur fardé comme le visage. Mais, même dans sa fausseté, quelle femme ! quelle noblesse ! Jamais un trait banal ! En y songeant, il retrouvait toutes ses forces, et c'est la vanité qui les lui rendait. « Avec une créature d'élite, il y a toujours des ressources, pensait-il ; je ne l'adore pas en vain. Ma tâche est toute tracée... Je l'ai vue trop palpitante : je peux espérer tout. Je ferai d'elle une *femme vraie* ! »

Et il ne l'aborda plus qu'avec des sentiments de chevalier. Il y avait trois mois que cet enfer durait : il résolut d'en faire un paradis. Il ne menaça plus, cessa d'être suppliant. Elle l'en remercia, le 16 mai, jour de sa fête, en lui envoyant des fleurs. Il les trouva si belles qu'il les fit en partie sécher et les mit dans ses livres. Puis, il eut l'air désormais de savoir l'avenir, de n'en pas douter, et il y souriait d'avance : « Comme nous serons heureux, madame (il se penchait sur son épaule)... quand tu seras ma maîtresse ! »

Un jour, elle dit avec son impertinence qu'il trouvait ensorcelante :

— Enfin... si je cède à vos désirs prodigieusement vulgaires...

Il lui baisa les mains avec passion.

— Vous êtes adorable !

— Et que vous me trahissez ensuite... ai-je une garantie ?

— Je jure, dit-il, de me tuer si je vous trahis !

— Vous êtes donc un homme mort, fit-elle, imperturbable.



Ah ! quelles délices elle lui faisait éprouver !

— Donnez-moi le front qui pense de pareilles choses, la bouche qui les exprime ! Donnez-moi...

De nouveau, elle permit les caresses les plus audacieuses, avec sa stupéfiante inconscience, ou... la suprême habileté de son vice... Puis, un jour que, pour la vingtième fois il entrevoyait, après tant de libertés, le bonheur tant désiré, il la trouva donnant des ordres empressés dans une maison où les domestiques roulaient les tapis et mettaient des housses sur les meubles. Il bégaya :

— Que se passe-t-il ?

— Il se passe, fit-elle d'une voix flûtée, ce que je vous ai annoncé, il y a plus de huit jours, mais vous n'entendez jamais que vos propres paroles, — je pars pour Aix me reposer.

— Pour Aix ?

— Pour Aix-les-Bains. Et quand il vous plaira de venir me voir...

— Moi ? Ah ! jamais !... jamais !...

Il était de nouveau comme un lion, soufflant du feu, les yeux pleins d'éclairs, la crinière hérissée.

— Mais quelle femme êtes-vous !

— Tenez, fit-elle, voici mon amie la marquise de la Bourdonnaye, qui me connaît bien. Demandez-lui donc.

Il ne la revit pas. Il la laissa partir, et sanglota chez lui en haïssant l'amour, car il se sentait devenir mauvais, haineux, coupable. Ah ! qu'il avait besoin d'une âme douce pour le consoler, le remettre, refaire de lui un homme normal... et généreux ! Il songea à Mme de Berny. Mais il ne pouvait pas la

revoir en ce moment, subir ses questions, lui avouer, à elle, « cette ange », que, malgré toutes les horreurs de cette femme sans âme, il était encore embrasé de désir... Alors ?... Il s'étourdit quelques jours. Il reçut des amis, but, parla, tint des propos féroces, se commanda des habits nouveaux, car il ne pouvait plus voir ceux qu'il portait pour la marquise et qu'elle disait aimer ; il s'enferma, essayant d'écrire ; hélas, il ne ruminait qu'un méchant livre insultant pour l'amour, et il n'en voyait que quelques scènes sans l'ensemble. Enfin, en rangeant ses papiers, il retrouva la lettre de Mme Carraud, la lettre douce, honnête, fidèle d'une admirative amie : « Venez, mon cher Balzac, nous ne vous dérangerons pas. Et vous travaillerez ici mieux que dans votre Paris, tueur d'hommes. » Il entrevit le repos, l'apaisement, les confidences auprès d'une femme de cœur, qui l'écouterait et le comprendrait. D'une plume tremblante — car déjà il eût voulu être arrivé à Angoulême ! — il écrivit : « Je viens... si vous voulez toujours de moi. »

Braves Carraud ! Ils étaient tous, mère, père, enfant, à l'attendre, à le guetter. Ils avaient mis des fleurs dans sa chambre. Et cette diligence n'arrivait pas ! Pourvu qu'il n'y eût pas d'accident !

— Non ! Le voilà ! Ah ! ce brave ami ! Eh bien ?

— Eh bien, dit Balzac d'une voix mouillée par l'émotion, je sais ce que c'est que le bonheur, puisque je vous vois !... Chers visages, de quel réconfort vous m'êtes ! Vous me tirez de ma vie de galérien ; je sens que vous m'aimez ; je viens chez vous comme chez un bon docteur ! J'ai laissé mes



ennemis, mes affaires, mes paperasses, tout. Je vous arrive avec mon cœur seulement. Dites-moi à quelle heure on se met à table, quand on se couche, à quoi joue le petit, si on fait la sieste dans les prés... Je suis votre enfant en vacances. Préparez-moi des tartines de beurre. Faut-il que j'arrose le potager? Je veux soigner les lapins!... Chère amie, que je vous trouve bon visage, à vous d'abord. Et le commandant! Superbe! Mais il prend du ventre! Ah! Ah!... Qu'est-ce qu'il dit? Que j'en prends aussi? Mais moi, je me serre. Il faut se serrer, commandant!... Vous savez que j'aime cette cour, et cette maison. Voilà qui n'est pas mal du tout, pour une poudrerie. Et vous avez des tilleuls! Bravo! Avez-vous récolté les fleurs? Ah! on respire, ah! on est bien! Mes amis, auprès de vous, je vais remettre ma pauvre âme esquintée!

Il avait dans la bonté le charme de ceux qui sont riches, qui n'y regardent point, et pour qui il n'y a pas de plaisir plus vif que de voir des yeux d'amis émus. Mme Carraud dit timidement :

— J'espère ne pas être devenue trop province pour vous... Oh! il y a une certaine croûte!... Mais avec de l'amitié, vous me retrouverez dessous!

— Votre croûte m'enchant, fit Balzac dans un rire. C'est comme la mousse des plus belles pierres! Vive la nature, mon Dieu! J'ai besoin d'elle en m'échappant de Paris.

— Oui, mais, dit le commandant, Votre Éléance va souffrir! On a lu des choses sur vous, cher monsieur! Vous ne pouvez pas nier votre réputation! Il paraît que non seulement vous suivez la mode, mais que vous la créez!

— Des folies! dit Balzac.

— Et que, non seulement, dit Mme Carraud, les femmes vous suivent, mais que vous leur rendez!

— Des ragots! dit Balzac. Parlons de vous. Voyez-vous du monde?

— Beaucoup, reprit Mme Carraud. Moi, je vois le commandant et Ivan. Le commandant voit Ivan et sa mère. Et Ivan me voit ainsi que le commandant. Sans compter qu'il y a les combinaisons à deux! Moi et Ivan, nous voyons le commandant. Le commandant et moi, nous voyons Ivan...

— Ah... et avec moi, dit Balzac, cela va être bien autre chose! Vous, Balzac et Ivan...

— Assez! Assez! dit le commandant, venez voir votre chambre. Malheureusement, vous n'aurez pas ici tous vos domestiques...

— Mais j'aurai votre servante! dit Balzac.

— Exactement! dit Mme Carraud, et elle est bête.

— C'est qu'elle ne me lit pas! dit Balzac.

— Nous lui donnerons la *Femme de trente ans*, reprit le commandant.

— Oh! oh! vous avez des pêchers! fit Balzac.

— Et nous aurons des pêches, mais vous serez parti, fit Mme Carraud.

— Est-ce qu'on sait? Je suis peut-être là pour dix ans! soupira Balzac.

— Alors, on vous y laissera, fit le commandant, car je pense bien être nommé ailleurs! Entrez. Vous êtes chez vous!

La maison était simple et claire. Salon, salle à manger en bas, les chambres en haut, celle de



Balzac séparée des Carraud par un étroit cabinet. Ivan avait laissé son cheval de bois dans la chambre de Balzac. Celui-ci l'enfourcha et se mit à imiter le général Bugeaud. Ivan battit des mains.

— Vous m'excuserez, dit le commandant, il faut que je vous laisse. La poudrerie m'appelle !

— Allez, homme de devoir, dit Balzac, préparer vos funestes explosions. La poudre, cela me connaît : je suis le général Bugeaud ! En avant, les enfants ! A l'assaut ! Regardez mon képi et ma tête innocente, et vous serez victorieux !

Le commandant parti :

— Je vous laisse vous reposer, dit Mme Carraud.

— Quoi ? Tout seul ? Pour périr d'ennui ! Je ne me repose qu'en bavardant, dit Balzac. Où allons-nous causer ? Ici ? Dehors ? Dans le jardin ? Sur la Charente ?

— Dans le jardin. Nous surveillerons Ivan.

C'était un mince jardinet, d'où l'on voyait un bout de colline boisée sans rien de remarquable, mais il y faisait bon ; quelques fleurs s'y épanouissaient ; des diables d'oiseaux pépiaient dans les fourrés ; et Balzac était si content d'être avec Mme Carraud ! Charmante femme, attendrissante par son honnête simplicité. Une de celles chez qui, toute la vie, on sent qu'elles ont été des jeunes filles pures. Le visage sans beauté de forme, mais où l'âme bien équilibrée met la grâce d'une bouche chaste et de deux yeux tranquilles, qui voient et jugent avec une charité pensive. Le moindre de ses mots montrait qu'elle pensait avec droiture. Elle

boitillait légèrement, et à vingt ans en avait eu de l'amertume. Un jour que, devant Balzac elle avait laissé voir tout son regret de cette infirmité, par son insistance à dire : « Jamais je n'y pense ! » il avait repris :

— Parbleu ! C'est que votre cerveau, lui, ne boite jamais ! Vous serez une épouse magnifique et une mère exceptionnelle !

Elle n'avait pas encore oublié ce mot délicat. Le jour de son mariage, elle avait été heureuse, certes, et gaie, mais dans les minutes d'émotion, elle avait rêvé à cet Honoré Balzac, frère d'une de ses amies, toujours si plaisant, et qui avec des yeux brillants d'esprit, ne disait rien où il n'y eût du cœur.

Ils n'étaient pas depuis un quart d'heure ensemble, que leurs âmes qui s'aimaient discutaient avec passion.

— Cher ami, disait-elle, puis-je parler franchement, comme je fais par derrière avec le commandant ? Vous m'inquiétez ! Vous savez si je vous admire, si je tiens à votre talent, si j'attends vos livres : je suis anxieuse comme votre sœur de ceux que vous nous ferez demain ! Et voici qu'au lieu d'économiser vos forces, dont vous avez tant besoin pour ce travail, qui est sacré, je vous vois vous disperser, vous user, en une foule d'occupations qui vous détournent de votre nature. Or, c'est elle, cher ami, qu'il vous faut cultiver, approfondir, pour avoir un jour les cris de génie qu'attendent ceux qui vous aiment. J'ai eu de la peine, je vous jure, à lire tant de stupidités sur vous, vos réceptions, vos toilettes, vos... amours !



— Mes amours ! dit Balzac en bondissant.  
 — Mais oui, puisque vous laissez écrire que toutes vos lectrices vous font la cour.  
 — Stupidités, chère amie !  
 — Je le sais, mais y a-t-il de la fumée sans feu ? Est-ce vrai que vous avez un tilbury et un cabriolet ? Et des chevaux anglais ? Et un cocher dans une livrée princière ? Et que vous promenez Mme de Girardin ?  
 — Oh ! C'est presque une amie d'enfance !  
 — Bon ! Je n'y vois pas de mal... si la voiture est à elle ! Mais qui paiera la vôtre ?  
 — Je paierai tout jusqu'au dernier sou ! s'écria Balzac, flambant de probité.  
 — Quand ? Comment ? Et que de peine, alors, que d'usure pour vous acquitter !  
 — Chère amie, bonne amie, l'avenir est à Dieu. C'est lui qui nous mène. Mais je n'ai pas le droit d'avoir un présent médiocre. Si vous saviez comme j'ai réfléchi à tout cela, et que j'agis peu à la légère ! A quoi sert la civilisation, si les meilleurs de nous refusent d'en profiter ? Ce sont les âmes raffinées qui doivent user des raffinements. Pourquoi ne croyez-vous pas que le luxe m'est aussi indispensable que le gros pain à d'autres ? Il y a des gens aveugles qui en regardant deux paires de bottes, ne voient pas la différence entre le vernis irréprochable et le vernis craquelé. Mais si moi, je l'ai vu, je ne peux plus avoir des bottes en vernis craquelé ! Impossibilité *mathématique* ! Demandez au polytechnicien commandant Carraud de vous définir cela... Il ne faut pas me reprocher mes yeux, mon goût, mon âme,

ma fantaisie, ma poésie. Car du linge blanc, c'est peut-être de la fantaisie ; le besoin de changer d'habits, ce n'est peut-être que de la poésie. Mais j'en ai besoin. Au diable les dépenses et les livres de comptes ! J'achète d'abord ce qui m'est indispensable pour vivre, et je paye après... comme je peux.

— Mais non ! Mais non ! disait Mme Carraud, dont les yeux noirs étaient ardents, vous vous persuadez ces choses, et ce n'est pas vrai, ce n'est pas vous ! On vous a changé ! Qui, je l'ignore...

— Ah ! ah !... une femme, n'est-ce pas ? ricana Balzac.

— Je ne sais rien, et ne demande rien. Mais moi qui ne vois jamais une petite maison de deux pièces, précédée d'un jardinet, et suivie d'un champ de pommes de terre, sans envier l'humble sort de ceux qu'elle abrite, je ne peux pas comprendre, mon cher Honoré, non, je n'ai pas la cervelle faite pour comprendre comment on peut avoir envie de la richesse, avec tout ce qu'elle représente de vanité, d'embarras, de mauvaise fièvre et d'injustices !

— Chère et tendre amie, vous reniez alors tout ce qui est important dans la société !

— L'important, c'est l'esprit !

— Mais l'esprit bâtit, achète, aime les châteaux, les beaux tableaux, les bijoux, les chevaux de sang !

— L'esprit ne doit pas se ruiner.

— Et encore ! Nous n'avons pas tous le même destin. Pour que je puisse venir me reposer dans ce petit jardin de paradis avec la femme exquise



que vous êtes, il faut bien que je me sois épuisé ailleurs...

— Vous vous épuisez, je vous le répète, pour ce qui n'est pas votre œuvre ! Vous vous tuez pour l'œuvre des autres !

— Toujours des racontars !

— C'est un racontar que vous êtes légitimiste ?

— Non, cela...

— Que vous écrivez dans le *Rénovateur* ?

— Je ne le nie pas.

— Et que vous vous êtes fait le chevalier servant de la duchesse de Berry ?

— Oh ! chevalier servant !...

— Vous ! Vous ! Balzac, fait pour guider le peuple ! (vous me l'avez dit vous-même), pour lui donner une œuvre libérale, généreuse et large, — vous, avec votre intelligence, une des plus belles de ce temps, vous, réduit au rôle de courtisan !...

— Mais, comment ! Mais, jamais !...

— Courtisan d'une classe aristocratique, dénuée d'esprit, dénuée de force, dénuée d'âme, et crasseuse d'ignorance en face de tous les besoins moraux des classes pauvres, qui n'attendent qu'une occasion de se venger une nouvelle fois !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Est-elle passionnée ! dit Balzac en joignant les mains, et en l'admirant d'abord, avant de poursuivre la discussion.

— Oui, c'est vrai..., fit-elle en reprenant sa respiration, je suis sotte de dire tout ce que je crois..., mais je le crois trop fortement pour le taire.

— Amie, vous êtes une amie admirable ! dit Balzac, et j'en ai le cœur touché. Mais, si vous voulez

que je m'explique, il faut me laisser m'expliquer. Je vous jure, — vous entendez bien : c'est un serment ! — que je suis incapable de me vendre, politiquement, à qui que ce soit.

Elle le regardait sans répondre.

— Même à une femme, ajouta-t-il, car il est possible qu'une femme m'ait entraîné... m'ait... aimé...

Elle ne bougea pas.

— Ou fait croire qu'elle m'aimait !

Elle reprit vivement :

— Cher Honoré, je n'ai pas à juger cette face de votre vie.

Il dit, en appuyant sur les mots :

— Moi, je tiens à vous dire tout, pour que vous me compreniez !

Elle fit :

— Voilà le commandant qui revient de son bureau. Nous reprendrons demain cette conversation qui ne l'intéressait pas.

— Alors, commandant, dit Balzac, avez-vous bien servi l'État et la patrie, lesquels ne vous en sauront jamais aucun gré !

— Tant pis ! dit le commandant. J'en suis consolé d'avance. Et ici, on bavarde ? Dieu que la parole aura fait de mal à ce pays ! Venez donc avec moi voir couler la Charente.

— Volontiers ! dit Balzac. Le cours des fleuves, quand on fait des romans, est excellent à étudier. Le bon récit doit couler de source, comme l'eau des belles rivières.

Cette journée d'excellente amitié se passa dou-



cement jusqu'à l'heure de la distribution des bougies pour monter dans les chambres.

— On ne vous en donne qu'une, dit Mme Carraud à Balzac, pour que vous n'ayez pas de velléités de lire ou de travailler.

— Je vais travailler en rêvant, reprit-il. Souhaitez-moi un beau rêve, où vous serez, avec votre splendide raison de femme française bien élevée !

Le commandant dit, quand il fut dans sa chambre avec sa femme :

— Il est toujours brave garçon... mais bien agité !

— Il a du génie, répondit-elle simplement, en regardant si Ivan dormait dans son petit lit.

Ce génie, qu'avec son esprit doué de finesse elle savait admirer, quel bonheur ce fut pour elle d'en profiter encore toute la matinée du lendemain !

Balzac lui dit d'abord l'homme complexe qu'il était : un artiste avant tout ! puis un homme de passion, ayant l'énergie masculine et la sensibilité féminine ; et encore un financier, parfaitement ! car jamais dans la vie il ne pouvait s'empêcher de compter, de réaliser en argent la valeur des choses ; et enfin et surtout, il y avait en lui un politique, avide d'éclairer son pays. Il énonça son programme : « La séparation du clergé d'avec Rome ; l'égalité parfaite de la classe moyenne ; l'instruction pour tous ! » — Vous voyez que je suis dans vos idées, vos idées les plus chères ?

— Oui, aristocrate ! répondit-elle.

C'était l'exciter de nouveau à reprendre le brûlant sujet de cette femme mystérieuse qui devait

briller dans l'aristocratie, et qui avait fait de lui un absolutiste, défenseur du trône et de l'autel.

— Ah ! cara, cara ! dit-il, vous haïssez donc vraiment tous ceux qui ont de la noblesse ?

Elle l'interrompit :

— Me croyez-vous si bête ?

La conversation avait retrouvé la chaleur de la veille, indispensable aux confidences du cœur. Et, dès lors, il lui conta tout, l'histoire superbe et cruelle de cette marquise dédaigneuse, spirituelle, aimante, coquette... Ah ! comment la définir ! Elle n'avait rien en elle de ce qu'il avait vu déjà.

— Songez qu'elle voulait m'emmener à Venise ! Dans un palais ! Où nous n'aurions été que tous les deux !

Quelles heures étranges et captivantes pour Mme Carraud, habituée à une vie sage, monotone, sans passion ! Un trouble même la gagnait au récit de cette aventure trop enflammée, trop douloureuse aussi, quand le commandant apporta le courrier qui venait d'arriver. Balzac l'ouvrit. Son visage exprima de la mauvaise humeur. Il monta dans sa chambre. Et au déjeuner, il dit :

— Catastrophe ! Adieu les vacances ! Il faut que je travaille ! Tout me tombe à la fois sur le dos. Il m'arrive cent pages d'épreuves. Un éditeur réclame pour cette semaine une nouvelle, promise par contrat. Si je ne la remets pas, c'est un dédit, et je m'endette. Et ma mère, que j'ai installée depuis trois jours rue Cassini, m'écrit pour me dire que rien ne va !

Finies les bonnes conversations ! L'amitié con-



fiente n'aurait plus à s'exercer. Il s'enferma et se riva à sa besogne.

Mais, dès ce moment, Mme Carraud ne quitta plus sa chambre non plus : elle reprit un ouvrage de tapisserie qu'elle avait en train. Ivan la réclama. Elle dit :

— Cherche des escargots, mon petit. Amuse-toi seul.

Et dans le silence, installée devant son métier, elle commença de guetter de ses deux oreilles et de tout son cœur le moindre bruit qui pourrait venir, à travers le petit cabinet, de la chambre du prestigieux Honoré.

Depuis qu'elle connaissait les détails de sa vie chargée de travail et d'aventures, depuis surtout qu'il s'était raconté avec une flamme où se montrait l'insouciance et généreuse manière dont il brûlait sa vie, elle était dans l'admiration, comme immobilisée, heureuse d'avoir une destinée modeste, pour quelques jours proche de la sienne. Qu'il était surprenant et admirable ! Quelle compréhension du cœur des femmes ! Elle ne connaissait aucun autre homme, bien entendu, pour tout deviner comme lui ! Elle se demandait même en rougissant, dans son honnêteté parfaite, s'il n'avait pas compris l'estime pass'onnée qu'elle ressentait pour son caractère autant que pour son talent. Et contre sa fenêtre, occupée devant les tilleuls de la cour à tirer l'aiguille, elle était bien émue d'avoir un instant une vie parallèle à la sienne, puisque, de l'autre côté de la cloison, il était là sur sa table, en face des mêmes arbres, en train peut-être d'écrire des lignes su-

blimes, que les jeunes hommes et les femmes, dans deux ou trois cents ans, quand rien ne resterait ni d'elle ni de lui, ne pourraient lire sans que leur cœur tressaillit. Et personne, personne jamais ne saurait que le premier frémissement c'était elle qui l'avait senti, et si fort, mon Dieu ! au moment même où il tenait sa plume ! Pourquoi ? Parce qu'elle était Mme Carraud, et non Mme de Ba... Ah ! qu'il était imposant et fait pour la gloire, ce nom merveilleux de Balzac !... Honoré de Balzac !... Hélas ! quels sont les desseins de la Providence ? D'abord, sans doute, de faire souffrir la créature, pour qu'elle devienne meilleure. Cependant il faut soutenir un grand homme, si l'on veut qu'il fasse sa tâche. Alors, ne l'aurait-elle pas aidé ? N'aurait-elle pas été une femme utile, capable de comprendre, de s'effacer, d'avoir, comme elle avait là, un immobile et silencieux amour ?... Seigneur, qu'osait-elle penser !... Elle se leva, mit la main sur son cœur, demanda pardon à Dieu, et descendit au jardin voir à quoi l'enfant jouait.

Bien des fois encore elle devait pécher en esprit, la sublime femme, qui, devant Balzac, eût été incapable de prononcer un mot qui ne fût pas de pure amitié. Mais, après des repas où il n'avait cessé de plaider de belles causes, et de s'enthousiasmer pour tout ce qui est grand dans la vie des hommes, elle éprouvait encore un insurmontable besoin de remonter dans sa chambre, se recueillir à deux pas de lui. Il se remettait au travail en sortant de table. On traversait une période de chaleur. Elle savait qu'il aimait la glace. Deux heures durant



elle hésitait à lui en porter : « Ce serait pour son travail... » Et elle allait se lever ; puis elle ne bougeait pas ; elle écoutait. Il avait remué sa chaise. Allait-il sortir ? Elle était déjà par la pensée sur l'escalier, pour l'y rencontrer comme par hasard... Plus de bruit. Elle tirait une aiguillée de laine dorée, qu'elle avait choisie en songeant à ses yeux, et elle croyait l'entendre dire ce qu'il disait au dessert : « Cara, cara, vous êtes un des rares cœurs qui ont sur le mien une grande autorité ! » Était-ce vrai ? Il s'échauffait si rapidement pour oublier si tôt, comme toutes les natures donnantes, que tout sollicite ! Mais non, c'était vrai. Le matin, en toute confiance, il lui avait montré un mot de Mme de Berny ! Ah ! celle-là, qu'elle avait dû l'aimer ! Quel bon ange !... dont elle ne se sentait pas jalouse. Oh ! non, du tout ! Elle se sentait quinze ans de moins qu'elle... et des idées semblables, qui lui auraient permis, dans d'autres circonstances, de prendre une succession protectrice. Car la lettre de Mme de Berny était terrible pour cette marquise, dont Mme Carraud maintenant découvrait les intrigues : « Si elle t'écrit demain d'aller à Aix, tu iras ! Prends garde, aimé ; ces gens sont ingrats par principe. » Comme Mme Carraud avait triomphé à ce passage, qu'Honoré sans arrière-pensée lui montrait en disant : « Elle se trompe... Je n'irais sous aucun prétexte... Je suis tellement bien ici pour travailler ! »

Tellement qu'un jour, il ne descendit même plus déjeuner. Ce fut pour Mme Carraud un coup bien douloureux. Elle n'osa pas le déranger, le commandant ayant dit :

— Il n'a pas faim. Il est dans la fièvre de l'écriture ! Il ne veut pas bouger, et que personne lui apporte rien !

Elle n'était pas personne. Elle obéit pourtant.

Balzac était sur le manuscrit de *Louis Lambert*. Il retouchait, dans une crise de mémoire étincelante, des pages où il peignait sa tragique jeunesse au collège. Et Mme Carraud songeait : « Peut-être que c'est Angoulême, la maison, mon amitié qui l'inspirent ! »

Une nuit, il ne se coucha pas. Il avait demandé cinq bougies... Alors elle-même ne dormit point. Elle l'entendit remuer sa cafetière, se lever, marcher, faire tomber sa plume.

Vers minuit, il versa de l'eau. « Il doit avoir la tête brûlante, mon Dieu ! Il se rafraîchit. Quel travail ! Quelle vie héroïque ! » Le petit jour vint. Elle pensa : « Il doit tomber de sommeil. Il va se coucher. » Mais elle entendit encore la cafetière et sa tasse. « Ah ! se dit-elle avec une secrète espérance, c'est peut-être un portrait de femme qu'il fait... » En riant, sur l'escalier, ne lui avait-il pas dit : « Vous aurez votre niche dans mon monument, et vous verrez quelle belle statue j'y mettrai ! »

Et pendant que son cœur chaste imaginait ce rêve idéal, il écrivait *la Grenadière*, d'un trait, en quelques heures de nuit. Elles lui parurent comblées de lumière, tant était fulgurante, presque blafarde à force d'intensité, la clarté de sa vision intérieure.

Il revit les charmants coteaux de Saint-Cyr, que ses yeux de jeune garçon avaient idolâtré, et vraiment il voyait couler la Loire, verte et bleue, lente



et large, avec ses fies en or, paysage qui lui brûlait le cœur, tant il le chérissait. Lui qui avait le goût de l'ordre et adorait les femmes, il trouvait là, pour des tableaux de la vie, le cadre le plus délicat et le mieux composé, et dans un élan, il y peignit la femme chérie, dont la tendresse avait soutenu sa jeunesse égarée...

Tandis que l'amitié de Mme Carraud veillait, il venait de passer toute une nuit d'amour reconnaissant avec Laure de Berny.

Il sortit de sa chambre à la fois exténué et rayonnant. Mme Carraud tremblait qu'il ne remarquât ses traits tirés. Mais il voyait encore au dedans de lui.

Il s'assit dans le jardin. Le petit Ivan vint dans ses jambes. Il dit lentement :

— Cher petit ! Tu ne te doutes pas de ce qu'il faut donner de soi, de son cœur, de sa vie, pour...

Il n'acheva pas.

Mme Carraud, qui avait mis la robe qu'il préférait, une robe de la couleur des landes quand elles sont poétiques, si tristes et si belles, Mme Carraud demanda :

— Vous êtes bien fatigué, n'est-ce pas?...

Il la regarda de ses yeux prenants, où on voyait tous les scintillements de l'âme, et il la vit enfin — oh ! pas telle qu'elle était, vibrante et oppressée, — mais telle qu'elle paraissait là devant lui toute bonne ; et, en souriant, il dit :

— Je crois avoir fait une belle chose... Mais quand je suis las ainsi, j'ai presque peur.

— De quoi, mon Dieu?

— De... c'est affreux à dire, de devenir fou !

Il ajouta rêveur :

— Qu'est-ce que je deviendrais?

Elle lui prit la main, cette main d'aristocrate qu'elle admirait comme tout en lui, et, les yeux baissés, elle dit d'une voix qui ne tremblait plus :

— Si vous deveniez fou, mon ami, je vous garderais.

Il ne répondit rien, heureux d'abord d'un silence qui lui permettait de se recueillir. L'enfant seul fit un bruit avec sa pelle. Puis Balzac se répéta tout bas les mots qu'elle venait de dire. Il les entendit alors avec leur valeur d'âme, leur sainteté... Et il ferma les yeux, lui aussi, en ayant la vision délicieuse du sublime.

— Chut ! Je crois qu'il dort ! murmura Mme Carraud au commandant qui apportait des lettres.

Elle regarda les enveloppes, leurs timbres. « Aix-les-Bains » ! Son cœur sauta. Et elle fit d'abord une muette prière. « Pourvu qu'il ne parte pas, mon Dieu ! » Puis elle s'accusa de lâcheté. Elle se pencha sur Ivan, l'aidant à remuer du sable. Elle dit au commandant : « Cela va ? Tout va ? Tu es heureux ? » Et elle se retrouva, forte et sûre de soi dans son vrai rôle, celui de Mme Carraud, la femme du Directeur de la Poudrerie d'Angoulême.

Balzac partit le lendemain, balbutiant, s'excusant, comme un égaré. A la dernière minute, elle lui apporta trois pages écrites qu'Ivan venait de trouver dans sa chambre. Il allait leur dire adieu ; il se tâta et dit : « C'est effrayant ; je n'ai plus un sou ! » Le commandant lui prêta cent cinquante



frances pour son voyage. Alors, en attendant la voiture, les deux hommes se promenèrent tous deux sous les tilleuls de la cour, et Balzac essaya de persuader à ce fonctionnaire tranquille qu'il était un immense esprit mathématique, et que c'était déplorable pour son époque, qu'il ne publiât rien ! Mme Carraud, donnant la main à Ivan, avait l'air de regarder un papillon qui cherchait une fleur de son goût, et elle songeait au danger de la célébrité, qui met en jeu l'amour-propre des femmes les plus sensées.

Quand la voiture s'éloigna, ils lui firent, lui avec son mouchoir, elle avec son écharpe, des signes affectueux.

— Pauvre Honoré ! soupira le commandant, qu'est-ce encore que ce voyage ?

— De l'agitation, dit Mme Carraud.

— C'est bien malheureux ! fit le commandant, car, comme tu le disais toi-même, ... il a du génie !

Du haut de sa diligence (il avait pris une place d'impériale pour tout voir et bien voir), ses yeux buvaient les cieux, l'horizon, les paysages, les monuments.

Outre que le mouvement du voyage créait toujours chez lui un surcroît d'activité cérébrale, comme son cœur aussi battait follement d'aller retrouver la femme qui était le plus grand désir de sa vie, il sentait toutes ses forces décuplées. Il lui suffisait de voir une église attendrissante dans un village, pour concevoir le roman du curé. Deux ou trois grandes scènes déjà s'ébauchaient... Puis un cheval de casser son trait. Il se penchait pour

regarder les postillons, et il imaginait toute la vie, de jour et de nuit, des routes de France, relais, auberges, et les scènes comiques ou dramatiques des voyages, où il y a tant de désirs, d'espérances, d'intérêts. Un rude livre encore à faire ! Puis c'était un arrêt, il descendait des voyageurs, et on le voyait, dans son besoin fébrile d'agir, qui aidait à porter leurs bagages. Que de vallées, de plaines, de montagnes ! Quel royaume, cette France, surtout quand on la traverse en amoureux qui se dit : « Elle m'attend ; elle se repent ; elle veut bien être à moi ; il n'y a pas dans toute l'aristocratie parisienne une femme qui la vaille ! »

A Thiers, dans son effervescence, il mit tant de hâte à escalader les degrés de l'impériale, qu'il se blessa cruellement à la jambe. Il dut rester deux jours à Lyon, et il arriva à Aix en boitant. Mais quand il la vit... il oublia même de parler de l'accident ! Il oublia aussi de rapporter tous ses anciens griefs. Il ne pensa qu'à la trouver belle, aimable et bonne. Il dit bien un instant :

— Ah ! que j'ai souffert !

Mais il reprit vite :

— Il n'y a rien de grand sans souffrance, et vous avez compris avant moi qu'il n'y a pas de belle passion qui ne demande d'abord à être réprimée.

Elle l'approuva et lui dicta le programme de sa vie. Elle était tout heureuse de sa venue, mais ne pouvait chaque jour le recevoir avant cinq heures, parce qu'elle avait besoin d'un très grand repos. Il dit :

— Bien ! Très bien ! J'ai ma plume : je m'anéan-



tirai de travail ! Et après, je serai tout à vous, c'est-à-dire tout à l'amour !

Et, dès le lendemain, sans qu'elle eût rien fait pour lui, il la comblait, en entrant, de sa gratitude.

— Merci ! Merci !

— De quoi, cher écrivain ?

— D'être ce que vous êtes, Marie !

Elle s'appelait Claire, Clémence, Henriette, Claudine. Aucun de ces prénoms ne lui semblait assez tendre, et il lui donnait le plus pur de tous, ajoutant :

— Les parents ne savent pas ! Devrait-on jamais baptiser les femmes avant qu'elles eussent un amant. Marie, ah ! Marie ! que ces douces syllabes conviennent à vos chers yeux ! Marie, je viens, grâce à vous, de travailler comme un ange. Télépathie, forces magnétiques, que tout cela est vrai ! Et comme vous venez de m'aider ! J'ai une chambre délicieuse, d'où je vois le lac et la Dent du Chat ! Pays charmant et doux au cœur, quand on aime ! Je ne sais rien de plus caressant que ces montagnes bleues, que la vue de cette eau profonde et pure. Tout cela évoque de la tendresse. Je retrouve la nature tant aimée par Rousseau, et j'aime encore plus profondément que lui ! Enfin, ma fenêtre ouverte devant le paysage que je vous dis, j'avais tourné ma table dans la direction de votre maison. J'écrivais, beauté céleste, comme si le Saint-Esprit m'eût parlé à l'oreille. Eh bien, nulle part je n'ai d'idées comme auprès de vous. Vous allez voir ce livre. Quelle chose ! Comme il fera sensation !

— Son titre ?

— *Louis Lambert.*

Et il lui en lut quelques pages. Le lendemain, par un domestique, elle lui envoya du bon café.

Il arrivait sur le coup de cinq heures, cinq heures moins le quart, car il avait rarement la patience d'attendre que l'heure fût sonnée — toujours joyeux, plein de conceptions idéales, montrant à table et au salon le même appétit physique et intellectuel.

Elle voulut éprouver la fidélité de ses principes légitimistes devant son médecin. Elle n'eut pas besoin de le prier ; il fit une généreuse profession de foi :

— Non ! Mille fois non, docteur, je vous dis que, malgré les apparences, nous n'avons pas de roi ! Il n'y a qu'un roi, celui de Dieu, car le roi doit être propriétaire de son trône, comme vous l'êtes de votre fortune ; et il y a d'ailleurs entre elle et lui d'invisibles rapports dont vous vous apercevrez un jour.

Il n'avait rien perdu de son enthousiasme si prodigue, et elle fut secrètement satisfaite de voir son influence totale sur lui, puisqu'elle le menait politiquement et littérairement. Tous les jours, au sortir du travail, il lui avouait ce bienfait. L'idée qu'elle avait eue de l'appeler dans ce pays de belles montagnes serait féconde pour les lettres !... Non seulement *Louis Lambert* avançait à pas de géant, mais dans des accès de joie qui faisaient jaillir sa verve, il s'était mis à composer quelques « contes drolatiques » où il retrouvait la chaleur, le rythme,



la gaieté folle du grand Rabelais. Il était truculent tel Gargantua lui-même, lorsqu'il lisait ses gaillardises, le soir, à sa bien-aimée, et n'oubliant pas ce géant du seizième siècle qui l'inspirait et le secondait, il disait :

— Si ces contes m'enrichissent, je ne garderai pas l'argent !

— Bravo ! faisait la marquise. Vous le donnerez aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ?

— Je le donnerai à Chinon, pour élever une statue de marbre au vrai père de Pantagruel et l'artiste gravera sur le piédestal : *A Rabelais, son maître*, — *Honoré de Balzac*.

Un soir, il arriva dans l'émerveillement. Il venait de visiter la Grande Chartreuse. Il avait vu, de ses yeux vu, la communion entre l'homme et Dieu, au milieu d'une nature aussi gigantesque que cette vision même, et il tenait tout de suite à placer là un roman, *le Médecin de campagne*, qui serait une sorte d'évangile social. Elle pensa : « Il me le dédiera sans doute. » Elle lisait déjà : « A Marie » au milieu d'une feuille blanche. Et elle le laissa de nouveau s'enivrer près d'elle de projets autant que de promesses... qu'il croyait entendre, en les énonçant seul.

Le résultat fut qu'il redevint pressant avec netteté. Très nette aussi, elle objecta ses devoirs.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, vous oubliez toujours le premier de tous : celui de m'aimer ! Moi, est-ce que je ne vous donne pas mes idées, mon œuvre ?

— Et moi, est-ce que je ne vous ai pas près de moi ?

— Vous m'accaparez, dit-il fortement, si vous refusez de m'appartenir !

Elle ricana :

— Allons, votre séjour à Angoulême ne vous a rien valu ! Vous revenez avec de petites idées bourgeoises. La conversation des femmes de là-bas ne devait pas être brillante.

— Madame, rugit Balzac meurtri, ne cherchez pas à me blesser dans ce que j'ai de plus cher : mes amitiés !

— Vous voyez bien, dit-elle avec un calme parfait, que je n'emplis pas votre vie, et que vous êtes comme tous les hommes, un comédien.

Il ne répondit pas, et rentra désespéré, se parlant tout haut : « Mon pauvre Honoré, le luxe, les belles demeures, les grandes dames, les sublimes amours, rien de tout cela n'est pour toi ! Faire de la copie pour des éditeurs voraces, dans une pauvre chambre à deux francs par jour, voilà ton sort : n'en cherche pas d'autre ! »

Mais sur sa table, deux lettres l'attendaient : une de Mme de Berny, une de Mme Carraud. Oh ! les saintes femmes ! Les deux appuis de sa vie ! L'amour vrai, l'amitié claire ! Il ba sa les enveloppes.

La lettre de Zulma Carraud était amère, mais elle le toucha jusqu'au cœur. Elle le mettait en garde encore contre la férocité d'un parti, où on ne songeait qu'à l'exploiter. « C'est pourtant vrai, murmura-t-il, je commence à le sentir ! » Mais, en revanche, elle l'abandonnait à ses dangereuses amours, disant : « Ce n'est pas une chétive mère de famille qui peut vous intéresser, une femme com-



prenant la vérité et l'humilité de la vie. Il vous faut des formes fugitives, des dehors ravissants; peu importe qu'il y ait dedans une intelligence et une âme. Dieu vous donne à Aix ce qui vous convient... »

— Non ! fit-il avec force, je vois clair maintenant, je fuirai, je serai sauvé, je retournerai travailler et causer sagement à la Poudrerie !

Et il prit la lettre de Mme de Berny en pensant : « Elles se ressemblent, non pas de visages, mais d'âmes. Elles ont la même sagesse et le même amour du bien... »

« Ami, lui écrivait celle-ci, je ne suis pas jalouse, mais inquiète. On a donc réussi à te faire venir à Aix... »

— Elle écrit *on* comme l'autre, remarqua Balzac. Pauvres femmes, elles ont le même cri par la même peine !

« ...Prends garde, amour, tous ces gens-là haïssent ceux qui ne sont pas issus de leur sang sublime. Sers-toi d'eux, s'ils peuvent te servir, mais jure-moi de ne pas être leur esclave. »

— Je le jure, ma chérie ! dit tout bas Balzac.

Et sans rien dire de plus de cette femme qu'elle désignait par *on*, un mot indéfini, riche en tourments, indéfinis aussi, elle terminait sa lettre par un appel : « Je n'ai pas d'autres plaisirs que de lire tes *Scènes*. Elles me donnent de chers souvenirs. Je me rappelle où tu étais quand tu me lisais tel ou tel morceau, ce que tu disais, les mots d'amour qu'il faisait naître. Si tu es malheureux un jour, viens vers moi, je ne cesse de t'attendre ! »

Il prit un papier, et le front dans sa main, il écrivit tout de suite :

« Pourquoi te résister, à toi qui as bercé mes premiers rêves, et dont le cœur sera le tombeau de toutes mes fautes ? Tu m'appelles, je viens. Guette les diligences sur la route de Fontainebleau. Je t'arriverai dans quelques jours, dans quelques heures... »

Il venait de donner ce mot à porter à la poste : quelqu'un frappa. La marquise de Castries envoyait un valet demander si M. de Balzac pouvait venir immédiatement. Il dit avec ingénuité : « Elle n'est pas malade, non ? » Et il courut.

Avec quelle jeunesse il croyait au bonheur, une heure plus tard ! Ne venait-il pas d'accepter de partir pour l'Italie avec elle et le duc de Fitz-James, son beau-frère ! Ils le prenaient en supplément dans leur voiture, et pour ne pas gêner sa délicatesse, elle acceptait qu'il payât sa part des frais de route. La Lombardie ! La campagne florentine ! Et Rome, la ville où la moitié de l'histoire importante du monde s'est passée, voir tout cela avec elle, en même temps que ses yeux, et l'entendre en raisonner avec cette finesse un peu sèche, mais si juste, qui lui était propre ! Quel bonheur pour un cœur débordant ! Quelle page de lumière dans une vie !

En hâte, il écrivit à ses éditeurs, aux directeurs des revues, à sa mère. Il s'engagea pour des dates fixes, demanda de l'argent, promit en retour des manuscrits, crut enfin régler tout, et partit avec son « adorable marquise » et le beau-frère, à qui il accordait toutes les vertus et distinctions de la vieille France légendaire.



Ayant quitté Aix le matin, les trois voyageurs arrivèrent à Genève le soir. Balzac, tout l'après-midi, avait été rêveur et silencieux. Il essayait d'imaginer les jours qu'il allait vivre, en se rappelant les détails les plus délicieux de ceux qu'il avait vécus. Une promenade surtout lui avait laissé de l'ivresse. Près d'un ruisseau, derrière un moulin qui avait une roue cassée, elle lui avait dit des paroles si hardies, si brûlantes, qu'il n'était plus possible maintenant qu'elle se dédit. Et furtivement, il la regardait dans la voiture, et de temps à autre elle lui souriait.

Ils soupèrent. La conversation fut gaie, puis le duc s'étant rendu au bureau de l'hôtellerie, Balzac resta seul en compagnie de la marquise. Elle avait une robe légère, claire, à volants, qui la rendaient aérienne. Il l'admirait avec dévotion, puis tout à coup il lui dit de son bon air enfantin :

— Il me semble que vous venez de descendre du ciel pour me donner du bonheur !

Elle ne répondit que par un sourire. Il reprit :

— Me donnerez-vous du bonheur?...

Puis, plus bas :

— Vous donnerez-vous enfin?

Elle haussa les épaules, et brusquement, sa figure changea :

— Parler ainsi à une femme qui porte un grand nom, dans une auberge de passage !

Il fit :

— Comment, une auberge !

Et, vexé :

— Vous voulez, une fois de plus, me donner le change?

Il avait pris un air dur :

— Je ne le supporterai plus !

Et soudain, il devint d'une violence extrême. Il lui déclara que c'en était assez, qu'il avait réfléchi à tout, que le seul rôle d'une femme qui prétendait aimer, c'était le dévouement, donc le don de soi, mais qu'hélas ! il la croyait incapable d'amour :

— Les marquises se prêtent, elles ne se donnent pas ! cria-t-il. C'est bien ! Alors, je préfère les femmes faciles, sans hypocrisie, sans le fatras de ces assaisonnements sociaux qui ne sont que du vice ! Je vous laisse et je me vengerai.

Il était à la porte. Il revint sur elle et lui serrant le bras :

— Vous êtes mal placée pour invoquer ou les lois ou la religion. Vous avez transgressé les premières, et vous êtes moquée de la seconde, puisqu'un jour vous vous êtes donnée, puisque vous avez été la maîtresse du prince de Mett...

Elle le repoussa :

— Assez !

En grondant, il lui dit les yeux sur les yeux :

— Oui ou non, en Italie, serez-vous à moi ?

Elle resta les dents serrées, les narines palpitantes, blême, presque laide, tant son visage exprimait d'aversion, et elle ne répliqua rien.

Il fit encore :

— Vous ne voulez plus répondre ?

Elle garda un silence obstiné.

Alors, il sentit en lui le vent de feu des grands délires, et il s'y abandonna. Il jeta sa cape sur ses épaules, la faisant voler sous le visage de la



marquise comme s'il la cravachait. Il sortit, lança durement la porte, prit son bagage, sauta dehors, vit une diligence qui partait pour Dijon, bondit dedans. Au sortir des dernières maisons de Genève, son voisin, un jeune homme, fit tout haut :

— Au revoir, chère ville !... Ah ! monsieur, que ce Genève est beau !

— Je l'exècre ! répondit Balzac. J'y ai connu, monsieur, la pire humiliation de ma vie, et je jure de n'y revenir jamais !

Le surlendemain, il arrivait à la Bouleaunière, les reins meurtris par le trajet, mais le cœur détendu, car dans la fatigue du corps tout s'abandonne, et les grandes douleurs cèdent. Mme de Berny avec son chien l'attendait sur la route. Eh quoi ! depuis huit jours avait-elle guetté toutes les diligences ? Toutes !

— Ah ! j'en ai vu, dit-elle, des chevaux gris pommelé et des postillons rouges ! Mon cher grand homme, je ne t'ai pas trop attendu, puisque te voilà. M'arrives-tu du moins l'âme légère ? Que penses-tu ? Comment vas-tu ? M'aimes-tu ?

Il l'enlaça pour toute réponse. Il la prit par la taille, sa bonne taille souple encore qui se donnait bien au bras, regarda de près son cher visage si vieilli depuis dix ans d'amour, et qui rougit, car elle avait deviné sa réflexion, mais vite et fort il l'embrassa, pensant au fond de soi-même : « Qu'est-ce que la jeunesse et la beauté, quand elles cachent une âme ingrate comme les pierres du chemin ? » Puis il dit :

— Je suis bien las, mon ange, si las, et j'ai peur

de ne plus être très, très bon... La vie nous fait du mal.

— Monsieur Minet, fit-elle, vous arrivez plein de courbatures, et ne savez ce que vous dites. Ce n'est pas ma faute, si vous avez fréquenté des folles au jugement abracadabrant, dont la blancheur et le teint de porcelaine vous tournaient la tête. Oubliez tout ici... Respirez, mon chéri, l'odeur des sapins vigoureux. Et venez voir avec moi ma basse-cour, qui me donne de bons œufs frais...

Il devait se remettre vite auprès de cette femme qui sut le reprendre et le rendre heureux de toutes manières, même par la flatterie, dont le chagrin ne lui avait pas fait oublier le charme.

— Tu sais, ami, que ton succès est énorme ! Les élégantes maintenant se coiffent à la *Femme de trente ans* : je l'ai lu dans une chronique de la mode. Et les menus du *Rocher de Cancale* s'inspirent de l'orgie de la *Peau de chagrin* !

Jusqu'aux lettres de femmes qu'il recevait et qu'elle lui analysait comme il l'eût fait lui-même tout bas :

— Monsieur l'auteur fécond, elles sont toutes à vos pieds. Lisez celle-ci : c'est la vieille fille qui défend les célibataires. Pauvre vieille ! elle mériterait une réponse... Voici la pourvoyeuse de sujets. Une pédante. Surtout, pas un mot !... Celle-là crâne, mais elle est misérable au fond. Tu pourrais lui envoyer deux lignes. En voici une bien belle : *Je voudrais savoir si vous répondez à l'idée que je me suis faite de vous en vous lisant...* Eh bien, quelle idée s'est-elle faite ? Qu'elle le dise, cette dinde !...



*Je voudrais savoir si vos ravissantes créations viennent du cœur ou de la tête...*

— Elles viennent de la rate, dit Balzac, et elle ne le saura pas ! Mais à toi je vais apprendre ceci, qui est admirable, mon cher amour.

— Tu as l'air solennel.

— Je suis heureux simplement. Dès que le *Médecin de campagne* sera fini, — je me sens en train, tu sais, — je vais me mettre à un livre terrible ! Terrible et...

— Merveilleux !

— Comment l'as-tu deviné ?

— Parce que je t'aime !

— Ce sera un livre d'amour...

— Sur moi ?

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que ce sera un livre de souffrance, un livre atroce et vrai.

— Qui s'appellera ?...

— *Ne touchez pas à la hache*. Il y aura dedans une certaine duchesse de Langeais...

— Qui te fera souffrir, m'ami ?

— Qui fera souffrir mon héros.

— Pauvre adoré ! Il faudra bien que tu ressenties ce qu'il ressent.

— Ne crains rien. La Bouleauinière, tes caresses, tes paroles ont refait de moi un homme neuf ! Je tiens un grand sujet, et je m'en vais le dominer !

Il eut, pour dire ce mot, des yeux en or, vainqueurs et admirables ; et comme il les penchait sur elle, elle crut qu'elle y voyait le rayonnement de sa

gloire. Alors, d'une voix de bonheur qui se brisait dans sa gorge :

— Chéri, murmura-t-elle, tu es pour moi plus que l'air pour l'oiseau, plus que l'eau pour le poisson, plus que le soleil pour la terre, plus que la nature pour l'âme !... Mon bonheur émane de toi comme les parfums de la fleur... Tes dons sont immenses, et j'ai l'orgueil de les comprendre et de les chérir !



## III

Quand son roman *Ne touchez pas à la hache* fut bien en train, Balzac éprouva la joie de s'être dominé et vaincu. Du récit de sa faiblesse, il faisait une forte histoire. De sa misère il tirait un chef-d'œuvre. Le contraste était à l'image de la vie : détresse, grandeur ; et cette dure expérience lui montrait dans une clarté jusqu'alors inconnue, son destin sur cette terre : existence en marge des autres, dont le premier devoir était de ne vivre que pour écrire et pour décrire. Il n'avait le droit d'aimer, de souffrir, d'être heureux, que pour en tirer des livres, qui seraient autant de torches enflammées dans les ténèbres humaines ! Car l'homme se débat dans la nuit ; le mystère l'enveloppe ; et il n'a comme lumières pour le guider que la religion dont son orgueil refuse souvent le secours, et les poètes qui, tant bien que mal, lui expliquent aussi son rôle, sa noblesse et sa pauvreté. Balzac depuis longtemps se savait marqué pour être un de ceux-là ; mais aujourd'hui qu'il avait vécu, et s'était essayé, il se sentait la sombre énergie des prophètes.

Il était d'ailleurs soutenu par les âmes de sa préférence. Laure de Berny, maîtresse toujours si chère, venait de lire, quoiqu'elle fût bien souffrante,

les dernières pages du *Médecin de campagne*, à peine les avait-il achevées ; et elle y avait vu plus de beauté encore qu'au reste du livre. Mme Carraud, l'amie idéale, préférait *Louis Lambert* à *Faust*, *Faust* lui semblant bizarre, et *Louis Lambert* humain. Femme exquise, elle avait mérité pour ce jugement un exemplaire sur chine : il était en train de le lui faire relier par un artiste. Enfin « l'Étrangère », la Polonaise admirative, de qui il avait reçu la première lettre un quart d'heure avant sa première visite à l'inhumaine marquise, continuant d'écrire, avait donné son nom : comtesse Wenceslas de Hanska, et dans des lettres lyriques elle disait les élans d'un cœur, que les livres de Balzac avaient ému et rendu confiant.

C'était une très grande dame, noble, riche, une puissance là-bas dans ses terres de Wierzychownia, près de Kiev, un esprit affiné par la naissance et la culture, assurément une des âmes d'élite de l'époque. Il était entraîné vers elle par une passion qui prenait l'allure d'un torrent : elle lui disait avec une telle ardeur l'importance de son œuvre ! Par ses lettres elle courait à lui, par les siennes il volait vers elle. L'inférieure distance ne séparait que leurs corps ; les esprits et les cœurs déjà s'embrassaient. Car comment négliger une femme qui lui parlait comme aucune autre ? Laure de Berny possédait du génie dans la tendresse : Dieu l'avait créée pour adoucir le sort brûlant de son Honoré ; mais cette divine « Étrangère » montrait une compréhension de l'art, et du rôle de l'artiste, qui faisait pousser des cris de plaisir à Balzac, et les



bras tendus vers la lointaine Pologne, il disait de tout son cœur : « Ève Hanska, ma vie est à vous, puisque vous êtes la seule à l'avoir pressentie dans tout ce qu'elle serait, à pénétrer ses souffrances, ses devoirs, ses projets ambitieux ! » D'autres, et nombreuses, l'aimaient d'une affection qui était un baume ; tandis qu'elle, l'admirait de toute son intelligence unique, qui valait une collaboration. A la lire il ne doutait plus de la place qu'il devait se faire, puisque à ses enthousiasmes elle donnait des raisons. Vraiment, il était pour elle Moïse sur le Sinaï. Il fallait donc qu'il parlât, qu'il expliquât. Eh bien oui, ce serait sa grande tâche : expliquer ! Peindre pour faire comprendre ; écrire pour éclairer ; montrer la société tout entière, mieux que le soleil même ne la montre, car le soleil dans le ciel est immuable, et l'homme vicieux échappe à ses rayons honnêtes ; il creuse des caves, des trous. Au lieu que l'artiste, avec sa lanterne, poursuit le fuyard ; et personne ne peut se dissimuler, quand il est grand et fort. Balzac l'était. Il édifierait donc une grande œuvre, et du même coup, il conquerrait cette femme — conquête enfin digne de lui, puisqu'elle s'accordait avec les devoirs de son esprit, tout en satisfaisant son goût d'un rang noble et d'une vie élevée, dont ses récentes souffrances ne l'avaient pu guérir : la simplicité ne lui suffisait pas ; elle ne convenait selon lui qu'aux destinées obscures ; l'homme en vue doit avoir des traits frappants, un grand titre, un habit plus beau, des serviteurs qui le font remarquer.

La bonne Mme Carraud pouvait se permettre d'être humble avec son nom bourgeois, et sa vie

près d'un fonctionnaire ; au surplus elle n'était qu'une amie et une confidente. Laure de Berny, plus tendre que noble, préférait l'amour à la grandeur : c'était une libérale. On pouvait lui donner sa jeunesse, il fallait sauver de son étreinte les forces de l'âge mûr. Quant à la terrible marquise de Castries, c'était la noblesse épuisée qui n'a gardé que ses formes. Belle demeure, belles robes, beau corps ; plus de cœur ni d'esprit ; Versailles sans le roi. La vraie noblesse est celle qui s'enrichit toujours, donc qui se donne et qui fait alliance. L'appel vibrant de Wierzcównia, quel signe du destin ! Et c'est ainsi que la comtesse Hanska, grande dame d'Europe par son titre, ses biens, par son intelligence sensible aux réalités comme aux mystères, précise et poétique, douée pour le mysticisme et pour l'observation, c'est ainsi qu'au printemps de 1833, cette femme d'élite fut l'influence heureuse, la force attendue, par quoi soudainement se cristallisèrent en un ensemble magnifique les pensées innombrables, fourmillantes, qui, depuis deux ans, s'échappaient du cerveau génial de Balzac. Depuis deux ans il était accablé par sa création. Tout le sollicitait, et il donnait ses forces à tout, sans organiser rien. Un matin de mai, il se sentit formidable. Son esprit n'était plus un chantier où gisent les plus beaux matériaux. Un édifice s'y élevait, d'une taille, d'une splendeur, que les lettres françaises n'avaient pas encore vues. Tout se tenait ; chaque projet placé ; pas une idée qui n'eût son rôle. L'exaltation de cette Polonaise admirable avait fouetté son imagination, et dans le mois de



la sève et des éclosions, en plein désir, en plein bonheur, il se réalisait, ayant conscience d'arriver sans effort au sommet souhaité, d'où il découvrit son œuvre entière.

Il en fut si heureux qu'il souffrit d'être seul. Personne à qui le dire ! Chère étrangère, il ne connaissait pas encore son visage, et elle vivait à huit cents lieues ! Lui écrire ? Il voulait des yeux de femme à qui parler tout de suite, dans le premier frémissement de cette joie qui peut-être était la plus forte de sa vie : retrouverait-il un tel sentiment de sa force et de sa réussite, Mme de Berny était à la Bouleauinière, Mme Carraud à Angoulême. Mais sa sœur Laure était à Paris ! Et, en somme, elle était celle qui avait vu naître ses ambitions. Petite fille, elle écoutait émerveillée ses projets de petit garçon. La première, elle avait su son ardente volonté de dominer par l'esprit, et des vœux de son jeune cœur elle l'avait assisté. Il eût été ingrat, bien plus, illogique, qu'elle n'eût pas sa part immédiate du triomphe. Elle, le témoin vivant et délicieux des premiers serments ! Il se devait donc de courir chez Laure, de lui prendre les mains, de lui dire : « Ma chère sœur, te souviens-tu du bel avenir que nous imaginions pour moi dans le grenier de Tours ? Tu te rappelles ? Tout ? Tu es ma Laure chérie ! Ton frère heureux vient te dire que le bonheur d'un homme est contenu tout entier dans les rêves d'un enfant ! »

— Auguste, cria-t-il à son jeune domestique, je sors ! Veille à tout !

Il avait déjà le pied dans la rue Cassini.

— Monsieur !... Monsieur a de l'argent ? dit Auguste qui le rattrapa.

— Pourquoi faire ?

— Monsieur m'a recommandé de ne pas le laisser sortir sans en prendre.

— Je n'en ai aucun besoin : je vais à pied !

— Et pour passer les ponts ?

— Donne-moi deux sous !

Il partit en courant. A la Bourbe, il croisa un vieil homme qui portait des fleurs.

— Mais vous êtes le printemps, mon ami ! s'écria-t-il. Où faites-vous pousser ces merveilles ?

— Dame, monsieur, dit l'autre, j'ai là trois arpents de jardin sur le boulevard du Montparnasse ; il faut bien qu'ils produisent quelque chose !

— Vous tenez là des œillets de bordure qui embaument. J'en veux. Combien la botte ?

— Dix sous pour vous, monsieur, qui avez une bonne tête !

Balzac rit, puis chercha de l'argent.

— Sacré Auguste, il ne m'a donné que deux sous !

Il envoya le bonhomme se faire payer à deux pas de là, rue Cassini, et reprit sa marche en respirant les fleurs.

Il entra dans le Luxembourg, quand une charrette l'éclaboussa : « Cette boue me portera bonheur, dit-il. Merci ! » Et il pénétra sous les arbres, où des étudiants et des rentiers rêvaient, les uns à l'avenir, les autres au passé : il les regarda tous comme pour leur faire voir la beauté du présent. Avant de descendre la rue de la Harpe, il passa par l'ancienne petite place Saint-Michel, et il entra dans l'épicerie



installée sous l'enseigne *Au Mortier d'argent*. Cette boutique lui plaisait : tout y était soigné, en ordre, et fleurant bon. Commerce alimentaire, ravissant pour l'esprit ! Il se mit à parler de son café. Il emplît le magasin de sa joie. Les garçons s'étaient arrêtés de servir. Il disait les vertus du « Bourbon », du « Martinique », et du « Moka ». Il expliquait qu'on ne fait rien de savoureux sans mêler les trois. Il ajouta : « Vous m'avez donné un paquet de bougies de trop, un sac de café de moins ; c'est le contraire qu'il faut ; car avec du café, je vois clair, même la nuit ! » Une ménagère éclata de rire. Il la salua ; puis sortit en disant : « Ne me traitez pas, je vous en supplie, comme un client ordinaire. Soignez mes commandes. J'aime votre maison qui est une source de vie. Aimez ma vie, qui demain peut être une source pour votre maison ! »

Jusqu'à la Seine, il récapitula mentalement ses prochaines œuvres :

— Avant deux mois j'aurai publié *le Médecin*. Dans quatre, *Eugénie Grandet*. La campagne, puis la province. Ce sera le tour de Paris avec *César Birotteau*, dont je ferai une merveille, et le *Prêtre catholique*, un fier bouquin ! Quand j'aurai terminé ces quatre livres-là, je pourrai souffler : ce sera un beau morceau de fait !

Il arrivait aux Halles, dont le petit peuple l'enchantait toujours. Au coin de la rue Montorgueil, il vit un rassemblement. Il s'approcha. Une pauvre, molestée par la police, pleurait et geignait : « Qu'est-ce qu'on demande, nous autres ? De vendre notre cresson et de pas être remarqués ! »

— Seigneur Dieu ! pensa Balzac en s'éloignant, voici la preuve que nous ne sommes pas tous fabriqués du même limon ! Et la gloire, ma brave vieille, et la gloire !

Dans l'air de Paris plus qu'ailleurs, il en sentait le besoin, et lorsqu'il traversa le boulevard Poissonnière, où se croisaient sans répit les voitures et les passants, il eut tout seul un éclat de rire en songeant à ces médecins à courte vue, qui disent qu'à Paris l'on ne respire pas. Il ouvrit les narines. Juste ciel ! L'air, dans cette ville sublime, est si chargé de fluide vital qu'il n'y a nulle part un aliment pareil pour les nerfs, et pour le cœur !

En pensant cela, il faisait des gestes. Le cocher d'une voiture publique arrêta ses chevaux, croyant qu'il désirait monter.

— Non ! Non ! Merci, fit-il, j'arrive !

Il était à trois pas de chez sa sœur. Les Surville demeuraient faubourg Montmartre. Il était rouge et essoufflé quand il sonna. Le temps qu'on vint, il ne tenait pas en place. Il avait l'air d'un sanglier joyeux. Deux petites filles ouvrirent.

— Salut, très chères et très honorées nièces ! Je vous présente monsieur Honoré de Balzac, l'auteur connu par d'agréables ouvrages !

Et il offrait ses fleurs.

Les petites de se mettre à rire.

— Bonjour, mon oncle ! Comment se fait-il qu'on te voie à cette heure-ci ?

— Mystère, mesdemoiselles, mystère ! Madame votre mère est-elle chez elle ?

— Monsieur, nous le croyons !



— Voulez-vous m'introduire?

— Entrez, mon bon monsieur!

Il entra en imitant une vieille dame qui, sur ses petits pieds, fait sauter son petit ventre.

Au bruit des rires, Laure se montra.

— Toi? Si tôt? Qu'est-ce qui se passe?

— Embrasse-moi, dit Balzac, prends un billet de vingt sous — les enfants ne paient pas — assieds-toi, et tu vas tout savoir!

Il s'assit lui-même et les regarda. Il avait des yeux merveilleux de bonheur.

— Comment me trouvez-vous?

— Que veux-tu dire?

— Ai-je la mine des jours ordinaires?

— Tu as chaud, dit Laure.

— Tu es rouge, dit Sophie.

— Tu as l'air content, dit Valentine.

— C'est la plus jeune qui a le plus de flair! dit Balzac. Valentine, m'amie, tu brûles, mais pourquoi suis-je content?

Hochement de tête.

— Je vous préviens que c'est important! dit Balzac.

— Une bonne nouvelle pour nous? demanda Laure.

— Oui, Pétrarque, merveilleuse!

— Mon oncle se marie! s'écria Sophie.

— Avec l'impératrice de Chine qui divorce! reprit Balzac. Ah! toi, ma chère gazelle, malgré tes yeux que j'aime, tu n'y es pas!

— Alors, tu as fait un nouveau livre! dit Valentine.

— C'est elle décidément qui me comprend. Mes amies, mes trois amies, approchez-vous, je vous en prie; si vous ne voyez pas clair, regardez-moi de près, regardez-moi bien. Lisez ce qu'il y a d'écrit sur mon front!

Bouche bée, la mère et les petites le dévisageaient.

— Vous n'y êtes toujours pas? Vous ne voyez rien? Allons! Tenez-vous bien, surtout vous, les enfants, qui vous rappellerez ce jour toute votre vie! Vous ne voyez pas... que je suis en train... d'avoir du génie!

Ah! de quelle voix claironnante il lança ces mots! Et il était debout, ayant croisé les bras, et son attitude magnifique disait: « Cette fois, vous y êtes? A la bonne heure! Alors, embrassez-moi! Honorez-moi! Car je vous dis, quoique vous soyez deux petites filles tranquilles, en train de jouer aux chiffons et à la poupée, quoique votre maman ait sur la tête son bonnet pour faire le ménage, quoique le ciel ne nous envoie pas dans cette pièce modeste une lumière de miracle, je vous dis et je vous jure, moi, que nous vivons une heure capitale pour les lettres françaises! »

Malheureusement, il n'y avait que lui de prêt à cette fabuleuse nouvelle. Du génie?... Peut-on même songer à ce que c'est, quand on est en train d'aider une servante à essuyer des meubles; on est pris au dépourvu; que répondre? et... on ne répond rien.

— Vous... n'avez sans doute pas compris? dit Balzac d'une voix dure, en se rasseyant.

— Cher Honoré, fit Laure avec gentillesse, tu



nous annonces là une chose que nous savions. Tu as du génie... depuis longtemps !

— Non ah ! non ! ah ! mais du tout ! reprit Balzac avec violence. Hier j'étais aveugle ; aujourd'hui, je vois, et je vois tout ! Je vois comme un voyant. Je vois ma vie demain, après-demain, jusqu'à ma mort. Elle est réglée maintenant, comprenez-vous, je n'aurai plus rien à y changer. J'ai là, dans cette tête que vous regardez sans comprendre, le plan de tous mes livres ! Tous ! Ils y sont, les uns après les autres, avec leurs titres ! Je n'ai plus qu'à les écrire ! Et les écrire, ce n'est rien ! Affaire de sueurs et de temps. Le génie, c'était de les concevoir. Ah ! dame, il fallait le feu du ciel. Mais je l'ai reçu ! Il est descendu en moi ; il m'illumine, et vous avez des taies sur les yeux, si vous trouvez que ce matin je ressemble aux autres hommes. Pourtant je vous pardonne cela, puisque je suis venu pour vous expliquer tout. Vous êtes ma sœur et mes nièces ; il bat dans vos veines le même sang que dans mon cœur. Je vous dois des comptes. Les voici !

— Honoré... mon bon, balbutia Laure embarrassée, avant que tu commences, dis-moi... tu... tu en as sans doute pour quelques instants ?

— Bien sûr ! Pourquoi ?

— Combien de temps ?

— Est-ce que je m'en doute, moi ! Une heure, douze heures, qu'est-ce que cela te fait, si je ne t'ennuie pas ! Et je ne peux pas t'ennuyer en t'expliquant une des grandes choses du siècle !

— Mais bien entendu... Aussi écoute, Honoré,

donne-moi deux minutes... Je vais mettre le déjeuner en train, et je suis à toi.

— Voilà ! C'est terrible ! gronda Balzac seul avec ses deux nièces ! Terrible ! Votre grand'mère, mes enfants, a été toute sa vie comme votre mère ! Le bon Dieu, nous m'entendez, le bon Dieu lui-même aurait frappé à sa porte, et il lui aurait dit : « Madame, je viens vous faire visite ! » elle aurait répondu : « Ah ! aujourd'hui ? Quel ennui ! Moi qui faisais justement mes conserves de tomates ! Elles vont être manquées, si je m'arrête ! » Voilà, mes petites ! Le don de la famille n'a jamais été de distinguer l'essentiel. Et c'est pourquoi je suis un monstre dans la famille !

Laure rentra sur ce mot et dit :

— Un monstre, que tout le monde aime... Je viens tout de suite... Sophie, où as-tu mis le balai de crin ?

Alors, seul avec Valentine, Balzac continua :

— Tu as entendu ? Je parle génie ; on me répond balai de crin ! Et toi, tu me regardes comme si je te faisais peur. Pauvre mignonne, c'est que tu ne peux pas savoir, dans ton esprit d'enfant, la journée que je vis. C'est le coup de tonnerre sur la montagne ! La foudre est tombée sur ton oncle, petite fille ; elle l'a incendié ; il brûle comme une grange, et c'est magnifique ! Et ça ne se retrouvera pas ! Et ta mère, comme ta grand'mère, ne s'en seront jamais doutées ! Homère, Shakespeare, Molière avaient d'ailleurs tous des mères et des sœurs qui s'occupaient de balais de crin. Et parbleu, c'est moi, le fou ! Car ces femmes font leur devoir sacré, et



elles auront le paradis, au lieu que l'artiste, dès ce monde-ci, est en enfer. Le malheureux ! Il lui faut toujours se confier, se raconter. Est-ce qu'on a le temps de l'entendre ? Et qui peut-il intéresser ? Quoi ? Il prétend expliquer la société en la peignant ? Mais les humains vivent parfaitement sans explications ! Pourvu qu'ils mangent, qu'ils dorment, et qu'ils se reproduisent !

La petite le regardait toujours.

— Je te demande pardon, ma chérie, fit-il, de tout ce que je débite là devant toi... Ne parlons plus de ces choses... Avez-vous vu récemment votre grand'mère?... Comment va ton papa?... A quelle heure revient-il déjeuner ?

— A onze heures et demie, fit Laure qui rentrait, s'assit et dit : « Je suis tout oreilles. »

Rien que de la voir avec son bon air simple, il n'était plus fâché.

— Je serais désolé, dit-il, de te faire perdre une matinée...

— Tu sais bien, répondit-elle, que rien ne m'intéresse plus que tes affaires.

— Alors, voilà !

Il a retrouvé tout son bonheur : ses yeux sont pleins d'étoiles.

— Tu sais, ma bonne Laure, ce qu'a été le roman jusqu'ici. Une misère ! Un passe-temps sans but, donc sans fruit. Papa disait « l'opium de l'Occident ». C'était juste. Mais si le roman, au lieu d'endormir, réveillait, au lieu d'amuser instruisait ! Car amuser, c'est distraire, distraire c'est détourner, détourner c'est égarer ! Il y a une plus noble tâche. Or, depuis

des années, n'est-ce pas, je t'ai bien dit que je la ferais. Aujourd'hui, j'en suis sûr. Je la vois aussi clairement que la carte de France, avec cette différence qu'elle est bien plus grande, qu'elle est immense, qu'elle est énorme ! Car si l'une de vous me posait cette brève question, pleine d'innocence : « Que vas-tu faire ? » je ne pourrais répondre que par un mot : « Tout ! » Oui, tout ! Je vais faire le tableau physique, psychique, physiologique, métaphysique de notre société ! C'est quelque chose de si élevé que rien ne peut être au-dessus !

La servante passa sa tête dans la porte, et timidement :

— Madame..., c'est la blanchisseuse.

— Chez elle ! hurla Balzac, qu'elle retourne chez elle ! (Il dardait sur sa sœur deux yeux de feu.) L'historien du dix-neuvième siècle, comprends-tu, ne sera pas un homme qui racontera des batailles ! Ce sera moi ! On a sans doute fait lire à tes filles le *De moribus Germanorum* de Tacite ? Non ? Pourquoi ? Elles ne font pas de latin ? Ah ! c'est un grand tort ! Il y a là des pages sublimes, qui me montrent la voie. Et je ferai : *De moribus Francorum*.

La servante restait pétrifiée.

— Entrez ou sortez ! dit Balzac. Si le sujet vous intéresse, entrez, ma fille !

Laure, toute rouge, essaya de placer un mot, mais il reprit :

— Cette suite de scènes vécues que j'écrirai, ce sera littéralement le *Récit de la vie au dix-neuvième siècle*, — où tout le monde sera peint. Les maîtres, les domestiques (d'un regard il foudroya la ser-



vante), les vieillards, les enfants, les prêtres, les soldats, les fonctionnaires, les commerçants, les canailles, les héros ! Et là surtout où je serai Balzac, où je ne ressemblerai à aucun, où je serai plus grand que tous, c'est que je ne me contenterai pas de peindre : je dégagerai les causes et les conséquences...

Laure s'était levée. Il fit comme elle.

— Je serai un savant autant qu'un artiste ! Et je montrerai aux hommes, en racontant leurs histoires, les lois qui commandent aujourd'hui leur prospérité, demain leur déchéance.

— Me donnes-tu... murmura Laure.

— Je serai, dit Balzac, en arpentant le salon, le Geoffroy Saint-Hilaire du roman : je peindrai des espèces sociales ! Dans un livre celle-ci, dans un autre celle-là : toutes y passeront. Et voici la merveilleuse trouvaille d'aujourd'hui : c'est la composition ! C'est le classement ! Tout se tiendra, comme dans la vie ! Les hommes, dans la vie d'une société, s'entr'aident, et chacun dépend de tous. Il en sera pareillement dans mes livres, qui eux-mêmes dépendront les uns des autres, puisque rien ne peut être séparé, tant que tout n'est pas décrit !

Exultant à cette idée, il souriait de sa large figure, et les mains écartées, la bouche ouverte, il demeura comme en extase.

— Honoré, me donnes-tu... recommença Laure, une minute avec la blanchisseuse ?

— La blanchisseuse ! fit-il, mais qu'elle entre, tonnerre de chien ! et qu'elle écoute aussi ! Elle ne me gêne pas ! Personne ne me gêne ! Seulement, je

t'en prie, ne m'interromps pas, à la minute où je t'explique ce qui va me faire vivre et... mourir !

Laure, accablée, s'assit. La servante se coula dehors.

— En deux mots, voici le plan !

Il écarta des chaises comme pour le dessiner par terre. Puis il remarcha de long en large.

— Nous avons eu déjà les *Scènes de la vie privée*, premières années de la vie, adolescence, jeunesse, peines et joies des jeunes hommes, des jeunes filles, des jeunes femmes, jusqu'à l'âge des premiers calculs ! Le lieu de la scène ici ou là. Il peut être partout,

Sophie et Valentine venaient à pas de loup de s'installer près de la fenêtre et avaient repris leurs chiffons. Il s'assit sur le canapé où était Laure, et lui saisit la main.

— Nous aurons ensuite les *Scènes de la vie de province*, celles où les idées et les calculs prennent la place des images et de l'irréflexion. Les personnages ont vieilli. Il n'est plus question comme à vingt ans d'élan et de générosités. On discute des chiffres. Dans quel cadre ? Celui des petites villes, parce que c'est le plus mesquin. Tracasseries, rivalités, espionnages sont les privilèges de la province. Mais tout de suite après, en opposition, *Scènes de la vie parisienne*, peintes à grands traits, celles-ci. Les problèmes s'élargissent, et se creusent. Nous abordons une société où les sentiments vrais sont l'exceptionnel. Tout est chiffré, tout est coté. Et la capitale seule peut convenir pour de telles peintures. *Vie privée, vie de province, vie parisienne, ces trois*



séries se tiennent, et ces trois séries faites, tout est dit sur l'homme en tant qu'homme.

La sonnette de la porte retentit. Il parut ne pas entendre.

— Quatrièmement alors, *Scènes de la vie politique*, où je montrerai des hommes représentant des masses. Cinquièmement, *Scènes de la vie militaire*, conséquence terrible de la politique : on verra des masses s'affronter, se heurter, se massacrer. Sixièmement enfin, la nation ; la nation tantôt triomphante, tantôt vaincue. Elle a des cicatrices, elle a besoin de repos ; c'est le soir d'une dure journée ; il me reste à peindre dans leur lenteur et leur sérénité les *Scènes de la vie de campagne*. Et ceci accompli, j'aurai fait le tour de tout !

Il allait et venait d'un pas léger.

— J'aurai donné aux hommes une exacte représentation de la société dans tous ses effets !

La porte s'ouvrit.

— Ce qu'hélas n'a pas fait Walter Scott !

M. Surville entra. Il se tourna vers lui.

— Walter Scott n'a pas accompli la synthèse, n'a pas construit le monument. Pour le construire je ne dois pas abandonner mes personnages.

— Bonjour, Honoré, dit M. Surville.

— Ce qu'aucun romancier n'a fait ! Et c'est une faute énorme. Dans la société, à une même époque, ce sont toujours les mêmes qu'on retrouve. Mon devoir est donc de les prendre et de les suivre.

— Bonjour, Honoré, dit M. Surville.

— Avec moi, on les verra à vingt ans, à l'âge des premières amours, et je ne les lâcherai plus jusqu'à

leur mort. Mariages, affaires, situations, tout, je traiterai tout, je suivrai tout, d'un livre à l'autre. Combien cela fera-t-il de romans ? Trente au moins ! Quarante peut-être.

Il était devant la fenêtre ; sans rien voir il regarda la rue.

— Qu'est-ce qu'il explique ? dit M. Surville à sa sœur.

Il se retourna :

— Vous vous demandez comment j'aurai le temps de les faire ?... D'autant plus que ce seront souvent des romans de plusieurs tomes. Alors ? Ma vie y suffira-t-elle ? Combien vivrai-je, à votre idée ? Hein ? Je m'épaissis, mais je suis fort. J'ai trente-quatre ans dans huit jours. Ce n'est rien, trente-quatre ans ! Je ne pouvais pas commencer plus tôt. Et ce serait bien le diable si... je n'avais pas encore... trente ans à moi. Trente ans pour soixante volumes ? Ah ! J'en ferai davantage ! Il suffira de régler ma vie : je la règle à partir de demain. Je vais entrer au couvent littéraire. Je bâtis moi-même mes murs et je m'enferme. Ne souriez pas, mon cher Surville ! Je ne vous ai pas dit bonjour, au fait. Vous allez bien ?... Oui, mon bon, je m'enferme comme les chartreux : ils font des prières et de la liqueur : je ferai des livres. Et je ne me laisserai plus, je vous jure, ronger par la vie de Paris !

Son visage, tendu pendant qu'il exposait son plan, s'épanouit. Parlant de moines, il avait pris les traits d'un moine de légende, insouciant, bavard, bien nourri. Et il dit tout à coup :

— J'ai horriblement soif !



Surville se leva, et passant dans la salle à manger :

— Voulez-vous un verre de vin blanc ?

— Deux, trois, dit Balzac, autant que vous en aurez ! Je sens que je suis un gouffre, mon cher Surville. Les bouteilles ont un fond ; je n'en ai pas !

— Eh bien, buvez, mon cher.

— Merci, je vous le rendrai au centuple ! Car vous n'étiez pas là, vous n'avez rien entendu, mais Laure vous racontera ce que sera mon œuvre, que maintenant je vois tout entière. Un monument ! Une cathédrale ! Au lieu de bâtir, comme ils font tous, une petite maison, une autre, une troisième, autant de bicoques, sans importance, sans intérêt, moi je commence l'église, qu'on voit de tout le pays et qui le dominera. Ce vin est excellent ! On voit qu'ici les affaires marchent !

— Hélas, dit Surville, vous tombez mal : je n'ai que des ennuis !

— C'est impossible ! dit Balzac en tendant son verre.

Et il s'arrêta brusquement :

— Ce que c'est que l'association des mots ! Je pense « verre » et aussitôt je vois Wer... det. Je ne vous ai pas encore parlé de celui-là. Ah ! cher ami, il fera ma fortune demain ! Werdet, c'est l'éditeur de l'avenir. Tout jeune, un entrain fou ; des idées à revendre ; de l'audace, de l'originalité, enfin un homme, et qui me donne toute confiance ! Je me suis engagé avec lui à fond pour mes prochains livres. Je crois vraiment que nous allons gagner des sommes folles... Votre vin, vous savez, a un feu admirable ! Redonnez-m'en un verre. Verre... Wer-

det ! Oui, il faut que j'aille chez lui, et ce matin même. Je l'ai manqué hier ; je n'ai plus à perdre de temps !

Il faisait déjà mine de gagner la porte :

— Mais vous allez d'abord déjeuner, dit Surville.

— Oui, tu restes avec nous, dit Laure.

— Oh ! mes bons enfants, fit Balzac, je viens pourtant de vous dire que je n'avais plus une minute à perdre, si je voulais réaliser mon œuvre. Déjeuner ! Il ne s'agit plus de cela pour moi ! Je mangerai maintenant, pendant trente ans, quand je pourrai !

Les petites se mirent à rire. Il prit son air pathétique, qui n'était pas sans vanité ni roublardise :

— Innocentes, elles s'amuse ! Elles n'ont pas encore mesuré ce que c'était qu'une gloire comme Beethoven, ou Michel-Ange ! Tout ce qui a été grand, mes enfants, a été solitaire. Je serai grand. Concluez !

Cette fois, il fit deux pas vers l'antichambre.

— Au revoir, vous qui êtes mes soutiens !

Il regarda sa sœur :

— Pauvre Laure, je t'ai bien assommée. Excuse-moi, ma bonne fille, et console-toi par cette idée que j'en assommerai d'autres. Quand on veut dépasser la taille ordinaire...

— Mais non, mais non, dit Laure doucement, tu sais bien que tu ne m'ennuies jamais. Tu m'effraies seulement. Je te sens pris dans un tel tourbillon !... Quelle vie tu vas te faire ! Que de soucis ! Jamais tu ne seras heureux.



Il ouvrit la porte.

— Ah ! bah ! voilà bien le cadet de mes soucis !  
Pourvu que vous le soyez, vous !

Surville avait l'air absorbé. Il lui prit la main :

— Mon bon Surville, retenez ce que je vais vous dire. Il est probable que j'entreprends une œuvre énorme, et si nouvelle qu'elle sera sans doute une réussite comme on n'en aura pas vu (il prit à témoin sa sœur). Je n'aurais pas dit cela hier ; aujourd'hui j'ai des assurances merveilleuses, car je domine tous mes sujets ; mes statues sont dans leurs niches ; tout est au point ! Donc la fortune m'attend. Et alors, Surville, si je l'ai, et si vous ne l'avez pas, la dot de ces enfants-là me regarde et...

— Je vous en prie, Honoré, dit Surville gêné.

— Mon ami, je ne vous demande pas votre avis ! reprit Balzac. D'ailleurs, je m'y prendrai de telle sorte que vous n'aurez aucun scrupule à m'opposer. Car si vous voulez gagner leurs dots vous-même, vous les gagnerez, mais par moi ! Je serai riche, donc j'aurai le droit de me faire faire une maison. Dans cette maison il me faudra de l'eau : j'aurai le droit de me faire faire un aqueduc ; et s'il me plaît de vous le demander !

— Oui, enfin, tout cela... dit Surville souriant.

— Tout cela n'est pas projets en l'air. Je me sauve. Mais demandez tout de suite à Laure, mon ami, de vous expliquer ce que je vais faire. Vous croyez me connaître : vous serez ébloui !

Il embrassa sa sœur et les petites, deux fois sur chaque joue. Puis il planta son chapeau sur sa tête.

— Surville, je tiens la grande œuvre du dix-neuvième siècle !

— Bravo, dit Surville ; le premier heureux...

— Ce sera moi ! fit Balzac. Adieu !

Ils étaient tous sur le seuil de la porte. Le pied sur la première marche, il dit encore :

— La société dans laquelle nous vivons, c'est Napoléon, n'est-ce pas, qui l'a faite ?

— Sans aucun doute ! dit Surville.

Il se retourna au milieu de l'étage et, rayonnant :

— Eh bien moi, j'en ferai une autre ! Et qui sera aussi importante, aussi vivante, aussi réelle ! Et quand on parlera de mes personnages, on les confondra avec ceux de l'histoire !

— Eh bien... nous en serons fiers, dit Surville.  
Bon courage.

— Merci, dit Balzac. Vous êtes tous des anges pour moi. Je vous aime comme mes enfants. A bientôt !

Il avait disparu ; Surville refermait sa porte.

— Surville !

— Honoré ?

— Savez-vous en deux mots ce que je ferai, mon bon ? Ah ! Ah ! (sa voix magnifique, une voix d'airain, emplissait l'escalier) ; je ferai concurrence à l'état civil !



## IV

Il n'y eut pas, dans toute la vie de Balzac, de printemps plus radieux que celui de 1833. Non seulement il y connut cette joie, si forte qu'après elle il aurait pu mourir sans regrets, de concevoir une œuvre qui lui sembla la plus grande du siècle, mais, en écrivant à Mme Hanska, en l'attendant, en l'espérant, en la voulant, en se parlant d'elle tout seul avec soi-même, il crut tenir l'amour dans ses mains comme on tiendrait une belle colombe, et il les mettait toutes deux sur son cœur, disant à ses papiers ou bien à son jardin : « Je vous aime ! Je t'aime ! Je t'adore ! »

Puis, impatient, joyeux, bavard, il prit la diligence pour Angoulême.

— Ah ! ce cher commandant ! Eh bien, et les salpêtres ?

Ce qui voulait dire :

— Excellent homme, rentrez donc vite dans votre bureau ! Nous avons à causer, votre chère femme et moi.

— Aimez-vous encore mon jardin ? dit Mme Carraud. Vous voyez qu'ici c'est toujours la vie simple.

Fleurs, oiseaux, un petit garçon qui grandit, le commandant qui de son mieux sert l'État, et une femme tranquille, qui ne cherche qu'à rester sensée.

— Et moi, pendant ce temps, ma bonne amie, dit Balzac, je travaille ! Je travaille, tel un cheval de fiacre ! A quoi ? A tout ! On réimprime *les Chouans* : je les refais. Je finis mon *Médecin de campagne* que Mme de Berny, cette ange, a trouvé la plus belle chose sortie de ma plume. Et je commence l'*Histoire des Treize*.

Elle le contempla et dit :

— Vous êtes la jeunesse et la force. Je suis heureuse de vous voir en ce moment.

Et elle lui expliqua sa joie qu'il ne fût jamais cité dans aucun article de critique, où l'on passait en revue la littérature de l'époque. Preuve qu'il faisait son œuvre en toute indépendance, sans prendre le temps de lécher les bottes de ces messieurs !

Il lui tendit les mains :

— Femme incomparable ! Vous avez à la fois de la poésie et de la réflexion. Vous comprenez, vous, qu'un artiste est incompris. Parbleu ! Peut-on le juger avant sa mort ? Chère amie, je triompherai, je n'ai plus de doute à présent, et je le devrai à une femme ! La femme ! vous savez, mieux que personne, qu'elle fut toujours ma seule religion terrestre. Eh bien, j'ai le bonheur ! Alors, mon œuvre maintenant sera bien facile à faire.

— Brave Honoré, dit Mme Carraud dans un sincère élan, que je suis heureuse de vous voir sorti de l'affreux milieu que vous savez, et rendu à une femme qui a toute mon admiration, je peux même



dire ma sainte gratitude. Que j'ai pensé à elle depuis le jour où vous m'avez conté votre jeunesse, soutenue et embellie par « cette ange » comme vous venez encore de la nommer !

Balzac fit une mine étrange.

— Ah !... c'est-à-dire...

Il toussa, se leva, se rassit. Et... et il expliqua, mon Dieu, très vite et avec naturel, et avec abondance, qu'il y avait méprise... Hélas !... La vie est ainsi... La tendre Mme de Berny, oui... elle était pour lui... presque plus qu'une mère, mais il parlait là d'une femme, ...qui était son double ! la partie femelle de son âme, une femme qui venait à lui du fond de l'Europe, lui offrant tout : l'amour, un grand nom, la fortune ! Ah ! cette femme ! il n'en avait jamais rencontré de pareille ! Rencontrer, le mot était osé, puisqu'il ne l'avait pas vue. Mais quelles lettres ! Il les avait sur lui. Il exigea que Mme Carraud les lût.

— Chère et tendre amie, je vous le demande comme un service personnel. J'exige que vous me jugiez, ainsi que me jugera Mme de Berny dont vous parlez si bien ! Vous êtes mes deux conseillères, elle le cœur, vous l'esprit. Je veux que ma vie soit grande, mais j'habite une maison de verre. Lisez, je vous en conjure. Voici sa première lettre, adorable, constellée de bonheur et d'espérance ! Vous me direz si, en dehors de vous, jamais une femme m'a compris mieux qu'elle. Et elle est étrangère, mais élevée à la française, avec nos idées, par nos poètes. Voici ensuite les autres lettres. Mon Dieu ! ce style si gentil, si chat ! Je n'ai pu y résister. Tâtez

mon cœur, ma bonne amie. Rien que de voir la petite écriture fine, je devine la main qui a écrit pour moi, et qui est avide de serrer la mienne ! Et j'ai d'abord été prudent, je vous jure, prudent comme un notaire, et habile et froid, et retors et ménager de mon cœur, parce que j'étais devenu un homme affreux au contact de cette marquise, et que la vue de tant de calculs avait fait de moi un esprit desséché — quelle horreur ! — qui se disait tel un juge d'instruction : « Laissons-la venir : nous allons bien voir ce qu'elle nous offre. » Pauvre petite ! Elle n'offrait déjà plus : elle donnait tout ! Alors, je me suis fait honte : je lui ai livré mon âme. Ah ! dame, je lui ai tout dit. Je suis à elle. Elle n'a qu'à faire un geste : j'obéirai. Et me voici heureux, mon amie, heureux à en pleurer, parce que je sens que je suis redevenu crédule, et qu'en somme après tant de souffrances, je me retrouve intact !

Devant une telle confession, Mme Carraud manqua bien aussi se retrouver comme elle était, un an plus tôt, lorsqu'il écrivait dans sa chambre, et qu'avec tant de ferveur elle veillait dans la sienne. Terrible enchanteur, aussitôt qu'il parlait ! Il était généreux comme le soleil l'été, et elle dut faire un effort qui lui crispa le cœur pour rester muette sur cet aveu, pour ne pas s'écrier :

— Que vous êtes grand ! Que je vous admire !

Sa douleur se peignit sur son visage, et de la sorte elle eut l'air naturelle, quand elle lui dit avec tristesse :

— Prenez garde seulement, cher Honoré, de ne



pas prodiguer votre vie... pour rien, de ne pas dépenser des trésors... sans résultat!

En rentrant à Paris, il réfléchissait à ce conseil et pensait :

— Zulma est une amie fort intelligente, mais elle mène une existence étroite, et toutes ses idées s'en ressentent. C'est sans remède! Ce peut même être entre nous un jour — qui sait? — une source de conflit, oh! pas douloureux : elle est trop bonne. Mais une femme comme mon Ève de Wierchowonia saisit tout, devine tout! Grande dame, voilà! Cinquante serviteurs. Des terres ayant la taille d'un département français. On ne peut plus avoir de petites conceptions. Elle a dans la vie la largeur que je veux apporter dans mon œuvre. Largeur facile aux Polonais : ils sont tous héroïques! C'est un peuple admirable! La voilà, l'alliance rêvée. La Pologne et Honoré de Balzac. Deux pôles d'un même esprit. A l'heure exacte où elle me mettait à la poste l'*Imitation de Jésus-Christ*, je commençais le *Médecin de campagne*, dans lequel je n'ai qu'un dessein : dramatiser sous la forme d'un roman le vieux livre sublime. Ah! tout cela est bien émouvant! Quelle grande vie je vais avoir!

Dans son courrier rue Cassini, il trouva une lettre de Mme de Berny, qui se plaignait. Elle était devenue bien malade. Le cœur était atteint. Il dit : « Pauvre chère! Je vais courir chez elle. » Mais il y avait aussi une lettre de Mme d'Abrantès et une de la marquise de Castries : oh! quelle audace! Il en était si suffoqué, qu'il n'osait pas l'ouvrir. Il regardait l'écriture, le cachet de la poste. Il se

sentait soulevé par des passions diverses. Sa mémoire précise lui rappelait tant d'heures cruelles, d'autres si douces; mais cette douceur n'était que tromperie! Alors, que venait-elle encore mentir avec une lettre? Puisque jamais ses yeux n'avaient reflété son âme, est-ce qu'un peu d'encre sur un papier pouvait dire enfin le fond de la pensée de cet être mis au monde pour faire souffrir?

— Laissons donc cela! dit-il.

Et il ouvrit la lettre de Mme d'Abrantès.

— Mon Dieu! Toujours des plaintes! Elle veut me revoir! Pauvre femme! Elle m'a trop vu!

Il soupira et sur-le-champ répondit avec grandiloquence : « Les gens, madame, qui sont sur les champs de bataille, ne sont pas libres, vous le savez, de causer ni de faire savoir à leurs amis s'ils sont vivants ou morts. Or, je suis mort de travail! » Il signa, il cacheta, il allait se lever. D'une main tremblante mais violente, il reprit l'enveloppe de la marquise; il la déchira; il lut la lettre d'un trait sans respirer. Puis il fit trois pas dans sa chambre. Après quoi, il s'assit, et fermant les yeux, il murmura :

— Seigneur!... Quelle énigme que la vie!

Cette lettre était l'image de la douleur elle-même, brûlante, délirante, déchirante. Elle était un appel, un cri, une supplication. Elle éveillait des souvenirs torturants, balbutiait une prière éperdue, sanglotait d'effroi; et elle était signée : « Votre amie » et « Marie » — Marie qui implorait un mot, un seul, un tout petit mot d'espoir!

Balzac sentit d'abord son cœur étouffer dans sa



poitrine. « Ah ! ciel ! si c'était vrai ! » Puis... une lettre de Mme Hanska, qu'il savait toute par cœur, repassa soudain ligne par ligne, et en chantant, dans son esprit. Alors, il redevint grave et profondément triste, et avec effort, il reprit sa plume :

« Madame, écrivit-il, d'une main si émue qu'il ne formait ses lettres qu'à demi, me voici plongé dans des travaux qui nécessitent impitoyablement le mode de vie le plus rigoureux. Je suis à présent dans un cloître. La cloche a sonné. C'en est fini. Je ne puis plus sortir pour aller dans un salon, si délicieux soit-il. »

Il relut. Il réfléchit encore, et se dit : « Comprendra-t-elle ? Elle qui n'a pas compris, quand je sonnais de joyeuses cloches, entendra-t-elle ce glas ? »

Puis il saisit un manuscrit qu'il avait sur sa table, et il courut chez Mme de Berny. Il la trouva bien triste, affaissée, et si vieille !

— Ne me regarde pas de près, Honoré, je ne veux pas. Le ciel se venge de m'avoir donné trop de bonheur. Tu as un paquet sous le bras. C'est un chef-d'œuvre que tu veux me lire ? Oh ! lis, m'ami, lis vite, et j'oublierai tout !

C'était *Ne touchez pas à la hache*. Il lut durant quatre heures ; et elle sentit que son pauvre cœur, si fatigué de battre, était encore capable de grands élans heureux. Quand il en vint à la fin, et que de sa belle voix chaude, qui vibrerait, il lut ceci :

« La beauté d'une femme endolorie n'est-elle pas la plus attachante de toutes pour les hommes qui se sentent au cœur un trésor inépuisable de consolations et de tendresses à répandre sur une créature

gracieuse de faiblesse et forte par le sentiment ? »

Ah ! comme elle se retint pour ne pas lui mettre au cou ses deux bras, et lui dire une fois de plus son amour ! Mais d'amour il ne devait plus être question. Ils étaient devenus deux amis avec... ce que l'amitié n'a pas : le trésor des souvenirs passionnés. Et de bonheur ou de douleur — elle ne savait plus — elle ferma les yeux, pour l'écouter poursuivre :

« La beauté fraîche, colorée, unie, le joli en un mot, est l'attrait vulgaire auquel se prend la médiocrité. »

— M'ami, dit-elle, quand il fut sur son départ, tu es le premier de nos écrivains... et je ne sais ce que je préfère : ton génie ou ta bonté !

Ces mots lui furent doux, venant d'une telle bouche ; et pourtant l'été passa sans qu'il retournât vers elle. Il travaillait, et il était tout à la comtesse Hanska. Il tenait maintenant l'espoir merveilleux et imprévu de la voir bientôt. Elle allait voyager ; elle devait venir à Neuchâtel avec son mari, la seule enfant qui lui restait des cinq qu'elle avait eus, et l'institutrice de cette petite. Neuchâtel, autant dire Versailles ! Il y serait d'un bond ! Toutefois, depuis cette certitude, son sentiment s'était compliqué. Au supplice d'aimer sans connaître succédait l'appréhension de connaître celle qu'il aimait. De quels yeux l'aborderait-il ? Est-ce que la première impression comblerait son espoir ? Il s'emballait, puis se méfiait. Il chantait, puis restait taciturne. Enfin, le moment vint de prendre la diligence, et comme chaque fois qu'il partait, il ne fut plus que tout à la joie.



La voiture était bondée. Il fit rire ses compagnons de voyage avec un guide, qu'il lisait tout haut d'une certaine voix comique : « *Neuchâtel, messieurs, ville plus industrielle que commerçante, propre, trop jaune et inanimée!* » A chaque relais il y avait trente voyageurs qui demandaient en vain des places. Il les consolait par ce « propre, trop jaune et inanimée » qui fut la scie des quarante heures de route, ainsi que cette phrase sur le lac : « *Orageux surtout le soir, avec le vent d'ouest que les marins appellent uberra!* » A Besançon, il s'arrêta pour une affaire de papier, puis repartit vite; et il arriva à Neuchâtel, ne s'étant pas couché depuis quatre nuits. Il commença donc par se laisser tomber sur un lit, et ne vit la comtesse que le lendemain. Il se rendit à son hôtel; on lui dit qu'elle était sortie. — « Bon, fit-il, je vais bien la trouver! » Il courut à la promenade du quai et l'aperçut. Il ne la connaissait pas; il la reconnut. La chaleur de son cœur lui monta au cerveau; il ne douta pas. Elle tenait un livre. En voyant de quels yeux ce gros homme jeune la regardait, elle le lâcha. Il se jeta dessus : c'était la *Femme de trente ans*. Il ôta son chapeau, et le genou en terre, d'une voix passionnée; « Ève! Ève! C'est vous! » Elle poussa un cri, et les mains tendues : « Honoré!... » Elle étouffait; « Honoré... de Balzac! »

Il la regarda sans pouvoir rien dire d'autre. Quelle grâce! Elle était divine! Il en tremblait presque de la trouver si charmante et si imposante! Le charme était dans la bouche, petite et rouge, dans les yeux noirs, pleins de rêve, dans les

maines jolies, menues, si blanches, qui avaient l'air effrayées de trop de bonheur! Et elle était imposante par son air de dignité, par un front olympien. « Ah! dit-il, je comprends les idées magnifiques! Chère, chère Ève!... »

Mais une toute petite fille s'approcha, qui trotta dans une pèlerine blanche et rose.

— Quel charmant feu follet!

C'était Anna, l'enfant. Il l'embrassa, lui parla. Et la comtesse Hanska, pendant ce temps, sortit son face-à-main pour le mieux voir.

Petit, gras, rond, trapu; des cheveux de jais; un nez comme de la gomme élastique : voilà ce qu'elle remarqua d'abord. Après quoi elle vit les yeux, ses yeux de feu, le même feu que sa plume. Et alors elle sourit, heureuse. C'était bien lui!

— Éva, ma chère Éva! recommença Balzac.

Un grand monsieur s'avancait dans une redingote verte : le comte Hanski. Elle les présenta. Balzac dévora le comte des yeux, mais le comte, qui regardait des voiles à la jumelle sur le lac, reprit avec sérénité cet exercice. Double attitude, qui indiquait assez à qui la comtesse appartiendrait maintenant.

— Cet homme, devait dire Balzac en revenant de Neuchâtel, m'a fait l'effet d'une tour!

Une tour immobile, qui ne les gêna guère. Le comte n'était pas féru de littérature. Depuis des siècles, en Pologne, les hommes de la haute société souffrent plus que les femmes des dominations qui accablent ce pays. Les femmes se cultivent, lisent, causent chez elles; les hommes subissent au dehors.



Le comte Hanski ne connaissait pas une ligne de Balzac. Il s'occupait de ses blés et de ses faisans, chassait, faisait cultiver. Il avait des intérêts considérables à défendre. Il ne lui restait pas de temps pour les romans, ni pour leurs romanciers. Il laissa donc à Neuchâtel sa femme s'occuper de Balzac, et ce fut pour ce dernier une série de jours dont le souvenir devait jusqu'à sa mort résonner dans son cœur. Il eut la confirmation, l'assurance, la certitude, claire comme le soleil de juillet, qu'il commençait le grand amour de sa vie. Et il dit tout de suite à la comtesse, comme il avait dit à la marquise de Castries, avec le même élan :

— Je m'aperçois que je n'ai encore jamais aimé ! C'est vous qui m'apprenez l'amour. Vous êtes une femme divine ! Mon Ève ! Mon adorée !

Puis avec ce besoin d'expansion qu'il avait toujours, il lui prenait déjà le bras ou la main, deux heures après la scène de la promenade. Elle fut d'abord surprise, mais il la bousculait par tant de déclarations flatteuses :

— Vos lettres m'ont tout dit ! Personne n'a rien écrit de pareil ! Je vous ai vue en vous lisant. N'ayez crainte : je vous ferai la vie superbe que mérite votre âme de poète !

Chaque fois qu'il ressentait un sentiment fort, il aurait trouvé hypocrite de retarder à l'exprimer. Il y avait six mois qu'ils s'écrivaient des choses lyriques et folles ! Pouvait-il la voir, sans crier : « Ma chérie ! »

D'ailleurs, puisqu'ils étaient « prédestinés » à l'amour ! Elle en était sûre comme lui ! Ils se l'étaient

écrit vingt fois. Et la reconduisant à son hôtel le premier soir, il lui disait déjà d'une voix où chantait son âme, mais où vibraient aussi les désirs de son corps : « Ève, vous êtes l'admirable, l'introuvable « femelle ». Me voici complété. Et je n'ai rien à vous donner, puisque tout, depuis toujours, est à vous ! »

Ils ne se quittèrent plus. Comme elle l'amusait dans le jardin de l'hôtel, lui disant de son accent, qu'il trouvait délicieux :

— Venez sous les *tieuvilles*.

— Ah ! faisait-il, je mettrai cela dans la bouche d'un de mes personnages, d'une bonne vieille, tenez, pour qu'on ne vous reconnaisse pas !... Dieu, qu'aujourd'hui vous êtes jolie ! Que faites-vous pour avoir ce teint blanc, ce teint de rêve ? Et que j'aime vos épaules, vos rondes petites épaules d'amour. Laissez-moi les toucher. La nature a fait là un chef-d'œuvre de l'art !

Puis c'était mille questions sur sa vie de Wierzchownia. Et à propos de tout il poussait des « oh ! », des « ah ! » comme un enfant. Qu'il aimait voyager en pensée ! Quel goût il avait de la vie ! Comme tout était pour lui raison de bonheur ! Cette étonnante noblesse polonaise surtout, chez qui il diagnostiquait toutes les vertus : n'a-t-elle pas fait ses preuves dans l'histoire ?

— Ah ! mon ange chérie, vous appartenez à l'élite du monde. Comtesse Hanska, née Rzewuska ! Le premier de ces noms est beau comme une épée victorieuse. Le second, doux comme un poème d'amour ! Vous me montrerez les armes des Hanski,



et me raconterez les mariages Rzewuski : tout cela me passionne ! En France, nous n'avons plus de noblesse. C'est fini. Les nobles qui nous restent sont desséchés par la haine de tout ce qui n'est pas eux. Ainsi, je commence à être une force considérable ; ils auraient pu vouloir s'attacher un Balzac. Les malheureux ! Ils ne s'attachent qu'à la forme des traditions, dont ils ont perdu l'esprit ; et ils usent le peu de vie qui leur reste en des mesquineries qui sont leurs soucis primordiaux. Je vous avoue que moi j'étouffe en France, et il y a des années déjà que je fais cette prière secrète : « Mon Dieu, faites que j'aie respirer un autre air... En Pologne, ce serait mon rêve ! » Ève, vous êtes la vraie femme noble, celle que j'attends et que je désire !

A ces mots passionnés elle ne répliquait jamais par des coquetteries ; elle ne pensait pas à se dérober. Au contraire, elle disait :

— La femme qui se présentera dans les cieux en disant : « J'ai rendu telle âme heureuse ! » celle-là y entrera toujours. Aimer est la vertu des femmes.

— Donc se donner est leur devoir, pensait aussitôt Balzac. C'est ce que je disais à ce monstre de marquise. Voilà bien la femme admirable et enchantresse que mon cœur espérait !

Et il avait la conviction si puissante qu'elle serait sa grande passion, qu'après cet accord tacite entre eux, après cet abandon qu'elle avait sur tous les points, après tant de soupirs, qui voulaient dire : « Je me rends ! », il ne lui proposa pas, par des mots enflammés, de venir chez lui. Il était mal logé, honteux de sa chambre ; il recula ce bonheur, auquel

il tenait tant, pour qu'il fût plus beau et vraiment complet, et il la laissa à Neuchâtel fidèle encore à son époux, mais chancelante et tout étourdie de pensées adultères.

Elle vint lui dire adieu, en compagnie du comte, au départ de la diligence. Elle avait une marche abandonnée dont il ne put supporter la vue sans se sentir du feu dans les veines. Il dit à M. Hanski :

— Que c'est aimable, comte, d'être venu me conduire !

Et brusquement tourné vers elle :

— Au revoir, jour de mes jours, et lumière de mes nuits !

Il regarda le mari :

— J'espère que votre séjour continuera d'être agréable...

Il se pencha sur la femme :

— Au revoir, mon espérance, ma toute aimée, l'unique chérie !

Encore un coup, il s'adressa au comte :

— Je crois que vous allez jouir d'un beau temps. De ses yeux couleur de miel, il fascinait ceux d'Ève :

— Au revoir... mon épouse !

Se quitter après de tels élans, c'est s'en aller chacun de son côté vivre des journées brûlantes, où l'on va s'accorder par lettres tout ce qu'on n'a pas pu se donner réellement.

« Un baiser, mon Èva, sur tes lèvres chéries... Il ne va qu'à ton cœur, et je voudrais qu'il enserrât toute ta personne. Tu verrais comme la possession augmente et grandit l'amour. »



Ce furent les termes de la première correspondance. Ils devaient se revoir au bout de peu de semaines : le serment en était fait. Et ils seraient l'un à l'autre. M. Hanski ne comptait plus. Ève se sentait folle d'ardeur. Elle se retenait pour ne pas le quitter. Ses lettres devenaient des cris. Et Balzac, ce brasier, dut la modérer :

« Mon ange, écrivait-il, pas de folies ! Ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée. Ton amant viendra quand tu crieras. Tu m'as fait frémir ! »

Dès lors, il connaissait toutes les joies, celle de la tendresse puisqu'il adorait ; celle de la vanité puisqu'on s'offrait à lui ; celle enfin d'une vie qui se réalisait avec tous les nobles attributs qu'il avait rêvés. Il était même si heureux qu'il désirait du bonheur pour tous, prêt, dans la mesure de ses moyens, à en donner à tous ceux ou toutes celles qui avaient son affection.

Un jour, il reçut encore un appel de Mme d'Abrantès. Elle finissait solitaire et misérable sa vie d'inconscience et de désordre. Il sauta dans un cabriolet, et traversa Paris pour aller lui lire son récit de la vie de Napoléon, fait par un soldat dans une grange. Elle en pleura, et ce fut bien juste s'il n'eut pas aussi des larmes aux yeux.

Une autre fois, il songea longuement à la marquise de Castries. Femme étrange, femme terrible qui paraissait de glace, lorsque son cœur peut-être était le plus près du suprême abandon ; femme malheureuse sans doute, qui par la faute d'un cœur sec, méconnaissait les plus hautes joies de la vie !

Il les possédait toutes ; il ne songeait plus à se venger. Elle lui avait écrit six mois avant une lettre bien émouvante : il prit dans sa bibliothèque le manuscrit de *Louis Lambert*, et plein de pitié pour celle avec qui il avait échangé sinon tant d'amour, du moins tant d'électricité amoureuse, il le lui envoya.

Enfin, il alla voir la *Dilecta*, qui le reçut en pleurant :

— Mon pauvre Honoré, n'interprète pas mal mes sanglots. Je connais ta vie, puisque par lettres tu m'as tout avoué ou presque : je ne meurs pas de peine ni de jalousie, sois-en sûr ! Je meurs, tout simplement. Je meurs... parce qu'il faut mourir, que la vie n'est rien, ne dure pas, qu'à peine a-t-on essayé un peu de bien, il faut faire son paquet. Mais si je pleure, c'est que je te perds, et je ne sais pour combien de temps, car passé ce monde, tout est mystère. Honoré, je t'ai bien aimé (tire cette persienne, ami, tu me feras plaisir. L'ombre seule convient aux moribonds ; la mort est si cruelle pour l'amour !). Honoré, je suis à l'heure où l'on ne ment plus : tu le sens bien à mon souffle qui brûle mes lèvres ; alors, je tiens à te redire comme je t'ai adoré ; et malgré mon chagrin de quitter ce monde, j'ajoute que Dieu fait bien ce qu'il fait, car dans mon amour, c'est ton destin qui m'importe. Libre, tu vas pouvoir aimer celle que tu viens de voir. Elle sera, je le sens, la vraie femme pour toi !

Il fallut que Balzac s'enfonçât dans le travail, au retour d'une telle visite, pour atténuer le chagrin que lui avaient causé les yeux de la chère malade.



Il reprit sa plume : ce n'était pas les travaux qui manquaient ! Il avait la main rapide autant que le cerveau presto. A peine l'idée conçue, le mot était trouvé, la phrase écrite. Sa plume courait. Qu'il corrigéât ou qu'il créât, en une heure il faisait tenir le travail d'un matin ou d'un soir. Lui-même s'émerveillait. L'amour, quel aiguillon ! Cette idée qu'il allait retrouver la comtesse, et qu'il fallait, avant de partir, abattre une gigantesque besogne, lui donnait des nerfs, des muscles, du sang, de la chaleur, car il faut tout cela pour écrire un roman qui contiendra des descriptions, des réflexions, des confidences, du dialogue. Il faut être peintre, commissaire-priseur, confesseur, auteur dramatique. Est-ce trop d'une Ève pour vous inspirer ? Mais elle était toujours présente, toujours mêlée à son travail. Il finissait *Eugénie Grandet* : pour parfaire ce portrait si pur, c'est aux yeux de son Ève qu'il demandait conseil, et c'est en s'aidant de ce qu'il savait de son âme. Et chaque fois qu'une idée large et généreuse, abondante de fond et de forme tombait de sa plume, il était si persuadé de la lui devoir qu'il la remerciait secrètement, puis il lui écrivait des actions de grâces !

Après quoi, comme un fou joyeux, en gambadant, il courait jeter sa lettre à la poste, toujours lui-même. Ah ! la boîte où tombe l'enveloppe ! Il lui semblait, quand sa main frémissante la lâchait, que c'était de son cœur qu'il envoyait en Suisse. Neuchâtel ! Genève ! Elle était à Genève à présent. C'est à Genève qu'il irait ! Encore cinquante feuillets sur la famille Grandet, et il montait dans la dili-

gence. De l'argent, il en aurait. Il venait de signer un traité admirable avec la veuve Béchot, éditeur. Tout allait bien ; tout lui donnait confiance. Elle l'aimait, elle l'attendait ! Et il entrait maintenant dans les rédactions, l'air triomphant, le chapeau sur la tête.

— Il doit promener des oiseaux ! dit un jour quelqu'un de malicieux.

Il entendit, demanda le nom de ce personnage impertinent. Lui-même le livra, et sa profession, homme de lettres.

— Homme de lettres ! soupira Balzac, quel titre ! D'où viennent et où vont des gens pareils, qui ont comme destinée de ne jamais se faire connaître, dans un métier qui est le néant, si on n'est pas connu. Ils font des livres ? Mais alors, ils les enterrent ! Ce sont des fossoyeurs en librairie !

A ces mots, l'autre se trémoussa, piaffa, parla de duel.

— Enfant ! dit Balzac, est-ce qu'on se battait en duel avec Napoléon ?

Genève ! Genève ! Voilà les seuls mots qu'il entendait, tandis que l'autre, dans l'escalier du journal, le poursuivait de ses injures.

Il allait dans les salons ; il y était comme un somnambule. Que lui faisait le monde ? Genève ! Il pensait à Genève, voyait Genève !

Et en janvier 34, il finit par y partir.

Il emportait dans sa valise un magnifique habit, dont les boutons en or avaient été ciselés par Gosselin, le premier bijoutier de Paris. Il avait retenu à la pension Mirabaud, dans le quartier des Eaux-



Vives, un petit appartement où il pensait qu'elle viendrait dès son arrivée : elle allait tomber dans ses bras, n'en pouvant plus de l'attendre.

Or, il la trouva calme, désireuse d'abord de causer.

— Qu'avez-vous, ma chère Ève? Causer! Mais nous n'avons plus soif de paroles! Nous...

— Je voudrais savoir, dit-elle en se forçant à sourire, combien de femmes vous aimez en même temps que moi?...

Et elle le regardait derrière son face-à-main, qui donnait tant de calme à sa question.

— Que dites-vous? fit Balzac. C'est abominable! Vous avez prêté l'oreille à je ne sais quelles calomnies! Mais Ève, il n'y a pas d'hommes dans ma position, dont le piédestal ne soit rongé par d'affreuses bêtes, que vous n'avez qu'à écraser du pied, dès que votre œil les aperçoit!

— Qu'est-ce alors, dit tranquillement Mme Hanska, que la marquise de Castries?

— Une femme que je hais!

— Vous lui faites pourtant des cadeaux.

— Mon amour, je t'apporte un roman terrible, que je viens de finir, où j'ai peint son âme dénaturée. C'est une femme que j'ai cru aimer : je ne l'aimais pas; elle n'a fait naître en moi que des sentiments mauvais! Ève, jamais, je le jure, je n'ai désiré une femme comme je te désire, dans le bonheur que donnent la bonté et la tendresse. Ce n'est pas une lutte entre nous qui s'engage. Nous ne sommes pas deux ennemis, de sexes différents. Nous sommes les deux parties d'une même âme, qui

s'appellent, qui veulent se joindre, s'étreindre! Je t'attends à la pension Mirabaud. Quand viens-tu y réaliser ce chef-d'œuvre qui est l'union de deux êtres, faits l'un pour l'autre?

Il avait un tel accent qu'elle ferma son face-à-main. Mais elle dit plus bas :

— Et Mme de Berny, comment va-t-elle?

— Elle meurt, Éva, elle meurt! Et elle nous bénit en mourant! C'est une sainte! Il ne faut dire son nom qu'à genoux. Mon amie, elle ne vous connaît pas, mais elle vous aime déjà. Mme de Berny, c'est ma mère!

La comtesse songea, puis dit :

— Quel est son petit nom?

— Ne me demandez pas, fit Balzac, ce que je ne veux pas vous dire!

A ces mots elle lui tendit les bras, et ils s'embrasèrent longuement.

— Ah! reprit-il, ne pensez plus à une foule de choses qui vous font mal, parce que vous y pensez mal. Ton cher front d'analyste analyse trop. Ne crois de moi, chère ange, que ce que tu sauras directement. Ma vie, toute ma vie passée, tu la connaîtras par moi. Sois sans crainte : j'ai toujours eu horreur des amours vulgaires. C'est toi, oui toi, la femme noble, l'esprit supérieur, que j'ai attendue et désirée depuis quinze ans. J'admire tant ta force d'esprit! Je ne connais qu'une femme dans mon pays qui te fût comparable : Mme de Staël; et les femmes qui sont mes amies, Mme de Berny ou Mme Carraud, m'ont rendu difficile, je te jure, sur l'esprit! L'esprit, et l'esprit dans l'amour, voilà ce



que j'ai voulu conquérir. La gloire, au fond, je m'en moque. Il me la fallait pour attirer ton attention à toi qui devais être mienne. Mais je vis en toi, par toi, pour toi ! Tu es ma chère étoile !

— Et vous, dit Éva, vous représentez pour moi la France, la France passionnée, avec son grand idéal : Tout ou rien ! La France ! Rencontre surprenante, union magnifique du Nord et du Midi ! Tu as l'observation intransigeante du Nord, et l'imagination enflammée du Midi. Que puis-je dire, sinon que je t'aime, de toute mon âme, de tout mon cœur...

— De tout ton corps, n'est-ce pas, cara ? Viens demain ! Viens demain !

Elle vint. Journée de délire, véhémence et inoubliable. Elle devait rester dans leurs mémoires comme le souvenir de certains grands orages, la nuit, dont les éclairs blafards donnent l'idée de l'infini. Elle était venue dans une robe de drap gris, qu'il aimait tellement, qu'elle dut lui en tailler tout de suite un morceau dans l'ourlet. Il lui fit tous les serments. Elle se laissa arracher toutes les promesses. M. Hanski ne comptait pas, malgré son titre officiel de mari. A l'heure où ils s'adoraient, il était à un banquet d'alpinistes. Cet homme, déjà âgé, mourrait : la nature évince d'elle-même ce qui la gêne... Et Mme Hanska deviendrait Mme Honoré de Balzac. Ah ! à cette idée, il lui déclarait : « Chère ! chère chérie, je t'aime comme on aimait au moyen âge ! » Enfin, pour consacrer cette date admirable où elle était devenue sa femme, il tira de sa redingote une liasse de papiers, son roman : *Ne touchez*

*pas à la hache*, et devant elle, pour elle, il le data : *Pré-l'Évêque*, 24 janvier 1834. En vérité, c'était surtout pour lui, contre la marquise. Celle-ci d'ailleurs ne comprendrait pas plus que Mme Hanska ; mais cette histoire d'une femme impie, qui se refusait au meilleur des hommes, il trouvait que c'était une vengeance secrète et savoureuse de la signer du lieu et du jour, où au même une femme divine s'était donnée. Bien plus, Dieu avait voulu que ce fût à Genève, ville de sa grande détresse, que se réalisât cet immense bonheur. *Pré-l'Évêque*... il y avait là de quoi tout de même faire rêver la marquise... si elle était capable d'une rêverie.

Les quinze journées que Balzac passa à Genève furent enivrantes et embaumées, malgré quelques terreurs que leur donna M. Hanski, qui n'avait pas toujours l'à-propos d'être à un banquet. Ils n'eurent pas moins un esprit d'inférieure invention, pour faire tenir en deux semaines autant de rendez-vous qu'en deux mois. Où ne se retrouvèrent-ils pas ? Comme ils pleurèrent et rirent à la villa Diodati, lieu des amours du grand Byron ! Et comme tous les jours, deux fois par jour, la comtesse fut exquise dans sa robe de chambre en termolama, qu'elle avait apportée pour se déshabiller à la pension Mirabaud !

Après bien des caresses, ils s'amusaient souvent à manger et à boire sur une petite table de leur chambre.

— Que je t'adore, lui disait-il, toi qui te livres avec candeur et bonheur !

— Que je t'adore, répondait-elle, toi qui es bon



et grand !... Seulement, ami de mon cœur, si tu veux me faire plaisir, ne mets pas ton couteau dans ta bouche !

Il éclatait de rire.

— Cela te choque donc bien, m'amie ?

Et elle répondait un peu sèchement :

— Tes dames Carraud et de Berny auraient pu te dire cela avant moi.

Morgue ? Jalousie ? Froideur de cœur ? Brusquement meurtri, il se posait pendant une minute la question. Puis il avait trop d'ailes pour ne pas voler, et l'oiseau qui vole en plein ciel ne voit plus les poussières de la terre.

Il n'en resta pas moins qu'il découvrit chez elle à Genève ce qu'il n'avait pas vu à Neuchâtel : la prédominance constante de sa froide raison sur son cœur, et le moyen, dans cette lucidité qu'elle gardait toujours, d'avoir des ruses glacées qui firent qu'un jour il s'écria : « O femmes, femmes, que d'injustice dans votre nature ! » Au cours d'une discussion futile, il s'était échauffé et était arrivé à lui répondre avec plénitude, avec autant de vérité que de bonté, par un argument décisif. Avant même qu'il achevât, rapide dans l'intuition, elle se sentit vaincue, et sur son dernier mot jeta cette phrase cinglante :

— Ne t'éraïlle pas la voix : c'est extrêmement désagréable !

Il revint à Paris douloureusement persuadé que la femme est inférieure à l'homme. Le voyage lui fut pesant. Il trouva la Bourgogne fastidieuse. Et quoique ses *Etudes de mœurs au dix-neuvième siècle*

lui fussent achetées 27 000 francs, ce qui, disait-il, était un prix inouï, il se remit au travail sans joie.

Il avait besoin d'une diversion. Paris les lui offrait toutes. Il retourna chez Buisson à qui il fit des commandes importantes, et qu'il ne paya pas, en jurant de le payer... Évidemment, il aurait dû s'acquitter déjà ! « Mais les éditeurs sont féroces, mon cher Buisson ! » (Ils ne l'étaient que par rapport à ses dépenses.) « Or... un homme, comme moi, ne peut pas ne pas dépenser, mon cher Buisson ! Depuis *Eugénie Grandet*, tout le monde a les yeux sur Balzac ! Il faut donc que ma prochaine redingote soit sublime ! » Malgré qu'il prit du ventre et des formes rebelles à une coupe élégante, Buisson s'efforça, s'ingénia, parce que Buisson l'aimait. Il l'aimait au point de lui offrir une chambre au-dessus de son magasin, au coin de la rue de Richelieu et des boulevards « au cœur de la forge ! disait Balzac. En plein feu ! Je travaillerai chez vous comme nulle part ailleurs ! Je serai chauffé à blanc ! » Prétexte auquel était sensible ce tendre tailleur, mais qui cachait un vif désir de fuir des créanciers, trop souvent pendus à la sonnette de la rue Cassini. Hommes sans fantaisie, pour qui deux et deux font quatre, ils finiraient par lui rendre inhabitable ce logement qu'avait embaumé jusque-là la sérénité des jardins de l'Observatoire ! A eux se joignaient les agents de la garde nationale, qui le recherchaient toujours, et dont il recevait les avertissements et les menaces de prison. Ces feuilles, souvent suivies de poursuites effectives, auxquelles il échappait par ses sorties ou ses voyages, mais que lui racon-



taient les voisins et ses domestiques, le mettaient dans des rages où il rugissait contre Louis-Philippe, ce roi de boutiquiers ! Non ! Non ! Jamais il ne monterait la garde ! Jamais ! C'était compris ? Balzac avec une giberne ! Pourquoi pas une trompette ? Est-ce qu'il demandait au maréchal Lobau d'écrire ses romans ? Gouvernement imbécile ! Époque abjecte ! Mais il leur tiendrait tête... en les oubliant d'abord. Allons ! au travail. « Mes dettes, pensait-il, ne sont rien en comparaison des sommes énormes que représentent tous les sujets que je médite... Il n'y aura vraiment eu que quatre hommes dans le siècle : Napoléon, qui s'est inoculé les armées ; Cuvier qui a épousé la terre ; O'Connell en qui s'est incarné un peuple ; et Balzac qui porte toute une société dans la tête ! » Mais ainsi qu'il le répétait tous les jours à Buisson, un tel homme devait être dans la vie comme dans son œuvre. Condamné à créer partout, toujours, il devait précéder la mode, et non la suivre. Balzac laisse pousser ses cheveux : qu'on le regarde, qu'on le discute ; avant six mois les élégants porteront des cheveux longs ! Par la couleur de ses habits, par sa orgnette de théâtre qui est l'œuvre de l'opticien de l'Observatoire, par sa canne surtout, unique à Paris, il ne cesse d'oser, d'innover, d'inventer. Sa canne est une idée d'amoureux. Mme Hanska portait autour du cou une petite chaîne en or, terminée par un gland d'or, orné de turquoises minuscules. Un jour qu'il réclamait d'elle un ruban, son mouchoir, un souvenir qu'elle eût porté, elle lui donna cette chaîne. Et sitôt à Paris, il veut la

montrer, la porter, pour qu'il soit évident à tous qu'il vit sous le signe de l'amour. Chez Lecointe, orfèvre joaillier, qu'il appelle avec sa généreuse emphase un rival de Benvenuto Cellini, il fait monter sur un beau jonc, fort et souple, un pommeau orné de turquoises, d'où pend avec grâce la petite chaîne tant aimée. A la vérité, les amis trouvent l'ensemble assez fade, de tons plus convenables à une première communiant qu'à un homme de génie, mais il est fier de sa trouvaille qu'il exhibe à la promenade, au restaurant, au théâtre, et ne quitte jamais, même à table, de peur d'un mauvais tour. Dans la loge des lions, à l'Opéra, où par gloire il se laisse entraîner, il exhibe, au milieu de jeunes gens excentriques et bruyants, cette canne qu'il tient comme un sceptre, et vers laquelle convergent les lorgnettes de la salle. Dans les couloirs il se sent admiré. Des femmes lui écrivent, l'abordent. Il donne au restaurant du *Rocher de Cancale* et chez lui des dîners de souverain ! Rossini est invité à l'un d'eux, et revient ébloui de la qualité des mets et de la verve de son hôte. Ses dettes, du même coup, montent jusqu'à lui donner le vertige, mais il a trop de force pour perdre son aplomb. *Ne touchez pas à la hache* vient de paraître. Et il est étonné de soi. Quelle hardiesse ! Quelle profondeur ! Personne n'a parlé ainsi de l'amour. Il n'a eu peur ni des mots ni des choses, et les a pu dire toutes, grâce à un ton pathétique qui emporte le lecteur : il l'éprouve bien en se relisant. Bien mieux pour éprouver une dernière fois cette femme au cœur incompréhensible, cette marquise de Castries, à qui il doit tant de



douleur et peut-être tant de génie, une idée démoniaque le traverse et s'impose. S'il allait lui lire ce livre-là, à elle? Oui, oui, il faut! Il faut qu'une femme qui fait du mal, et qui a cru s'annexer un homme de grand talent, sache comme il se libère en faisant du bien, car un chef-d'œuvre est une bonne œuvre. Le voilà donc haletant, et qui court rue du Bac. Il est quatre heures. Que de fois il est arrivé vers cette heure-là, le cœur malade d'amour! Quand il demande si la marquise peut le recevoir, tant de souvenirs l'assaillent qu'il se sent presque aussi faible qu'autrefois. Elle le reçoit. Il entre. Elle ne pousse pas de cri; elle ne se jette pas dans ses bras. Il se souvient pourtant de la lettre où chaque phrase était un étouffement. Or, elle est impassible, maîtresse d'elle-même, avec son même air fat. Dans un suprême éclair de bonté il se dit : « Peut-être a-t-elle trop pleuré! Peut-être n'a-t-elle plus de larmes! O femme! femme effrayante et toujours inconnue! Quel est l'homme qui, devant elle, ne serait pas misérable? » Eh bien, non, lui du moins ne le sera plus. Il ne veut pas. Et il lui dit du ton d'un soldat qui va se battre pourquoi il est venu... et qu'il voudrait lui lire... ceci... ces papiers-ci... son dernier livre. Elle sourit et accepte. Toujours ce sourire sans vérité, qui paraît vrai... Il va bien le vaincre et le réduire. Il lit, il lit d'une voix grondante. Elle s'évente; elle fait signe de la tête que c'est très bien. De ses yeux de feu, il répond :

— Attendez! Vous allez voir! Vous allez vous voir!

Elle se voit, s'entend, se reconnaît, sourit encore. Il lit avec une telle véhémence qu'il s'émeut lui-même et s'écrie tout à coup : « C'est beau, n'est-ce pas? »

Elle dit d'une voix mince : « Oui... et très bien écriit... Et c'est regrettable vraiment que j'aie donné rendez-vous à quelques amis. Mais voici Monseigneur..., mon confesseur, et aussi mon docteur et la marquise de La Bourdonnaye; ils arrivent ensemble! »

Balzac s'est dressé. Il froisse et cache ses papiers. Il est empourpré de colère. Il cherche une porte, une trappe. Il a envie de se jeter dans le feu!... puis d'assassiner tous ces gens! puis... son brave cœur, qui frappe sa poitrine, lui indique simplement que le pardon est meilleur que tout, et qu'il sera vengé par ses lecteurs, qui jugeront cette femme.

Il dit adieu, part, court rue d'Enfer chez Mme de Berny. Il fait nuit. Il la trouve qui suffoque à cette heure douloureuse aux souffrants. Croyant au magnétisme comme son père y croyait, il essaye par la main, lentement, doucement, par sa main amoureuse et tendre, de redonner de la chaleur et de la vie bien équilibrée à ce pauvre cœur épuisé et à ces poumons qui n'en peuvent plus.

— Chers seins de femme, que j'ai tant aimés, dit-il, ayez confiance, fiez-vous à moi! Tu sais, m'amie, que Jésus-Christ n'a pas fait autrement ses miracles, par l'imposition de ses saintes mains. Avec l'âme, voilà notre grand secours. Laisse-moi te guérir... je t'en prie.

Mais il lui fait mal, croyant lui faire du bien. Elle



L'arrête... et se force à sourire. Elle ne veut pas qu'il lui voie de la peine : elle en a une infinie. Elle sait qu'il a vécu deux semaines à Genève. Son cœur lui dit ce qui s'y est passé, et son esprit a beau répondre que c'est bien ainsi, elle est trop femme pour s'y résoudre. Mais elle le lui cachera. Et lui, de son côté, dissimule sa souffrance de la voir s'en aller ; car il n'y a plus de doute : elle est perdue... Pauvre figure ! Oh !... Il vient de songer à la maison de Villeparisis et à l'entrée qu'elle fit dans le salon, le 11 juin 1821. Il se sent déchiré. Un sanglot lui monte à la gorge. Mais elle le regarde et il dit :

— Vous allez mieux ! Si, si ! Vous avez du sang au visage aujourd'hui ! Reprends goût à la vie, ma bien-aimée. Elle reviendra peu à peu. Et moi, dans quelques jours, je viendrai te dire que je te trouve rétablie.

Quelles affreuses pensées il promène avec lui dans la rue ! L'amour et la mort ! Duperie que celui-là, puisque tout irrévocablement appartient à celle-ci ! Ce qu'il a vu à la Grande-Chartreuse, les moines dans leurs cellules, avec des crânes près des tables de travail et des bancs où l'on prie, voilà la vie vraie, digne, en rapport avec la création !

Il marche dans l'ombre, glacé par cette idée de la mort. Soudain il s'aperçoit qu'il tient un paquet. Qu'est-ce donc ? Ah ! oui, un manuscrit qu'il porte chez un relieur, un certain Spachmann, dont il a éprouvé l'habileté. C'est pour sa chère Ève. Il a décidé de lui faire relier une œuvre qu'elle aimera, dans le morceau de la robe en drap gris qu'il aimait. Elle glissait si bien sur le plancher de la chambre, à

Pré-l'Évêque ! Il croit l'entendre entrer. Pension Mirabaud ! Journées frénétiques ! Souvenirs d'ivresse ! « Ève ! Mon Ève adorée ! » Il vient de dire ces mots-là tout haut. Il heurte une passante et ne s'excuse pas. Il est fou d'amour.



## V

M. de Margonne, propriétaire du château et de la terre de Saché, dans la vallée de l'Indre, reçut, un matin de la fin de septembre 1834, une lettre de Balzac. Elle n'avait que quelques lignes. Il y demandait à celui qu'il appelait son « sauveur » une fois de plus l'hospitalité. Il se prétendait mort de travail. Son médecin lui ordonnait Saché. Il partait le jour même. Et il finissait par ces mots : *Si j'ai le bonheur que vous ayez à faire à Tours, je profiterai de votre voiture.*

— C'est insensé ! s'écria M. de Margonne. Il est déjà à Tours à cette heure-ci et... Jean ! Jean ! Attendez vite !

Mme de Margonne s'interposa :

— Vous n'allez pas fatiguer vos chevaux pour arriver trop tard !

— Je le trouverai en chemin.

— Il y a deux routes. S'il prend l'autre !

— Il fait une chaleur atroce. Six lieues à pied...

— Le raisonnement vaut pour les chevaux.

M. de Margonne baissa le nez et dit à Jean :

— Alors, n'attendez pas !

Jean passa le nez dans l'écurie, et fit d'une voix gouailleuse aux deux chevaux qui s'y morfondaient : « — Fausse alerte ! C'est point encore pour aujourd'hui. Patience ! »

Pendant ce temps, Balzac, sac au dos sous un soleil torride, était en route, suant et chantant. Il venait de passer un mois d'août terrible à Paris. Il avait pris à bas-le-corps son sujet de la *Recherche de l'absolu*, qui demandait plus que tout autre du recueillement, une concentration de forces, le silence intérieur. Il s'était habitué à travailler la nuit. « Tout dort, disait-il, même les mouches ! » qui le jour l'exaspéraient. Et pendant trente nuits de suite, il s'était mesuré avec son plan, pour le mettre au point. Après quoi il s'était senti le corps vidé et un tel engourdissement de l'esprit qu'il avait fait appel au docteur Nacquart, son médecin et son ami. Celui-ci, toujours digne de nature et de ton, essaya de l'effrayer :

— Prenez garde ! Cela peut devenir grave.

— De quel genre de gravité ? dit Balzac.

— Votre régime est inhumain : vous pouvez tout à coup tomber !

— Tomber comment ? dit Balzac.

— De congestion. Il ne faut plus plaisanter. Votre livre est fini, n'est-ce pas ?

— Docteur, je vais vous expliquer, dit Balzac. J'ai un cerveau à deux casiers. Dans le premier il y a le livre que je fais. Dans le second, derrière, il y a un second livre qui se fait ! Je viens d'écrire un roman scientifique, qui exigeait des recherches énormes. J'ai dû consulter deux membres de l'Aca-



démie des sciences, qui m'ont appris la chimie ; et tous les jours, il m'a fallu aller voir, avec mon manuscrit ou mes épreuves, Gay-Lussac à l'Arsenal et Chevreul au Muséum. Chaque fois que j'ai été chez ce dernier, le livre du second casier, qui s'appellera *le Père Goriot*, commençait de s'agiter, ce qui voulait dire : « Va donc faire un tour rue Neuve-Sainte-Geneviève ! » J'y allais. Ce n'était jamais sans y découvrir quelque chose ou quelqu'un. Si bien qu'en un mois le livre du second casier se trouve tellement enrichi qu'il est prêt, prêt à sortir et à être écrit. Et il est impératif. Il veut passer dans le premier casier. Si je ne lui cède pas, si je l'abandonne, c'est peut-être un livre perdu !

— Eh bien, mais... dit le docteur Nacquart.

— Impossible ! cria Balzac. Ce sera mon plus beau !

— Vous n'arriverez pas à le faire maintenant, dit le docteur Nacquart, ou vous êtes un homme mort, je vous le dis !

Dans sa redingote noire, avec sa figure grave au-dessus de sa cravate blanche, il était impressionnant. Il exigea le repos absolu. La campagne ; du sommeil ; ne causer qu'avec des animaux.

— Ou des châtelains ! dit Balzac en éclatant de rire. Docteur, je cède !

Il écrivit à M. de Margonne, et quitta Paris deux heures après sa lettre. Puis, à Tours, n'ayant pas trouvé la voiture, il partit à pied pour Saché. Il faisait plus chaud qu'au fort de la moisson. Certaines journées de septembre sont brûlantes en Touraine. Le ciel est désespérément pur. Aucun souffle. La route aveugle les yeux.

— Cristi ! dit Balzac au sortir de sa ville natale, en s'engageant dans le chemin, qui traverse les landes de Charlemagne, je vais prendre un bain de vapeur ! Mais il aura l'avantage de faire sortir de moi les éléments liquides, dangereux dans la construction d'un monument.

Il était heureux de suer, de marcher, de parler à tous les vivants qu'il rencontrait :

— Dieu, que votre pays est admirable ! Il est unique au monde ! Peut-on goûter ce raisin ? C'est idéal, sous un pareil ciel, de manger de pareilles choses ! Ah ! je comprends que Léonard de Vinci soit venu mourir chez vous !

Il arriva à Saché, les habits blancs de poussière, rouge jusqu'au bout du nez du jus de la vigne. Au lieu de le fatiguer, ses six lieues l'avaient mis dans un état d'agitation inouïe. Son imagination était gonflée comme ses veines. Heureux, bavard, dégoulinant, chaussé de croquenots et vêtu d'in vraisemblables hardes qui le ficelaient au lieu de l'habiller, il fit l'admiration du cocher et du cuisinier, et la terreur de Mme de Margonne qui songeait à ses parquets. Mais il n'eût pas pressé de pénétrer dans la maison. Dehors, sous les arbres, assis sur l'herbe, à l'ombre enfin, le visage luisant, les yeux pleins de visions, il avait d'abord à chanter la beauté de la Touraine. Il en était comme ivre ! Vouvray, parmi ses vignes aux pampres éclatants, lui avait fait l'effet d'un pays tout en or. Rochecorbon et sa tour, c'était Tolède ! Tours et sa cathédrale, Venise émergeant du sein des eaux !... M. de Margonne s'était assis, et lui qui avait un cerveau



comme un étang sans rides, sur lequel aucun vent ne soufflait, le regardait avec stupeur, se disant : « Où va-t-il chercher ce qu'il dit ? Où a-t-il vu ce qu'il raconte ? Quel fantaisiste ! » Et ce dernier mot exprimait bien des méfiances. Mais Balzac, en riant et s'allongeant dans l'herbe, disait encore que de Tours il était venu au pas comme un soldat, marchant à la cadence des vigneronniers qui, dans leurs caves, martelaient leurs tonneaux. Quelle préparation aux vendanges ! Le vin, un des deux aliments sublimes ! Région noble, privilégiée, marquée par Dieu ! Quel orgueil il avait d'y être né ! Il venait de retrouver tout son amour pour elle. Cette terre d'aspect tranquille développait l'enthousiasme et le lyrisme. Il éprouvait devant la Touraine les mêmes sentiments passionnés que devant *la Joconde* (et en disant *Joconde*, il pensait à Mme Hanska, à son front et à son sourire). Cette mesure et ce calme apparents cachaient une force, que les rois de France avaient bien discernée ! Dame, ceux-là, quels gailards ! Comment ne pas être légitimiste en traversant la Touraine, même gâtée par l'esprit révolutionnaire ? Et de ce joyau, la perle, c'était Saché ! Lieu idéal ! Quelle demeure pour l'esprit ! Toujours de la fraîcheur le soir, à cause de l'Indre et des grands bois. Après la chaleur étouffante de la journée, on se sentait au paradis ; le soleil avait sévi dans toute sa royauté : on ne connaissait pas la sensation mélancolique de le voir tomber et disparaître ! Les beaux crépuscules, il n'y a pas de spectacle plus dangereux. L'activité s'y perd, s'y dissout comme la lumière. A Saché, du moins, grâce à un épais

rideau d'arbres, le jardin, la maison, le parc rentraient courageusement dans l'ombre, propice aux pensées fortes, et on ignorait ces feux traînants de la dernière heure où se plaisent les âmes faibles qui rêvent à la mort. Il n'y faut jamais penser : elle vous prend quand il lui plaît. Chacun a ici-bas un devoir précis, et pas trop de temps pour le remplir.

Parlant ainsi, il vit le cuisinier qui passait sa tête dans la fenêtre de la cuisine et l'écoutait de loin, immobile. Cette vue redoubla sa verve. Comme tous les hommes d'esprit, il adorait les gens simples.

— Mes amis, dit-il, j'ai tué, cette année, mon deuxième fauteuil sous moi ! Il s'est effondré, avec le craquement que fait la foudre, au moment où j'écrivais la page la plus pathétique de mon dernier livre ! Preuve que, comme le laboureur ou le moissonneur, l'artiste peine de tout son corps, à la minute où l'esprit, dans le feu, forge une œuvre grandiose. Le docteur Nacquart m'a dit : « Vous avez fait des efforts de lion. Il faut rester lion. Partez pour Saché, et là-bas, demeurez comme Nabuchodonosor, sous forme de bête ! » J'ai accepté. Mais accepterez-vous ?

Mme de Margonne faisait une figure au vinaigre. — Je ne pouvais plus continuer. J'étais comme un cratère ensanglanté. Deux bains par jour ne m'apaisaient pas ! Et vous voyez comme mes cheveux ont blanchi. Sans compter ce ventre que je promène ! Il est né, parbleu, à force de conceptions. Cette racaille qu'on appelle les journalistes ont commencé de s'en moquer. La France est riche en caricaturistes, pauvre en poètes. Enfin... vous êtes



mon salut ! J'avais une assez vive douleur au côté, venant du foie, paraît-il. Rien que de vous voir, en respirant l'air tourangeau, je ne la sens plus ! Merci ! J'arrive seulement avec une inflammation du cerveau ! (M. de Margonne acquiesça de la tête, tristement.) Mais j'ai une plumophobie, une encrephobie qui seront ma guérison ! Je peux d'ailleurs me reposer sur mes lauriers. Car tout va si parfaitement pour moi que la veuve Béchet, mon éditeur, vient d'avoir une générosité sans exemple dans l'histoire de l'édition ! En rééditant les *Scènes de la Vie privée* — que je récris sur épreuves, bien entendu... (à trente-cinq ans je suis un autre homme qu'à trente, et il faut adapter constamment l'œuvre qu'on a faite à l'homme qu'on est devenu !) cette femme admirable prend à sa charge quatre mille francs de corrections ! Pourquoi ? Parce qu'elle sent que nous allons gagner une fortune !

Sur ces mots, le cuisinier rentrant sa tête, dit à la fille de cuisine : « Nous aurons des pourboires. Ça ne sera pas comme l'autre fois ! » Et Mme de Margonne, avare comme une fourmi, fit cette remarque, émuoustillée qu'elle était tout à coup :

— Vous avez déjà dû gagner de grosses sommes avec *Eugénie Grandet*, où il y a d'ailleurs des pages charmantes.

Tout était réuni dans cette phrase pour exaspérer Balzac. *Eugénie Grandet*, une fois de plus, bien entendu ! On ne connaissait que ce livre de lui ! Et « pages charmantes », une fois de plus l'absurde compliment ! L'affreux Grandet charmant ! La grande Nanon charmante ! Il se leva et dit :

— Charmante, votre maison !

— Hum ! Pas très gaie, dit M. de Margonne.

— Molière ne l'était pas non plus, fit Balzac.

— Vous savez que des curieux sont venus voir votre chambre, dit en grinçant Mme de Margonne. Ah ! cela c'était une nouvelle agréable à sa vanité.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda-t-il joyeusement.

— Ils ont tâté le lit, reprit-elle, et l'ont trouvé défoncé.

Il comprit parfaitement que ce trait était de son cru : une amabilité de plus à la cantonade. D'une voix forte, il reprit :

— Ainsi donc, j'ai la gloire, et je la donne à votre demeure ! Elle le mérite ! Qu'elle est belle ! Quel admirable visage français !

Reprenant sa marche comme sur la route, il en fit le tour au pas cadencé :

— Une, deux ! Je n'accepte d'être garde national qu'à Saché ! Une, deux ! Regardez ces restes de douves. C'était une forteresse formidable ! On s'est égorgé ici pour défendre votre terre. D'ailleurs, la façade nord de la maison est sublime. De petites fenêtres tristes, dans un mur gris, au-dessus d'un fossé humide : c'est le visage de la guerre !... Tandis que l'autre façade... Venez avec moi...

— Oh ! nous connaissons notre propriété ! dit Mme de Margonne.

— Madame, vous la connaissez en propriétaire, dit Balzac, ce n'est rien ! Il n'y a que les poètes qui connaissent vraiment. Parce qu'ils ne voient pas



seulement la chose présente, mais le passé et l'avenir. Venez avec moi ! Votre façade nord, c'est le passé, le quatorzième siècle et ses batailles. Des soldats de Jeanne d'Arc ont passé leurs têtes casquées dans vos fenêtres, et il y a eu des cadavres d'Anglais dans vos douves. Mais alors, voyez votre façade sud : c'est la paix ; c'est l'avenir ! Regardez ces grandes croisées à bordures en tuffeau, pierre tourangelles et tendres. La bonhomie du toit ! Qu'il est beau ! Qu'il est sage ! Quelle raison, quelle familiarité, quel bon accueil ! Vous n'avez pas d'enfants, mais il y aura des enfants ici. Je vous le dis. On en élèvera un jour. C'est écrit ! Ne hochez pas la tête, madame, je vous en supplie. Je suis poète, donc prophète ! Et les enfants élevés à Saché seront charmants, pleins de bon sens et de vertu ! Sur ce, je monte dans ma chambre par l'escalier de la tour, dont, hélas, les marches s'usent... quoique ce soit admirable de mettre ses pieds dans l'empreinte de ceux de ses pères ! Ah ! moi qui sans mon père ne serais rien ! J'ai tout hérité de lui ! C'est lui qui commande quand j'écris. Il était distrait et paresseux : raison pour laquelle il n'a presque rien produit de son vivant. Moi, je suis concentré et courageux ; alors j'ai décidé de faire l'œuvre !... mais il la dicte... Cet escalier en vis, menu et délicieux, qui tourne dans cette pierre blanche, m'émeut comme tel escalier de Diane de Poitiers, ou tel autre par où les conjurés s'enfuient, ayant poignardé le prince. C'est une très grande chose, mes amis, que votre escalier ! Et je m'arrête au premier, avant de monter dans

ma chambre, parce que je veux revoir tout de suite le salon.

— On dirait qu'il y a trente ans que vous êtes venu, dit M. de Margonne ; or il y a quelques mois...

— J'arrive aujourd'hui dans un état exceptionnel ! reprit Balzac. Je comprends pourquoi j'aimais tout ce que j'aimais confusément dans mon enfance.

— Il ne s'agit pas de votre enfance, mais du salon !

— Pardon ! Voulez-vous me laisser m'expliquer à fond ? Je ne suis pas Tourangeau, moi, je suis de sang méridional ; j'ai dans les veines le tumulte de la Garonne, non la lenteur de la Loire. Mais je suis né au bord de la Loire : c'est sur elle que j'ai ouvert les yeux. Si j'étais tourangeau, je l'aimerais... paisiblement, c'est-à-dire que je l'aimerais mal ; j'aurais de l'amour-propre à propos d'elle, pas de l'amour ! Il n'y a jamais eu un habitant de Touraine qui ait connu l'amour ! Bref, j'aime la Loire avec la fougue d'un homme destiné à aimer la Garonne. C'est une chose inattendue et magnifique. Eh bien, cette fougue, qui s'appelle d'un autre nom, la vision poétique, je l'apporte aujourd'hui dans votre salon, mes amis, parce qu'il y a un jour de la vie de tout homme où il se réalise. Nulle part en France, vous entendez, je n'ai vu une décoration comparable à celle de cette « pièce de compagnie », comme on disait au dernier siècle. Cette draperie dorée, maintenue au sommet par des têtes de lions verts, n'a pu plaire qu'à une âme shakespearienne.



Il s'est joué ici ou une tragédie comme *Othello*, ou une comédie comme *la Mégère apprivoisée*!

— Allons ! allons ! dit M. de Margonne.

— Cela ne fait aucun doute ! dit Balzac. Et s'il y a aujourd'hui deux portraits d'abbés pendus au mur, c'est en signe d'apaisement et de pardon. Voilà ! Maintenant, montons dans ma chambre ! Rapprochons-nous de ce toit, qui est comme un visage, marqué et modelé par le temps, par les vents, par les pluies, qui sont les grandes passions des saisons. C'est splendide pour le cœur, chère madame, de vivre sous un tel toit !... Ah ! Madame de Margonne ne nous a pas suivis ?... Je l'ennuie ?... Elle me trouve trop bavard !... Mais vous, cher ami, vous supporterez bien encore que je vous dise combien j'aime ma chambre. Rien que la porte, regardez-la, me donne de la piété. Qu'elle est humble et noble avec sa moulure Louis XV !... J'ai toujours l'impression d'entrer dans une cellule, — ce qu'il y a de plus beau au monde ! Mais une cellule qu'aurait habitée avant moi une religieuse, plutôt qu'un religieux. Et la sainte femme m'inspire, chaque fois qu'ici je viens travailler. Petite, simple, du carreau par terre, un papier sombre au mur, cette chambre est prête pour la méditation ! Et elle ouvre... sur une forêt ! Car ce n'est pas un bois : le mot serait bien chétif. Tout est grand à Saché. Il y a là une assemblée de chênes centenaires, qui sont des rois. Et on est à la hauteur de leurs cimes, c'est-à-dire au niveau de leurs couronnes ; donc on se sent roi soi-même. Je ne connais rien qui m'exalte comme cette chambre ; j'y suis entre ciel et terre ; j'y par-

ticipe des deux, comme le feu, comme le vent. Ah ! c'est une chose émouvante que de revenir ici !

— Eh bien... je suis content pour vous, mon cher Honoré, grogna M. de Margonne... On vous a monté de l'eau... Je vous laisse vous laver et vous reposer. Et la cloche, comme d'habitude, vous préviendra pour le souper !

Quand il fut sorti, Balzac dit :

— Excellent homme. Un nom noble, une belle terre. Mais il ne comprend absolument rien à tout ce qui est important dans la vie. C'est le sort des neuf dixièmes des créatures. Misère humaine ! Et moi, en entrant ici, en revoyant cette alcôve avec sa toile de Jouy rose comme une jeune fille, cette bonne sainte lampe à huile, cette commode bonne femme, ce fauteuil pour rêver, je sens, parmi la paix des choses, comme je vais pouvoir aller loin dans mon âme et dans celle de mes grands-parents ! Je vais écrire un chef-d'œuvre !... peut-être deux !

Écrire ! Eh bien, et le docteur Nacquart ? Et le repos ?

Ah ! bah ! cette marche forcée lui avait fait tellement de bien qu'il était peut-être guéri... Enfin on verrait !...

Pendant trois jours il se força, il se promena.

— Venez-vous voir mes fermiers de la Tachelierie ? disait M. de Margonne.

— J'y vais ! répondait Balzac.

— Venez-vous pêcher au Moulin-Rouge ? disait M. de Margonne.

— Allons-y ! répondait Balzac.

Mais quoiqu'il se mît à marcher aux côtés de son



hôte, il y avait entre leurs deux visions de promeneurs, la même différence qu'entre leurs deux personnes. L'un, Balzac, était petit ; l'autre, disaient ses gens, avait six pieds sans branches. A l'encontre de ces mesures physiques, l'œil de M. de Margonne voyait mesquin, celui de Balzac magnifiait tout. Si l'on parcourait des terres sous le ciel bleu, M. de Margonne déplorait les terres, Balzac admirait le ciel. Il songeait à Mme Hanska, qui était à Vienne, et dans cet azur enchanteur il guettait à l'horizon la venue d'une colombe, apportant de sa part un rameau vert dans le bec. Si l'on s'installait au bord de l'Indre pour guetter un brochet, M. de Margonne pensait poisson, amorce et ligne ; Balzac voyait la vie profonde de la rivière, dont tout le cours en une vision apparaissait. Et c'était M. de Margonne qui prenait le brochet, et de ce fait se louait de son bon sens.

— Le pauvre ami ! disait-il le soir à Mme de Margonne, il a bien fait de choisir un métier d'inutile, car il ne s'entend à rien !

Balzac faisait surtout pester ses hôtes, lorsqu'en rentrant, il se mettait à louer devant eux les beautés des paysages qu'il avait vus. C'était à qui des deux le reprendrait sur ses inexactitudes. Et il en restait béant. Non de ses propres erreurs, mais de leur passion à tout diminuer, rabaisser. Pourquoi ? Chez lui, l'imagination était si forte qu'elle substituait sur-le-champ au paysage perçu par ses yeux celui que créait son esprit. Et c'est ainsi qu'un soir, devant des invités, il avait la joie de croire et de dire lyriquement que des terres de Saché on voyait à la

fois le château d'Azay, ce diamant taillé à facettes, et la coulée blonde de la Loire. D'où joie et ricanelements.

— La Loire ! Elle est derrière le coteau ! Il faudrait voir au travers ! dit M. de Margonne.

— Azay ! Si on était oiseau, peut-être qu'on le découvrirait ! reprit Mme de Margonne.

Alors, il les regarda tristement :

— Écoutez-vous vous-mêmes, je vous en prie ! Vous dites qu'il suffirait d'avoir des yeux de magicien et des ailes ! Eh bien...

— Vous ne les avez pas plus que nous, étant de la même essence, à ce que nous croyons ! grinçèrent-ils ensemble.

— Pardon ! fit-il gravement, j'ai ce qui remplace tout, et permet de tout voir : de l'amour !

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Ils firent une grimace.

— Si vous aimiez comme moi, dit-il encore, vous verriez tout ce que je vois, parce que je désire le voir !

Et il monta dans sa cellule, face aux arbres royaux, d'où il ne redescendit... qu'au bout de trois jours !

Oui, brusquement, il s'était buté. Il étouffait dans ce milieu ! Il n'était bien qu'avec lui-même, les personnages créés par son esprit, les femmes aimées de son cœur. Et il allait travailler pour celles-ci, en animant ceux-là. Le docteur Nacquart était affectueux et dévoué, mais pour un malade lucide il n'y a pas de meilleur médecin que soi. Trois jours de détente, il était parfaitement reposé. Ces quelques phrases bornées, dont on venait de le piquer, lui redonnaient tout son appétit au tra-



vail. Il examinait la tâche à entreprendre : merveilleuse ! Au premier plan de son cerveau, *le Père Goriot*, ébauché seulement, réclamait qu'on le modelât, qu'on l'achevât, qu'on le fit crier, souffrir, mourir. Et au second plan, voici qu'une magnifique histoire apparaissait, grandissait, s'imposait. Elle était née de la rencontre de deux passions. En s'enthousiasmant pour cette terre de Touraine, son cœur, remué des mêmes élans que quand l'amour l'étreignait, avait souffert qu'une chère figure comme Mme de Berny, plus encore que Mme Hanska, car elle était française, ne fût pas là pour animer ce paysage, créé pour elle. Car qu'est-ce que la nature sans la vie de l'être humain ? Elle est faite pour lui. Il n'y a que la science sans esprit qui prétende le contraire. L'esprit, même privé de science, éprouve cette vérité... Balzac en son dénûment n'eut alors qu'un remède : une fois de plus créer ce qui ne l'était pas ; mettre la femme aimée dans le pays aimé, le cœur pur sur la terre d'élection, le lys dans la vallée charmante. Oh ! il tenait même le titre, avant de commencer le livre : dans sa piété, se parlant à soi-même, par un mouvement de l'âme, il venait de le trouver : *le Lys dans la vallée*. Admirable ! Toute l'histoire serait dominée par cette blancheur et cette fraîcheur. Ce serait une oasis, une source sous les palmes, dans le désert brûlant qu'est une œuvre d'observation, où défile toute la société avec ses intérêts et ses vices. Et le livre ainsi serait un repos même pour lui. Le repos dans le gouffre, bien entendu ! Car il faudrait encore travailler la nuit comme le jour, vingt et une heures

sur vingt-quatre ; mais qu'est-ce que cela, quand la pensée est sans cesse rafraîchie par l'amour, par les visions les plus tendres, et les peines... les plus douces...

Assis devant sa fenêtre, n'ayant que le ciel et ses nuages devant lui, car il fallait se pencher pour voir le moutonnement des arbres, il rêvait d'une ferme qu'il venait d'admirer à flanc de coteau, au-dessus de l'Indre, sur l'autre rive que Saché, en face de Pont-de-Ruan, une ferme plus belle qu'un château, car c'était un lieu de rendez-vous inachevé, une de ces demeures galantes d'un siècle où l'on aimait les femmes, et où on savait les prendre. Elle avait d'exquises fenêtres Henri II, d'une grâce inoubliable pour le cœur d'un homme, et on ne pouvait la regarder, rôder auprès, s'attarder dans le vallon, qui, par une courbe délicieuse, se creusait derrière elle, sans songer à l'amour. Oh ! c'était là qu'il la ferait vivre, elle sensible, elle divine ! D'un bond de sa pensée il traversait l'Indre, courait à elle, se déclarait, l'enveloppait de sa passion. Elle avait un mari, des enfants ; elle résistait, comme en fait elle avait résisté près d'un an... Mais dans son rêve, elle en mourait, comme elle était en train de mourir à la Bouleauinière, moins pure sans doute, l'âme aussi belle, aussi touchante. C'est que la femme a un duel avec l'homme, où elle ne triomphe pas, la pauvre. Si elle n'a pas raison, elle meurt. Si elle n'est pas heureuse, elle meurt. Et il la voyait à l'agonie, il suivait l'enterrement, descendant de l'admirable demeure, traversant l'Indre verte au Moulin-Rouge, là où il avait tout regardé, tout vu.



tout aimé, tandis que M. de Margonne, aveugle et sourd, se mesurait avec un brochet. Lieu caché ; lieu perdu dans les arbres et les joncs, au milieu de l'écume d'une chute de la rivière ; lieu délicieux pour des rêveries, pour des aveux, pour des baisers, et qui verrait passer ce cercueil. Enfin, il la mettait en terre, elle sa maîtresse, qui n'était pas morte, mais déjà perdait le souffle, au pied de la vieille, vieille église de Saché, dans un petit cimetière de roses et de chèvrefeuilles, suspendu comme un jardin au-dessus de la route, face au château de M. de Margonne. Rien que d'imaginer ces scènes dont le tragique même lui donnait une ivresse délicieuse, il avait des larmes plein les yeux. Il en conclut qu'il mettrait dans ce livre le meilleur de sa sensibilité, et que ce serait un de ses triomphes.

Il se leva ; il se sentait une folle énergie.

— Quand on s'appelle Balzac, dit-il tout haut, — deux syllabes comme deux coups de feu — on ne peut avoir qu'un tempérament de bronze !

Une fois encore, il songea au docteur Naequart, et comme pour s'excuser envers lui :

— Je lui dédierai ce livre-là. Cher homme ! Il l'a bien mérité !

Puis, comme dans son imagination de Méridional ingénu mais roublard, le petit calcul heureux venait toujours s'ajouter aux belles réussites de l'art, il pensa aussi que ce serait un sujet admirable pour calmer la jalousie de Mme Hanska. Elle se demanderait si ce drame de la chasteté n'était pas réel, et il bénéficierait de son doute. Tout l'engageait donc à s'atteler à cette grande œuvre, avant

toute autre. Il avait besoin d'argent, comme toujours, mais d'une façon plus pressante encore. Des échéances prochaines l'effrayaient, malgré que son domicile parisien fût introuvable, ou du moins il le croyait, logeant sous de faux noms, fuyant de la rue Cassini chez Buisson, défendant sa porte par des domestiques et des concierges, qui juraient toujours que M. de Balzac était un inconnu. Heureusement ce *Lys* serait d'une grosse vente, d'un rapport merveilleux, livre à la gloire des femmes ; les lectrices pleureraient comme il venait de pleurer ! Enfin, splendide réponse aux critiques qui dans un récent assaut venaient encore de condamner son œuvre, prétextant l'immoralité de ses héroïnes. Quelle pègre ! Quels idiots ! Ou que de mauvaise foi ! Il avait déjà répondu en faisant le compte lui-même des femmes vertueuses et des femmes criminelles dans son œuvre publiée jusqu'à ce jour : trente-huit des premières contre vingt des secondes ! Mais le *Lys* serait la réplique définitive, la preuve qu'il faisait une œuvre complète, à deux faces comme la vie, et qu'après avoir montré le crime, il savait peindre l'âme vierge et idéale !

Au travail ! Au travail ! Il se sentait capable en deux nuits, peut-être une, d'écrire l'essentiel de... ce chant ! Car mieux qu'un roman, ce serait un hymne en prose en l'honneur d'une femme qui était une ange, fleur admirable née dans le jardin embaumé des vertus chrétiennes, et comme les célestes images de Vinci elle aurait pour fond le poétique paysage de cette vallée de l'Indre, où tout est d'une simplicité rayonnante.



Mais pour mieux voir et la femme et le pays, il fallait d'abord se retrancher du monde... Il faisait encore jour. Il tira les persiennes. « Adieu, vallon ensorcelant ! Vous donnez à mes yeux trop de distractions heureuses ! » Et il alluma des bougies. Il sortit son encre, sa plume, son essuie-plume, fait d'un morceau de la robe pensée qu'Eve Hanska avait mise pour la première rencontre, lorsque sur la promenade du lac de Neuchâtel il eut la révélation de ce qu'était le bonheur d'une vie. Il s'assit. Il écouta. C'était le silence du cloître ou de la tombe. Il se sentit en dehors de l'humanité, et murmura avec orgueil : « Cette fois, ils ne me jugeront pas ; ils ne pourront plus, tant je serai au-dessus d'eux ! » Il prit sa plume... Cette œuvre serait si proche de son cœur qu'il fallait lui donner une forme plus intime qu'aux autres... Son récit serait donc une confidence, faite à une femme sur une autre femme, — à la comtesse sur la Dilecta — et il n'aurait pas le courage, en son émotion, de dissimuler son personnage. Il dirait : « je » ; il dirait « moi » ; il conterait pour son compte. Il prit sa tête dans ses mains. Il se voyait sur la route de Tours à Saché, dans l'aveuglante chaleur, courant vers elle. Il se voyait dans la nuit, sans bruit, sans un souffle, sous les étoiles, traversant l'Indre, courant vers elle. Il la voyait dans un salon, travaillant de ses belles mains, parmi des enfants. Il la voyait sur une terrasse, avec son beau visage de pitié et de tendresse, sous des arbres ; c'était l'automne ; une feuille dorée tombait sur sa robe blanche. Il la voyait dans une sombre allée de chênes ; il lui avait saisi le bras ;

il lui parlait avec ferveur ; il la suppliait de lui laisser prendre un baiser. Dieu, quel vertige ! Il en défaillait autant qu'elle... Des pas... Le mari. Il voyait le mari, le détaillait avec son visage gris, couleur de cendre, ses petitesesses, ses humeurs, son cœur morne. Et il voyait ses enfants, sa fille aînée, belle comme elle, désirable déjà, image de vertu comme sa mère, et de piété filiale... Au moment où il énonçait ces deux mots-là, brusquement, les deux filles du père Goriot réapparurent en son esprit, et sous la forme imposante qu'elles avaient déjà, avec la clarté de deux types, de deux symboles, vigoureusement créés. Celles-là seraient parmi les figures maîtresses du monument, ainsi que le père entre les deux. Le père, il en ferait un portrait impérissable. On ne l'oublierait plus jamais. Il deviendrait légendaire. Ceux même qui ne liraient pas le livre sauraient le drame humain, la déchirante passion que ces deux mots représenteraient : *Père Goriot*. Cela à cause de l'éclatante vérité de la peinture, et du ton passionné de l'histoire.

Sur sa table, en même temps que sa plume, il avait déposé un paquet d'épreuves : les premières du *Père Goriot* ! qu'il apportait de Paris dans son sac, parmi des souliers, son éponge, deux chemises de rechange. Il les prit, les ouvrit. Le roman était là, sous sa première forme, en une dizaine de feuillets. D'un seul regard, comme un aigle qui voit la plaine avant de planer, il discerna les principaux chapitres par les « masses » qu'ils faisaient : la pension Vauquer, ses pensionnaires, le quartier ; l'hôtel de Mme de Restaud et celui de Mme de Beauséant, le



faubourg Saint-Germain, le contraste ; le personnage de Vautrin, sa tirade sur la société, son arrestation ; le drame Goriot, qui se resserre, se précipite, la mort du bonhomme. Tout cela était net, puissant, d'une séduction irrésistible pour lui. Il commença de lire. A peine eut-il parcouru deux lignes, il lui vint le désir de corriger, d'ajouter, d'enrichir. Le *Lys* s'était estompé, effacé : il n'était plus qu'au second plan du cerveau. Ce qui s'imposait d'abord — il n'y avait plus de doute, — c'était cette œuvre âpre, douloureuse, d'une si profonde humanité qu'il lui semblait vraiment la faire d'un morceau de son cœur, avec sa propre chair. Il étala sa première feuille. Il vit à la fois les détails et l'ensemble, et sa plume s'élança dessus. Il coupa ici, ajouta là ; il faisait ses additions entre les lignes, dans les marges, en haut, en bas, partout. D'un trait il reliait l'imprimerie et la correction manuscrite, qu'il plaçait où il pouvait, où il trouvait de la place. Quand il n'y en avait plus, il ajoutait une feuille de papier, l'épinglait ou la collait, à droite, à gauche, et l'épreuve devenait comme une toile d'araignée, mais d'araignée humaine, irrégulière, tissant dans tous les sens, selon les coups du génie, et formant un inextricable réseau, où la mouche-typographe devait mourir d'épuisement.

Il abattit durant les premières heures une immense besogne. La cloche du souper sonna le long du mur, au-dessous de sa chambre : il n'y prit même pas garde. Un domestique vint lui demander s'il n'allait pas descendre. Il répondit :

— Bien sûr que non ! Faites-moi du café. Ne vous inquiétez de rien !

Les de Margonne, vexés de son peu d'attention pour leurs invités, se dispensèrent de monter jusqu'à lui, et lui ne pensa même pas à eux. Il enrichissait son premier texte, comme les fidèles, après des vœux exaucés, enrichissent une chapelle de leurs ex-voto. Il en pendait partout. Il était dans ses jours d'abondance. Cinq heures passèrent ainsi. Puis au milieu de la nuit, il prit du recul pour juger de l'effet, et il eut une subite lassitude. Il en avait trop mis : il y avait surcharge !... Deux hommes luttèrent toujours en lui : celui qui voulait tout dire, dont la mémoire était infinie, et sans cesse apportait des matériaux nouveaux et magnifiques ; et l'autre, qui était désireux de conter l'histoire avec le plus d'émotion possible, et qui eût rêvé que le récit, descriptions ou dialogues, fût pressé comme les battements de son cœur. Ce calvaire de l'artiste était décidément pire que celui de Sisyphe ! Et tous l'ignoraient. Ceux mêmes à qui il devait la vie ! Sa mère qui l'avait mis au monde, tel qu'il était, avec cette folie d'écrire, de créer, est-ce qu'elle se doutait une minute qu'il était comme Michel-Ange, géant douloureux dans sa chapelle Sixtine ? Si elle s'en était doutée, elle ne l'aurait pas accablé de lettres, mi-doucereuses et mi-aigres, où parmi des soupirs, elle lui reprochait son ingratitude et son égoïsme. Égoïsme ! Au souvenir de ce mot écrit, de la petite écriture régulière et volontaire de Mme Balzac, il se mit à rire douloureusement. Il regarda ses bougies qui grésillaient et mouraient



dans leurs flambeaux. Il avait la main courbaturée, la tête brûlante. Il se jeta sur son lit et s'endormit.

Il faisait jour lorsqu'il s'éveilla; il poussa ses persiennes; le vert des arbres était encore bien pâle. Il avait faim. Il avala du café froid et se remit à sa table, qu'il poussa devant la fenêtre pour avoir sur ses papiers toute la jeune et fraîche clarté du ciel. Il prit sa plume. Les belles images du *Lys* passèrent devant ses yeux. Que ce devait être beau au petit jour, cette ferme dont il rêvait ! Elle devait recevoir les premiers rayons du soleil ; l'éveil de la vie et de l'amour. S'il y courait ? Il regarda ses papiers : le père Goriot lui faisait signe... Paris... ce monstre ! Il fallait dire adieu à l'Indre, à la vie champêtre !... Ah ! c'est à Paris aussi, dans cet enfer, qu'il placerait son *César Birotteau*, parmi toute une horde de canailles grinçantes. Dans le domaine des affaires ce serait le pendant du *Lys*, domaine du sentiment. Il créerait une figure d'homme qui serait la candeur commerciale. Elle était en train, celle-là aussi, de prendre forme doucement en lui. Elle s'épurait. Mais il fallait à la fois qu'elle fût naïve et vraie, la vertu sans l'intelligence, l'ingénuité du cœur sans esprit... Il ne la sculpterait que quand il la sentirait bien en main. « Allons, mon pauvre Goriot, à nous deux ! »

Vers huit heures, le domestique vint lui demander ce qu'il désirait :

— Deux doigts de vin blanc, dit-il ; deux œufs à la coque ; encore une cafetière de café et trois bougies, si madame veut bien ; car ce jour cru m'est une fatigue ! Le soleil est un brave garçon,

utile, mais il ne vaut pas la bonne clarté intérieure, et il la tue, quand on le tolère !

On lui remonta tout ce qu'il demandait. Il mangea, ferma ses persiennes, et se remit au travail avec l'émotion d'un coureur qui entend le signal du départ. Ah ! ce jour-là, quelle verve il eut, quelle rapidité, quelle saveur dans le dialogue ! Il lui semblait entendre tous ses personnages parler à la fois ; il n'avait pas le temps matériel de transcrire leurs paroles ; il en perdait.

Vers six heures, épuisé, il dormit un peu. Il venait encore d'entendre la cloche d'un repas. Il dit en souriant :

— Ce doit être pour se mettre au lit !

Et il s'allongea. Vers minuit, un grondement de tonnerre l'éveilla. Il alla à sa fenêtre. Il faisait une nuit exceptionnellement noire et lourde ; mais cette lourdeur était traversée par des courants d'une électricité invisible encore, que Balzac ressentit non dans les nerfs, mais, lui sembla-t-il, dans le fond de l'âme. Il n'eut pas besoin de reprendre du café. Il y avait un orage lointain ; la nature était immobile comme si elle le redoutait ; et lui en recevait des fluides qui le pénétrèrent. Il se remit au lit, laissant sa fenêtre ouverte ; puis à la lueur d'une bougie, où un noir papillon venait se brûler les ailes, il décida d'écrire la mort du père Goriot, qui n'était qu'indiquée dans sa première version.

On entendait des roulements sourds, que l'écho répétait de vallée en vallée ; aucun air ; quelques gouttes de pluie tombaient pesamment sur les arbres, dont pas une feuille ne remuait. Il dit, en



prêtant l'oreille : « C'est un orage qui vient du sud. » Et tandis que son corps comme toutes choses était attentif et presque engourdi, il se sentit un cœur neuf, sous l'impulsion d'une force nouvelle. C'était une de ces heures où soudain, sans effort, il se dédoublait. Il s'échappait pour ainsi dire de sa nature, pénétrant dans l'enveloppe d'un autre. Aujourd'hui, c'était le père Goriot. Il n'était plus Balzac, ne sentait plus sa grosse personne ; il communiait si profondément avec le silence qui l'environnait que l'hallucination lui était aisée. Les grondements dans le ciel ne venaient pas l'interrompre. Ils complétaient au contraire l'atmosphère tragique dans laquelle il entra. Car il se trouvait maintenant sur un grabat de la pension Vauquer. Et il haletait et il appelait : « Mes filles ! mes filles ! Je veux les voir ! Envoyez-les chercher par la gendarmerie ! De force ! La justice est pour moi ! Tout est pour moi, la nature, le code civil ! » En écrivant, pendant que sa plume courait sur le papier, il appelait réellement, à mi-voix, d'une gorge qui râlait :

— Oh ! elles viendront ! fit-il...

Il fermait les yeux comme s'il les voyait.

— Venez, mes chéries ! Venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles, qui plaidera pour vous !

Balzac, renversé sur ses oreillers, respirait comme le père Goriot, roulait des yeux terribles, et soudain adoucés, puis la bouche affreusement amère essayait un sourire qui était une supplication. Auprès de son lit, il voyait Bianchon et Rastignac. Il crut

qu'ils bougeaient. C'était la lumière d'un éclair, qui ne fut suivi d'aucun bruit.

— Après tout, gémit-il, vous êtes innocentes ! Elles sont innocentes, mon ami !

L'hallucination était si complète qu'il prononça toute cette phrase sans songer à l'écrire. Et elle fut suivie de gémissements, pendant lesquels, comme le bonhomme, il balançait sa tête sur le lit. Puis la plume de Balzac se remit à courir, tandis qu'il continuait de geindre et de parler, et cette fois elle allait si vite qu'il ne la regardait même plus pour ne pas gêner l'inspiration, et elle marquait seulement les premières lettres des mots.

— Tout est de ma faute ! soupirait-il, sanglotait-il. Je les ai habituées à me fouler aux pieds !

Il eut un cri désespéré :

— J'aimais ça, moi !

Et soudain, le visage luisant de sueur (car cette nuit opaque où l'orage pesant s'accumulait sans éclater, était écrasante), Balzac cria :

— Écrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser !

D'une main tremblante, celle qui tenait la plume, il faisait signe : « Allez ! Écrivez vite !... » De l'encre tomba sur le drap.

— Parole d'honneur ! J'irai faire des pâtes d'Italie à Odessa. (Ses yeux s'étaient agrandis, pour prouver sa loyauté.) Il y aura là des millions ! Je veux mes filles ! Je les ai faites ! Elles sont à moi !

La plume griffa le papier. L'écriture, d'abord serrée, était devenue si rapide qu'elle couvrait une page avec dix lignes.



— A boire ! A boire ! cria Balzac-Goriot. Ma tête est une plaie ! Les entrailles me brûlent ! Ah !... Ah !... Mettez-moi quelque chose sur la tête ! La main de mes filles, ça me sauverait !

Enfin il sentit qu'il mourait, et pour mourir, il lâcha sa plume ; elle roula par terre ; il s'allongea comme un homme torturé par ses souffrances, étendit les mains de chaque côté de son lit, près duquel il voyait toujours Bianchon et Rastignac, et... brusquement il redevint Balzac ! Il venait de faire une trouvaille magnifique. Le sens de l'art et la joie de l'artiste lui revenaient. Il imaginait, tout naturellement, par son geste de mains, que le père Goriot caressait les têtes des étudiants, et croyait toucher ses filles !

— Ah ! mes anges !

Il ramassa sa plume, et écrivit ces trois mots de génie d'un trait fulgurant, dans le temps qu'il fallut à un nouvel éclair, blafard et muet, pour transfigurer la chambre.

Il acheva son roman pendant les heures de nuit qui lui restaient. L'orage pesait toujours sans éclater ; et Balzac, dans une transpiration qui faisait une buée autour de lui, continua de s'associer aux sourdes et obscures forces naturelles, participant de deux mondes à la fois, respirant dans l'un, voyant dans l'autre, créant dans celui-ci, écrivant dans celui-là.

Le matin fit ce que les ténèbres n'avaient pu. Le soleil condensa les nuées. Une pluie calme et abondante tomba. Le ciel s'ouvrit ; l'air circula ; il fit clair et bon. Et tout à coup, sur les neuf heures,

Balzac poussa ses persiennes et, de sa fenêtre, en chemise, appela d'une voix joyeuse.

Le cocher parut, le cuisinier, M. de Margonne.

— Bonjour ! cria-t-il.

Il avait la crinière au vent, et l'air d'un lion.

— J'ai fini, mes amis ! C'est superbe ! Quand vous me lirez, vous pleurez ! Mais je n'en peux plus, et j'ai une faim dangereuse. Coupez-moi une livre de pain, étalez dessus une livre de beurre ! Et préparez-moi un bain, voulez-vous ! Je descends !

Il se retourna. La chambre était dans un désordre incroyable. Les couvertures du lit au milieu de la pièce ; l'encrier sur la soucoupe d'une tasse ; la tasse sur une chaise ; des papiers partout. Il éclata de rire :

— Ah ! Ah ! On voit qu'on s'est battu ici cette nuit ! Un vrai champ de bataille !

Mais la dernière feuille du *Père Goriot*, avec la dernière phrase, suivie de cette date : *Saché, septembre 1834*, s'étalait sur le lit, qui à vrai dire, avait été celui du mourant ; et la poudre dorée, dont Balzac d'une main nerveuse l'avait séchée, restait prise dans l'encre des lettres, et étincelante, attestait la victoire.



TROISIÈME PARTIE

---

LA

LUTTE AVEC LA MORT



Le voyageur dans la montagne qui atteint un sommet éprouve une joie forte et brève. Le voici au bout de son effort ; il a touché le but ; et dans une nature nue, l'air qu'il respire est tellement pur qu'il s'enthousiasme au point d'en devenir solennel. Cette gravité ne va pas sans le refroidir. Il sent que son destin n'est pas de vivre si haut ; et il redescend... C'est l'image de la vie. Elles sont courtes, les années de plénitude. Après avoir longuement lutté pour vivre, l'homme marqué pour la réussite connaît le jour d'abondance, mais ce n'est qu'un jour ; il retombe ; et dès lors, il lui faut lutter pour ne pas mourir. Un Balzac n'a maîtrisé le sort que deux, trois ans à peine. Durant ces années-là, il n'y a pas eu de soucis d'argent, de souffrances d'amour, de difficultés dans l'œuvre qu'il n'ait allègrement surmontés. Il oubliait ses dettes en aimant ; des rigueurs de la femme aimée il composait un livre pathétique. Ce livre était-il mal jugé ? Il courait vers un autre amour qui le poussait vers d'autres dettes, mais faisait naître en lui quelque roman nouveau. Il menait tout de front, tenait tête



à tout, vivait deux ou trois vies, ayant trouvé grâce au café le moyen de ne pas dormir, et de remplir le calme des nuits par un travail qui avait l'air d'un ouragan. Chacun de ses gestes, par l'élan et la joie, dénotait un sang magnifique. Le génie n'avait triomphé que par une santé de taureau.

Mais tout à coup, dans ce corps puissant, l'équilibre se rompit. En novembre 34, il eut comme une légère congestion cérébrale. Il parut vite s'en remettre et n'y prit pas garde; c'était l'annonce pourtant que le bonheur était compromis.

L'année 35 fut des plus pénibles; l'année 36 abominable. Il s'était engagé dans un cycle de travaux si infernal, qu'il ne pouvait plus que s'y consumer, sans repos. C'est ce qu'il commença de faire, avec la conscience de ce qu'il faisait, mais aussi la volupté nouvelle d'ajouter à sa peine de forçat la splendeur du sacrifice, puisqu'il sentit qu'il se tuait. Il se considéra dès lors comme un héros, et l'orgueil qu'il en éprouva, tout en soutenant son travail, activa son usure. De combien d'années disposait-il? Il devint pressé. Mourir de son œuvre, soit, il n'en serait que plus grand, mais il voulait finir l'œuvre avant de mourir; et pour la finir, il mourut plus tôt.

A la fin de 35, il se sentit le cerveau comme enflammé. Il venait d'achever *Séraphita*. Sa tête bouillait. Et puis il engraisait d'une manière terrifiante. Le docteur Nacquart conseilla l'exercice. Où? A Paris? « Impossible! répondit-il. Il y a trop de boue! » La vérité, c'est qu'il écrivait *le Lys* après *Séraphita*, et qu'il refusait de bouger de sa

table. Il passa sur ce livre plus de deux cents nuits. Il dit : « C'est ma campagne de France! » Il avait encore la force de la mener à bien, au risque de tomber après; mais pour les autres épreuves de la vie, plus moyen de se défendre; il était à bout; il s'avoua vaincu.

Sa mère, comme beaucoup de femmes d'un certain âge, avait le don spécial de ne jamais voir ce qui advenait d'heureux, mais de gémir sans fin sur les obstacles et les embarras. Elle ne venait jamais à lui sans dire : « Tu vois! Ah! tu vois! » Il voyait quoi? Devant elle, il renfonçait son désespoir; il tenait à se justifier. S'il avait 150 000 francs de dettes en 1835, c'était la faute de la destinée uniquement, car il avait été le premier des financiers! Oh! mais... elle pouvait ricaner! Il le disait très haut. Ce n'était pas sa faute si La Touche ne lui avait payé *les Chouans* que 1 000 francs, si Mame avait fait faillite, si la Révolution de 1830 avait été désastreuse pour la librairie, si on ne lui avait versé que 700 francs pour une œuvre comme *la Peau de chagrin*, qui l'avait épuisé. En 1833, avec la veuve Béchet, il avait cru tenir 10 000 francs par an pendant trois ans. Comme il ne devait que 6 000 francs d'intérêts, il lui en serait resté 4 000; assez pour vivre! Mais il fallait trouver le temps de gagner ces 10 000 francs avec sa plume. Il ne l'avait pas trouvé, parce qu'il était introuvable; Dieu seul aurait pu faire en une année ce qu'on exigeait de lui! Alors il avait dû courir chez les usuriers, bien entendu, qui non seulement lui prenaient 20 pour 100 d'intérêts, mais lui mangeaient en courses et en



soucis 50 pour 100 de son temps ! La création littéraire est impossible dans un cerveau tenaillé par les ennuis ! Enfin, il y avait ses fameuses dépenses qu'on lui reprochait toujours. Eh bien, s'il avait acheté des voitures, c'était pour économiser son temps, toujours le temps, ce bien si précieux. S'il avait besoin de lumière la nuit, c'était pour ne pas dormir. De café et de feu, pour travailler et essayer de payer !

— Payer !... Avec ce système, il faut d'abord payer le café et la bougie ! disait d'une voix acerbe Mme Balzac.

Il avait effectivement, en 1835, chez Bonnemain, épicier, 8, place Saint-Michel, à l'enseigne du *Mortier d'argent*, une note de 1 744 francs.

— Je paierais, j'arriverais à payer tout, s'écriait-il excédé, si ma famille ne me donnait pas les soucis qu'elle me donne !

— Ta famille ! disait Mme Balzac en se drapant dans sa dignité.

— Parfaitement ! Il n'y a pas d'ennuis que mon frère n'ait juré...

— Ton frère !...

— Un jour, il sera complètement sur la paille ; il faudra que je le prenne avec moi !

Rouge de colère d'entendre ainsi parler de « son pauvre Henry », Mme Balzac partait en claquant la porte.

— Ah ! se reposer ! soupirait Balzac ! Fuir Paris ! Acheter la *Grenadière* !... Et là, dans le silence, et le plus beau des paysages du monde, laisser pousser les belles idées, comme la vigne fleurit sur les coteaux !

Un instant, il se croyait respirant dans la douce

et calme Touraine, ayant près de lui sa chère Ève, qui quitterait la Pologne pour partager ce bonheur. Ah ! là, il n'aurait plus besoin d'usuriers ! Là, on vit de rien, des légumes qu'on cultive. Là, on se moque des éditeurs, des revues, du public, des salons, de la Garde nationale !

Parmi tant d'ennemis acharnés à lui nuire, l'institution de la Garde nationale était un des plus ignobles, selon lui. Il n'avait pas de plus grand effroi — mêlé de colère et de dégoût — qu'à cette seule idée qu'un jour on le forcerait peut-être à monter la garde ! En avril 32, il avait consenti de s'acheter un sabre et une giberne. Mais c'était tout ; il n'avait jamais répondu à une convocation. De mois en mois, il échappait aux autorités. Il avait reçu des avertissements, puis la signification de deux jugements, qui l'avaient condamné chacun à deux jours de prison ; deux fois on avait failli le saisir ; deux fois il était demeuré introuvable, et par des ruses de Siou ! La troisième il fut pris. Ce fut un des drames de sa vie.

Il fut écroué le 27 avril 36, à dix heures du matin, à l'hôtel Bazancourt, qui était un ancien dépôt de laines, à côté de la halle aux vins, et qu'on appelait *l'Hôtel des Haricots*, vu le plat de résistance qu'on y servait à tout venant à la mode des casernes. Il était accablé d'ennuis. Il faisait un froid de loup. Et il eut dans sa cellule, quand il y fut enfermé, en présence de Werdet, son jeune éditeur accouru pour le voir, une de ces colères de fauve, à croire qu'il allait dévorer Werdet, ou qu'il allait s'écraser la tête contre les murailles.



D'abord, il ne supportait pas le dépit d'être pincé ! C'était un dentiste, « imbécile et abject — ennemi naturellement de tout ce qui est grand et loin de ses sales besognes ! — » un dentiste, sergent de la Garde nationale, qui s'était fait fort de le prendre et l'avait pris. Quelle brute ! En quoi Honoré de Balzac servait-il le pays, dans cette cellule puante de six mètres carrés, dans laquelle il fallait tourner deux cents fois ! (il fit immédiatement le calcul avec rage) pour faire une lieue à pied ! Et pas de quoi se chauffer ! On crevait de froid ! D'ailleurs, c'était bien cela : Le gouvernement de Louis-Philippe voulait le voir crever ! Complot ! Il y avait complot du dentiste et du roi !

Eh bien, il ne crèverait pas ! Ils l'avaient écroué, comme ils disaient dans leur langage, où se marquait un tel goût de la bassesse, — mais lui, il tiendrait bon ! Et il se mit à marcher avec vigueur, crachant son mépris pour cette cour et ce régime, et cette bourgeoisie qui les soutenait, tous ces épiciers, ravis d'aller montrer leurs ventres et parader dans la cour des Tuileries, sous les yeux de ce commis voyageur déguisé, qu'on appelait le maréchal comte de Lobau ! Ils se croyaient soldats, parole d'honneur ! Ils se figuraient ressembler à Napoléon ! Et voilà le genre de citoyens à qui Sa Majesté s'intéressait. Mais les écrivains ! Le duc d'Orléans et sa femme avaient essayé de donner des soirées littéraires. Ah ! oui ! Le roi n'avait pas été long à faire savoir qu'il les trouvait déplacées. Le commerce et l'industrie au-dessus de tout ! Ignorance totale de l'essentiel, qui est la pensée ! La preuve : Balzac

aux Haricots ! Ce spectacle, au dix-neuvième siècle, c'était à faire pleurer de rage ! Voilà pourquoi le peuple avait fait des barricades ! Et ils étaient heureux, les imbéciles, d'avoir sur leurs boutons d'uniformes de gardes nationaux : *Ordre et liberté*. Comme si l'un n'était pas contraire à l'autre ! Et qu'est-ce que la liberté, où il suffit d'un dentiste pour enfermer un grand écrivain, et lui faire perdre...

Balzac tira un crayon de sa poche, et sur le mur blanc, entre une caricature de Lobau et un quatrain ainsi conçu :

*Ce séjour tranquille*

*Est pour moi plein d'attraits.*

*J'y reviendrai docile,*

*Car jamais ma garde ne monterai !*

il se mit à faire deux additions et une multiplication, et déclara qu'étant donnés les travaux où il était engagé, et la verve toute particulière avec laquelle il écrivait quand on était venu l'arrêter, c'était une somme de dix mille francs qu'on lui faisait perdre, et qu'il réclamerait, et qu'il exigerait !

Puis, brusquement découragé, il se laissa tomber sur l'espèce de grabat qui était contre un mur, et dit à Werdet :

— Je suis poursuivi par un mauvais sort que je ne peux plus dompter. Vous voyez un homme fini !

— Rappelez-vous, dit Werdet malicieux, que vous m'avez déjà dit cela l'an dernier. Je vous réclamaïs *Séraphita*, que vous ne vouliez pas me donner...



— Je ne le *pouvais* pas ! s'écria Balzac. L'inspiration se commande-t-elle comme une paire de chaussures ? Il ne devrait y avoir entre auteurs et éditeurs que des contrats immuables seulement pour les éditeurs ; mais le malheureux auteur..., si vous êtes à cheval sur les dates...

— Je ne l'ai guère été ! dit Werdet. J'ai eu *Séraphita* avec un an de retard, et...

— Je ne pouvais pas vous le donner un jour plus tôt ! dit Balzac qui s'étouffait de colère. Il n'y a pas un écrivain qui, cette année, ait fait ce que j'ai fait : l'*Histoire des Treize*, le *Contrat de mariage*, *Séraphita*, le *Lys*, la *Messe de l'athée*, l'*Interdiction*, le *Cabinet des antiques*, les articles politiques de la *Chronique de Paris* ! Tout autre en serait mort. Et comme récompense, l'Hôtel des Haricots, et contre mon œuvre une des cabales les plus inouïes qu'on ait vues dans un pays civilisé qui prétend aimer les lettres ! Cabale où il y a tout le monde : les critiques, le public, le pape ! Car il paraît que maintenant le pape s'en mêle ! Mon style d'abord, voilà la grande accusation, avec mon immoralité. Non seulement je raconte d'ignobles histoires, mais d'après les gens qui n'écrivent pas, puisqu'ils sont critiques, il paraît que j'écris mal ! Vraiment ? Qu'a donc d'autre à faire un écrivain, bon Dieu, que de dire ce qu'il a à dire — sans se forcer pour le dire ! Qu'ils relisent Molière ! Mais ils trouvent que celui-là aussi écrit mal !... (Il se mit à tousser.) Quelle température mortelle dans ce bouge ! Ah ! c'est un crime, mais je le dénoncerai ! J'ai la *Chronique de Paris*. Je savais bien qu'il me fallait une

revue : je prévoyais des événements graves. Ils ne l'emporteront pas en paradis ces messieurs de la cour, et alors ils ne trouveront pas que j'écris mal, mais que j'écris trop !... Nous vivons une affreuse époque de mêlée générale : il y a surproduction, sans principes, sans maîtres, sans écoles. Dans tout cela, les journalistes ne distinguent rien ; et de mon œuvre, ils ne voient que l'abondance. Alors, ils disent en ricanant : « Le plus fécond des romanciers ! » Crétins ! Sauvages ! Anthrophages ! Mon cher Werdet, une femme cultivée, qui est pour moi une amie délicieuse, — je vous ai parlé d'elle déjà : Mme Carraud, — m'a dit un jour : « Les littérateurs de profession ne peuvent pas vous comprendre. Vous projetez trop d'âme dans vos écrits ! » Voilà qui est juste. Et j'ajoute : en France, à Paris surtout, le public ne vaut pas mieux que les critiques. J'ai tout récemment appris qu'en Pologne, tenez, il y a un milieu extrêmement cultivé où on me porte aux nues ! Ici, la moquerie remplace la compréhension. Ici, on n'est apprécié que cent ans après sa mort. Les meilleurs des lecteurs ne connaissent rien à rien. Une femme me demandait hier, dans un dîner, si j'écrivais mes livres aussi vite qu'ils se lisent ! Et elle ajoutait : « Ce doit être nécessaire pour qu'il n'y ait pas de *longueurs* ! » Ah ! terrible femelle ! Elle avait lâché le grand mot ; elle avouait le grand effroi : des longueurs ! Parbleu ! Est-ce que les gens savent lire et voir le rapport d'un développement avec le cœur du sujet ? Les longueurs, oui, c'est le grand grief ! Il y en a un autre : les caractères forcés ! Ah ! Ah ! Et le soleil,



il n'est pas forcé, certains jours? Pauvres êtres, nés pour être aveugles, et qui gémissent, dès qu'ils voient trop! Pourquoi achètent-ils des livres? Alors qu'ils pourraient sur l'œuvre, comme sur l'homme, s'en tenir à de grossières légendes, qui les amuseraient bien plus que mes histoires qui sont de l'Histoire! Il paraît que je bois, que je joue et que je ne dors jamais, n'est-ce pas, sans une dame ou deux dans mon lit! Et, entre nous, si je dors, elles ne sont guère en danger, et je ne vois pas ce qu'on me reproche! Il faudrait dire cela, mon cher Werdet, au pape, puisqu'il paraît qu'il va condamner mes livres! Moi je n'avais pas pensé à vouer au blanc tous les personnages de mes scènes!... Dieu de Dieu! qu'il faut du courage pour rire de tant de sottises, et que j'ai envie d'en pleurer, pauvre ami! Tout cela, chez les journalistes, les femmes du monde, les mauvais prêtres, cache tant de laideurs, de petites haines! Que de boue! Comme je comprends Rousseau! Je ne le lis jamais sans passion! Mais il ne faudrait lire que lui. Il nous prouve que l'humanité est abjecte. N'allons pas vérifier son jugement dans les gazettes ou les salons. Que de temps perdu! Quand je pense que dans quinze jours, j'ai trente-sept ans! C'est fini; je ne suis plus jeune. Des cheveux blancs et du ventre. C'est la décrépitude physique: l'autre suivra.

— Allons! Allons! dit Werdet. Vous devez être à jeun pour raisonner si mal. Voulez-vous que j'aille voir à la cantine ce qu'il y a à manger ici?

— Je m'en moque bien, par exemple! dit Balzac. Il avait encore tiré son crayon.

— Et je me suis trompé dans mes calculs! Je perds, en étant ici, bien plus que je ne vous ai dit.

Werdet le retrouva, ayant fait une addition nouvelle.

— Je perds 14 500 francs! proclama-t-il.

— Vous en rattraperez peut-être quelque chose, dit Werdet. Et, en ce cas, je crois que vous pouvez vous offrir, ou un potage à trente centimes, ou un filet aux champignons à soixante-quinze, ou un pigeon d'un franc, ou de modestes haricots pour dix sous.

— Tout cela me dégoûte à l'égal de votre gouvernement! prononça Balzac avec fierté. Vous allez, mon cher, aller chez Véfou, et me commander un repas de souverain!

— Qu'appellez-vous de sou...

— Un repas qui ferait pousser les hauts cris à Louis-Philippe, lequel, comme chacun sait, n'est pas un roi!

Le repas vint deux heures après. Il était des plus généreux, et Werdet avait été chercher le domestique de Balzac, pour le servir dans le réfectoire, aux yeux ébahis des autres détenus.

Son repas terminé, il rentra dans sa cellule, où Werdet avait obtenu qu'on fit du feu; il avait retrouvé un peu de confiance en soi. On lui apporta, d'une « admiratrice qui avait appris l'acte de violence infâme », un paquet où il trouva un bouquet de muguet, un pâté de perdreaux, de la marmelade d'abricots.

— Il y a tout de même, soupira-t-il, de charmantes femmes. Il est vrai que j'ai tant fait pour



elles !... Si nous avions seulement, cher Werdet, trois mille lectrices ferventes, assurées pour chaque livre, nous pourrions être certains d'une chose.

— Laquelle ? dit Werdet. Vous m'intéressez.

— De faire fortune ! dit Balzac.

— Un rien ! dit Werdet.

— Ne doutez donc pas, mon cher ! Je suis le Walter Scott de la France ; vous êtes mon Archibald Constable ; donc, à nous deux, nous avons tout pour réussir ; et je vous dis, moi, que nos calèches se rencontreront un jour dans les Champs-Élysées !

— Oh ! dit Werdet, nous n'en aurions qu'une à nous deux que déjà...

— Ne prenez pas l'habitude de voir petit ! dit Balzac.

Et échauffé par la digestion, il promenait de long en large dans sa cellule ses rêves nouveaux.

Mais sur ces entrefaites, un garde entra, qui lui signifia son arrêt. Il était enfermé pour six jours, jusqu'au 4 mai.

— Jusqu'au... !

Il faillit avoir une nouvelle congestion, prit le garde par le bras, le fit valser, le jeta dehors, et rouge de colère, de honte, de désespoir, il retomba sur son grabat, s'écriant :

— Vous voyez bien que je suis un homme fini !

Le 4 mai, à sa levée d'écrou, il dit au fidèle Werdet qui l'assistait toujours :

— Cette épreuve est une leçon. Je parle trop ; j'attire trop l'attention. On se venge, parce que je suis trop bon, que je me donne trop. J'ai compris. Tout cela va changer. Je travaillerai main-

tenant dans l'ombre, pour moi ; personne ne m'entendra plus. Bouche cousue. Silence et solitude !

Il eût fallu pour cela d'abord qu'il n'eût pas sur les bras deux ou trois graves affaires, dont tout le monde parlait ou allait parler. Sa *Chronique de Paris*, acquise depuis six mois, battait de l'aile depuis le même temps, et il avait fortement envie de liquider, sans le pouvoir faire. Un des gros actionnaires était Buisson, tailleur, chez qui il avait une note de quatre mille francs d'habits. Loin d'en concevoir de l'aigreur, Buisson lisait la *Chronique* de la première à la dernière page (elle en avait trente-deux, qui paraissaient tous les trois jours), et disait à Balzac en lui essayant des gilets ou des redingotes : « Je ne peux pas comprendre qu'avec un talent si prodigieux, vous ne gagniez pas des millions ; personne, avec une plume, ne m'a ému comme vous ! »

Sa *Chronique*, qui lui mangeait de l'argent au lieu de lui en faire gagner, n'était pas son seul souci. Il se retrouvait dans une situation aussi affreuse qu'en 1829 ! Il avait 40 000 francs à payer avant la fin de l'année ! Et il le disait à qui voulait l'entendre, à son domestique ou au plus grand gentilhomme du faubourg Saint-Germain, laissant en même temps s'accréditer par des journaux et des caricatures, la légende qu'il était très riche, parce qu'au fond elle le flattait. Mais elle ne lui donnait rien ! Et ne voilà-t-il pas que Mme Béchet, remariée à un sieur Jacquillat, réclamait, sur l'instigation de son nouvel époux, cinquante francs par jour de retard dans la remise des manuscrits ! Enfin sa



grande espérance, c'était le *Lys* publié par Werdet. Le *Lys*! Mon Dieu! A peine sorti de l'Hôtel des Haricots, il se voyait forcé de soutenir contre le directeur de la *Revue de Paris* un procès épuisant, tant il y mit de soi, tant il eut de déceptions, tant il fut homme de cœur et peu homme d'affaires. Buloz, sans l'avertir, avait donné la première moitié du *Lys* à un journal de Saint-Petersbourg. Balzac crut d'abord qu'il rêvait. Puis devant la réalité, si extravagante qu'elle fût, il plaïda. Pour bien plaider, il fit appel à ses confrères, qu'en somme il défendait aussi : c'était une cause d'intérêt général. Ah! bien oui! Il les trouva tous prêts à déposer en faveur de Buloz, trop heureux de garantir ainsi l'acceptation de leurs manuscrits à la *Revue de Paris*. Le cœur naïf de Balzac en fut malade! Il sortit vainqueur du procès, mais vaincu par ses désillusions. Le succès du livre, dont on vendit le 2 juin dix-huit cents exemplaires en deux heures, ne guérit pas son amertume. Il partit pour Saché s'apaiser quelques jours, dans l'air de la Touraine. Il tomba d'un coup de sang dans le parc des de Margonne. Il fallut le soigner. Madame eut très peur. Elle secouait son mari, répétant : « Ah! mais je ne veux pas qu'il meure ici! » Enfin, il se remit, et quoiqu'il se plaignît de certains troubles, de perdre parfois notamment le sens de la verticalité, il put rentrer à Paris travailler. Il était installé depuis un an rue des Batailles, sur la colline de Chaillot. Dans le mur d'un salon à lambris d'or et à tentures de soie, qu'il avait installé en augmentant ses dettes (où il en était,

qu'importe!) — s'ouvrait la porte invisible d'un escalier clandestin comme dans les châteaux du temps de Louis XI. Par cet escalier il montait dans une soupenne, qui était son lieu de travail. Il voyait le Champ-de-Mars, l'École militaire, Grenelle, les coteaux de Meudon. Il possédait ainsi par les yeux une partie de Paris et de ses environs. Il disait tantôt avec découragement, tantôt avec défi : « Combien y a-t-il de lecteurs de Balzac dans les maisons que je vois et dans celles que je devine? Il faut qu'il y en ait partout! » Mais avec tous ses soucis d'argent la lutte devenait trop accablante, et vers la mi-juillet, il accepta du comte et de la comtesse de Visconti, dans la loge de qui on le voyait souvent aux Italiens, d'aller à Turin les représenter à un procès, où ils avaient de graves intérêts à défendre. Laisser un mois durant sa table de travail, et tranquillement gagner de quoi vivre en voyageant à l'étranger au service d'un gentilhomme, Balzac vit là une affaire admirable, et partit si joyeux qu'il accepta la compagnie d'une perruche qui s'appelait Mme Marbouty, laquelle s'habilla en homme pour le suivre, et l'agaça de toutes manières, en ne lui donnant que quelques brèves minutes d'agrément.

Il resta absent du 25 juillet au 22 août. Un courrier nombreux l'attendait à cette date, rue des Batailles. Il rentrait éreinté par dix-huit heures sans relais, en diligence. Il regarda les enveloppes, en ouvrit une tout de suite qui lui parut suspecte, et frappa sa table à s'écraser le poing. Encore une condamnation pour n'avoir pas monté la garde! Il



vit rouge. Il dit : « C'est bien ! Ou je tuerai Lobau, ou... je déménagerai ! Je n'habiterai plus Paris ! »

Il y avait une autre lettre, dont il reconnut l'écriture : Alexandre de Berny, le fils de Mme de Berny. « Ah ! pensa-t-il, il va me donner des nouvelles de sa mère. »

« La Bouleaunière, 27 juillet 1836.

« Voici une lettre de deuil, mon cher Honoré...

Le cœur de Balzac s'arrêta. Ses yeux avec une horrible avidité cherchèrent dans la page le mot fatidique. Ils tombèrent dessus. Elle était morte !...

Ciel ! Il se renversa dans son fauteuil, foudroyé. Morte ! Elle ? Laure !... Laure ! D'une voix étranglée il l'appelait, et avant de mesurer sa propre peine, il la cherchait, la voyait mourante, morte, couchée dans son cimetière.

— Oh !... ma chérie !

Un voile sur les yeux, il reprit la lettre, qu'il déchiffra tant bien que mal.

« Après dix jours de souffrances nerveuses très aiguës (la main de Balzac tremblait), notre mère a succombé ce matin, à neuf heures... (« Neuf heures, le 27 juillet, où étais-je ? Que faisais-je ? J'étais en diligence ! Comment ne suis-je pas tombé là où j'étais ? Il y a un mois... C'est affreux !... ») Sa vie était bien remplie à cette bonne mère ; elle est sans doute bien calme à présent. (« Pauvre chère, est-ce qu'elle me voit ? Est-ce qu'elle m'entend ?... Pourquoi n'ai-je eu aucun pressentiment de sa fin ? » Et l'image de

la petite Marbouty vint le torturer comme un remords.) *Demain à dix heures, elle sera déposée en terre à côté de son Armand, dans le cimetière de Grès.* (Ah ! je le connais ! Je vois où elle est ! Je vais y partir demain !... Non, demain il faut aller chez les de Visconti... Je n'ai pas une heure qui m'appartienne... Je ne peux même pas rendre les derniers devoirs à celle qui a été tout pour moi ! Je suis un esclave, le plus malheureux des hommes !) *Avant sa maladie, elle classa ses lettres et en fit trois paquets ; un des paquets contient toute votre correspondance avec elle, depuis qu'elle vous connaissait. Ce paquet ficelé avec de la laine, et entièrement clos, j'ai l'ordre formel de l'incendier aussitôt après sa mort. Dans une heure j'y mettrai le feu...* (Ah ! voilà qui est bien ! murmura Balzac. Cet Alexandre est un homme digne... Mais penser qu'il n'a pas eu un mot de moi, qu'il n'a rien su ! Que peut-il se dire ?)

Avec la force de vision que la douleur ou la joie lui donnait toujours, il se représentait la Bouleaunière et Laure pendant sa dernière nuit d'étouffements. La pelouse. Les pins. La lune... Le 26 juillet, c'était même la pleine lune : il se rappelait bien. Vers minuit elle avait dû soudain se glisser dans la chambre de Mme de Berny, qui avait dû dire : « Éteignez... que je la voie... Vous rallumerez, quand je serai morte... » Elle ne savait comment se tenir, tant elle souffrait de partout. Et elle pensait à lui, lui seul, qui n'était pas là. Soudain, on entendait un chien aboyer. En haletant, elle disait : « Qu'est-ce donc ?... Il a peur ?... Peut-être la mort qui vient ?... Oh ! laissez-la entrer surtout, je n'en puis



plus ! » Et tout bas : « Si c'était Honoré ? » Ses yeux se dilataient. Elle le voyait sur la route, la grand'-route de Nemours à Fontainebleau, arrivant d'un pas pressé. Oh !... elle se rappelait une promenade, avec lui, bras dessus bras dessous, un soir, par la lune aussi... Devant la grosse borne de pierre, marquée d'un grand chiffre 37, et d'une belle fleur de lis, qu'Honoré aimait saluer, il s'était arrêté : son corps faisait une ombre ronde, et elle, en riant, avait mis ses petits pieds sur la place de son cœur... Mon Dieu ! C'était le sien aujourd'hui, qui lui faisait si mal, qui la déchirait !... Que c'est long et difficile de mourir ! Quel tort avait-elle fait à Dieu ? Est-ce que vraiment elle avait péché en se donnant ? Pourquoi les femmes ont-elles la tentation de la bonté dans le bonheur, si elle ne leur est pas permise ?... Enfin, elle avait atteint le jour, — son dernier. Qu'il était beau... et indulgent !... Sept heures... Huit heures... Il y avait une diligence de Paris à sept et demie, n'est-ce pas ? Donc elle était passée, quoiqu'on n'eût pas entendu les grelots... Elle pouvait mourir... Et tendant les mains à son fils, elle avait rendu l'âme dans un dernier étouffement de tendresse, en croyant s'évanouir dans les bras d'Honoré !

Ciel ! Et il ne l'avait pas vue depuis un an ! Un an ! C'était horrible ! Il ne s'en consolait pas, après tant de malheurs qui avaient fondu sur elle : sa séparation avec son mari, la mort d'une fille, une autre qui était devenue folle. Mais de son côté, quelle année il venait de vivre ! Avec la *Chronique de Paris*, le procès Béchet, le procès du *Lys*, toutes

ces horreurs, il avait été comme un damné ! Ah ! il était un homme bien fini ! Elle morte, qu'est-ce qu'il referait jamais ? Si les critiques et le public se montraient cruels, c'est qu'ils voyaient tous qu'il était un homme à la mer. Depuis qu'il avait résolu de peindre toute la société dans sa réalité terrible, crime et misère compris, le faubourg Saint-Germain le regardait de travers, et la bourgeoisie cossue de la Chaussée d'Antin lui tournait le dos !

— Ah ! ma chérie ! murmurait-il encore, invoquant le souvenir de Laure de Berny, tu prévoyais tout cela, toi qui me disais : « Ne sois pas trop confiant, ni trop bienveillant ! »

Être confiant, c'est être fou dans un monde où on est entouré de pirates — Buloz et les Russes d'un côté, les Belges de l'autre, qui, depuis des années, sans lui verser un sou, s'enrichissaient avec ses livres, sa cervelle, sa vie ! — Il était condamné à être trompé toujours. Il vivait dans le monde qu'il créait, sans pouvoir guetter ni se méfier de l'autre. Et, en somme, tout le monde le lâchait, jusqu'à ses amis ! *Le Lys*, ce livre où il avait cru mettre le plus profond et le plus délicat de soi, venait d'être l'occasion de critiques et de calomnies, les plus extravagantes qu'il eût encore subies. Il se retrouvait rue des Batailles, dans une mansarde, comme il y avait quinze ans. Que d'années englouties sans résultat, qui tantôt l'avaient brûlé, tantôt glacé ; et s'il n'avait pas eu quelques affections féminines...

Cette pensée fut la seule capable de le soulager. C'était la bouée dans son naufrage. Du moins lui restait-il quelques âmes à qui se confier. Il se sen-



tait si faible dans ce deuil ; avec un tel besoin de dire quel ange il avait perdu ! A la louer, il calmerait, lui sembla-t-il, son remords de ne l'avoir pas revue. Et comme s'il accomplissait une tâche pieuse, il se mit tout de suite à écrire à trois femmes.

La première s'appelait Louise ; c'est tout ce qu'il savait d'elle. Il ne l'avait jamais vue ; mais depuis des mois, ils échangeaient des lettres qui avaient d'abord été des cris d'admiration, puis des appels de tendresse. En restant mystérieuse, elle avait pour lui un attrait poétique, irrésistible. C'est à elle d'abord qu'il dit sa peine.

« La personne que j'ai perdue était plus qu'une mère, qu'une amie... Elle ne s'explique que par la divinité. Elle m'a soutenu de parole, d'action, de dévouement pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle, elle était tout pour moi ! »

Dans son courrier, il y avait une lettre de Mme Carraud. Il l'ouvrit. Elle disait, comme toujours : « Quittez donc votre fournaise ! Venez vous réparer ici ! » Ah ! s'il l'avait pu ! Sa pensée d'un élan partit vers Angoulême, vers la belle vie de cette femme simple. Elle avait toujours eu raison dans ses conseils. Et puis, quelle bonté, quelle bonne grâce, toutes ces dernières années, quand elle avait su Mme de Berny malade ! Elle avait reconnu la noblesse de son caractère ; elle avait dit : « Je veux la connaître. » Elle l'avait invitée avec Balzac, à Angoulême, et dans sa propriété de Frapesle, près d'Issoudun. Il se devait de lui confier tout de suite son grand malheur. Il se vit près d'elle dans le petit jardin de la Poudrerie. En lui écrivant il lui parla.

Enfin, comment n'aurait-il pas fait une longue lettre à sa chère Ève ? Mais avec celle-ci, qui était sa maîtresse, il ne pouvait montrer là même sincérité totale qu'avec les autres, qui n'étaient que des amies. Mme Hanska était devenue bien capricieuse. Il lui écrivait toujours les plus belles lettres du monde, parce que l'absence créait chez lui du lyrisme ; mais ce lyrisme même la gâtait ; elle exigeait toujours plus, et ne pouvait se défendre d'être atrocement jalouse de toutes les femmes qui figuraient ici ou là dans la vie compliquée de Balzac. Elle lui avait envoyé des lettres si aigres qu'en 35, avec de l'argent prêté par Werdet, il avait couru à Vienne où elle était, pour la calmer. Il avait eu avec elle des scènes d'une violence utile ; ils s'étaient réconciliés. Elle ne résistait jamais à sa parole. Avec sa voix, son regard, sa fougue, qui était ingénue, même quand il mentait, car il s'illusionnait et voyait dans sa propre flamme... tout ce qu'on peut voir dans le feu, les plus folles et les plus belles images ! — il l'enchantait, la persuadait. Elle était grisée comme quand elle le lisait. Mais ses réflexions solitaires lui étaient mauvaises. Quand il était là, elle le trouvait génial et l'admirait trop pour ne pas l'aimer. Dès qu'il était loin, elle le voyait infidèle, ne sachant plus compter, se ruinant, la trompant, et elle pensait : « Ce n'est pas le tout d'avoir du génie ! » Puis elle prêtait l'oreille à tous les bruits, véridiques ou calomnieux.

Le jour de cette affreuse nouvelle de la mort de Mme de Berny, Balzac ne put s'empêcher, dans la première atteinte de son chagrin, de comparer à



Ève celle qui n'était plus, et qui avait été si compatisante, généreuse, crédule, qui peut-être était morte de souffrances morales, et ne l'avait pas dit. Oh ! la chère créature, avec quelle grandeur d'âme elle avait renoncé à l'amour, quand elle s'était vue vieillie ! Comme elle savait aimer, ne songeant qu'à celui qu'elle aimait, puisqu'elle lui avait dit au retour de Genève : « Je sens que tu connais maintenant ta vraie femme, et je trouve que cela est bien. » Cœur adorable ! Il pouvait remonter dans ses souvenirs, les passer tous en revue : il n'en trouvait pas un qui ne lui donnât de l'attendrissement, que ce fût à Villeparisis, fièvre des premiers émois et des premières étreintes ! — à Paris, que de drames, et quelle bonté toujours ! — à la Bouleaunière : paix, travail, enchantement ; — à la Grenadière où ils s'étaient enfuis deux semaines tous deux, pour qu'il gardât le merveilleux souvenir de l'avoir aimée dans le pays de sa préférence. Et sa lettre sur le *Lys*, — le *Lys* écrit pour calmer les soupçons de Mme Hanska, et glorifier Mme de Berny, à qui, depuis longtemps, il avait promis cette couronne, — quelle page admirable, et comme après elle tous les critiques du monde importaient peu !

Alors, il écrivit à la comtesse la lettre émue et fière que voici :

« Mme de Berny est morte. Je ne vous en dirai pas davantage. Ma douleur n'est pas d'un jour ; elle réagira sur toute ma vie.

« Elle était vraie. Elle ne voulait que mon bien et ma perfection. Je vous fais son héritière, vous qui avez toutes ses noblesses.

« Et je ne crois pas commettre de sacrilège en cachetant votre lettre avec le cachet qui me servait pour Mme de Berny : j'ai fait vœu de porter cette bague à mon doigt. »

Ce mot terminé, il le relut et en fut satisfait. Mais la tête lui faisait mal. Il avait besoin d'air. Il ne tenait pas en place. Après l'affaissement, c'était la révolte des nerfs. Il sortit donc, et il monta jusqu'à l'Étoile, dont on avait inauguré l'Arc de Triomphe, le lendemain de son départ pour l'Italie. Il n'y avait plus qu'une palissade ; on achevait une sculpture. Monument grandiose. Il était élevé à la gloire des armées...

La gloire ! Balzac, dans son chagrin et son désarroi, se demanda si comme l'amour elle n'était pas vite périssable, et si elle méritait que l'on s'émût tant pour elle...



## II

Le découragement chez un tel homme ne pouvait durer que si son état de santé allait en s'aggravant. Or, il s'améliora. Ce fut l'effet, dit-il, d'une cure de fruits ! Il avait hérité de son père la faculté de s'engouer brusquement pour certains régimes alimentaires. Après les avoir établis par un monologue avec lui-même qui lui donnait des voluptés d'esprit, il les appliquait dans une crise de passion ; et comme son moral avait une puissance souveraine sur le physique, il ressentait bientôt un mieux, qui devenait le sujet d'un nouveau monologue éclatant, débité devant une glace, ou en présence de son médecin.

Il aimait le docteur Nacquart. Il lui disait :

— Docteur, vous avez un beau nom français, une magnifique tête de Lorrain et votre vie m'enchantait ; c'est une vie splendide ! Votre étude sur Gall a montré que vous étiez un des puissants esprits de votre temps. Selon vous, n'est-ce pas, la partie philosophique de sa doctrine est tout de même à garder ?

— ...C'est délicat, disait Nacquart. Il faut distinguer...

— Je vous entends, parbleu ! interrompait Balzac. Vous comprenez que moi aussi, j'ai étudié tout cela à fond. J'en avais besoin pour mon œuvre, qui, vous le savez, vient de faire un pas de géant. Docteur, je crois que d'ici un an, les trois parties gigantesques du monument seront sinon parachevées, du moins superposées, et qu'on pourra juger de la masse ! Vous connaissez la cathédrale de Bourges ? Ce sera cela en littérature !

Et ayant oublié Gall et Nacquart, il continuait, allant et venant :

— Première assise : *les Études de mœurs*, qui représenteront tous les efforts sociaux — tous ! Aucune situation de la vie, aucun caractère, aucune profession, aucune zone sociale, aucun paysage français ne sera oublié. Voilà la base ! Deuxième assise : *les Études philosophiques*. Après les effets, les causes. Je dirai la raison des sentiments. Ayant parcouru la société pour la décrire, je la parcourrai pour la juger. Enfin, *les Études analytiques*. Les effets et les causes établis, il s'agit de rechercher les principes. Les mœurs sont le spectacle ; les causes, les coulisses et les machines ; les principes, c'est l'auteur !

Il n'était jamais si heureux que quand il établissait ainsi avec force son programme. Et il était tourmenté par le besoin de l'améliorer sans cesse, et sans cesse de classer, de reclasser ses livres. Il fallait que ce fût grand et clair ; il espérait les applaudissements, même des lecteurs bornés. Il pensait : « Le soleil emporte les suffrages de tous les vivants. Pourquoi un grand artiste ne produirait-il pas le



même effet? » Ayant mangé des cerises, des prunes, des poires, des pêches, par kilos, par tonnes, il se sentait éclairci, et prêt de nouveau à une lutte gigantesque! Il reprenait donc ses projets de vingt ans. Il voulait à la fois la gloire et l'argent. La modeste Mme Carraud croyait qu'on peut acquérir celle-là sans celui-ci. Erreur! Il faut être riche d'abord.

— Je perds, disait-il, 30 000 francs par an, parce que je ne suis pas riche. Riche, j'en imposerais! Riche, je serais le demandé, et non l'offrant. Eugène Sue est nul, mais il est riche, alors on fait anti-chambre chez lui. Je ne serai indiscuté dans les lettres que si j'ai d'abord une situation dominante. Discute-t-on le mont Blanc?

Le mont Blanc était inhabitable. Sans quoi, emporté par son romantisme, il eût couru l'habiter! Il alla simplement à Sèvres, ne pouvant plus se voir à Chaillot, où la Garde nationale, à la hideuse figure, l'avait repéré; mais il couvrit cette raison médiocre de splendides arguments en faveur du lieu que son imagination choisissait. C'était Saint-Simon, qui, dans ses *Mémoires*, désignait, paraît-il, la région qui sépare Versailles de Paris comme la plus apte à recevoir un grand homme. Il convenait de mettre en pratique cette pensée du grand siècle. De là Honoré de Balzac dominerait Paris. Là, il frapperait les esprits et on ne viendrait plus frapper à sa porte. Berné, M. le maréchal Lobau! Là, il aurait une vie de campagne et de solitude comme Mme Hanska à Wierzchownia. Il serait éveillé par les oiseaux. Son génie en rebondirait! Là enfin il allait faire construire une maison idéale,

à son image, adaptée à ses goûts. Et tantôt on le voyait s'extasier sur une estampe du palais des Pitti à Florence, tantôt il proclamait que l'architecture moderne avait tout inventé, et que sur cent pieds carrés on vous réalisait la maison du bonheur, avec quatre pierres ingénieusement placées.

L'achat de son terrain, le plan de la maison, la mise en train des travaux furent pour lui une affaire considérable, et non un incident dans sa vie. Tout cela avait pour son esprit une valeur symbolique et une valeur commerciale. Habiter un lieu de choix, c'était un couronnement pour l'œuvre, mais dans ce lieu il avait l'intention de s'enrichir, c'est-à-dire de s'adapter enfin à son époque, où l'argent était roi. Peuple, bourgeois, courtisans, qui, du matin au soir, n'avait ce mot à la bouche? Eh bien, il ferait comme les autres, il en gagnerait, de l'argent! En dix ans d'abord le prix de sa propriété aurait triplé; il ne fallait donc rien ménager, que tout fût simple, mais de premier ordre. Il fallait ensuite planter là et cultiver là ce qu'on n'avait cultivé encore nulle part en France, par ignorance, par manque d'initiative! Sans François I<sup>er</sup>, qui aurait eu l'audace d'apporter des orangers dans Amboise? Eh bien, lui, Balzac, essaierait des ananas à Sèvres. Oh! les amis pouvaient rire! Les mêmes, dix ans avant, ricanaient d'un chemin de fer! Manque de confiance en l'esprit; alors que c'est lui qui mène le monde.

Et c'est l'imagination, grâce au ciel, qui l'embellit. Balzac ne vit jamais ce qu'était sa maison des *Jardies*: un petit chalet, pauvre et maussade.



Il avait des arbres de quatre-vingts centimètres : il s'extasiait déjà :

— Qu'ils sont beaux ! Ils m'empêchent de voir mon chien !

Les *Jardies* étaient l'œuvre de sa volonté. Il se moquait bien des railleries d'un Gozlan, moqueur comme tous les Français sans génie ! Les *Jardies*, c'était sa maison, donc une grande maison. Il s'agissait maintenant d'y vivre des heures mémorables, et il invita Hugo, qui était la Poésie, alors qu'il était le Roman. Hugo, tel un tranquille bourgeois, monta dans un coucou à la Concorde, descendit à l'arrêt qui précédait le bon, se perdit, arriva en retard. Devant la maison il hocha la tête : « Eh !... c'est curieux ! » Dans les allées où Balzac avait fait couler de l'asphalte comme sur les boulevards, il dit : « Tiens..., c'est pratique ! » Il adressa quelques mots olympiens aux oiseaux... qui chantaient chez le voisin, et enfin, ayant pénétré à l'intérieur pour prendre une tasse de café — de ce café dont il demandait d'avance : « Va-t-il me rendre romancier, monsieur ? » il entama avec Balzac sur les graves questions politiques une ardente conversation.

Il se déclara pour le peuple. Balzac lui dit que les peuples avaient un cœur, mais pas d'yeux, qu'ils sentaient, mais ne voyaient pas. Au lieu qu'un gouvernement devait voir et ne jamais écouter le sentiment.

Hugo était pour la liberté. « Folie ! dit Balzac. Des libertés, bravo ! La liberté, jamais ! »

Hugo vanta la charte. Balzac répondit avec viru-

lence que Louis XIV. n'avait que des courtisans et des serviteurs ; tandis qu'un roi, la charte sous le bras, était flatté, servi, caressé par des hommes libres : quelle abomination !

Hugo enfin évoqua les misères du prolétariat. Balzac dit : « Ne lui donnez pas d'envie ! Prenez garde ! Vous tuez ses croyances ! Il ne lui reste comme fanatisme que le désespoir et la faim. Un jour, il s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays ! »

Quand Hugo partit, Balzac pensa :

— Voilà une conversation qui mériterait d'avoir été entendue par l'Europe entière. Elle a eu lieu aux *Jardies* ! C'est un nom désormais historique !

Un an après, il n'y avait pas de terme dans la langue française qui représentât plus d'horreurs. Tous les déboires, tous, il les avait par cette maison ! Et des malheurs vraiment qui n'arrivaient qu'à lui ! Les murs des jardins, des murs neufs, s'écroulaient ! Huit mille francs de décombres ! Et la Garde nationale, rurale cette fois, le jetait dans l'infeste prison de Sèvres pendant soixante-douze heures, parce qu'il avait refusé de surveiller les vendanges ! C'était trop ! Il vendrait ! A qui ? A tout le monde ! Les amateurs ne manqueraient pas !... Quoi ? On n'acceptait pas ses chiffres ? Comment ? Il ne pourrait même pas réaliser son prix d'achat ? Ah ! qu'il avait bien fait un soir, avec des amis, du haut de son grenier, de cracher sur Paris ! Eh bien, s'il était encore dupe, du moins ne geindrait-il pas ! Messieurs les caricaturistes en seraient pour leurs frais. Il paierait comme tou-



jours, et avec son œuvre, par ses travaux herculéens !

Mais les caricaturistes n'avaient pas que les *Jardies* pour exercer leur verve sur Balzac. En 1839, plus persuadé que jamais qu'il lui fallait, en dehors des lettres, une situation nationale, qui ferait de lui le personnage en vue pour l'opinion publique, il pensa trouver dans une affaire criminelle l'occasion de se dévouer, de se donner, d'être à la fois Voltaire et Beaumarchais, le Voltaire de Calas et le Beaumarchais des *Mémoires*. Un notaire de Belley, Peytel, était en prison, accusé d'avoir assassiné sa femme. Après le meurtre, la justice avait fait une première instruction : elle n'avait pas donné de résultat ; l'affaire semblait enterrée ; lorsqu'au cours d'une soirée chez des amis, Peytel se laissa aller à conter des choses inouïes, qui jetèrent la stupeur et produisirent un scandale. La justice reprit l'instruction et arrêta le notaire. Alors Balzac, de loin, s'indigna ! Pourquoi Balzac ? C'est qu'il avait connu Peytel au journal *le Voleur*, et le prétendait incapable d'un crime. Il étudia l'affaire à fond, ou du moins il le crut ; puis il proclama l'innocence du notaire, parla, écrivit, essaya de remuer les rédactions de journaux, enfin partit pour Belley. Il ne s'embarrassa pas de savoir sous quelle forme il fallait tenir tête à la justice. Il n'était pas débarqué qu'il sonnait chez le juge d'instruction. Neuf heures du soir. Une servante lui ouvrit qui dit que « Monsieur le juge était déjà retiré dans sa chambre. » — « Eh bien, où est cette chambre ? demanda Balzac. Il s'agit de la vie d'un homme. On ne peut pas

refuser de me recevoir ! » Et il pénétra dans une pièce, où le magistrat, en robe de chambre, était en train de remonter sa montre. « Monsieur le juge, commença Balzac, je m'excuse d'entrer chez vous comme un assassin ; mais celui qui le paraît ne l'est pas toujours ! Peytel ne l'est pas plus que moi !... » Et le voilà qui plaide, plaide, sans reprendre son souffle, accusant l'accusation avec tant de véhémence que la tenture de l'alcôve s'entr'ouvre, et qu'une femme en chemise apparaît, dressée sur le lit, qui proclame :

— Vous mentez, monsieur !

Suffoqué, Balzac s'écrie :

— Que fait cette femme ici ?

Alors le juge s'empourpre, et d'un ton aigre :

— Elle fait, monsieur, ce que doit faire une honnête femme à cette heure de nuit. Elle est dans le lit de son mari !

Infortuné Balzac, sans prudence, ni savoir-faire ! Les leçons de Mme de Berny, celles de Mme Hanska n'avaient pu l'emporter sur son tempérament torrentueux. Et les torrents, surtout en France, effraient. On goûte les rivières calmes. La justice se défia de lui ; l'opinion lui fut hostile. Ses romans lui avaient gagné une élite féminine ; cette affaire Peytel, où il accusait une femme d'adultère, mit contre lui la moitié de ses lectrices. On le chansonna ; on fit des épigrammes ; et la justice guillotina Peytel. Balzac revint à Belley ; il était au premier rang de la foule, derrière les soldats, pour le voir mourir ; et il rentra à Paris, éccœuré, indigné malade. Ce pays lui semblait perdu, qui refusait d'écouter le génie.



On l'avait traité d'imaginatif : il enrageait ! Est-ce que l'imagination ne lui était pas donnée par Dieu pour voir ce que les aveugles ne voient pas ? Quel découragement ! Et pourtant..., pourtant, il ne voulait pas y renoncer ! Il rêvait plus que jamais de dominer la foule, de forcer son admiration par un acte ou par une œuvre.

Hugo, un jour, lui révéla avec force détails les avantages pécuniaires de l'auteur dramatique. Depuis vingt ans qu'il rêvait à la gloire théâtrale, il ne demandait qu'à en être convaincu. Et Hugo était éloquent, car la question le passionnait. Hugo tenait à ses bénéfices. La moitié de son âme était d'un poète, l'autre d'un notaire. Il énuméra donc avec complaisance les sommes qu'une pièce pouvait rapporter à Paris, puis en province. Il montra qu'une comédie qui ne réussissait qu'à moitié, faisait gagner à son auteur autant que deux romans à succès, et que la pièce qui était un triomphe était du même coup une fortune. Et les reprises ! les primes ! les billets ! Balzac voyait des monceaux d'or. Hugo n'était pas parti qu'il avait décidé de nouveau de faire du théâtre. Non, bien entendu, de se remettre à une tragédie, qui demande deux ans de travail, mais il avait assez de verve et de feu pour trousseur en deux mois, peut-être deux semaines, une bonne comédie, qui lui donnerait de l'argent, donc du repos pour deux ans. Il rencontra sur ces entrefaites le terrible Henri Heine sur les boulevards. Il était plein de ses projets ; il lui en fit part tumultueusement :

— Je peux, dans mon année, gagner deux cent mille francs !

— Hum ! que c'est risqué ! dit Henri Heine.

— Comment risqué ? Je ne risque rien !

— Vous changez de bain. Prenez garde. Tous les forçats en crèvent ! Restez donc dans votre bain de romancier.

« Comme ces Sémites ont le don de vous déprimer par leur affreuse ironie ! pensait Balzac en se séparant. Il a toujours son rictus atroce ! Il n'est pas doué de vie. Il n'aime pas la vie. Il est le contraire d'un auteur dramatique ! »

Tandis que lui se croyait exactement né pour le théâtre ! S'il n'en avait pas fait encore, c'est que l'œuvre à faire dans le roman était bien plus pressée. Le roman avant lui était inexistant, au lieu que le théâtre avait connu de grandes heures. Mais il était tombé si bas ! Les directeurs n'avaient qu'un cri : « Il n'y a pas une pièce. Pas une ! » On était donc assuré d'un accueil enthousiaste en leur offrant une comédie ou un drame signé Balzac. Cet excellent Hugo, qui disait merveille de l'art dramatique, était usé jusqu'à la corde. Comme Dumas ! Et Casimir Delavigne au bout de son rouleau... Scribe aussi. Il n'était pas seul à le dire : le directeur de la Renaissance le lui écrivait. Ainsi, l'heure était venue de tenter sur la scène la révolution qu'il avait faite dans le récit romanesque : peindre avec des couleurs vraies !

Il alla donc trouver les directeurs qui l'enchantèrent... par de bonnes paroles. Il leur dit : « Je veux bien me dévouer pour vous. Je veux bien que nous fassions fortune ensemble. Mais il faut que je travaille en paix. Il faut alors désintéresser mes



créanciers pour le temps de mon travail. Il faut... m'avancer quinze ou vingt mille francs. » Ils acceptèrent d'enthousiasme le principe :

— Commencez toujours à travailler, et d'ici peu, nous signerons un contrat qui comblera vos souhaits !

Il avait deux ou trois sujets de pièces. Il aurait voulu les traiter tous ensemble.

— Paris se transforme, pensait-il. L'éclairage au gaz en fait la Ville-Lumière ! Paris devient la capitale des capitales ; et le public de Paris est le premier du monde. C'est le moment de s'emparer de lui. Il faut frapper un grand coup !

Le succès d'un confrère, le nom d'un auteur, tout lui était prétexte à aiguiller son imagination vers la scène. Il voulait faire un rôle à Samson, à Mme Dorval, à Frédérick Lemaître. Il voyait ce rôle et aussitôt l'effet, et les résultats à la caisse, qui lui permettraient de dire à Mme Hanska : « Chère Ève, je ne suis plus pauvre ! Je n'ai plus un sou de dettes. Si votre mari est un jour rappelé par le Seigneur, il n'y a plus d'obstacle à notre mariage, qui sera une alliance superbe entre l'esprit de l'Europe et sa noblesse ! »

Il se mit fougueusement au travail. Il fit un plan. Il réalisa un dialogue. Malheureusement, chaque fois que le démon du théâtre s'emparait de lui, hanté par cette idée que l'art dramatique ne supporte pas les longueurs, et qu'il y faut tout dire dans le moins de temps possible, avec le plus de feu qu'il se peut, il travaillait toujours comme dans un tourbillon. Il était pris du vertige de la vitesse. Il écri-

vait la phrase d'un personnage ; déjà la réplique était trouvée ! Il se fiait à sa prodigieuse facilité de conversation ; il se grisait de mots ; il allait, il allait ; sa verve remplaçait l'observation ; une situation l'amusait-elle ; il ne voyait pas plus loin, l'acceptait, lui faisait un sort ; et il croyait être Molière, alors qu'il jouait au vaudevilliste. Dès son cabinet de travail, Balzac subissait les illusions de la scène. Il voyait la rampe de gaz, les couleurs du décor, le rideau se lever, la salle pleine de visages attentifs ; sous ses pieds, il sentait les planches ; et il était pris d'un besoin de parler, d'agir, d'être applaudi rapidement, pour n'importe quoi. Au lieu de deux mois de travail qu'il envisageait d'abord, il mettait deux semaines, parfois deux jours, à jeter sur le papier trois actes. Alors qu'il riait d'une femme qui lui demandait s'il fallait plus de temps pour écrire un roman que pour le lire, il écrivait ses pièces dans le temps qu'il faut pour les parler. Enfin, dès qu'elles étaient finies, il avait tellement hâte qu'elles fussent jouées, qu'il les jouait, sans pouvoir attendre l'épreuve du théâtre. Il courait chez des amis, ou bien les convoquait chez lui. Il n'avait plus peur ni des gens de lettres qu'il haïssait, ni des gens du monde qu'il méprisait. Il lui fallait un public ; il affrontait n'importe lequel ; cela faisait partie des risques du métier ; au bureau de location, est-ce qu'on refuserait quelqu'un ? E c'est ainsi qu'un soir, il était chez le marquis de Custine, donnant la comédie au plus dédaigneux des auditoires. Le lendemain, il dépensait trois heures chez cette péronnelle de Mme Marbouty, à jouer pour



elle seule une pièce à quinze personnages. Ce besoin puéril de trompeter sa prose, il le déguisait de prétextes qu'il savait sans valeur : il voulait se rendre compte de l'effet, voir sur les visages les passages fastidieux... Ah ! oui ! Il ne voyait jamais que ce qui réussissait ! Il s'échauffait si bien qu'il se prenait à son jeu, et il achevait toujours ses lectures dans une tension nerveuse, où il ne supportait plus la critique. Il coupait la parole au plus sincère des amis, disant : « Je sais, je sais, c'est peu de chose ! Il faut voir l'ensemble. L'ensemble est formidable ! »

Un jour de 39, il invita aux *Jardies* Théophile Gautier, Gozlan, Lassailly, Laurent-Jan, d'abord à déjeuner, ensuite à entendre la lecture d'une comédie qu'il venait de terminer, qui s'appelait *les Mercadets*. Au troisième plat, Gautier, qui était familier avec Balzac, plein pour lui de tendresse et d'admiration, se permit de dire :

— Est-ce que je rêve ? Il me semble qu'il y a de l'oignon dans tout. J'ai l'impression de devenir oignon !

— Enfant ! reprit Balzac. Je l'ai voulu... pour ma lecture ! Car j'ai besoin que vous ayez tous un jugement sain. Or, j'ai fait sur l'oignon des expériences multiples ; il n'y a pas d'aliment plus propice à l'esprit. L'oignon rend subtil, en chassant les lourdeurs !

Après une telle préparation, pourquoi laisser reposer ses hôtes en sortant de table ? Il les fit simplement changer de pièce ; ils passèrent dans ce qu'il appelait *la salle de l'avenir*, où sur les murs

peints à la chaux se lisaient des inscriptions comme : *Ici un Raphaël. Là un Titien. Là un Rembrandt.* Il plaça lui-même son monde, afin de voir les visages, interdit de fumer, et debout dans sa robe de chambre, il commença sa lecture..., ou plutôt la représentation de sa comédie. Car il n'indiqua ni scène, ni personnages. Pour chacun d'eux il changeait de voix, de visage, de corps. C'était Protée qui jouait une pièce ! Et avec quelle rapidité, que de roueries, quel lyrisme !

L'exposition, faite par deux domestiques, aurait pu paraître infantine ; mais dans sa bouche, ce poncif devenait une nouveauté. C'était un départ éclatant, un duo, sur une note moliéresque, joué par deux voix de la même gorge, qui faisait penser à la Comédie-Italienne. L'auditoire fut conquis tout de suite ; et il éclata de rire au premier mot comique, lorsque Mercadet, qui commande le déjeuner, apprend du valet de chambre la résistance des fournisseurs. Ceux-ci n'étant plus payés, refusent de lâcher leurs marchandises. Alors Balzac, qui paraissait avoir vécu dans la peau de ce Mercadet depuis quarante ans, lança d'une voix de nez, impertinente et dominatrice :

— Quoi ? Qu'est-ce que des fournisseurs qui ne fournissent pas ?

Ce n'était pas qu'un mot : c'était un admirable cri naturel, et Gautier, qui connaissait bien l'auteur, exulta.

De même celui-ci. « Qu'y a-t-il de déshonorant à devoir ? Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père ? »



Mais Gautier ne fut pas long à discerner quelque cynisme qui gâtait le caractère. Il glissait de la vie au théâtre ; il devenait artificiel par une surcharge de mots plaisants ; ce n'était plus Balzac dans la vie, mais Balzac à dîner. Puis, ce ne fut plus Balzac du tout. Mercadet devint Scapin, et de ce fait reprit de la qualité. La façon dont il se mit à rouler ses créanciers fut un enchantement. Là Balzac fut grand — grand dans Mercadet, grand dans les créanciers. Il avait attrapé pour le premier un ton de bonimenteur, qui étourdissait les autres ; ceux-ci alors paraissaient pris dans une tourmente ; ils tenaient leur poche et leur chapeau ; et l'un bêlait, le second grinçait, un autre miaulait. Ils étaient entrés menaçants ; et c'était à présent une panique de créanciers, un sauve-qui-peut admirable, où Balzac simulait ensemble la fuite et la poursuite. Et tout à coup, sur un mot éclatant, ce fut la fin du premier acte. La voix surprenante, la voix multiple, la voix qui était une troupe, un théâtre, s'arrêta. Et au lieu d'un rideau qui tombe, éclat de rire de l'auteur. Il luisait comme s'il sortait de l'eau, soufflant tel un triton.

— Ça va ? s'écria-t-il. Vous êtes heureux ? Ce n'est plus du dialogue, hein, c'est du vent ! Quel courant d'air, mes amis, dans le monde du théâtre !

Et ouvrant largement sa robe, il remonta son pantalon, en injuriant ses bretelles qui refusaient de le tenir. Il en était là de son triomphe, quand on entendit distinctement au dehors le bruit d'une sonnette. Alors, il frémit, pâlit, sauta sur une des fenêtres, et d'un ton suppliant :

— Aidez-moi, mes amis ! Aidez-moi vite ! Fermons les volets ! Ce sont des créanciers !

Puis, laissant tout le monde dans l'ombre, il court à la cuisine, donne l'ordre qu'on ne fasse entrer sous aucun prétexte, revient près de ses hôtes, s'allonge sur un divan, et faisant le mort, murmure d'une voix qui paraît sortir du tombeau :

— Je vous en conjure... plus un mouvement ! S'ils entendent, je suis perdu !

On avait cru d'abord que c'était la pièce qui reprenait. Il y eut une hésitation. Mais le ton était changé ; et ses amis le virent si ému que, troublés eux-mêmes, ils obéirent aux étranges prescriptions. Puis la situation se prolongeant devint comique ; on rejoignait les Mercadets ; il y eut des rires étouffés. Balzac geignit :

— Mes amis... mes amis, vous voulez ma mort !

Et on entendit à ce moment comme un vif débat sur le seuil de la porte. Il y avait plusieurs visiteurs. Le domestique dit avec fermeté : « Ces messieurs voient bien les volets fermés. Monsieur est en voyage ! » Alors, une voix grinça, une seconde bêla, une autre miaula, tout comme dans la pièce. Balzac était raide, sans souffle, on l'eût dit privé de sentiment, mais on voyait dans l'ombre ses yeux luire et implorer. Ce drame comique dura une quinzaine de minutes. Enfin, la porte de la maison fut fermée, et Balzac gémit, d'une voix qui venait de ses entrailles : « J'ai vieilli de dix ans !... » Il courut à la cuisine ; ses amis étaient toujours dans l'ombre ; pour se venger, ils se mirent à fumer. Balzac reparut, et les traita d'assassins. Ainsi, tout le



monde voulait sa mort ; dedans on l'asphyxiait ; dehors, on faisait l'assaut de sa fortune ! Car c'était bien des créanciers, et les plus redoutables : un marchand de vins de Vouvray, un antiquaire, un entrepreneur de maçonnerie !

— Enfin, oui ou non, dit Gautier, a-t-on droit maintenant à l'air et au jour ?

— Mais je vous demande un peu qui vous empêche d'ouvrir les volets ! répondit Balzac magnifique.

Il avait retrouvé ses couleurs, sa vigueur, sa voix. Sans plus attendre, il commençait le deuxième acte. Il était maintenant le gendre de Mercadet. Il arrivait, le menton dans son faux col, le chapeau sur le genou, susurrant :

— Monsieur, vous ne connaissez pas votre fille, j'ose vous le dire.

— Permettez...

— Vous ne la connaissez pas, monsieur !

C'était un feu d'artifice de mots, une féerie de gestes ; on ne savait comment les personnages entraient ni sortaient ; mais ils étaient là, puisque Balzac y était. Il les jouait, et il les menait. C'était eux ; et c'était en même temps le dieu ou le démon qui les animait.

Sans prendre le temps d'un repos, il sauta du deuxième acte dans le troisième, disant simplement :

— Ça va ? Ça marche ? L'oignon agit ? En route !

Et alors il fut napoléonien ! Les créanciers repaurent, ceux des *Mercadets* ; au bêlement, au grincement, au miaulement, on crut réentendre ceux de Balzac. Ils parlaient de tous côtés, car ce diable

d'homme, en jouant, virait, sautait, tournait. On avait l'impression qu'ils entraient par la porte, la fenêtre, la cheminée. Était-ce la réalité ou la comédie ? Devait-on rire ? Fallait-il s'effrayer ? Mais Balzac menait le bal : il n'y avait qu'à le suivre ! Quelle vigueur ! Quel allant ! Et qu'il fut prodigieux, quand les dominant tous, les vrais, les autres, et les amis par-dessus le marché, il dit les bras croisés, fier et tonitruant :

— Ah ! ça ! Croyez-vous donc que je possède la planche à billets de la Banque de France !

Ce fut un tonnerre d'applaudissements. Tous ses hôtes se regardaient, éclataient, s'étranglaient. Cette joie unanime lui redonna un formidable élan pour enlever la fin de la pièce, où l'on voyait, comme dans le dernier des vaudevilles, arriver des Indes le personnage imprévu, l'associé légendaire avec des sacs d'argent pour sauver tout, et ce fut l'apothéose de Mercadet-Balzac dans un dernier geste et un dernier cri. De l'argent ? Il y avait de l'argent ? Du vrai ? Du bon ? Aussitôt, il prêtait dix mille francs, et lançait dans un vaste éclat de rire :

— Ah ! Ah ! je suis créancier !

C'était le mot de la fin. Gautier se jeta dans les bras de Balzac.

— Vous êtes gigantesque ! Tu mérites qu'on te tutoie !

Génereuse illusion du théâtre ! Balzac s'était grisé, en les grisant. Mais tout cela ne faisait qu'un succès aux Jardies ! Il n'était pas né sous l'étoile dramatique. A la scène il ne devait connaître que l'échec. Après un travail follement hâtif, sur lequel



il ne revenait même pas, il entra comme un ouragan dans des répétitions, d'où il sortait éreinté, épuisé, vidé. Il se battait avec le directeur, les comédiens, les machinistes. Il avait juré de ne pas changer une syllabe de son texte; et d'une répétition à l'autre, en une nuit, il refaisait un acte. On le rencontrait sur les boulevards, hâve, sans cravate, méconnaissable de fatigue. Les bruits les plus extravagants circulaient. Pas un acteur qui ne racontât sur lui quelque surprenante anecdote; et lui les jouait tous, après les avoir fait jouer.

Ce fut *Vautrin* le plus retentissant de ses foudres. Le fils aîné de Louis-Philippe assistait à la pièce dans une loge d'avant-scène. Frédérick Lemaître s'étant fait une tête de général mexicain qui rappelait celle du roi, l'héritier du trône sortit brusquement. Émoi, scandale; le lendemain, la pièce interdite.

Le coup était si fort que Balzac s'alita, mais dès la semaine suivante, remis sur pieds, le cerveau clair et le cœur ardent, il expliquait à son ami Gozlan comment il venait de remplacer les vingt mille francs de rente qu'il devait se faire avec sa pièce. Il allait aux Jardies planter une vigne et créer une laiterie!

L'échec de *Vautrin* était du 14 mars 1840. Le projet de laiterie illumina la journée du 21, la première du printemps. Il fut abandonné le 22. Et le 23, Balzac rêvait de journalisme. La presse, il l'exécrait et l'adorait. Il adorait y écrire, s'y battre, dominer; mais il voulait être libre, et il s'indignait qu'on l'arrêtât toujours, qu'on lui coupât les ailes. Encore

l'argent! c'était le vrai directeur de toutes les feuilles, et il ne fallait pas déplaire à cette puissance-là. Alors constamment gêné et furieux, Balzac rêvait de nouveau d'avoir un journal à lui. N'avait-il pas plus de force et plus d'ironie, plus de soufre enfin dans la cervelle que tous ces écrivains, les idoles du public? Et comme Diderot quelle soif de monologue! *La Chronique de Paris* avait échoué, lui coûtant fort cher. Était-ce une raison pour avoir peur, être lâche, ne pas refaire une tentative sous une autre forme, par d'autres moyens? Cette fois, il fonderait une revue mensuelle, qui serait comme un livre, facile à mettre en poche. Là il ferait tout: la satire de la politique, la critique des livres, le théâtre de la vie. Il montrerait le néant d'un homme comme Thiers, ce petit bourgeois rapace, et les vues prophétiques d'un poète comme Hugo, capable à lui seul de venger les injures prodiguées aux gens de lettres. Il dirait la nullité d'Eugène Sue. Quel nom d'abord! Faire l'aristocrate avec un nom pareil! Et Eugène par-dessus le marché, comme un cocher! Eugène Sue, c'était le reste de la maladie cutanée d'un grand-père. Lire du Sue, le peut-on sans suer? Et quelle odeur! comme dit Hamlet. Enfin, il vanterait et lancerait cet écrivain de premier ordre, Stendhal, auteur de *la Chartreuse de Parme*, livre sublime, où on ne sait que préférer, les paysages, les portraits, la connaissance de l'Italie, la psychologie, l'esprit de diplomate!

Il arriva à ses fins; il créa la *Revue parisienne*. Elle parut trois mois, et lui coûta, en l'endettant, cinq ans de travail. Les quelques abonnés du pre-



mier mois se retirèrent dès le second. En deux numéros il s'était mis tout Paris à dos : les autres revues qui lui fermaient leurs portes ; les gens de lettres qui se sentent menacés dès qu'un médiocre est attaqué ; le monde politique habile et fourbe. Il faisait à tous l'effet d'un « énergumène » aussi fatigant dans ses enthousiasmes que dans ses attaques ; il méritait bien d'être ruiné ! Il était trop puissant, trop personnel, trop génial. Il parlait de lui des ondes trop fortes, qui ne pouvaient s'accorder avec les ondes courtes des esprits prudents. Or, c'est de ceux-là qu'est faite une société. Le martyr de Balzac était connu. Il se renouvelle plusieurs fois par siècle, et devient régulièrement un héritage d'honneur, après avoir été une charge déshonorante.

En attendant, il lui fallait continuer de vivre, de manger, de s'habiller, et de payer quelques dettes, pour libérer sa conscience d'abord, en faire d'autres ensuite. Rien ne lui réussissant, il en revint tout bonnement à son œuvre pour laquelle il était né. S'il s'écartait si souvent de son grand dessein, c'est qu'il aimait trop la vie, même en ses futilités, auxquelles il pensait toujours sincèrement donner de la grandeur. Il avait été jusqu'à désirer l'Académie. Ne représentait-elle pas une belle tradition ? Est-ce qu'ils ne s'honoreraient pas l'un l'autre en se donnant la main ? Et la tendant le premier avec une imprudence généreuse, il ne concevait pas toutes les sourdes combinaisons qui empêchaient cette compagnie de vieillards sans enthousiasme de répondre à son geste. Quand il les découvrit, il eut

de la colère plus que du dégoût. L'humanité était partout la même, occupée de petites choses. Il fallait lui tourner le dos, et faire son œuvre en solitaire. Cette œuvre, c'était sa vraie maîtresse. Avait-il une seule pensée qu'il ne rapportât à elle ? Tout ce qu'il tentait ici ou là ne visait en somme qu'à dresser un piédestal à l'écrivain qu'il voulait être ; mais l'essentiel était cet écrivain-là. En causant avec un ami, le marquis de Belloy, qui revenait d'Italie, il avait trouvé un titre général, aussi important que le toit d'une maison, que le clocher d'une église. Et il lui semblait admirable. C'est en parlant de la *Divine Comédie* de Dante que le marquis négligemment avait dit :

— Vous, vous faites la comédie humaine !

Et voici que ces deux mots pour Balzac s'étaient détachés de la conversation, comme si son cerveau projetait une lueur dessus, laissant le reste dans l'ombre. *Comédie humaine* ! La comédie que nous nous jouons tous. C'est cela ! Titre qui résumait tout, commandait tout : large, simple, solide, superbe. Il le voyait, se détachant dans l'histoire des lettres françaises. L'œuvre était couronnée ; les tours de la cathédrale construites ; l'union de la terre et du ciel réalisée ! Mais... il restait à achever bien des statues, et à éclairer des prières douloureuses par des vitraux flambant de génie. Il s'écria de nouveau : « Au travail ! » Négligeant tout le reste, il allait de nouveau s'enfoncer dans sa besogne, s'y engouffrer, et y mourir sans doute. Car quoiqu'il se sentît Michel-Ange par le cerveau, il avait à pressentir la mort en lui, et calculait avec angoisse le



répét qu'elle lui pouvait laisser. Quinze ans? Dix ans? Il faudrait que ce fût quinze!

— Docteur, arrangez-vous pour que ce soit quinze... ou seize! disait-il au docteur Nacquart, dont il discernait l'inquiétude.

Ce dernier l'auscultait avec l'anxiété d'un ami. Et certains jours, il pâlisait en écoutant le cœur de Balzac. Cœur héroïque! Sous l'impulsion du café pris par cafetières, il se mettait à battre avec l'ardeur de la jeunesse, et ce n'était plus du sang, mais des flammes qu'il envoyait à l'imagination. Il l'éclairait, mais se consumait. C'était un cœur usé déjà. Il est vrai qu'il appartenait à un homme miraculeux : on le croyait éteint; on retrouvait un brasier; mais chaque brasier faisait des cendres. Au sortir d'un travail de seize à vingt heures, pendant lesquelles il avait été comme un volcan, il traversait Paris courant aux imprimeries, vêtu de n'importe quoi, veste de chasse, et pantalon à pied, enfoncé dans de gros souliers à oreilles. Où était le dandy amoureux de la marquise de Castries? Et les joues marbrées de feux violents, l'œil cerné d'une ombre mortelle, il était effrayant à voir.

— Cher ami, suppliait Nacquart, modérez vos travaux!

— Docteur, répondait Balzac, ne me parlez pas comme à un fabricant de sabots, qui toute sa vie travaille sur le même modèle. On peut lui dire à lui : « N'en faites pas tant! » parce qu'il ne s'agit que de quantité. Mais dans mon métier royal, où il ne s'agit que de qualité, la modération c'est le médiocre, donc le néant, et ce serait mourir,

pour éviter la mort!... D'ailleurs, je suis déjà mieux!

Ah! qu'il l'avait entendue cette phrase, l'affectueux docteur!

— Déjà mieux... à force de ne jamais vous soigner, pas vrai?

— Enfin, lui dit Balzac un jour, David d'Angers, qui est habitué à regarder les hommes, n'est-ce pas, ne voulait pas croire hier que j'eusse passé la quarantaine. Et, ma foi, docteur, j'ai un symptôme de rajeunissement. J'avais des cheveux blancs; j'en ai arraché, par coquetterie; ils repoussent noirs! J'ai peut-être encore vingt ans à moi!

Il n'avouait pas à son médecin la vraie raison de sa confiance : il venait d'apprendre la mort de M. Hanski! Ainsi il y avait donc une Providence qui s'occupait de ses amours? Depuis six ans qu'il n'avait pas vu sa chère Ève, qui l'eût cru? Il venait de vivre des années atroces, en proie à tous les tourments, seul, horriblement seul, depuis la mort de la *Dilecta*. N'ayant jamais que des échecs à annoncer à Mme Hanska, il avait ralenti sa correspondance. D'ailleurs, il la sentait méfiante. Il avait cru la dominer, l'attacher à son sort et à sa gloire : elle restait la noble polonaise, mariée à M. Hanski. Puisqu'elle le critiquait, qu'elle l'assaillait de questions, c'est qu'elle n'avait plus toute sa foi d'amoureuse, qu'elle n'admirait plus tout son esprit; or, il avait besoin de cela d'abord dans l'affection, de cette ferveur pour ses idées et ses actes. Il s'était cru à tort tout-puissant sur cette femme; elle avait trop le goût de l'analyse; elle s'attardait à des détails; elle perdait de vue l'ensemble, enfin elle



tuait son admiration par de petites rancunes. D'ailleurs, puisqu'elle n'était pas libre... Et voilà qu'en mars 41 une lettre lui apporte cette nouvelle : qu'elle est veuve ! Vite, il donne au défunt une pensée de respect et de commisération, et il songe à elle avec un émoi dont il ne se croyait plus capable... Maintenant, il peut l'épouser ; or, il le veut toujours ; donc il l'épousera ! Quand on est le roi de la pensée, il faut trouver une compagne dans la plus haute noblesse. Son amour-propre lui sert d'aiguillon ; il ne voit plus d'obstacle au bonheur ; et il écrit à Ève une lettre de consolation qui est un cri de joie.

Puis, c'est un rebondissement dans le travail. Il a toutes ses facultés rajeunies par la vue de ce but glorieux, mérité par son œuvre. Deux ou trois sujets qui languissaient se réveillent. Il est repris d'un désir de bâtir. Il va s'attaquer aux plus belles parties du monument, qui sera consacré à Ève, son épouse devant Dieu depuis huit ans. Oh ! Neuchâtel ! Genève ! Quelle foudroyante passion ! Comment nier la beauté mystique de cette aventure ? Femme fière, femme forte, en religion comme en amour, elle a su lui prouver cent fois l'union prédestinée de leurs esprits. Grâce à elle, à sa sensibilité, à son fluide, il a touché l'infini, il s'est élevé jusqu'au divin. Son rôle, sa tâche en ont été éclairés. Combien de ses livres n'ont pas eu d'autre raison d'être que Mme Hanska, grande dame de Wierzychownia ! Tout cela ne pouvait pas être sans suite. Cette mort de M. Hanski est logique. Elle vient dans le temps choisi par la Providence, après les doutes,

les soupçons, les froideurs, pour que Balzac n'ait plus rien à craindre et qu'il puisse par trois mots rallumer une passion nécessaire à la grandeur française.

Il recommença alors de lui envoyer des lettres, qui seront toujours parmi les plus belles qu'on ait écrites en ce monde. Rien d'épistolaire, mais la chaude éloquence, l'abondance poétique, le mouvement d'une vie fervente, tourmentée par un grand idéal. Il aime, il est généreux, il se donne, il chante, sans détour, sans prudence ; il raconte toute sa vie heure par heure, fougueusement, avec l'accent pressé qu'a la pendule pour son oreille, dont le balancier lui dit : « Ne perds pas de temps ; la vie est courte ; ton œuvre est longue. » Sa plume court comme son cœur bat. Il voit sa chère Ève en écrivant. Il possède une aquarelle de la maison de Wierzychownia, une petite carte de visite où son nom charmant est gravé, dont les lettres lui parlent, lui rappellent un front, des yeux, un sourire, enfin le morceau de la robe couleur pensée, qui lui sert d'essuie-plumes... Il n'écrit plus ; il cause ; les phrases ont le ton de la voix. Dans le bonheur elles s'élancent ; quand il est las, c'est un soupir. Et quoique Ève soit au bout de l'Europe, lorsqu'elle reçoit de telles lettres, elle doit sentir un bras passionné qui lui prend la taille, et les mots la caressent dans un souffle d'amour. Qu'il est beau, quand il lutte ! Rien ne l'abat. Il travaille vraiment pour Dieu. Il peine, il souffre, il n'en peut plus ; mais la pensée de la gloire le redresse ; c'est son étoile dans la plus épaisse nuit ; et par gloire il entend non



l'éloge des hommes, mais les louanges enivrantes de sa conscience et de sa maîtresse. Chère femme, sensible et pensive, comme elle l'assiste, et l'inspire ! Si l'œuvre a ce merveilleux élan, c'est qu'il travaille pour elle, raconte pour elle, parle d'amour avec elle. Pas une page où il n'y ait l'éclair d'un souvenir, quelque allusion aux pensées échangées à Genève ou à Vienne, puisque dans le tumulte de leur passion, ils ont tout effleuré : l'amour, la religion, le grand mystère de la vie, les plus graves problèmes sociaux, tout ce dont leur cœur débordait, en présence l'un de l'autre, chacun devant soi contemplant l'être élu. L'œuvre est pour Elle ; les lettres sont à Elle ; Elle est sienne ; et si Elle hésite encore à devenir Française, eh bien, il se fera Russe, pour courir achever son œuvre là-bas !

Or, elle hésitait, et plus encore depuis qu'elle était libre, puisqu'il la pressait, et qu'il fallait répondre à ses questions d'homme génial, mais étourdi...

Puis elle avait près d'elle une tante Rosalie, au caractère sans agrément, dont elle disait à Balzac : « C'est un cent de clous ! » et cette personne n'ouvrait la bouche que pour lui persuader qu'un mariage avec un tel homme serait déshonorant ! Avec une habileté diabolique, elle savait rappeler et réunir tous les mauvais bruits qui couraient sur Balzac : qu'il aimait la comtesse Visconti, qu'il aimait Mme de Valette, qu'il aimait Mme Marbouty ; et c'était vrai qu'avec toutes il avait été léger, imprudent, sans doute libertin ; mais ce n'était que distractions passagères, délasséments

entre deux « champs de bataille ». Il s'amusait ; l'âme n'y était pour rien. Il y a peu de femmes capables de croire à ce dédoublement de l'homme. Aussi Balzac niait, seule tactique. Il écrivait : « Il n'y a que toi que j'adore ! » Et c'était juste. Puis, après des lettres et des lettres, il composait un livre, *Albert Savarus*, pour indiquer sans en avoir l'air, quel malheur peut frapper une âme trop crédule à tous les méchants bruits. Il l'ébranlait. Alors, la tante essayait d'autres arguments. Ève ne devait pas sacrifier l'avenir de son enfant aux fantaisies de son cœur. Ève ne pouvait pas épouser un homme mal élevé, pas élevé. Or, Balzac en était un. Sorti d'une toute petite famille !... Il avait peut-être du génie : ceci n'est qu'un accident naturel ; mais il était sans éducation, ce qui est une tare sociale, inacceptable chez les Rzewuski qui ont commandé à la Pologne. Enfin, il était écrivain français, c'est-à-dire le successeur de ces philosophes du dix-huitième siècle, gens de rien, que l'aristocratie française avait tolérés dans ses salons, et qui, pour prix de tant de bontés, l'avaient perdue de réputation ! Ce serait mésalliance et folie de la part d'une femme noble de s'unir à un homme de plume, à... « Disons le mot, cria-t-elle un jour d'une voix aigre, à un *scribe exotique* ! »

Mme Hanska savait faire la part des outrances où ce pauvre caractère acide se complaisait, mais au fond elle avait une amertume d'aristocrate à voir l'homme qu'elle aimait, gagner sa vie en écrivant des livres. Elle l'admirait plus quand il faisait des dettes ; il y avait là du moins, lui semblait-



il, des traits de grand seigneur, mais... destiné au célibat. Les affreux embarras d'argent où se débattait Balzac la remplissaient d'effroi; il avait beau répéter : « Je suis un financier plus fort que Rothschild ! » elle constatait seulement que jamais, au grand jamais, rien n'arrivait de ce qu'il annonçait d'heureux, mais toujours, oh ! toujours, survenaient des malheurs imprévus. Que ce fût sa faute, comme elle le croyait, ou son destin comme il voulait le faire croire, ce n'était pas un homme avec qui le mariage fût sans péril. Elle y rêvait avec mélancolie, et sans le lui dire en termes exprès, elle le lui laissait comprendre. Alors ? Répondrait-il à ses raisons par d'autres raisons ? Il sentit qu'il ne la convaincrerait pas. Il fallait donc de nouveau la séduire pour la réduire. Comment ? Par son œuvre ! Toujours l'œuvre ! Tout décidément l'y ramenait. S'il s'élevait encore au point qu'Ève en fût enthousiasmée, ce serait le triomphe ; il irait en Pologne, l'enlèverait, l'épouserait.

Alors, il fut la proie d'un feu nouveau et dévorant, et il commença une fièvre à grandes hallucinations, qui ne devait plus se calmer, avant que la vie même s'éteignît en lui. Ce fut un effort de près de dix ans, pendant lesquels il resta tendu, à la fois volontaire et inconscient, car il commandait à tout ce qu'il y avait de plus secret en lui d'apparaître ; son esprit, qu'il comparait à un cheval fourbu, refusait parfois pendant des semaines d'obéir ; puis soudain, c'était l'apparition, et dès qu'elle était là, elle le possédait. Il fut ainsi Balzac sollicitant, puis subissant l'humanité qu'il

résumait. Et il retrouva dans le fond de son âme les germes de toutes les vertus et de tous les vices. Il se sentait doré d'une auréole divine, puis il s'abandonnait au noir démon. Il était femme aussi bien qu'homme ; et les ancêtres de toutes espèces, vieux, jeunes, les canailles et les anges, tous les innombrables êtres humains dont il avait dans le sang quelque souvenir, se réveillèrent à son incessant appel pour lui jouer la vaste comédie dont ils avaient été les acteurs depuis l'aventure du péché. Quel drame ! Quelle foule ! Que de voix ! Que de piétinements ! Les parois de son crâne résonnaient de trop de paroles ; son cœur était comme une auberge passante ; il gémissait en étant exalté ; il mourait de son propre embrasement...

Pour se livrer à ce travail infernal au sortir des Jardies, il était venu se cacher avec ses papiers, ses flambeaux et sa robe de chambre, dans le village de Passy, où il espérait connaître la paix, seul avec ses visions. C'était à trois cents mètres de la Seine, sur le coteau, qui avait été taillé en terrasses, et bâti à toutes les hauteurs. La rue du Roc, vrai chemin de village, entre des murs croulants sous des lierres pleins d'oiseaux, longeait alors un immense parc aux épaisses frondaisons, et c'est devant lui qu'était la bâtisse à deux étages où Balzac venait de s'installer : maison de campagne à grand portail, ouvrant sur une cour en retrait, et prolongée par un mur qui supportait un jardin suspendu, bordé d'une vigne en plein vent. Le jardin était à Balzac, ainsi qu'une fenêtre sur la rue et trois sur la cour. Et pourtant il n'entrait pas par



le portail. Mais il pouvait sortir par là. Un escalier, caché sous une trappe, descendait de chez lui dans la cour. Cette idée le ravissait qu'il pouvait ainsi s'échapper, si un visiteur gênant lui barrait sa vraie porte. Celle-ci n'était pas visible de la rue du Roc. Elle ne l'était d'aucune rue : situation clandestine et enchantresse ! Le pavillon que Balzac habitait formait à la fois second étage sur la rue du Roc, rez-de-chaussée sur le jardin, et semblait la cave d'une grande maison bourgeoise de la rue Basse, laquelle, malgré son nom, était la plus haute. Balzac rentrait par la rue Basse. Il arrivait chez lui, disait Gautier, comme le vin dans les bouteilles, par en haut, et il avait toujours, en regagnant son pavillon, l'impression du mystère. De fait, à quoi cette humble maison cachée avait-elle pu servir ? Peut-être à l'amour ? Eh bien, avec Balzac l'amour y rentrait, car il arrivait deux mois après la mort de M. Hanski, plein de véhéments espoirs.

Par malheur, dans ce logis à l'air abandonné, qui semblait une vraie retraite, il s'aperçut vite qu'on ne pouvait être en paix que la nuit. Cinq ménages d'ouvriers prolifiques habitaient au-dessous de lui les logements qui donnaient sur la rue du Roc, et ce n'était que cris de marmaille et colères maternelles. O silence de la Grande-Chartreuse ! quel désir et quel rêve ! Enfin, puisque les hommes ordinaires et leurs enfants dorment la nuit, c'est l'heure où le génie doit souffrir et produire. Balzac méditait des œuvres massives et complexes comme *Splendeurs et misères des courtisanes*, *les Paysans*, *les Parents pauvres* ; il avait besoin du plus vaste

silence, et il les fit toutes, rue Basse, dans les ténèbres, à la lueur des bougies. Elles s'en ressentent. Les passions y atteignent un tragique qui s'accorde avec l'heure où elles furent conçues, et leurs personnages, emportés par la fatalité, ont sur le front un reflet rouge de flambeaux. C'est un enfer humain. La chétive maison de Passy fut, durant des centaines de nuits, habitée de la sorte par une meute en proie au désir, à l'argent, à l'ambition féroce, à toutes les misères que seule la tombe apaise ; mais elle ne connut rien de plus effrayant que les figures de *la Cousine Bette*. Balzac fournit alors son plus terrible effort ; jamais son âme ne connut de telles brûlures ; l'affreuse humanité qui sortait de lui le consumait en empruntant sa flamme ; c'était le suprême sacrifice par lequel il montait au sommet de son œuvre.

Il en mourrait, mais il serait grand, ayant bien travaillé pour Dieu et pour les hommes. L'année 44 avait été atroce : que de tourments dans ce corps qu'il épuisait sans mesure ! Foie, cœur, tête et poumons, tout y était motif à souffrir. Il connaissait même des journées d'épuisement, où le cerveau, dans une brume, ne trouvait plus les mots. Alors, il s'effrayait. Sur les supplications de Nacquart, il consentait à s'aliter, puis après un lourd et profond sommeil, il se relevait, le docteur n'était plus là : il courait à sa table et il y restait dix-huit heures, forçant le corps à suivre l'esprit, comme le soldat qui marche, en dépit de ses pieds et de ses reins. Il écrivit *César Birotteau* les pieds dans la moultarde et la tête dans l'opium.



Cependant, en 46, lorsqu'il conçut les premiers éléments de *la Cousine Bette*, son corps lui laissait du répit, et il avait de l'espoir au cœur. Après huit ans d'absence, il avait revu son Ève, celle qui serait son épouse, à Saint-Petersbourg, où elle passait une partie de l'année depuis la mort de son mari, et dans un salon bleu qui donnait sur la Néva il l'avait retrouvée aussi belle, aussi jeune, aussi passionnément intelligente ! Tout ce qui était russe l'avait exalté. Il avait vécu des semaines d'adoration. Une seule dispute en trois mois, à propos d'une cuisinière ! Tout le reste dans le lyrisme, entre terre et ciel. Puis il avait fallu regagner Paris, ce désert d'hommes, tandis qu'elle rentrait en Pologne, dans son désert de blés. Et il ne l'avait retrouvée qu'au bout de dix-huit mois à Dresde, en janvier 45, où elle était avec sa fille et le fiancé de celle-ci, le comte Mnischev, que Balzac surnomma *Gringalet*, tandis que lui-même se laissait appeler *Bilboquet*. Folles journées, d'une enfantine gaieté ! Ayant l'ingénuité magnifique du génie, il sut se rajeunir sans effort, et illumina les fiançailles de ces jeunes gens de sa verve étincelante. Ils partirent tous pour l'Italie ; ils obtinrent une audience du pape. Balzac sortit du Vatican, transporté d'admiration pour la force hiérarchique du catholicisme. En religion aussi, il était légitimiste, et plus que jamais ! L'Église seule avait su concevoir une société où la force et la charité s'entraidaient ; seule elle avait eu le sens complet de la vie, répondant avec bonne volonté à ses exigences, mais exigeant qu'on songeât à ses fins. Ah ! comme il comprit sa chère Ève, son « loup-

loup », quand elle décida de passer l'hiver dans cette ville, où sont réunis les souvenirs les plus précieux de la chrétienté ! Hélas ! La *Comédie humaine* le rappelait à Paris ; une grande édition de l'œuvre devait paraître ; il partit pleurant comme un enfant. Mais dès le printemps de 46, il s'enfuyait de nouveau pour la Ville Éternelle.

Et c'est au retour de ce voyage dont il revenait ébloui, étourdi, comme lorsque nous passons du soleil aveuglant et du vent plein de rumeurs dans l'ombre silencieuse de la maison, qu'en s'asseyant à sa table il se sentit dominé par son dramatique sujet de *la Cousine Bette*. Il ne rentrait pourtant qu'avec des promesses et des souvenirs doux, mais sitôt qu'il reprenait l'œuvre, sans souci de son existence, il était le théâtre où se jouaient les « Scènes » nécessaires, celles qu'il n'avait pas encore montrées. Or, en avançant dans la vie, en approchant du dénouement de toute existence, il avait des visions plus âpres, parce qu'il voyait plus loin dans le drame. Des courants d'une lointaine hérédité le traversaient, le renseignant sur l'essentiel immuable des passions humaines, les plus terribles, les plus irréductibles, celles qui seront le plus souvent et le plus affreusement évoquées au Jugement Dernier ; il fallait donc dès ce bas monde, en serviteur du Souverain Juge, en commencer le procès, et il y travaillait avec l'effrayante passion d'un homme au bout de son rôle terrestre, qui n'a plus peur de rien dans ses évocations, sauf de ne pas bien servir la vérité, dont la contemplation sera le bonheur ou le malheur éternel des âmes.



Un soir de la mi-juillet 46, vers les sept heures, comme il venait de dîner et qu'il rêvait dans le fauteuil de son cabinet, avant de se remettre au travail, sa femme de charge, Mme de Brugnol, entra. Il l'avait depuis quelques années chez lui; c'était une femme assez belle, ayant la quarantaine, intelligente, volontaire, avide, dévorée de curiosité. Il l'avait prise à son service sur la recommandation d'amis, et elle s'était imposée à lui par l'autorité avec laquelle elle faisait la police de sa porte. Il lui avait laissé ses clefs et elle savait s'en servir. Elle entra ce soir-là pour annoncer l'arrivée d'une caisse d'Italie :

— Encore un tableau, sans doute ! soupira-t-elle.

Balzac était d'un calme extraordinaire. Un autre jour, il se serait levé, aurait couru, pris des tenailles, ouvert la caisse, car il était possédé depuis des mois par la manie de la collection; il se composait une galerie; prétendait n'acheter que des chefs-d'œuvre, et toujours à vil prix; et de fait, il avait été des premiers, en cette époque sans goût, à découvrir le grand art du dix-septième et du dix-huitième siècle, s'attachant non seulement aux peintures, mais aux meubles, aux sièges, aux pendules, toujours aiguilloné par l'amour de ce qui était largement conçu et délicieusement exécuté, et là comme en tout ce qu'il approchait et discutait, il vit clair, parla net, fut un précurseur. Mais sa maison minuscule était encombrée de toiles et de bibelots dont les arrivées le transportaient. Ce soir-là, il ne bougea pas; il ne dit que ces mots :

— De combien sont les droits de douane?

Sa pensée était ailleurs. Il avait l'expression posée mais puissante; il était très beau, car il y a des calmes intenses comme des silences profonds. Une forte ride barrait son front haut et large, coiffé de cheveux épais, durs comme des crins. Il respirait lentement par ses épaisses narines, bien carrées, entre des joues fortes, qui étaient marquées maintenant de deux forts sillons. Il y avait dans la moustache tombante, dans la bouche grave, dans le menton lourd, la marque des leçons de la vie, mais les yeux n'étaient qu'espoir et énergie; et ils brillaient, et ils retenaient le regard, comme ce cou que dégageait la chemise, étonnant toujours, d'une blancheur féminine.

Mme de Brugnol lui dit, en ricanant :

— Je parie que ce soir, vous êtes amoureux !

Il répondit avec douceur :

— Donnez-moi donc ma cafetière, voulez-vous?

Elle fit :

— Allons... Vous savez ce qu'a dit le docteur : le café vous tue !

Le visage de Balzac s'anima :

— J'ai plutôt peur, dit-il, de l'avoir tué. Donnez-moi ma cafetière.

— Allez-vous travailler toute la nuit ? demanda-t-elle.

— Toute, fit-il, et elle sera courte... Car cette diablesse de *Cousine Bette* sera plus longue que je n'avais dit. J'aurai bien le double de feuilles.

— Le double !

— Trente au lieu de seize ! Mais aussi je toucherai vingt mille francs au lieu de dix mille, ce qui est



important pour la collection de tableaux... Madame de Brugnol, je vous en prie, donnez-moi ma cafetière.

Elle sortit en haussant les épaules. Il se leva et alla jusqu'à la porte-fenêtre du jardin. Il faisait une température étouffante. La nuit qui tombait n'apportait pas le moindre soulagement : le sol et les murs renvoyaient de la chaleur. Balzac fit deux pas dehors. Il regarda sa maison et soupira :

— C'est fou de penser que j'essaye de travailler ici l'été ! J'ai au-dessus de moi un toit de zinc, et au-dessous un blanchisseur qui entretient toute la journée un feu de locomotive... Voilà où je me suis logé... C'est bien symbolique de ma vie !... J'aurai accompli la plus grande œuvre de l'époque, dans des conditions à faire pleurer le reste des humains... Mais au fond, c'est là le miracle et... la beauté !

Il rentra :

— Je parie qu'il fait cinquante degrés dans ce cabinet ! Les tableaux vont couler. Il faut que je les enlève.

Il s'approcha de l'un d'eux, qu'il appelait l'*Aurore* du *Guide*.

— Heureuses nymphes ! Elles jouent dans l'eau !

Et il ôta sa robe de flanelle, comme s'il voulait s'y plonger aussi. Il se trouva en pantalon gris et en chemise qu'il ouvrit largement sur sa poitrine.

Mme de Brugnol, lèvres pincées, apporta la cafetière. Elle était en porcelaine blanche, marquée d'un chiffre violet, posée sur une veilleuse pareille, dont on voyait par les trous la petite flamme pâle qui, toute la nuit, devait conserver sa tiédeur au breuvage stimulant. Il dit encore :

— Vous avez des cerises, je crois ?

— Quatre livres.

— Ce n'est pas trop. Donnez-les... Merci... Et maintenant bonne nuit, madame de Brugnol !

Les deux fenêtres étaient grandes ouvertes. Il avait sur sa table étroite des papiers épars. Il fit une place pour poser son flambeau, qui était magnifique : un flambeau de ministre, comme il disait, en bronze ciselé, à cinq bougies. Il les alluma. Aussitôt dans leur clarté s'éveilla le souvenir de Mme Hanska. Elle était à Kreutznach, mais l'an dernier, à pareille époque, il visitait avec elle Montrichard et la vallée du Cher. Il la revit sur la route, souriant sous son ombrelle. Quelle compagne ! Toujours de la grâce, et la lumière de l'esprit ! Il en serait fou de bonheur quand il l'aurait dans son cabinet, qu'il travaillerait près d'elle. Et il refit le calcul :

— Trente feuilles... Oh ! Oh ! Mais ça me fera bien plus de vingt mille francs ! J'aurai donc dépassé mes paiements. Après *la Cousine Bette*, je peux commencer à chercher dans Paris un petit hôtel, où je la logerai, l'aimerai, où elle m'aidera, où elle sera divine, et où... je serai complètement humain.

Il prit sa plume. Un souffle léger accourut du jardin.

— Dieu, fit-il en s'éventant de son large col de chemise, que c'est bon !... Et que c'est bien de venir ainsi à l'aide d'un pauvre homme d'écrivain... qui, heureusement, s'attaque à un sujet admirable !

De ses deux yeux, il regardait tous ses papiers ensemble ; car c'était cela *la Cousine Bette*, ces pages étalées, certaines manuscrites, d'autres en épreuves



déjà ; comme toujours il avait d'abord dessiné l'ensemble ; puis échafaudé puissamment, et construit dans la hâte ; pendant cette nuit, il allait commencer l'ornement.

Il y eut encore une circulation d'air. Balzac épongea son front, puis tout haut : « C'est l'haleine des anges ! Je suis sauvé ! Je vais travailler comme un dieu. De la chaleur et de l'air, le rêve ; car l'âme transpire comme le corps, et je vais tout dire dans un abandon magnifique ! »

Tout dire ! Oui, il fallait que ce fût d'une terrible nudité, d'une tragique naïveté, monstrueux et pitoyable. Le désir menant tout. Un bal satanique. Mme Marneffe au centre. Autour, tous les hommes, le baron Hulot, Crevel, Wenceslas, le Brésilien, tremblants de passion, même le juge de paix qui vient pour le constat et dit dans un frémissement :

— Dieu, la jolie femme ! Quelle perte pour le monde, si elle devenait folle !

Balzac trouva ce trait, comme il venait d'avaler une tasse de café. C'était le départ de feu dont il avait besoin. Désormais il était capable ou de la lueur comique ou de la flamme tragique. Il dominait son sujet. Il distinguait les oppositions de lumière et d'ombre. D'un côté, la Marneffe ou les monstrueuses délices, de l'autre les figures féminines de pureté et de bonté, Adeline, Hortense, aux cris déchirants comme des flèches en plein ciel. Les deux scènes en pendant d'Adeline et de Crevel, la première honteuse pour lui, la seconde où elle est honteuse devant lui. Puis il voyait avec lucidité les pages qui demandaient à être éclairées : il fal-

lait ici trente lignes de philosophie sur les dangers de la virginité à l'âge mûr ; là presque un chapitre de souvenirs vibrants comme des battements de cœur sur l'enfer qu'est le travail des artistes. Et ainsi, il était architecte, et peintre autant qu'écrivain. Et il était homme d'abord ; il vivait, il pensait ; son écriture n'était qu'une parole qu'il fixait. Enfin, il tenait son drame, il l'étreignait ; il avait dans ses mains toutes les mains de ses personnages. Il sentait leur moiteur, leur émoi. Il prit sa plume ; et elle partit, nerveuse, pressée... De temps en temps seulement ses yeux étincelaient pour la suivre, mais surtout ils restaient de longues minutes flambants et immobiles, tels deux charbons ; ils voyaient le spectacle intérieur, et le visage était pâle, comme brûlé. Le silence profond de la nuit chaude lui bourdonnait aux oreilles. D'esprit et de corps, il avait une attention de voyant ; la main seule restait active ; et on n'entendait que sa respiration, le grincement de la plume, et parfois le grésillement d'une bougie, quand l'air du jardin, par bouffées lourdes, en inclinait la flamme.

Puis brusquement, comme si ses personnages cessaient de le posséder, il se redressait dans son fauteuil, croisait les jambes, passait la main dans ses cheveux. Et c'était lui alors, Balzac, qui se mettait à parler. Il les voyait toujours, mais au lieu de les laisser seulement agir, il se penchait sur eux, les assistait, se donnait, les aimait ! En quelques lignes, il montrait la douleur et il indiquait la pitié ; en sorte que nulle part l'œuvre ne restait une peinture impitoyable ; mais que partout elle



devenait puissamment humaine, épousant le large rythme de son cœur. Ce balancement qui ne doit pas s'interrompre entre la création de l'esprit et l'afflux du cœur fait seul les grandes œuvres. L'auteur qui constamment ne passe pas de l'un à l'autre, ne reste qu'un auteur : Balzac était un grand homme. Dans les heures où il écrivait, c'était son cerveau qui comprenait, ordonnait, menait, fécondait. Le cerveau, c'est le mâle. Mais que ferait-il, sans le cœur-femelle d'où naît le génie ? Les grandes lueurs de l'art aussi bien que de la vie viennent d'un mariage passionné entre le tempérament et la raison. Sans celle-ci rien de viable ; sans celui-là rien de grand. *La Cousine Bette* est une œuvre immense, parce qu'elle est une peinture de vices et d'horreurs, sans un mot de colère ou de complaisance, ce qui dénoterait une égale faiblesse. Pour les pires de ses personnages Balzac n'est que charité. Il les raconte et il les plaint ; et chaque fois que l'orage est passé, il apaise tout par un arc-en-ciel.

Dans les instants où son cœur se donnait ainsi, ses prunelles s'emplissaient d'étoiles, un feu ardent montait à ses pommettes, et sa tempe se gonflait d'une veine serpentine qui était comme le paraphe dramatique du génie.

Une nuit d'un travail pareil était à la fois décevante de brièveté et pathétiquement longue. Décevante, car Balzac eût voulu d'un coup finir l'œuvre, avec la rapidité de l'éclair, pour que tout y fût ramassé et sublime. Pathétiquement longue, parce que ce don de soi n'allait pas sans une terrible usure, et qu'en fin de compte quelques heures lui dévo-

raient sans doute des années d'existence. Mais qu'importait cela ? Que la vie soit bonne, ce n'est qu'un superflu. L'essentiel est qu'elle soit grande par le travail et la conscience.

Quand les premières clartés du jour firent pâlir les petites flammes courageuses et fidèles des bougies, il commença de se sentir las. Il avait des reins en bronze ; il respirait mal ; les nerfs de la tête le piquaient de mille petites lances aux tempes et sous les yeux. Il se raidit. Il dit :

— Purgez-vous, carcasse !

Et il avala une centaine de cerises, dont il jetait les noyaux par la pièce, au hasard. Il se sentit rafraîchi. Il souffla ses bougies. Le monde lui apparut sous une autre couleur. L'aurore livide, c'est l'heure amère de la journée. Il se vit entrant dans la chambre de Mme Marneffe qui mourait. La plume repartit...

Il faisait grand jour, le soleil dorait déjà les lilas du jardin, et les mouches réveillées bourdonnaient, quand il trouva pour elle à l'agonie le mot stupéfiant :

— Maintenant, je vais faire le Bon Dieu !

Il en ressentit une joie si forte, qu'elle lui fut douloureuse ; les entrailles lui firent mal, et la main sur le ventre, il dit :

— C'est donc par là aussi que nous enfantons, nous autres !

Puis il se leva. Il était fourbu ; il ne pouvait dépasser cet effort héroïque, par lequel il avait donné de l'héroïsme aux plus damnés. Il reprit une poignée de cerises et passa dans le jardin. Il re-



garda le soleil qui montait sur Paris dans un ciel ingénu. Un coup de feu partit sur la plaine de Grenelle, destiné sans doute à quelque innocent lapin. Deux volubilis ouvraient leurs fleurs, pures comme des cœurs d'enfant parmi les feuilles de la vigne en plein vent qui bordait le jardin au-dessus de la rue. Tout était clair et souriait. Une voix appela : c'était Mme de Brugnol. Il fit en chantonnant :

— Qu'est-ce qu'il y a au service de madame?

Puis il s'avança vers son cabinet. La dame avait disparu. Mais il aperçut une lettre sur sa table. Oh ! c'était de Mme Hanska ! Il se jeta dessus.

— Éveline ! Ma chérie !

La petite enveloppe longue, le cachet précieux, la chère écriture ! D'une main tremblante, il la porta à ses lèvres, et les yeux pleins de larmes, il la baisa de toute son âme.

### III

Il était en train de répondre à Mme Hanska, l'après-midi du même jour, lorsque Mme de Brugnol annonça Mme Balzac.

— Qu'elle entre ! Qu'elle entre, avant que je sois fondu ! s'écria joyeusement Balzac... Ah ! ma mère, je vis dans un four ! Regarde : je coule sur mes papiers !

— Mon pauvre enfant, soupira Mme Balzac, qui était malheureuse de tout, tu ne seras donc jamais heureux de rien ! Quand te verrai-je apaisé, ne pesant plus contre les choses, ni contre les gens?...

— Bientôt, chère mère ! dit Balzac, en se levant. Dès que je serai marié à la comtesse Hanska !

Les yeux de Mme Balzac n'avaient pas encore croisé les siens. Sa petite tête mince, serrée entre son chapeau-capote et ses larges brides, elle lançait des regards éplorés au plafond, aux murs, au jardin. Et elle reprit entre deux soupirs :

- Encore un mariage qui n'est qu'une chimère !
- Chimère, ah ! par exemple !
- Comme tous tes projets, mon pauvre enfant !
- Comme tous mes projets, tiens, pas possible !



Il était bien campé sur ses jambes ; il croisa les bras.

— Mon œuvre était un projet. Ne suis-je pas en train de la réaliser ?

— Dans quelles conditions !

— Elles sont mauvaises, je l'avoue, fort mauvaises (son visage s'empourpra). Mais elles seraient meilleures, si ma famille mettait du sien !

— Ta famille ! Elle subit le contre-coup de tes fantaisies. Si j'ai eu une vie étroite et misérable...

— Oh ! ma pauvre mère, nous en sommes encore là !...

Balzac se laissa retomber dans son fauteuil et prit sa tête dans ses mains.

— Ce n'est donc rien, reprit-il avec une infinie tristesse, que d'être la mère d'un homme qui cherche à s'élever et à devenir glorieux !

Mme Balzac haussa les épaules. Il vit le geste, et continua durement :

— Ce n'est rien, hélas ! Personne n'est prophète dans son pays !... Eh bien, puisque c'est toujours la guerre avec les miens, puisqu'on ne me juge que sur la lettre et non sur l'esprit, puisque par derrière, ma sœur, toi, mon beau-frère, tous, vous passez votre temps à papoter... sur ce que vous ne savez pas, je vous annonce en tout cas, qu'il est inutile de rien dire contre cette femme, qui sera la mienne en dépit de tout, que vous le vouliez ou non, que vous le croyiez ou pas !

— Oh ! mais... dit Mme Balzac, qui perdait son souffle (et elle s'était levée, brandissant son om-

brelle). Oh ! mais... nous te connaissons ! Nous savons que tu nous mènes !

— Ceci est encore une calomnie ! cria Balzac à tue-tête. Je ne mène personne, que moi ! Et chaque fois que j'ai mené quelqu'un, c'est que ce quelqu'un suppliait pour être mené ! Je ne demande qu'une chose à ma chère, à ma sainte famille : la paix ! Si ma mère n'habite pas un palais, je n'en habite pas un non plus. Je suis logé dans une maison de prolétaires, au-dessus d'un blanchisseur ! Mais moi, j'ai un idéal, tandis que ma famille n'en a pas. Moi, j'ai une œuvre à faire, et ma famille ne l'a pas encore comprise. Cette œuvre s'appelle la *Comédie humaine*. Elle avance, mais mes forces déclinent : il faut donc que je me hâte. J'ai besoin d'un foyer, d'une vie intérieure. Je l'aurai grâce à une femme admirable — dont vous pouvez tous rire (en France, l'ironie est la suprême intelligence !). Et je vais partir là-bas, dans cette Pologne que vous ignorez comme le reste, car vous croyez que le monde se limite à Paris, et que Dieu a fait l'effort de la création pour vous entendre émettre à présent vos jugements profonds...

— Honoré, je ne te permets pas... Je me retire ! fit Mme Balzac.

— Comme d'habitude ! reprit son fils. Ah ! maman ! Ton cœur est en silex. J'ai une volonté de fer. Dès que nous nous rencontrons, il part du feu !

— Tu regretteras tes paroles et tes actes quand je serai morte ! hurla Mme Balzac dans la cour.

Balzac lui fit adieu de la main et rentra dans son cabinet. Il étouffait.



— Morte !... La malheureuse !... Elle sait bien qu'elle m'enterrera.

Il s'épongea la front, et reprit sa plume, pour continuer la lettre à sa bien-aimée :

« Vous savez, écrivit-il, que je n'ai jamais eu de mère. Sitôt au monde, j'ai été envoyé chez un gendarme jusqu'à l'âge de quatre ans. De quatre à six, on m'a mis en demi-pension, et à six ans et demi envoyé à Vendôme. J'y suis resté jusqu'à quatorze ans, et n'ai vu en tout ma mère que deux fois... Ah ! Éveline chérie, en comparaison de moi, tu es sur des roses avec les tiens ! Mon aimée, serons-nous l'un contre l'autre. Ne m'abandonne jamais. Tu me tiens lieu de mère, d'amie, de sœur. Tu es ma maîtresse. Tu seras ma femme ! »

Et fermant les yeux, il revoyait défiler, en prestigieuses images, tous ses rendez-vous avec elle, dans les grandes villes d'Europe. Neuchâtel : quelle jeunesse ! quel éclat ! Genève ! Oh ! cette robe ! Il sentait qu'il la verrait en mourant. Saint-Petersbourg : le salon bleu de la Néva. Comme elle parle ! Comme elle dit des choses profondes ! Et qu'elle est belle ! Ève... la bien-nommée ! Car elle est seule sur terre à avoir tant d'esprit, cette gentillesse, ce charme féminin !...

Avant même de retourner la voir et de la décider au bonheur si attendu, si mérité, — car, sans doute, elle est unique, mais il l'est aussi : y a-t-il deux hommes capables d'écrire ce qu'il vient d'écrire cette nuit ? — avant de partir pour la Pologne, il pensa qu'il fallait, de toute nécessité, trouver dans Paris une maison : celle-ci... n'était qu'un

refuge, un débarras. Ève n'y serait pas entrée sans pleurer de chagrin. Elle qui habitait un palais, avec cinquante serviteurs !

Cette idée n'effrayait pas Balzac. Il avait dans la vie la confiance sans limite des âmes généreuses. Depuis longtemps déjà il cherchait une demeure. Le fait qu'il n'en avait pu acheter aucune ne le désespérait pas. Il en déduisait au contraire que le destin lui en réservait une autre : c'est celle-là qu'il s'agissait de découvrir : il n'y pouvait manquer. Allée des Veuves, aux Champs-Élysées, il se rappelait — dans ce quartier admirable, le premier du monde ! — un petit hôtel charmant. Il l'avait désiré : on le lui souffla ! Près de la Madeleine, n'était-il pas tombé sur une occasion ? Affaire spéculative : dans dix ans, c'est là que serait Paris. L'argent lui avait manqué... Enfin, place Saint-Georges, un soir, il découvrait la plus belle demeure parisienne. Hors de prix. Ah ! renoncer à cela, quel crève-cœur !

Il se remit à courir partout, et écrivit à Mme Hanska : « Partout, tu m'accompagnes. Donc, je vais trouver ! »

Il trouva. C'était dans la rue Fortunée, nom charmant, à vingt mètres du faubourg Saint-Honoré, un pavillon qui était un reste des habitations luxueuses du financier Beaujon.

« Une merveille ! annonça-t-il à sa chère Ève. Une merveille... qui n'est pas une folie ! » et il en signa l'achat avec une joie d'enfant. Ce qui l'avait décidé, c'était une décoration intérieure en boiseries, dont il disait : « Elle est si belle, qu'il n'y



aura pas plus de quatre mille francs à dépenser pour meubler le tout ; car elle vaut tous les meubles du monde. Cette boiserie me fera économiser quarante mille francs ! » C'était des paroles de voyant. Visions magnifiques ; paroles emphatiques. Puis, il fallut s'adresser à des entrepreneurs pour mettre la demeure en état, et le calvaire de la réalité commença. Mme de Castries, qu'il voyait encore, lui dit un jour :

— Eh bien... il paraît que vous avez acheté...

— Ne m'en parlez pas ! s'écria-t-il. C'est horrible ! Une caserne ! Je vais la revendre !

Mais une seconde vision vint l'apaiser. Ce petit hôtel avait des remises et des écuries confortables ; et il pensa :

— C'est une occasion unique à Paris, dont je sentirai tout le prix, dès que je pourrai avoir des chevaux !

D'ailleurs, même si cette maison avait des défauts graves, c'était à lui d'y remédier, de la faire sienne. Une maison n'est belle que quand une intelligence l'habite et la sait transformer. L'important était qu'elle existât. Quand Ève y viendrait-elle ?

Ce fut plus tôt qu'il ne pensait, car il connut ce grand bonheur imprévu qu'elle vint à Paris au début de 47. Dieu ! le plus cher de ses rêves ! Après Vienne, Saint-Pétersbourg et Rome, Passy allait donc prendre place parmi les villes sacrées ! Son petit pavillon pauvre, qu'il trouvait affreux, dont il disait : « Il a l'air d'une guinguette, dont le patron aurait fait faillite, après y avoir vu mourir sa femme, six enfants et trois douzaines de ses clients ! » lui

parut rayonnant, le matin où son Ève arriva. Il s'adressa à ses tableaux : « Brillez, chefs-d'œuvre ! » et aux oiseaux du jardin : « Chantez pour elle, mes petits ! » Puis, c'est lui qui chanta, lorsqu'elle parut, divinement belle.

— Ah ! laisse-moi te regarder, t'admirer ! Comment est-ce le même esprit qui est capable de dire sur Dieu tout ce que tu sais dire, et de trouver des détails ravissants qui font de ta toilette un enchantement des yeux et de l'âme ! Tu as des bas de soie grise, du ton exact que je préfère, avec de petits brodequins simples, presque aussi délicieux que ton pied... Et ce filet de rien au bas de ta robe ! Et cette mante, qui, des reins que j'adore, à ce cou si amoureux, a l'air de voiler tout ce qu'elle laisse voir, parce qu'il faut que ce soit vu, puisque c'est divin ! Enfin, ce chapeau, aux rubans frais comme des fleurs, laisse que je l'enlève moi-même, et que je découvre ton front, tes cheveux, tout ce que j'aime, tout ce que je vais embrasser follement, car je suis peut-être fou, mais tu es mon unique trésor, et tu me consolerais, chère âme, des douleurs du bûcher !

Mme Hanska se laissa faire, puis elle regarda de tous ses yeux ce pauvre étroit logement, et, sans faire de comparaison déplacée, elle dit avec un bon rire, derrière son face-à-main :

— Quelle vie curieuse, dans votre Paris ! Vous habitez des cages à mouches !

— Mais oui, il n'y a plus de place ! reprit Balzac en riant aussi. Il faut bien se tasser. Tout le monde veut profiter du fluide, que tu vas ressentir,



auquel tu vas ajouter. Ah ! joie de ma vie, passion de mon cœur, dis-moi comment se porte ta fille... et ton gendre.

— La chère petite va bien ; j'eus le cœur gros de la quitter.

— Près de ton Honoré, parions que tu l'oublieras ! Tu es à Paris, songe donc, tu vas être émerveillée ! Et tu croiras enfin que quand je t'annonce : « Notre vie aura un soir magnifique ! » ce n'est pas une invention de cette grosse tête, dont il est vrai qu'un somnambule a dit un jour : « Oh ! oh ! mais c'est un monde ! » Paris aussi en est un, mon amour. Et il nous appartiendra. Sur place, tu pourras comprendre ! Car tu m'apportes exactement ce qui me manque. Ici, je suis dans la retraite : je prépare ; mais cette maison, bien entendu, ne te convient pas. Elle est charmante, remarque : Rousseau l'aurait aimée, parce que Mme de Warens aurait dit : « Comme j'aime cette vigne en plein vent ! » Mais à nous deux, ce qui nous convient, c'est une vie forte et réglée, aristocratique, c'est-à-dire la meilleure par le style, les manières, le cadre, aussi bien que par les serviteurs. Rien de laissé au hasard. Plus je vais, plus j'ai horreur de la vie de bohème. Plus je vais, plus j'ai une conception *catholique* de la vie. Une maison doit être pour l'homme ce qu'est l'église pour Dieu : de l'ordre, le plus d'ordre possible !... Et toi, tu seras la lampe qui ne s'éteint pas dans la chapelle !

Comme Mme de Berny, comme Mme Carraud, comme Mme Récamier, comme Mme d'Abrantès, comme toutes, Mme Hanska ressentait une ivresse

à l'entendre. Quand, seule, elle amassait des arguments contre lui, ce n'était jamais que des idées froides : elle-même en demeurerait glacée. Mais voici qu'en un instant il répondait à tout avec cette chaleur de vie dont il était prodigue, ce visage clair, ce geste vif, cette confiance gaie, cette voix qui chantait tout le plaisir de son âme. Comment ne pas le croire ? Comment, au moins, ne pas lui dire qu'on l'aimait ?

Elle le lui dit, en se laissant prendre des baisers. Puis elle allait glisser à des remarques jalouses. Elle ouvrait la bouche. Il avait des yeux dévorants et un cœur de devin.

— J'ai été au bal masqué, fit-il, on vous l'a peut-être dit, mon ange. Je voudrais qu'on vous l'eût dit ! J'y étais avec une femme ! Devinez son nom... Vous la connaissez. Un petit effort. Vous y êtes ! Mais oui, j'étais avec ma sœur !

Et il riait encore. Puis, sérieux :

— Sais-tu que ma chasteté effraie Nacquart ? Il m'a dit : « Avec votre vie monacale, il faut que vous preniez tous les matins une infusion de pensée sauvage ! »

Le sujet était épineux. Mme Hanska resta rêveuse ; puis elle eut un ricanement :

— Vous voyez toujours Mme de Castries ?

Il soupira :

— La pauvre ! Elle est devenue bien laide... Ne parlons pas de choses tristes. La *Comédie humaine* avance à pas de géant. C'est un monument formidable. Dès qu'il sera achevé, la grandeur s'en imposera, et ce sera un tel succès que nous aurons sur-



le-champ tout le marché européen. Je gagnerai trois cent mille francs par an. Nous en économiserons cent cinquante : en dix ans, tu vois ce que nous aurons ! Honoré de Balzac capitaliste : quelle rumeur dans les petits journaux !

On eût pu croire que de telles paroles il ne les trouvait que dans le premier moment de joie, quand Ève arrivait. Mais, tout le temps du séjour à Paris, ce fut la même fête poétique, qu'à propos de tout il sut renouveler. Son imagination dorait la vie : des désirs de son cœur il faisait des vérités éblouissantes. Montrait-il ses tableaux, pendus n'importe comment dans son humble maison, c'était la première galerie du monde... à condition, bien entendu, qu'on fit abstraction du local, et qu'on voulût supposer les chefs-d'œuvre qu'il annonçait à la place de quelques toiles douteuses, lesquelles seraient bientôt supprimées.

— Je ne veux, affirmait-il, que des œuvres capitales !... Tenez, comme celle-ci !

Et il montrait à Mme Hanska, lui prenant la taille, un tableau qu'ensemble ils avaient acheté aux environs de Rome. Elle croyait se souvenir que le marchand avait vite consenti un énorme rabais.

— Ce tableau-là, dit Balzac, l'Italie l'a laissé partir en frémissant !

Bref, ses toiles représenteraient bientôt une seconde fortune — le complément de son œuvre.

— Avouez, disait-il, que de loin vous n'y croyiez pas ! Ah ! ma chérie, j'ai l'intuition des grandes choses. Je guette un Van Dyck qui vous donnera de

l'éblouissement... Qu'est-ce que vous regardez ? Mon mouchoir?... Je vous comprends. Il a été ourlé par les saintes filles du premier couvent de Paris. Je vous mènerai dans ce couvent-là.

Il lui avait loué près de l'Étoile un appartement ouvrant sur un jardin, où chaque matin il courait la chercher, d'un pied si léger qu'il arrivait toujours en se croyant rajeuni :

— Je suis en train de maigrir, m'amie ! A partir d'aujourd'hui, j'ai décidé de supprimer les trois quarts de mon pain : je me crois sauvé ! En route !

Mme Hanska était une femme cultivée, toujours avide d'apprendre. Elle fut transportée par Paris, où la grande histoire surgit à chaque pas, sous la forme de belles pierres, de rues et de places qui évoquent de grandes figures ou des heures pathétiques. Puis visiter Paris en compagnie de Balzac, c'était entendre le poème du passé, dont sa mémoire connaissait toutes les noblesses, et que son amour douait d'un prestige inoubliable. Ce n'était pas cette eau claire et fade, passée au filtre des documents authentiques ; c'était un vin ardent, l'effet de son cœur ensoleillé. Mme Hanska buvait, s'échauffait, croyait. Il était admirable, inlassable. En lui montrant ce qu'il connaissait, il découvrait encore pour son compte. Apercevait-il une cour ? Il entrait. Un vieil escalier ? Il montait. De degré en degré, il bâtissait une histoire. Il sortait de là tout couvert de plâtre. Elle disait : « Oh !... Vous avez sali vos gants... et votre redingote. » Il répondait :

— Bah ! Je viens d'avoir une idée qui sera une fortune. J'aurai de quoi m'en acheter bien d'autres !



Dans le présent il ne devinait pas que le passé, mais l'avenir. Un terrain à vendre était pour lui l'occasion d'un roman personnel. Il devenait aussitôt propriétaire; et c'était des spéculations, des plus-values, un champ nouveau pour l'activité dévorante de son esprit, qui ne cessait jamais d'avoir besoin de concevoir.

Enfin, il mena sa chère comtesse dans le petit hôtel de Beaujon, où, avait-il dit, « les ouvriers travaillaient à force » ! Ils en trouvèrent deux endormis, et un troisième qui mangeait.

— Voilà les résultats du gouvernement de Louis-Philippe ! grinça Balzac entre ses dents. Passons ! Je ne veux même pas les voir ni leur parler, car j'entrerais dans une de ces colères de lion, tout à fait disproportionnée avec les facultés de ces individus. Viens voir tout de suite ce qui est important dans cette demeure, ce que je ne t'ai pas dit encore, car je voulais t'en ménager la surprise, en voir l'effet sur ton beau front, où je sais lire tes chères idées ! Cette maison est adossée à une chapelle, la chapelle Saint-Nicolas, dépendant de l'église Saint-Philippe-du-Roule. J'ai la clef de la chapelle, et la tribune en est à nous. Ainsi, tu sortiras de ta chambre, tu feras deux pas, et tu pourras prier Dieu, chez toi, devant un autel, au pied d'un tabernacle, comme dans les châteaux ! C'est la seule maison de Paris, tu entends bien, que je connaisse ainsi ! Ta piété et tes habitudes religieuses sont un des traits les plus précieux de ta chère âme... Tu comprends maintenant pourquoi je voulais acheter !

Elle réfléchit, puis, simplement :

— Hélas ! les valeurs baissent ! Voilà le Nord à 175 francs.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il. Tout ici est en boiseries. Nous aurons besoin de très peu de meubles !

Elle ne fut pas de cet avis. Alors il fit volte-face :

— Eh bien, j'ai vu à Tours des commodes et des sièges Louis XVI, admirables, et pour rien ! Je t'en prie : pas d'inquiétude. Nous touchons au bonheur. Tu ne peux pas te représenter ce que sera cet hôtel, l'hôtel où tu recevras, et où tu domineras Paris. Mais moi, je le vois, et je fourmille d'inventions ! Quand vous reviendrez ici, madame de Balzac, tout sera fait, tout sera ravissant, et la littérature entière en crèvera d'envie !

Mme Hanska venait de quitter Paris, lorsque Balzac, un matin, rencontra Lamartine dans une des sombres allées d'arbres, plantées entre la Chambre et les Invalides. Il marchait d'un pas de jeune homme ; il était rayonnant.

— Vous avez l'air heureux ! ne put s'empêcher de dire le poète.

— Ah ! fit Balzac, je connais la félicité des anges ici-bas ! J'aime et je suis aimé !... Et par une femme charmante et éminente, mon bon ami. Jeune, libre, riche, — riche à millions ! Il n'y a plus, pour s'opposer à notre bonheur, que quelques petits obstacles matériels — affaires à régler, des papiers à mettre en ordre, — autant dire rien : vous voyez un homme au comble du bonheur ! Dès que je serai marié, je vous ferai signe. Vous êtes l'honneur de la poésie française, donc un des premiers que je tiens à



présenter à ma femme. Et je vous recevrai dans un palais, mon cher, un palais que j'ai trouvé dans Paris !... Je ne vous en dis pas plus. Au revoir ! Pensez à moi !

Était-elle donc partie en faisant des promesses fermes ? N'était-ce pas lui encore qui interprétait son sourire ? La Joconde, toujours ! L'été passa : ses lettres étaient d'une femme... adorable, mais qui ne précisait rien. Il résolut de partir pour la Pologne.

Il se rendit à l'ambassade russe, faire viser son passeport. Un attaché le reçut, qui dit le soir à l'ambassadeur, et répéta dix fois dans la semaine :

— J'ai vu Balzac ! Le garçon m'a apporté sa carte. J'ai dit : « Faites entrer ! » Et il est apparu un petit homme gros, gras, figure de panetier, tournure de savetier, envergure de tonnelier, allure de bonnetier et mise de cabaretier !

Il ajoutait un détail satirique à chaque répétition, et il s'esclaffait.

Balzac fit un voyage admirable. Huit cents lieues en huit jours. En plus d'une petite malle il emportait un panier dans lequel il avait pour la route du biscuit de mer, du café concentré, une langue, une bouteille clissée pleine d'anisette. Il but de cette liqueur au nez des douaniers allemands, leur expliquant dans un français plein d'éclat que l'Allemagne était un pays mortellement ennuyeux. Le même champ plat pendant douze heures : ce n'était pas supportable aux honnêtes gens ! Tandis que la Pologne, ah ! qu'elle lui plut tout de suite avec ses maisons de bois et ses paysans vêtus de peaux de

moutons ! Mais la maison de Wierzechownia fut une autre surprise : son cœur depuis quinze ans, voulait l'imaginer. Bien en vain ! Quelle étrange chose ! C'était un palais noir et blanc. Son cerveau français n'avait pu concevoir cela. Un palais à la fois grec et poméranien, — riche, puissant, triste. Il pensa tout de suite à un décor pour une *Iphigénie*, écrite par Goethe... Mais sa chère Ève demeurait là ; c'est là qu'elle l'avait lu et tant aimé ; c'est de là qu'était partie la première lettre, qu'il savait par cœur aussi bien que son *Pater*. Il s'enthousiasma et répéta dix fois : « Quelle splendeur ! » Il était plein d'amour : il pouvait tout voir ; devant tout il serait ravi. Ah ! les poêles en faïence ! Quelle merveille ! En Pologne au moins les hommes savaient se chauffer ! Et avec de la paille ! Quelle idée de génie ! Et il y avait des sonnettes dans les murs ! Et tout était d'une richesse, d'un goût, d'un luxe, d'une perfection !

— Chère Ève, dit Balzac au bout de vingt-quatre heures, je n'ai pas seulement l'impression d'être loin de France, d'avoir parcouru en huit jours le quart du diamètre de la terre — ce qui déjà est étourdissant — mais je suis dans un autre monde... un monde où il y a des reines, qui ne portent pas leur titre. Voilà ce que vous êtes ! Car ce n'est pas un domaine que vous avez, c'est un royaume avec tous les métiers attachés à votre maison : un pâtissier aussi bien qu'un tapissier, un cordonnier un tailleur !

— Qui vous fera si vous êtes sage, dit Mme Hanska, un paletot polonais, dont le drap



viendra d'une fabrique toute proche de la propriété.

Balzac s'extasia :

— C'est admirable !

— Et on vous le doublera en renard de Sibérie.

Et vous aurez l'air d'un éléphant !

— Admirable ! répéta Balzac. Vous possédez tout, et chacun est à sa place. C'est la vie de congrégation étendue au domaine, comme elle le fut à la cité, durant le moyen âge, chez nous. Régime de paradis ! J'en ai, pour moi, rêvé toujours. Voyez la façon dont vous commandez à vos serviteurs ! Et la bonne volonté avec laquelle ils servent ! Comment s'appelle cet homme magnifique qui m'a apporté ce matin mon café au lait ?

— Tomash. Tomash Gubernatchouk.

— De plus en plus admirable ! Il a un nom barbare, mais son attitude prouve la plus haute civilisation. Il se prosterne quand on lui parle. J'adore qu'on se prosterne ! J'ai l'impression qu'il n'y a plus qu'en Russie qu'on sait gouverner. Notre succédané de roi français aurait dû m'accompagner dans mon voyage.

— Où l'aurais-je logé, grand Dieu ? dit Mme Hanska.

— Comment ! reprit Balzac, émerveillé par une enfilade de trois salons, croyez-vous que le pauvre homme ait seulement le quart de ces merveilles aux Tuileries, où il vit comme un ladre !

Et, montrant au mur parmi des paysages et des tableaux de sainteté, un portrait de Mme Hanska, et d'Anna petite-fille :

— Il n'a rien, surtout, qui vaille cela !

Puis, tourné vers une autre peinture, qui le représentait en froc de moine, par Boulanger :

— Celui-ci est devenu une croûte hideuse. On dirait qu'il fut peint au bitume. Où le malheureux a-t-il acheté ses couleurs ?

Mais c'était la seule chose qu'il critiquât dans cette demeure princière. Sa chambre le ravissait. Elle avait deux faces, deux vues, deux poésies : d'un côté, les bois, tache rude et sombre ; de l'autre, tout le dessin du parc, qui, par les beaux soirs, offrait au soleil couchant un lit magnifique. Cette chambre était en stuc rose : elle possédait une cheminée profonde. Mme Hanska avait fait de sa main un petit écran en tapisserie ; elle avait dessiné un chasseur au coin du feu ; et, à ses pieds, un chien rêvait, devant la dépouille d'un canard sauvage.

Dans cette chambre, au repos, Balzac méditait à perte de vue et avec ravissement sur « l'affaire » superbe qu'il était en train de réussir. Cette fois, par son génie, il avait tout de même atteint la fortune ! Dieu a bien des manières de payer ses créatures. Une lectrice polonaise lui faisait gagner à elle seule tout ce que les Belges lui avaient fait perdre. Et en plus de ses immenses richesses, elle lui donnait son amour, le plus éperdu et le plus élevé, et son intelligence si fine, au jugement de laquelle il devait tant. Qu'il avait eu raison de lui dire qu'elle dominerait Paris !

Il le lui répéta. Oui, oui, elle ouvrirait un salon littéraire, qui serait tout de suite le premier, parce que ces salons-là sont d'ordinaire tenus par des per-



ruches ou par des femmes du monde incultes. Une grande dame, d'illustre maison, alliée aux plus nobles familles, et spirituelle, et belle, ah ! elle serait reine au bout d'un mois, — son vrai rôle !

— Ma chérie, ajoutait-il, tu fais tout princièrement, et c'est ce qui me donne à tes côtés une continuelle exaltation. Ta fille, cette enfant qui m'a sauvé dans ton esprit, en luttant contre sa hideuse tante, quelle éducation tu lui as donnée ! Je suis toujours dans l'admiration de l'entendre raisonner de tout, comme elle fait, avec hauteur ! Ah !... tu vas rire de mon peu de modestie, qui n'est que de l'amour : il me semble que je l'aurais élevée de même ; et parfois, quand je la regarde, je me demande si elle n'est pas à moi !

A table, il s'attendrissait :

— Vous savez, mes amis, que je vous devinais parfaitement, du fond de mon Passy. Vous, chère comtesse, Majesté Lou-Loupienne, je vous mettais là ; et toi, Anna, je te voyais comme si je t'avais faite !... Et ton père était triste sans moi... Et votre menu, pas fameux sans mes plaisanteries !

En promenade, il ne cessait de chanter les louanges de la Pologne. Dans les villages, au milieu des cultures, devant les gens et leurs costumes, il s'ébambissait :

— Quelle force naïve ! Quelle abondance !

Puis, comme il avait l'esprit politique, il lui suffisait d'un vaste champ de blé pour faire des déductions comme celle-ci :

— La Russie et l'Angleterre sont les deux seules puissances réelles. Et l'Angleterre est factice, tandis

que la Russie est positive, car elle possède les grandes matières premières.

Rencontrait-il, sous un toit de chaume, un paysan qui travaillait le fer ? C'était un Benvenuto Cellini poussé en pleine Ukraine ! champignon merveilleux ! Parcourait-il une forêt de chênes qui appartenait aux Mnischev ? Aussitôt, il mettait sur pied une entreprise de grande envergure : les compagnies de chemins de fer français étaient en train de créer leurs réseaux. Elles avaient besoin de chênes pour leurs traverses. Il fallait leur signaler ces bois-là, les forcer même à les acheter. Sans perdre une minute, il allait écrire à Surville.

— Vous avez soixante mille pieds de chênes de dix mètres de hauteur, et de dix pouces de diamètre, expliquait-il en dinant. C'est une dimension qui manque en France : ils seront tous enchantés ; ils vont sauter sur la proposition. Et alors, je vous dis, moi, que nous pouvons gagner cinq francs par traverse, au minimum !... Quatre cent cinquante mille francs de bénéfices, comme rien, voilà ce que je vous annonce ! Et si nous sommes un peu habiles, ce qui est l'*a b c* du commerce, nous pouvons nous faire douze cent mille francs. J'ai expliqué tout cela à Surville, garçon remarquable... malheureusement un peu lent à mettre en train. Je vais écrire à Laure, qui le décidera !

Les deux lettres parties, il n'y pensait plus. Il lui fallait toujours créer du nouveau, et il disait à Ève, en savourant son bonheur :

— Ma chérie, nous sommes si heureux, nous communions si bien par l'esprit et le cœur, que



nous devrions ensemble faire une grande chose : écrire une pièce, l'œuvre la plus facile... ou la plus difficile. La nôtre serait difficile. Rien ne me presse de rentrer : nous avons devant nous l'hiver et le printemps, pour la concevoir, la porter, l'ajuster. Courage ! Essayons !

Il ne venait pas de dire cela que, dans son courrier, il trouvait l'impérieuse obligation de regagner précipitamment Paris. Ses éditeurs le mettaient au pillage ! Il y allait de l'avenir de la *Comédie humaine* ! C'était vingt ans d'efforts anéantis ! Mais... il ne serait absent qu'un mois... un ou deux... enfin, le minimum ! Il s'arracha à tout ce qu'il aimait, reprit trains et diligences, et rentra à la fin de février 48, en pleine Révolution. Elle ne le surprit pas, mais elle le navra. Il dit avec dégoût :

— Il y a longtemps que je la vois venir, la hideuse République ! Et ce n'est que le commencement de la fin. Nous tomberons aux pires démagogies !

Le 24 février, il entra avec le peuple aux Tuileries. Dans un remous de foule, un de ses amis Champfleury l'aperçut, au milieu de la salle des Maréchaux.

— Vous ici ! lui dit-il tout bas. Vous, le défenseur des traditions monarchiques !

Balzac était très pâle. Il répondit sur le même ton :

— Je suis venu chercher un morceau de velours du trône.

Quand il revint à Wierzychownia, six mois après, c'est effectivement la première chose qu'il sortit de sa valise :

— Voilà, ma pauvre chère, dit-il tristement, une relique de ce qu'était la vraie France, royaliste et catholique ! Elle a été un peu gâtée par le contact du derrière d'un prince qui n'était qu'un demi-roi. Mais combien ce derrière-là valait mieux encore que les visages que nous verrons !

Il était désolé par la politique ; il ne l'était pas moins par ses propres affaires. Les travaux de la rue Fortunée n'avançaient pas. Il avait décidé d'y installer sa mère, méticuleuse et scrupuleuse : mais saurait-elle commander ? Enfin la littérature était dans le marasme ; les éditeurs craintifs et bougonnants ; les confrères envieux ; le public sur le qui-vive, et se moquant bien des livres.

— Ah ! mes amis, dit-il, si je ne vous avais pas !

Qu'il était triste malgré sa joie de revenir dans ce foyer, dont il ne pouvait plus désormais se passer. Manque de force. Il n'avait plus le courage de vivre solitaire. Il était si déprimé qu'au premier froid il tomba malade, et gravement. De quoi ? De tout. Les poumons semblaient bien affectés ; mais, dans sa vie physique comme dans sa vie morale, c'est le cœur qui menait le reste, et c'était lui le grand affligé. Tantôt il toussait, étouffait. Tantôt il éprouvait une faiblesse générale ; tantôt il se croyait empoisonné !

On fit venir deux médecins réputés, le père et le fils, les docteurs Knothe. Le premier avait vu tant de morts imprévues et de guérisons mystérieuses qu'il ne savait trop à quoi croire. Et il crut le tirer d'affaire : pourquoi pas ? Le fils était jeune ; il professait des théories sans souplesse ; il dit à



Mme Hanska : « Madame, il est perdu ! » Et c'est dans les secours du fils que le pauvre Balzac se sentait le plus de confiance. Il prit, guidé par lui, du citron pur : par jour sept, huit citrons qui le firent vomir affreusement. En sorte que le père lui inventa une poudre. Et tous deux enfin l'abandonnèrent à son destin d'homme qui s'était usé, et pour lequel personne au monde ne pouvait rien, alors que, comme il le disait, il avait tant fait pour les autres !

Il restait dans un fauteuil tout capitonné d'oreillers, devant sa grande cheminée, où il suppliait Tomash d'entasser des arbres entiers, grelottant de fièvre, tandis que la neige glacée tourbillonnait autour de la maison. Ses yeux brillants allaient de la fenêtre, qui lui offrait une vision toute blanche, au feu tout rouge : invinciblement il pensait à la retraite de Russie et à l'incendie de Moscou. Est-ce qu'il n'était pas un second Napoléon ? Et il songeait, dans un frisson, que peut-être des tempéraments semblables ont les mêmes destinées, et qu'il était venu, comme le grand chef, se perdre dans les steppes russes. Puis la porte s'ouvrait. C'était Ève ! Ses songes mauvais se dissipaient sur-le-champ ; et il refaisait avec elle des projets d'avenir, jusqu'à ce que, souriante et sans en avoir l'air, elle évoquât le passé... qui était tellement plus sûr !

Il passa l'hiver avec des hauts et des bas. Il essaya de travailler ; il travaillait mal. Mais il était soigné comme on doit l'être au ciel ; il se répandait alors en actions de grâces, et il écrivait à sa mère, qui, à son tour, faisait une lettre pour remercier

« Madame la Comtesse ». Les nouvelles de France étaient bien mauvaises. Ce pauvre Surville se rongait. Les affaires ne marchaient pas.

— Tant que la monarchie ne sera pas rétablie, soupirait Balzac... et je ne vois pas qu'elle soit près de l'être...

— Oh ! Louis-Napoléon, reprenait Mme Hanska, c'est tout de même un progrès !

— Bah ! Vous savez ce que m'écrit mon ami Laurent-Jan, l'homme le plus spirituel de France : c'est une échelle pour nous retirer de l'égout de la République ! Non, je ne vois rien en beau. Il n'y a qu'une solution au malheur : oublions et aimons-nous ! Mon Ève, ma vie, ma lumière, mon étoile, à quand le mariage ?

— Mais... aux beaux jours ! disait-elle.

Il fut si pressant qu'elle consentit enfin à ce qu'il demandât au tsar l'autorisation de l'épouser : la loi russe l'exigeait. Et il ne doutait pas de l'obtenir : était-il pour rien Balzac ? Or, elle lui fut refusée. Il n'en eut pas positivement du désespoir, puisqu'il y a toujours un moyen de tourner les lois ; Mme Hanska pouvait par exemple être libre, en abandonnant sa fortune à ses enfants ; mais il fut si blessé qu'il sentit ses forces qui l'abandonnaient. La gloire n'était donc rien, et il avait usé sa vie pour la gloire ! Au lieu de lui redonner de la force et de la sève, le printemps, comme il arrive aux organismes que brûle la fièvre, vint mettre en lui tout son désordre, et la maladie de cœur, en une semaine de juin, fit d'horribles progrès. Ah ! cette fois, c'était bien fini : la terre l'appelait ! Question de jours ou d'heures :



il était comme un arbre foudroyé. Il disait à sa chère garde-malade : « Ma tête pèse plus que la coupole de Saint-Pierre. » Et la seule chose qui le retenait à la vie, c'était ce souvenir de leur voyage à Rome :

— Que vous étiez belle et...

Il n'achevait pas. Des étouffements, des vomissements le secouaient, le déchiraient, l'anéantissaient. Un soir, après tout un jour de souffrances, il apprit que la foudre était tombée sur un moulin et l'avait incendié. Il dit : « Je suis dans le même état. Il ne reste rien de moi ! »

— Ami, ami, faisait Mme Hanska de son lent accent prenant, vous avez une belle robe de chambre circassienne en termolama : il ne vous est plus permis de désespérer de la sorte !

Alors, il souriait, se sentait mieux, disait :

— Oui... vous vous rappelez, c'était mon rêve depuis Genève... depuis que j'avais vu la vôtre !

Et il avait la force de lui dire encore des mots d'amour, dont elle restait si troublée qu'elle interrogea de nouveau les médecins. Elle apprit des deux cette fois qu'on ne le pouvait guérir, et elle commença de concevoir qu'il serait charitable de l'épouser.

— Mon loup-loup, dit Balzac un jour qu'il était mieux, je sens que Dieu me fait grâce, que ce n'est pas encore la fin, que nous allons pouvoir gagner ce nid de la rue Fortunée qui, depuis deux ans, attend votre beauté, et où je vous rendrai au centuple l'affection que vous me montrez ici. Et alors, Ève, je vous demande encore : quand nous marierons-nous ?

Elle le regarda avec une infinie commisération, et elle répondit lentement :

— Après la moisson... après les battages... dans la flambée de l'automne.

Avec quelle ferveur il embrassa ses mains ! Quand le dîner sonna, il put descendre à table. Il avait les pommettes en feu.

— J'ai, dit-il, une santé de taureau ! Mes amis, je donne du fil à retordre à la Camarde. Elle se croit la reine de l'humanité ; mais moi, je suis de l'opposition des vivants !

Et il eut presque de l'appétit. Il aima presque le bœuf polonais, toujours filandreux : « Je dois écrire à Laure, dit-il, pour avoir sa recette de sauce tomate ! » Au dessert, il but à la santé de tous :

— Votre thé est admirable ; vos laitages sont exquis ; vos visages délicieux ; et on est adorablement parmi vous, parce qu'on est loin de la République française !

L'esprit, chez cet homme puissant et bien fait, menait si bien le corps que sa volonté de se remettre le remit quelque temps. Et Mme Hanska, qui avait été angoissée de le voir mourir, devint anxieuse à la pensée qu'il lui faudrait peut-être réaliser sa promesse. Elle recommença d'inventer des prétextes. Et l'été passa sans préparatifs. Il l'aimait ; il était près d'elle ; pourquoi n'aurait-il pas patienté ?

La fin de l'automne ramena de mauvais vents froids. Ses poumons les ressentirent vivement.

— Affreux vents d'Asie ! haletait-il avec rage. Du poison pour un Européen !

Il pensa mourir. Et Mme Hanska gémissait :



— Vous me tuerez d'inquiétude, pauvre ami !

Il avait commencé d'écrire une nouvelle, une pièce et une *Lettre sur Kiev*. Il lui disait, des larmes plein les yeux :

— Tu finiras tout cela, n'est-ce pas, quand je serai mort !

Puis, brusquement de nouveau, la maladie céda. Il lui sembla que son cœur était « dégorgé », sa poitrine débarrassée d'un poids. Il ne restait que la fièvre. Mais, bah ! la fièvre, il en vivait ! Un jour, avec ardeur, d'une voix métallique et résonnante, il s'écria de nouveau :

— Ève, quand nous marions-nous ?

C'était au début de février 50. Le temps, contrairement à la saison, était doux et mou. Un printemps précoce, pressé, s'annonçait. Et comme s'il le portait en lui, il eut avec elle trois semaines magnifiques, d'une jeunesse ardente, débordante, d'une éloquence passionnée. Dernier printemps de sa vie, devait-il rappeler ses jeunes années ? La nature mystérieuse est cruelle souvent. Mme Hanska se sentit le cœur bouleversé. Ce ne fut plus de la pitié qui montait en elle, ce fut de l'amour, comme au temps de Genève. Elle oublia son visage ravagé, son œdème, son impotence, toutes les misères qu'il secouait d'ailleurs, qu'il transfigurait, d'où il sortait par la parole, toujours miraculeuse. Ah ! ces nuits de février ! Car c'était le soir, après le repas, quand les jeunes gens s'étaient retirés dans leur chambre, que soudain, seul avec elle, il commençait de parler et de l'enchanter. Elle s'installait dans une bergère au coin du feu ; elle croi-

sait ses mains, et elle regardait, l'écoutait, l'aimait. Elle voyait quelquefois qu'une douleur lui crispait la figure ; il s'arrêtait une seconde. La voix blanche, elle disait vivement : « Qu'est-ce que tu as, adoré ? » Rien ! De tels mots lui redonnaient du souffle. Il avait de l'amour ! de l'amour pour elle et pour la vie. Il repartait ; sa voix chantait, montait, caressait, enveloppait. Et il n'émettait que des pensées humaines, généreuses et profondes, et que des images si larges, si belles qu'elle en était effrayée dans son bonheur, et qu'elle pensait : « Voit-il donc déjà l'infini ? » Elle ne savait pas l'heure : le temps n'était plus rien. Elle faisait veiller Tomash Gubernatchouk. En pleine nuit il apportait du café brûlant, puis du bouillon bouillant, et Balzac avalait d'un trait ces liquides dans des tasses intolérables même pour les doigts. Chaque nuit, Tomash sortait stupéfait, et gagnait son grabat, tombant de fatigue :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire, grognait-il, jusqu'à quatre heures du matin !

Il lui disait, comme depuis dix-sept ans dans ses lettres, tout ce qu'il était, tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il aimait. Ses lettres, jamais Mme Hanska ne les avait reprises sans les lire tout entières, parce qu'elles avaient un mouvement irrésistible qui l'emportait. Chaque fois, elle pensait au char d'Élie, montant au ciel ! Jamais de même elle n'avait pu l'interrompre lorsqu'il parlait, parce qu'il était plus beau que le feu, ou que le ciel lorsqu'il est un abîme de lumière. Cet homme n'était pas qu'une vie ; il était toutes les vies,



toute l'époque : il l'exprimait, la jugeait, la recréait ! Il ne ressemblait en rien aux autres : il était plein d'étincelles divines. Il rayonnait, il réchauffait ; enfin, il donnait du bonheur, mais presque tragiquement, car on sentait que c'était sa vie même dont il vous faisait le sacrifice, dans cette chaleur de poésie.

Aussi, après trois semaines de griserie, un matin qu'il avait parlé jusqu'à l'aube, qu'ils avaient ensemble refait leur feu sept fois, qu'elle l'avait écouté des heures et des heures sans dire un mot, le remerciant seulement de ses yeux pleins d'amour, comme il venait de lui dire de sa belle voix convaincue :

— Montons nous reposer, mon amie. Vous avez été sublime cette nuit ! L'âme, chez vous, l'emporte encore sur les beautés du corps !

Elle se leva, lui prit les mains, les baisa de toute son âme, et lui dit de cet air décidé, presque viril, qu'elle avait pour être très bonne ou très redoutable :

— Voulez-vous que nous nous épousions le mois prochain?... le temps de publier nos bans.

Il balbutia :

— Oh ! Ève !... mon Ève !

Alors elle s'appuya sur son bras, et toujours avec sa même netteté :

— Viens dans ma chambre... dormir avec moi...

Elle annonça le lendemain à sa fille et à son gendre sa résolution. Ils avaient pour Balzac une affection filiale : ils furent si émus qu'ils ne trouvèrent rien à dire. Elle ne comprit pas bien leur

silence. Ne pouvant leur exprimer qu'elle se savait maintenant adorée sans partage, elle expliqua : « C'est un immense écrivain, mes enfants. Je ne vois que Saint-Simon à lui comparer. Et encore, je le mets plus haut ! » Puis elle prit sa fille à part :

— Tu sais, toi, ce qu'il a souffert. Ne pas l'épouser serait un crime. Il est condamné, hélas ! Le génie transcendant dont il fait preuve ces jours-ci, et que vous n'avez pas été sans remarquer comme moi, est la preuve qu'il appartient déjà au monde surnaturel. Mais si son esprit voit l'au-delà, son cœur endure ici, et mon devoir est de lui adoucir ses derniers jours sur cette terre.

Pendant ce temps, Balzac, d'une plume radieuse, écrivait à tous ceux qui l'aimaient, ou qui pouvaient être fiers pour lui : — à sa mère, à qui il disait : « Je te fixerai notre jour d'arrivée, mais dès maintenant arrange-toi avec un jardinier des Champs-Élysées, car il faudra que la maison soit garnie de fleurs, qu'elle soit belle et qu'elle embaume ! » — à sa sœur Laure : « Dis-le bien au sceptique Surville : c'est le bonheur pour vous comme pour moi. J'épouse la plus haute noblesse d'Europe. Je peux tout maintenant, et c'en est fini de vos soucis, pauvres chers ! » — à Mme Carraud, qui était retirée à Frapesle, près d'Issoudun : « Ma bonne et tendre amie, vous savez que je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; mais j'aurai le plus brillant été, et le plus doux des automnes. Ma femme vous connaît comme si elle vous avait vue, puisque je lui ai fait votre portrait avec l'émotion de mon cœur. Elle est déjà pour vous une sincère



amie ; et elle me charge de vous dire que vous aurez toujours votre chambre à Paris chez nous. Vous n'aurez qu'à faire signe, qu'à accourir. Pourrai-je vous rendre vos trésors d'hospitalité ? »

Enfin il écrivit au docteur Nacquart :

« C'est l'heureuse conclusion d'un mariage nié, calomnié par tous les envieux du monde ! Je deviens le mari de la petite-nièce de Marie Leczinska, le beau-frère d'un aide de camp général de S. Exc. l'Empereur de toutes les Russies, le comte A. Rzewuski, le neveu de la comtesse Rosalie Rzewuska, première dame d'honneur de S. M. l'Impératrice. C'est un des plus éminents prélats, délégué par l'évêque de Zytomir, qui bénira notre union. »

Il était heureux dans son amour, dans sa vanité, dans son sens des affaires, dans son goût de la noblesse, dans ses penchants pour la grandeur, dans sa volonté d'être riche — heureux de toutes les manières !

Mais... un nouveau refroidissement faillit encore reculer ce bonheur immense. Il pensa périr à force de tousser. Enfin le 15 mars, après dix-huit ans d'attente, de passion et de calcul, il épousa Ève, son Éva, son Éveline, Ève l'unique, à cinquante kilomètres de Wierzchownia, dans un vieux couvent de Carmélites, célèbre par une image miraculeuse de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion. Ce fut une journée terrible et radieuse. Radieuse, car il regardait sa femme avec des yeux d'extase : elle était pour lui le diamant de la Pologne. Terrible à sa misère physique. Du froid ; de la boue. L'Ukraine noyée dans une pluie fine ; des

chemins mous à enliser tous les vingt mètres la plus légère voiture. Balzac monta en berline et faillit n'en jamais redescendre. Tomash le soutenait avec « Madame » à chaque cahot de la voiture. Il étouffait, geignait, murmurait, la tête sur l'épaule d'Ève : « Mon pauvre loup-loup, je mourrai avant de vous avoir donné mon nom ! » Il arriva. Il s'apaisa. C'est au bras de Tomash qu'il entra dans la chapelle, et ce serviteur qui, par son obéissance, indiquait pour lui tant de civilisation, l'assista avec fidélité pendant toute la messe.

— Quel saint prêtre ! dit-il au retour, en parlant du prêtre qui l'avait marié.

Tout l'avait attendri. Il songea même au mot de Mme Carraud : « Si vous deveniez fou, je vous garderais. » Il le rapporta à sa femme d'une voix pleine d'émotion, et il ajouta : « Je suis fou... de bonheur : garde-moi bien ! »

Malheureusement, la saison était si rude et lui si souffrant, que, malgré son désir, il ne put partir tout de suite pour la France. Il se lamenta :

— J'aurais tant voulu te faire voir le printemps à Paris. Toute la ville sourit et c'est un sourire d'intelligence. Une des plus belles choses du monde !

Avril passa tout entier sans qu'il pût songer à un voyage si long. Enfin le sort, au début de mai, fut plus clément. Il respirait mieux. Il dit : « Partons vite ! »

Ce fut durant huit jours un martyre. Mais il avait un espoir si tenace que l'air de Paris, ou peut-être de la Touraine, enfin que la France le guérirait de tous ses maux aggravés par les froids de



Pologne, qu'il endura tout, presque en silence, et que, dès la frontière française, il se sentit mieux. Mme de Balzac était triste. Il lui disait :

— Oh ! Je vois bien que tu ne crois pas encore à la vie que je te ferai. Patience, ma beauté ! Tu seras récompensée de tous tes dons.

Enfin ils atteignirent Paris par un après-midi délicieux, où l'air semblait ne porter que de douces nouvelles dans un monde de paix. Lorsque la voiture passa la barrière, à la Villette, Balzac ému dit : « Nous y sommes ! » Et ils arrivèrent rue Fortunée, vers les sept heures, avec le dernier rayon du soleil sur les toits. Mme Balzac mère avait eu soin de rentrer chez elle, laissant la maison toute prête à la garde du domestique, le fidèle François.

— J'aime cette rue, dit Balzac, en descendant de berline. Elle est calme. Elle convient à la pensée. Et notre porte est bien, n'est-ce pas ? solide et pleine de bonhomie.

— C'est éclairé à l'intérieur, remarqua Mme de Balzac.

— Parbleu ! il est en avance, ce brave garçon ! Le potage doit être sur la table. Son nons vite.

Mais ils devaient sonner cinq fois, dix fois. Personne ne vint. Rien ne remua. Puisqu'on voyait des lampes allumées, il y avait quelqu'un ! On interrogea une voisine : elle ne savait pas. On appela : aucune fenêtre ne s'ouvrit. On attendit : la nuit tombait. De guerre lasse, le cocher alla quérir un serrurier ; et cet homme ouvrit. Balzac était dans un état de nerfs épouvantable. Mme de Balzac gardait le silence.

Il se précipita dans les pièces éclairées. Elle le suivit. Ils trouvèrent François assis, pâle, qui les regarda avec des yeux hagards, et ne put tenir que des propos incohérents. Il était devenu fou.

Mme de Balzac alors redescendit donner des ordres au cocher, pour qu'il montât les malles. Et pendant ce temps Balzac, sur le palier du premier, appuyé au mur, se tenait le cœur des deux mains, et, comme en pâmoison, murmurait :

— Présage atroce !... Je ne sortirai plus vivant de cette maison !



#### IV

On était le 20 mai ; il mourut le 18 août. Qu'est-ce que trois mois de vie sans espoir ? Il voyait un trou sous ses pieds. Et il n'avait pas seulement la souffrance de disparaître, jeune en somme, avec tant de désirs, de projets inachevés, tant d'amour à donner encore, mais il pleurait dès qu'il était seul, d'avoir détruit la vie polonaise de Mme Hanska, pour lui offrir en échange le veuvage dans une maison vide à Paris.

Au moins, cette maison lui plaisait-elle bien ? Il le lui demanda cent fois, et n'en obtint jamais que des réponses incolores, comme celles qu'on fait aux enfants malades.

Dès qu'il se sentait moins essoufflé, il disait : « Prête-moi ton bras, amie ; allons voir les tableaux. » Ou bien, ils descendaient au salon, à la salle à manger, et il l'interrogeait :

— Je veux savoir si tous les détails te plaisent.

Aimait-elle ces porcelaines de Chine ? Les tapis étaient-ils de son goût ? Puis ils remontaient dans sa chambre à elle, où elle avait un lit Pompadour, et un lustre de cristal, et il bal-

butait sans conviction, la regardant avec tristesse :

— Tu es dans ton cadre, ici. Tu étais née pour vivre au milieu des œuvres de l'esprit français !

Il y avait un silence, et elle répliquait par exemple :

— N'oublie pas que c'est l'heure de ta potion.

Il ne voulait voir que de la tendresse dans cette manière de ne pas répondre. Il songeait qu'en deux ans, elle avait donné plus de soixante mille francs pour payer les travaux de tous genres, et, débordant de gratitude, il lui répétait comme tous les jours :

— Tu as été ma vie !... Tu sais que depuis quinze ans, tous mes livres ont été écrits pour toi et près de toi... Tu n'as jamais quitté ma table... Ton image était sans cesse présente ! Et s'il y a tant d'ardeur dans mon œuvre, c'est que jamais je ne tournais une page sans te regarder et te dire : « Ève, je t'aime ! » Aussi, mes romans t'appartiennent... Je ne dis pas le mot à la légère. Ils sont dans ma bibliothèque d'ébène, tous reliés à ton intention... J'ai fait de suprêmes corrections à la plume... Tu en tiendras compte, n'est-ce pas, m'amie, si on me réédite. J'aurais voulu les relire avec toi, pour que tu me corriges encore : Dieu ne le permet pas. Mais j'ai confiance en ton intelligence, et tu pourras toi-même, quand j'aurai disparu, faire toutes les corrections que tu croiras nécessaires : je t'en aime d'avance !... Il n'y a que toi en ce monde qui m'aies compris dans mon travail !

En l'écoutant ainsi parler, de sa voix d'airain faite pour la foi, l'amour et les promesses, Mme de



Balzac, ex-comtesse Hanska, née Rzewuska, oubliait ses amertumes, et elle avait une joie d'orgueil qui compensait son sacrifice.

Le docteur Nacquart était venu le visiter dès son retour, et, devant sa respiration haletante, sa parole saccadée, ses yeux qui se voilaient, il s'était senti affligé de son diagnostic et de son impuissance. Balzac le supplia de revenir souvent. Il revint, par amitié.

— Ah! disait-il chaque fois, docteur, je vous attendais avec impatience. Je souffre plus qu'un damné!

Un jour le cœur, un jour les reins, un jour le ventre.

— Madame, disait Nacquart à Mme de Balzac, en partant désolé, il a travaillé comme dix hommes! Il y a quinze ans, rue Cassini, je l'ai déjà cru mort, et déjà je ne pouvais plus rien. Mais... voulez-vous l'avis de mes confrères?

Il appela trois médecins en consultation : Fouquier, Roux et Louis. Aucun n'avait été exalté par la *Comédie humaine*; aucun transpercé par le génie. Ils abordèrent Balzac comme les autres moribonds, et ils ordonnèrent des ventouses, des sangsues, des laxatifs, ajoutant cette médiocrité à ce qu'ils croyaient être un drame ordinaire.

Après leur visite, il eut des troubles de la vue plus graves, et il lui arriva, deux soirs, d'avoir des délires, d'où il sortit terrifié, se cherchant soi-même.

Sa vieille amie, Delphine de Girardin, vint lui faire visite. Il lui dit :

— Grande amie, laissez vos mains entre les miennes, que je sente encore par le toucher comme vous êtes belle... car je ne vous vois plus. Je meurs, ma pauvre chère, d'avoir trop travaillé! Vous assistez là à une tragédie moderne et toute démocratique. On ne voyait pas cela du temps de Louis XIV!

A la fin de juin, Mme de Balzac écrivit pour lui à Théophile Gautier, et, d'une main affreusement tremblante, il réussit à tracer ce post-scriptum : *Je ne peux plus ni lire ni écrire.*

Il eut une semaine de clarté en juillet. C'est cette semaine-là qu'il dit à sa mère, un jour qu'elle lui apportait des fleurs et des fruits :

— Je t'aime et t'admire, maman! Tu as trois sous pour vivre... et par ma faute, hélas!... et tu trouves le moyen de me gêner de la sorte... Il y a donc toujours une heure où les mères sont sublimes?...

Mme Balzac se mit à pleurer.

— Tu as été longtemps injuste pour moi, Honoré.

— C'est que tu étais dure pour moi, maman.

— Dure... Ah! mon petit!...

— N'en parlons plus, fit-il. Tu aimes ma femme; tu mérites donc toute ma tendresse; et je saurai te faire une vieillesse sans soucis.

C'est cette semaine-là également que Victor Hugo vint le voir. Il plaisanta devant lui sur son enflure. Puis :

— Ne parlons plus de moi. Vous êtes toujours d'une merveilleuse activité. Racontez-nous votre vie, tout ce que vous avez fait et vu depuis trois ans.



Hugo ne se fit pas prier. Il aimait parler et qu'on l'écoutât, et il parlait comme du haut d'une montagne, avec solennité, parce qu'il se croyait une mission, et qu'en parlant, il se disait : « J'enseigne, et j'éclaire ! » Il raconta donc plusieurs traits de la Révolution de 48, la fuite de Louis-Philippe, qui était parti à pied...

— Pauvre bonhomme ! dit Balzac.

A la place Louis XV, il avait trouvé un fiacre. Mmes de Nemours et de Joinville attendaient dedans. Il les fit descendre, criant : « Descendez toutes, toutes ! » Il prit leur place, et la voiture partit au galop. Trianon, Dreux, Évreux. Là il emprunta le tape-cul d'un fermier, qui s'appelait Renard. Enfin, il gagna Honfleur, Trouville, l'Angleterre. C'était un miracle qu'il y fût arrivé !

— Pauvre... Ah ! le pauvre bonhomme ! redit Balzac.

Hugo conta encore la journée du 24, et Lamartine, avec Ledru-Rollin, hésitant à proclamer la République, et refaisant trois fois sur brouillon la proclamation. Balzac, dans sa joie, applaudit... Enfin, le 25, à l'Hôtel de Ville, Hugo avait rencontré David d'Angers, qui rayonnait, parce qu'il venait d'être nommé maire du XI<sup>e</sup> arrondissement.

— Ce brave David était un républicain de longue date, dit Hugo gravement.

— Tant pis pour lui ! fit Balzac joyeusement. C'est un homme trop sérieux : la République lui convient. Elle est toujours triste, la République !

Hugo ne broncha pas. Il paraissait songer.

— Tenez, continua Balzac, ma femme, en des-

cependant, vous montrera dans le grand salon mon buste qu'a fait David. C'est un beau buste, mais... ce n'est pas moi ! C'est lui ! C'est sa gravité ! Ce n'est pas mon animation. Cher ami, j'ai tant aimé la vie, j'ai été si vivant !

— Vous l'êtes encore, reprit Hugo, avec un faux entrain.

— Oui, dit Balzac, se redressant dans son fauteuil, je vais mieux, je pourrai peut-être me remettre. Un sorcier, le fameux Balthazar, m'avait prédit que j'aurais à cinquante ans cette maladie abominable. Je m'en tirerai, il l'a dit ! mais alors il faudra me tuer : je ne mourrai plus ! Si c'est vrai, si les forces me reviennent, je les emploierai toutes — je vous en demande pardon ! — à lutter contre la démocratie ! Je ne puis comprendre comment, vous, de gaieté de cœur, vous avez pu renoncer à votre titre de pair de France, qui est le plus beau, après celui de roi !

— Il y a plus beau que le roi, dit Hugo d'une voix profonde : c'est la Nation. Un long débat s'est institué dans ma conscience. J'étais pair, élu par le roi ; je préfère être député, élu par le peuple.

Il se leva sur cette déclaration.

— Mon cher Hugo, dit Balzac, j'admire la démocratie quand elle parle par votre bouche, mais quand elle agit par les bras du peuple, j'en ai peur et horreur. Le peuple ignore ce qui est noble. Moi, je puis mourir demain : j'aurai réalisé mon rêve, qui était tout de noblesse (il regarda sa femme) ; je suis maintenant, par alliance, un petit-neveu de la reine Marie Leczinska. Je ne puis dire assez comme j'en suis fier.



A ces mots, Victor Hugo promena un regard contemplateur sur les deux époux, puis il s'inclina et prit congé. Sur l'escalier, Balzac dit à sa femme :

— Montre-lui les tableaux : il sera passionné !

Puis, comme il étouffait un peu, il regagna sa chambre.

Mme de Balzac accompagna le poète dans la galerie, où elle lui montra rapidement une toile du Guide, et une de Greuze. Hugo regarda d'un œil distrait. Il dit :

— Espérez-vous le sauver ?

— Je ne sais, soupira-t-elle... Aujourd'hui il est mieux... Vous avez vu : il a encore des éclairs de génie. Mais c'est un grand enfant... Il faut lui pardonner certaines remarques.

— Lesquelles, madame ? Il a été bien charmant ! fit Hugo avec une onctueuse indulgence.

— Il est entiché de noblesse, dit Mme de Balzac sur un ton sec.

Hugo, hochant la tête, considéra cette grande dame slave dont tant de journaux avaient parlé à tort et à travers ; il lui trouva une tranquille autorité, deux yeux mystérieux dont le regard n'était pas tout à fait concordant, une bouche petite et pincée, un front admirable. Il lui baisa la main avec condescendance et se retira.

Elle rentra dans la chambre de Balzac.

— Ah ! ah ! dit celui-ci gaiement, il faut toujours qu'il fasse sa petite tartine politique ! Mais il me semble que j'ai assez bien répliqué : qu'est-ce que tu en dis ? Si Lamartine m'avait entendu, il eût été content, Lamartine qui est beaucoup plus grand !

Car Lamartine a vraiment de l'âme, tandis qu'Hugo n'a qu'une sensibilité de concierge sublime. Et quoique démocrate, Lamartine aime la noblesse.

Mme de Balzac l'interrompit :

— Mon pauvre cher, ne recommencez pas avec moi, je vous en prie : vous me faites souffrir ! Vous ne comprendrez jamais que les vrais nobles ne parlent pas de leur noblesse ! Vous n'avez que ce mot à la bouche ! A supposer que Marie Leczinska fût notre tante — ce qui est de votre invention, je vous l'ai dit et redit...

— Comment ! cria Balzac, je vous ai démontré la chose, documents en mains !

— Et quand même, dit Mme de Balzac avec lassitude, on laisse les autres l'apprendre, on ne le leur dit pas !

— Mon Dieu... mon Dieu... gémit Balzac, qui était repris d'une suffocation, il n'est donc pas permis... pas permis dans le monde... sans — je ne peux plus parler, je vais mourir ! — sans paraître inférieur... il n'est donc pas permis d'être vrai, sincère... naturel — évalue-moi, veux-tu, je n'en puis plus ! — ... On ne peut donc pas, quand on est heureux... le... le dire tout simplement !... Il faut donc toujours paraître... ne jamais être... Ah !... ah ! j'étouffe, m'amie !

Dès lors, il ne connut plus de répit à ses souffrances. Son pauvre corps ne cessa de le torturer, et les médications inutiles ne furent que des peines en plus. Il enflait des mains, des pieds ; il était paralysé des reins ; puis c'était comme un déchirement des entrailles. Enfin, faisant trois pas dans sa



chambre, il s'écorcha la jambe contre la poignée de cuivre d'une commode. Une plaie se forma, qui ne guérit plus. Elle devint brûlante, intolérable; il semblait qu'un feu y couvât, et la fièvre, à son contact, gagnait le reste du corps, qui cependant paraissait tout envahi par l'eau, mais que les ponctions ne soulageaient plus.

Le matin du 18 août, quand Mme de Balzac entra dans sa chambre et lui demanda, ainsi qu'à la garde qui l'assistait pendant la nuit, s'il avait eu un peu de sommeil, il fit un regard perdu, l'air de dire : « Tout cela n'a plus d'importance ! » et rassemblant ses forces, il dit d'une voix haletante, mais martelée :

— Je tiens absolument... à ce qu'on m'enterre au Père-Lachaise...

Mme de Balzac, glacée, allait répondre. Il lui caressa la main, et essayant de sourire :

— Je pense comme Napoléon... que quand on a adoré la gloire... il n'y a qu'à Paris qu'on dort bien son dernier sommeil.

Après quoi, il baissa les paupières, et il ne répondit que par vagues signes aux questions qu'elle lui posait : « Veux-tu boire?... Souffres-tu?... Un mot, ami de mon cœur, un seul, pour me rassurer ! »

Il ne se ranima qu'à l'entrée du docteur. Soudain, avec des yeux qui semblaient avoir vu la tombe, il le regarda et dit :

— Mon ami... pensez-vous... que j'en aie encore... pour quelques semaines ?

— Donnez-moi votre pouls, dit doucement Nacquart.

— Je vous en supplie, soyez bon, répondez ! Ai-je encore trois semaines à moi ?

— Votre pouls est meilleur...

— Quatre semaines ?

— Mais, pour l'amour de Dieu, ne vous agitez pas !

— Je comprends... Quinze jours ?

— Allons, allons...

— Huit ?

Et Nacquart ne répondit plus. Alors Balzac, dressé sur son séant, s'écria :

— Huit jours avec de la fièvre ! J'aurais encore eu le temps d'écrire un livre !

Il retomba sur ses oreillers, et l'agonie commença, car il ne fit plus entendre aucune parole qui s'adressât à personne de vivant.

Il entra dans la suprême période où l'être juge sa vie avant de la quitter. Il la voyait toute. Trente années de lutttes pour parvenir; quatre ou cinq ans de possession de soi : la mort déjà s'annonce; et le reste du temps n'est qu'un combat meurtrier où la grandeur de l'esprit se débat dans la misère du corps.

Alors un dialogue solennel s'engagea entre le Balzac qui avait compris et se résignait, et celui qui, par amour de la vie, lui avait tant donné. Il parlait; soit; malgré son gigantesque effort, l'œuvre pareille aux cathédrales demeurait inachevée; et l'un se désespérait, et l'autre répondait : « Qu'importe ! » L'un disait : « J'ai pourtant donné toutes mes forces. J'ai vécu des centaines de nuits embrasées. J'ai été au delà de ce qui semblait humain.



nement possible ! » Et l'autre répondait : « Mais qu'est-ce que tout cela, à côté de la royauté tranquille du soleil, qui chaque jour s'épand sur la moitié des mers et des champs ? L'homme est un nain ! » L'un s'exclamait : « Avec tant d'efforts, comment ai-je fait si peu ? » L'autre répliquait : « Tout est peu sur la terre... » « Mon œuvre, reprenait l'un avec acharnement, n'aurait pas été peu, si j'avais pu seulement écrire les *Scènes de la Vie militaire*, car cela c'était toute l'histoire européenne, dominée par le petit homme sous son bicorné ! Mais je ne les ai pas écrites, et mon œuvre demeurera boiteuse... » — « Même après les *Scènes de la Vie militaire*, reprenait l'autre avec une douceur triste, elle aurait encore boité aux yeux de tous ceux qui ne sont pas susceptibles d'aimer les grandes choses ; et ils sont innombrables ! » — « Ainsi, gémissait l'un, il n'y a pas de grands désirs assouvis en ce monde ? » — « Aucun, disait l'autre. » — « Ainsi, continuait l'un, le plus grand artiste... » — « Le plus grand artiste, interrompait l'autre, est-il supérieur au berger le plus humble et le plus ignorant ? » — Et l'un s'écriait : « Quoi ! Michel-Ange, Shakespeare, Beethoven... » — « ...Ont tous heurté vainement, achevait l'autre, la muraille qui sépare les humains de la vérité suprême. C'est bien d'y avoir frappé, mais il ne faut pas prendre pour l'annonce d'une science certaine la résonance douloureuse qu'ont fait entendre les pierres sous leurs poings meurtris. » — « Ainsi, grondait l'un, mon œuvre ne sera rien ! » — « C'est une lumière dans l'ombre, disait l'autre, mais elle ne chassera

pas l'ombre. » — « A moi ! A moi, mes enfants ! cria l'un. A moi tous ceux que j'ai faits de mon sang, avec ma chair, avec ma vie ! »

Et il les appelait par leurs noms, se donnant le dernier plaisir de dire encore : « Goriot ! Grandet ! Birotteau ! Gaudissart ! Hulot ! Crevell ! Gobseck !... » Et soudain, il dit : « Bianchon ! »

Puis il s'arrêta sur ce nom du plus illustre des médecins de son œuvre. Et la garde et Mme de Balzac l'entendirent qui haletait, en ramenant ses draps :

— Bianchon !... Appelez Bianchon ! Lui, il me sauvera !...

Mais la seconde voix intérieure de répliquer : « Il te sauvera de quoi ? »

Le Balzac tendre et sensible et joyeux, et amoureux de la vie, ne répondit plus. Les cheveux mêlés, les yeux clos, la bouche ouverte, il commença de râler, mais pendant qu'ainsi le pauvre corps se rendait, l'âme éclairée songeait à tous les écroulements, qui sont la seule image durable des siècles, et à la position allongée pour toujours que toutes, toutes les générations ont prise à jamais...

Les Empires écroulés ; les Pharaons couchés, emmaillotés, passant des siècles et des siècles dans l'ombre, après quelques rapides années dans la lumière ; Alexandre mourant à trente ans ; Démosthène s'empoisonnant ; Socrate buvant la ciguë ; César poignardé ; Molière crachant le sang. Des cimetières, partout des cimetières ! Et tout, tout ce qui fut grand, le plus grand, obligé de céder, de renoncer, de rendre le dernier soupir. D'ailleurs... ses propres enfants mouraient, et de sa main, puis-



qu'il avait fait mourir Goriot, mourir Mme de Mortsau. Il la revoyait dans le cimetière de Saché, dormant sous un bouquet léger de roses sauvages. Et brusquement, il se trouvait à Saint-Gatien, dans la blanche cathédrale de Tours, où petit garçon, il avait prié à genoux entre sa mère et sa sœur. Il était assis près d'un pilier. Il rêvait humblement. La lumière des vitraux était féerique. Elle mettait un arc-en-ciel dans la nef, et colorait des dalles. Et il lui semblait qu'il en remerciait Dieu par une prière toute simple. L'abbé Birotteau dans une stalle méditait, la tête dans ses mains. Il entendit des pas ; il se retourna ; un convoi funèbre entrait. Et il reconnut la famille de Mme de Berny, qui suivait un cercueil !... C'était le sien ; elle était morte à la Grenadière !

Elle aussi !... Alors, il se résigna ; de lui-même, dans son lit, il s'allongea pour l'éternel repos ; ses prunelles se tournèrent vers son âme ; sa vieille mère, qui était penchée sur son lit, vit leurs étoiles qui s'éteignaient. Elle poussa un cri... A son tour, il était mort.

Il était onze heures et demie du soir. Une pendule, dans la nuit, marqua le temps, de sa sonnerie modeste. Il avait eu douze heures d'agonie. Mme de Balzac épuisée de douleur et de fatigue, s'était retirée dans sa chambre : il ne l'avait pas vue partir. Un prêtre était venu lui donner l'extrême-onction, au nom de cette Église dont les inspirations sublimes l'avaient toujours exalté : il ne l'avait pas su. Enfin, Victor Hugo lui avait apporté l'adieu de la Poésie ; et il n'avait pas senti sa main

serrer la sienne. Puis sa mère, qui écoutait tous ses râles, et répondait à chacun par un battement de cœur, murmurant dans ses larmes : « Oh !... Oh ! mon enfant ! » sa vieille mère terrifiée était restée seule avec une domestique. Il avait la tête renversée sur l'oreiller. Sa face était tragiquement violette. De profil, Hugo avait dit qu'il ressemblait à l'Empereur.

Honoré de Balzac eut l'enterrement banal que la société fait à tous ses morts, indistinctement.

Le corbillard qui portait ce corps illustre descendit le faubourg Saint-Honoré jusqu'à Saint-Philippe-du-Roule, le mercredi 21 août, vers onze heures du matin. Les ménagères faisaient leur marché. Elles s'arrêtèrent, et de leurs visages simples et respectueux, regardèrent et saluèrent : Balzac les eût aimées. Mais parmi ceux qui le suivaient, il eût souffert de bien des visages, et sans même entendre les paroles, il eût deviné les méditants — ceux qui disaient : « Son œuvre est un musée Dupuytren ! » ou : « Vous verrez ce qui restera dans dix ans ! » ou « Tout cela sent bien le café ! » ou, comme Sainte-Beuve, d'une voix mielleuse : « Enfin... c'était tout de même quelqu'un !... » Il était mort ; il ne pouvait les chasser ; sa dépouille devait les subir. Et d'ailleurs tout cela n'était rien, puisque Surville, tête nue derrière le corbillard, marchait en se rappelant la lecture de *Cromwell* à Villeparisis, et pensait : « Comme il m'a plu, ce premier jour ! » — puisque Gozlan expliquait à un académicien atteint de surdité : « Monsieur, il a



mis dans la littérature une fièvre qui n'y était pas ! Personne comme lui ne se gravera dans nos cœurs ! » — puisqu'au ministre de l'Intérieur, Baroche, qui demandait sur un ton surêt : « Il avait du talent, n'est-ce pas ? » Victor Hugo répondait d'une voix grondante : « Dites du génie, monsieur le ministre ! » — puisqu'enfin Barbey d'Aurevilly, hagard de douleur et d'admiration, refusait de parler à personne, et se confiait à soi-même : « C'est un Bonaparte littéraire, sans détronement et sans Waterloo ! »

A Saint-Philippe-du-Roule l'organiste fut-il assez grand poète pour faire entendre au ciel ce que la terre perdait ?... L'enterrement, par les boulevards, se rendit lentement au Père-Lachaise. Il faisait une journée lourde, sans lumière. Une pluie fine commençait de tomber.

On arriva tard au cimetière de l'Est. Une foule énorme attendait le convoi. Les deux mètres carrés de terrain choisis pour Balzac et demandés l'avant-veille par sa veuve, étaient en haut, sur la colline, que les chevaux eurent de la peine à gravir. Ils en eurent plus encore à s'arrêter. Hugo, qui tenait un des cordons du poêle, faillit être serré entre une roue et une tombe. Il y eut un remous et des cris.

Puis on descendit le cercueil dans la fosse, et pendant une minute, toute la foule fut immobile.

Il y avait là quatre hommes, en tenue d'ouvriers, qui le prirent avec des cordes et le laissèrent glisser. Barbey d'Aurevilly eut un frisson et ferma les yeux. Alors, au lieu d'un corps qu'on enfouissait, il vit

un esprit qui s'élevait, et, une fois de plus, dans sa fierté, il crut à la gloire, devant cette misère.

Puis un prêtre bénit la tombe, et Victor Hugo parla. Afin que tous l'entendissent, il se tournait en parlant, et chacun ne perçut que des bribes, mais le discours, qui était beau, en acquit plus de grandeur ; car on percevait des choses comme : *Toute notre civilisation contemporaine... Comédie qu'il aurait pu appeler l'Histoire... Il traverse Beaumarchais et va jusqu'à Rabelais...* Le reste se perdit à cause du vent, qui faisait frémir les hauts peupliers du cimetière ; ou bien des oiseaux pépiaient ; ou encore c'était le bruit de la terre, dont on comblait la fosse ; mais les plus émus — et combien d'inconnus l'étaient ! — avaient le temps de sentir et de méditer tout ce que ces vastes phrases contenaient de vérité profonde.

Enfin le poète se tourna vers Paris, et comme s'il s'adressait à la grande ville, de sa voix qui rythmait la prose aussi bien que les vers, il dit : « N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez, que de pareils cercueils démontrent l'immortalité ?... »

Un tressaillement des arbres empêcha qu'on saisît la suite, mais le calme se fit sur les derniers mots :

« ...Et on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie, ne soient pas des âmes après leur mort ! »

Après quoi la foule se dispersa. C'était la fin d'une grande aventure humaine.

Rentrant en compagnie de sa femme et de sa belle-mère dans une voiture de deuil, Surville remarqua :



— Hugo a eu une phrase malheureuse.

— Je n'ai rien entendu, gémit Mme Balzac dans ses larmes.

— Il a dit ceci : « A son insu, qu'il le veuille ou non, l'auteur de cette œuvre immense est de la forte race des écrivains révolutionnaires. »

— S'il a dit cela, c'est une calomnie ! fit vivement Mme Balzac.

— C'est en tout cas une erreur, et... peut-être une sottise, reprit Surville doucement.

La journée avait été morne. Au crépuscule, le ciel s'ouvrit ; le soleil dora la cime des arbres ; ce fut un concert d'oiseaux ; et le Père-Lachaise eut, une fois de plus, l'air d'un jardin des morts. La France venait de lui confier les restes mortels d'une de ses gloires. Trente ans avant, de son pas de jeune homme, Balzac rôdait autour des tombes de Molière et de La Fontaine : il cherchait de la force et il s'exaltait. Un nom, un seul, éclatant, c'était une songerie éperdue et sans fin ! Mais ce devait être à lui bientôt de servir d'exemple. Son cœur, n'en pouvant plus de se passionner, revenait au repos fatal, dans un sol habité par les plus humbles et par les plus illustres. Le grand cimetière s'enrichissait pour les passants d'une raison de plus de rêver.

Ce soir du 21 août 1850, Dieu seul sait combien de femmes veillèrent, qui relurent avec ravissement et désespoir le début de *la Femme de trente ans* ou la fin du *Lys dans la vallée*. Mais il y eut à Frapesle, près d'Issoudun, une amie fidèle, Mme Carraud, qui, sans rien relire, revécut d'un cœur ardent et déchiré un doux roman, qu'elle avait fait avec

Honoré de Balzac, en marge de la *Comédie humaine*. Grand Balzac ! Cher Honoré ! Cœur héroïque, qui ne battait plus ! Incomparable ami, seul maintenant dans la terre froide !... Toutes celles qui, dans cette soirée de deuil, songèrent au grand homme avec intensité, cédèrent pourtant à la fatigue plus forte que le chagrin, et à une heure ou à une autre, toutes elles s'endormirent, comme firent sa sœur, sa femme, sa mère... Mais Mme Carraud, seule dans le monde veilla, en même temps que les étoiles sublimes et modestes qui brillaient au-dessus du Père-Lachaise. Elle ne se mit pas au lit. Elle monta dans la chambre que Balzac avait habitée, dans une aile de la maison, au-dessus d'un débarras qu'il aimait, parce qu'on y mettait le grain et la farine, ces nobles choses. Il avait conçu là *la Rabouilleuse*. Elle apporta un flambeau, le déposa sur la table qui avait été sienne, laissa la fenêtre ouverte sur le jardin, pour sentir l'air de cette nuit d'été, l'air qui venait de loin, — peut-être de Paris, qui sait ? — Assise devant sa bougie, dont le feu tremblait comme elle, les yeux perdus, les mains croisées, elle commença d'égrener pieusement le chapelet de ses souvenirs avec cet homme glorieux au cœur inépuisable, et elle l'accompagna ainsi de sa pensée fervente, tout le long de sa première nuit de cimetière.

Touraine. Été 1925.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PREMIÈRE PARTIE	
La lutte avec la vie.....	1
DEUXIÈME PARTIE	
Le triomphe du génie.....	103
TROISIÈME PARTIE	
La lutte avec la mort.....	259

1930



OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

— Février 1930 —

1. — La prodigieuse Vie d'Honoré de Balzac, par René BENJAMIN.
2. — La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud, par Jean-Marie CARRÉ.
3. — La Vie paresseuse de Rivarol, par Louis LATZARUS.
4. — Le Roman de François Villon, par Francis CARCO.
5. — La Vie raisonnable de Descartes, par Louis DIMIER.
6. — La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, par François PORCHÉ.
7. — La Véridique Aventure de Christophe Colomb, par Marius ANDRÉ.
8. — Mon ami Robespierre, par Henri BÉRAUD.
9. — La très curieuse Vie de Law, aventurier honnête homme, par Georges OUDARD.
10. — La Vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française, par L. DUMONT-WILDEN.
11. — La Vie gaillarde et sage de Montaigne, par André LAMANDÉ.
12. — La Destinée du comte Alfred de Vigny, par Paul BRACH.
13. — La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, par Victor GIRAUD.
14. — La Vie orageuse de Mirabeau, par Henry DE JOUVENEL.
15. — La Vie de Jean Racine, par François MAURIAC.
16. — La Vie turbulente de Camille Desmoulins, par Raoul ARNAUD.
17. — Monsieur Vincent, aumônier des galères, par Henri LAVEDAN, de l'Académie française.
18. — La Vie de Manet, par Albert FLAMENT.
19. — La Vie harmonieuse de Mistral, par Marius ANDRÉ.
20. — La Vie glorieuse de Victor Hugo, par Raymond ESCHOLIER.
21. — La Double vie de Gérard de Nerval, par René BIZET.
22. — La Vie héroïque et glorieuse de Carpeaux, par Georges LECOMTE.
23. — La Vie de Mahomet, par Émile DERMENGHEM.
24. — La Vie de S. A. R. Madame la duchesse de Berri, par Armand PRAVIEL.
25. — Ce bon Monsieur Danton, par Jacques ROUJON.
26. — Monsieur Thiers, par Maurice RECLUS.
27. — La Vie illustre et libertine de Lully, par Henry PRUNIÈRES.
28. — La Vie de Pierre le Grand, par Georges OUDARD.
29. — La Vie martiale du bailli de Suffren, par Roger BOUTET DE MONVEL.